FROM THE Turkish Library

RHODES - SOLIMAN'S MOSQUE

OF E. L. Touriel, M. D.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'ORIENT.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

E. L. Tourel M. D.

JÉRUSALEM

LA COTE DE SYRIE ET CONSTANTINOPLE

EN 1853

PAR

M. LOUIS BUNEL.

PARIS
SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DES SS. PÈRES, 64.

1854.

Digitized by Google

Digitized by Google

SRLF
URL
Mc : 4628182

Un fait dont l'importance n'a pas été également appréciée par tous et qui cependant est destiné à trouver sa place au rang des événements religieux les plus remarquables de notre époque, s'est produit et réalisé il y a quelque mois à peine avec un plein et entier succès. C'est le pèlerinage aux Lieux Saints.

Les organes de la presse se sont émus à l'apparition de cette pensée magnifique; les uns n'ont vu en elle qu'un fait isolé, sans cependant lui enlever son vrai caractère; les autres l'assimilant à une de ces spéculations qui entassaient naguère étrangers sur étrangers dans une des capitales de l'Europe, ont prononcé le mot de train de plaisir; quelques-uns enfin ne l'ont regardée que comme un rêve, une chimère digne à peine de leurs caricatures et de leurs sourires. Pour nous, dont le projet est de raconter en détail les épisodes du premier voyage, nous y reconnaissons plus qu'un fait isolé, plus qu'un train de plaisir, plus qu'une chimère, l'origine d'une œuvre dont les bases s'appuient sur les croyances les plus sacrées et sur le fondement indestructible de la charité.

Il n'est aucun de nos lecteurs qui n'ait entendu parler de la question des Lieux Saints, dont la tribune a si souvent retenti

sous le règne déchu, et qui aujourd'hui, quoique transformée dans son principe, dans son but et jusque dans son nom, est encore toute palpitante d'intérêt. Cette question qui tant de fois a échoué malgré la parole éloquente de nos hommes politiques, a trouvé enfin sa solution au point de vue religieux dans la création des voyages en Terre Sainte.

Que l'on ne se méprenne pas sur le sens de nos paroles: notre intention n'est pas d'ouvrir la lice aux diatribes et aux discussions. Loin de nous toute arrière pensée politique, que les graves événement du jour rendraient périlleuse. L'aspect religieux et philanthropique de l'œuvre seul nous préoccupe, et si en dehors des considérations et des aperçus qui s'y rattachent nous avons fait quelques excursions dans le domaine de l'histoire profane et de l'art, c'est uniquement pour augmenter l'attrait de l'ouvrage et satisfaire tous les goûts.

Sans doute, il importe aux catholiques d'Orient de ne pas voir diminuer leurs libertés et leurs franchises; sans doute il leur importe de résister aux empiétements audacieux des Grecs; mais ce qu'il y a d'essentiel surtout pour le digne prélat dépositaire de la foi de ces peuples, c'est de ne pas voir s'affaiblir et disparaître le trésor sacré confié à son zèle. Les catholiques d'Occident n'ont jamais été sourds à son appel, mais le moment était arrivé où le secours de l'aumône est insuffisant, et où il fallait payer de sa propre personne, c'est bien ce que la Société de Saint-Vincent-de-Paul a compris.

Venir au secours de l'infortune et par l'argent et par l'exemple, tel a toujours été son but; le moyen de l'atteindre dans cette circonstance était un pieux voyage qui, tout en procurant des jouissances infinies, aurait pour résultat précieux de rapporter au berceau des lumières un rayon de la civilisation qui depuis tant de siècles en a disparu.

Le descendant des Mahomet pouvait avoir besoin de sol-

Digitized by Google

dats; le patriarche appelait des chrétiens; l'empire espère son salut dans la force du sabre, la religion ne le voit que dans l'énergie de la foi.

Les catholiques d'Orient sont pauvres, ils ont sans cesse à lutter contre les nécessités de la vie et l'appât que leur offre le protestantisme dont l'unique mission dans ce pays est d'acheter les consciences. Aussi l'œuvre des pèlerinages est appelée à obtenir le double résultat de relever le moral de ces populations dégénérées et d'apporter un soulagement à leur pauvreté par les dépenses de tout genre que nécessiteront de nombreux voyages, et qui pourront provoquer chez elles le développement de l'industrie et des arts.

En livrant les pages suivantes à la publicité, nous n'avons pas la folle ambition de placer notre nom à côté des noms des écrivains qui ont laissé sur l'Orient des descriptions à jamais célèbres. Nous entourons de trop de respect et de trop d'admiration la mémoire de l'auteur du *Génie du Christianisme* pour concevoir une pensée si téméraire. Nous sommes trop loin de Mgr Mislin et du savant M. de Saulcy pour oser prétendre à une comparaison. Citer ces trois noms, c'est rappeler tout ce que la poésie, la religion et les sciences peuvent présenter de plus complet.

Notre seul désir est d'inspirer à ceux qui liront ces pages, le goût de voyages qui parlent tant à l'esprit et au cœur, et dont il n'est possible de concevoir une idée exacte qu'après les avoir faits soi-même. Nos efforts, nous l'espérons, ne seront pas stériles, car à l'élan qui a signalé le premier appel, il est facile de voir que la jeunesse n'est plus indifférente à la foi de ses pères.

Il nous sera impossible de ne pas reproduire des détails qui dans toute autre circonstance pourraient paraître superflus; mais nous ne devons pas oublier que pour écarter toute appréhension et toute crainte sur des voyages de long-cours, il faut

faire ressortir les avantages qu'il y a à les accomplir au nombre de quarante, sous le triple rapport de l'agrément, de l'économie et de la sécurité

Avant de terminer, qu'il nous soit permis de consacrer quelques lignes au jeune artiste qui dans la reproduction de nos dessins a si habilement interprété et leur sentiment et leur forme; nos lecteurs lui rendront comme nous pleine et entière justice. Nous demandons pardon aussi aux personnes dont les noms arriveront naturellement sous notre plume. Pour les unes ce sera de notre part une dette d'affection et de reconnaissance, pour les autres un hommage à leur mérite et à leurs vertus.

Toulouse, le 25 mars 1854.

LOUIS BUNEL.

I.

LE DÉPART.

Départ de Marseille. — Adieux. — Impressions. — Première nuit. — La Corse. — Détroit de Bonifacio. — La Sardaigne. — La Magdeleine. — L'ours. — Maritimo. — La Sicile : ses côtes. — Marsala. — Mazzara. — Campobello. Girgenti. — Le carrik. — Arrivée à Malte.

Le 23 août 1853, à 9 heures moins quelques minutes du matin, nous étions tous réunis sur le pont de l'*Alexandre*, paquebot-poste de la Méditerranée, en partance pour la capitale de l'Égypte. Le moment du départ approchait, il ne restait plus qu'à mettre la dernière main à l'œuvre pour compléter le chargement. Avant de quitter la France, nous redîmes, dans notre pensée, adieu à tous les êtres chéris que nous y laissions. Autour de nous, les matelots, avec leur insouciance habituelle, terminaient les préparatifs, lorsque le signal du départ re-

tentit, et le navire, dont les amarres furent à l'instant coupées, s'ébranla sous l'action de la vapeur qui depuis longtemps grondait dans les chaudières. Rien n'est solennel comme un départ en mer. Au mouvement et à l'agitation, ont succédé le silence et l'attention au commandement des manœuvres; la masse énorme du navire qui s'anime; l'élément si attrayant et si perfide à la fois auquel on va s'abandonner; les adieux des personnes qui de leurs petites embarcations voient s'éloigner parents et amis; tout cela remplit l'âme d'un sentiment de tristesse indéfinissable. Le temps, ce jour-là, était magnifique; le soleil s'était levé sans nuages, derrière les collines que domine Notre-Dame-de-Lagarde, et ses rayons capricieux se jouaient déjà à travers les mille mâtures des bâtiments dont le port de Marseille est toujours encombré. Nous eûmes bientôt franchi l'entrée que garde comme une sentinelle vigilante le fort Saint-Jean, dont la position est si avantageuse, et, après avoir doublé les deux petits îlots, sur l'un desquels est bâti le Château-d'If, nous nous trouvâmes en pleine mer.

Nos regards étaient constamment tournés vers cette terre que nous laissions derrière nous, et que nous n'étions pas sûrs de revoir; ils ne s'en détachèrent que lorsqu'au bout de quelques heures, les objet de-

Digitized by Google

vinrent de moins en moins distincts et finirent par s'effacer complètement à l'horizon.

Tout semblait favoriser notre voyage : la mer jouissait de ce calme parfait que les marins caractérisent si bien par l'expression de mer d'huile, et qui la fait ressembler plutôt à un grand lac dont la brise la plus légère ne vient même pas rider la superficie ; aussi marchions-nous avec une vitesse de quatre lieues à l'heure dans la direction du sud-est demi-sud, et nous étions déjà loin des côtes, lorsque la nuit vint nous entourer de ses voiles. Je consacre avec bonheur quelques lignes à cette nuit qui fut pour moi la première passée en mer ; les émotions que j'éprouvai pendant ses heures tristes et silencieuses sont indicibles. Rien ne donne mieux l'idée de l'infini qu'une immense étendue d'eau vue pendant la nuit. L'obscurité était complète, et les étoiles, dont l'éclat sur mer est des plus vifs, se réflétaient avec tant de vigueur dans le fond noir des flots, qu'il eût été difficile de dire laquelle des deux, de la réalité ou de l'image, brillait de la plus vive clarté. Tous les mille petits détails qui, dans le jour, à bord d'un bâtiment échappent à l'attention du passager, empruntent à la nuit une physionomie toute particulière et malgré lui fixent un instant ses regards.

Ces cordages nombreux dont chacun a une des-

tination et un nom ; ces mâts qui semblent s'élever toujours ; le matelot qui veille à l'avant pour annoncer l'arrivée de quelque navire ; l'officier du quart dont la silhouette se détache sur la passerelle à la lueur des signaux et semble dominer toute la scène ; le son aigu de la cloche deux fois répété chaque demi-heure pour le qui vive de l'équipage ; les reflets phosphorescents agités par le sillage du navire ; enfin, le silence solennel qu'interrompt seul le mouvement régulier des roues, dont les palettes animées font jaillir en mille gouttes l'écume blanchie par leur vitesse ; voilà ce qui me tint absorbé pendant plusieurs heures, et je ne fus arraché à mes rêveries que lorsque je sentis la fraîcheur de la nuit pénétrer tout mon corps. Je regagnai ma cabine ; il était près de minuit. Le lendemain nous devions nous réveiller en vue des montagnes de la Corse.

Mon premier mouvement, comme on le pense bien, au lever du jour, fut de courir sur le pont ; je voulais jouir du magnifique spectacle d'un soleil levant en mer. Mais comment dépeindre l'éclat dont mes yeux furent éblouis ? il n'est pas d'expression assez élevée pour le dire, et je doute que la palette d'un peintre soit assez riche en couleurs pour le retracer. J'en appelle au souvenir de ceux de mes lecteurs qui, comme moi, se sont trouvés au lever du jour en pleine mer ;

et, dans l'impuissance où je me reconnais de le leur décrire, je conseille à ceux qui ne l'ont pas vu de se procurer au moins une fois dans leur vie cette inappréciable satisfaction.

De ce coup-d'œil si ravissant mes yeux se reportèrent sur les montagnes de la Corse, que le navire côtoyait depuis quelques instants, et, à mon grand regret, ils n'en furent pas enchantés. Des montagnes sauvages et escarpées, des rochers nus et à pic, tel est le panorama qui se déroule à gauche à mesure que l'on s'engage dans le détroit de Bonifacio.

La ville de ce nom est à l'entrée du détroit. Elle est très-pittoresque. Bâtie sur le flanc de la montagne, la mer baigne le pied de ses maisons. De loin, on aperçoit des constructions considérables, et à l'extrémité sud, un phare dont l'élévation permet à la lumière de s'étendre au loin.

Le détroit est formé à droite par les montagnes de la Sardaigne, bien sauvages aussi ; mais outre qu'elles sont remarquables par leurs accidents, elles sont recouvertes d'une verdure abondante qui ressemble de loin à de la bruyère, et les rend au moins plus agréables à l'œil que leurs voisines de l'autre côté du détroit.

A huit heures nous étions en vue de l'île de la

Magdeleine et de la ville de ce nom (*), à l'endroit où le détroit se rétrécit tellement, que la nuit il serait absolument impossible à un bâtiment de sortir du dédale de petits îlots qui l'encombrent, et des sinuosités qu'il est obligé de parcourir. Arrivés à la Magdeleine, nous fûmes tous surpris d'un phénomène étrange et dont nous ne pouvions croire nos propres yeux. Au-devant de nous, à une assez grande distance et sur le sommet d'un pic isolé, un ours gigantesque se tenait debout légèrement affaissé sur son train de derrière, comme dans l'attente d'une proie qui ne saurait lui échapper. Etait-ce une réalité, était-ce une illusion d'optique, ou bien un de ces mille caprices de la nature? Nous ne savions à laquelle de ces conjectures nous arrêter, lorsque le bâtiment, arrivé à une certaine distance, nous permit de reconnaître que la dernière des trois se changeait en réalité. La main de la nature s'est plue en effet à tailler à cet endroit le roc, et à lui donner la forme d'un immense quadrupède que de loin l'on prend pour un ours.

Nous longeâmes ainsi pendant quelque temps les côtes de la Corse et de la Sardaigne, et après avoir laissé sur notre gauche les premières, revenant par

(*) Les îles de la Magdeleine sont situées au nord-ouest de la Sardaigne, et placées sous sa domination.

un angle très-sensible vers le nord, nous ne perdîmes de vue les secondes que sur le soir.

Le lendemain du second jour, après avoir doublé à notre réveil l'île de Maritimo, rocher sauvage jeté au milieu de la mer, et où les Napolitains ont établi une prison d'Etat, nous saluâmes les côtes riantes de la Sicile, que nous n'apercevions encore au loin que comme un brouillard.

L'on arrive d'abord devant une petite île assez déserte et qui s'avance dans la mer comme une vedette qui veut surprendre l'ennemi : c'est Favignana. Puis se déroulent aux yeux des versants magnifiques de montagnes, où la végétation luxuriante contraste singulièrement avec l'aridité à laquelle on semblait presque habitué déjà, et sur laquelle se détachent d'innombrables villes et villages. D'abord c'est Marsala, si renommée dans l'orient par son vin délicieux (*). La ville est assez grande, bâtie sur le bord de la mer et entourée d'un mur d'enceinte, plusieurs dômes surmontent ses édifices religieux, et dans son port

(*) La ville de Marsala a acquis dans ces derniers temps une grande importance commerciale, aussi sa population est-elle aujourd'hui de 20,000 âmes. De riches anglais établis sur son territoire y monopolisent, comme à Madère, son excellent vin, devenu entre leurs mains l'objet d'exportations multipliées et étendues au loin.

On sait que Marsala est l'ancienne Lylibée des Phéniciens.

on remarque quelques bâtiments. Puis vient Mazzara, aussi bâtie sur la côte; puis Campobello, remarquable par ses murs élevés; puis l'ancienne Agrigente; puis enfin une suite continue de maisons plus ou moins pittoresques, encadrées dans de superbes bouquets de verdure. Telle est la côte de Sicile à son extrémité la plus mèridionale.

Si cette côte de Sicile est chère à mon souvenir par le spectacle riant qu'elle offre aux regards, elle l'est peu à mon palais par la rude épreuve qu'il a eue à subir en sa présence. Ce jour-là, l'on avait servi à bord une espèce d'assaisonnement à un poulet au riz, auquel on donne le nom de carrik; ce mets était inconnu de beaucoup d'entre nous, et comme on nous avait recommandé de suivre en tout point le régime du bord, avec quelques-uns de mes compagnons je voulus en goûter; mais ma déception et celle qu'ils éprouvèrent fut grande; je crus avoir mis dans ma bouche un morceau de vitriol, et je ne pus m'empêcher de rejeter avec précipitation ce mets abominable qui m'emportait le gosier. Je demandai quelle était cette sauce, et l'on me répondit qu'elle était composée de poivrons et de safran. A ces ingrédients, bien connus par leur énergique saveur, on peut juger de la qualité du mélange; aussi défiez-vous en pareille circonstance de la sauce au carrik. Je n'ai pas

eu d'autre but en la faisant connaître. Chacun son goût.

Les deux premiers jours de traversée avaient été très-favorables pour nous tous ; le troisième se termina de même, et, à notre grand étonnement, dans le milieu de la nuit nous fûmes réveillés en sursaut par un mouvement inaccoutumé et par les cris Malte ! Malte ! Nous nous jetâmes à moitié habillés sur le pont, avides de voir cette île si féconde pour nous en beaux souvenirs ; mais notre empressement fut complètement inutile, il n'était que deux heures du matin.

II.

MALTE.

Entrée dans le port. — Débarquement. — Premières impressions. — Cité Valette, capitale de l'île. — Incursion à Citta Vecchia. — Fontaine. — Grotte de Saint-Paul. — Catacombes. — Eglise de Saint-Paul. — Jardin du Gouverneur. — Aqueducs. — Retour à Cité Valette. — Description de la ville.

Ainsi que je l'ai dit, aux cris plusieurs fois répétés de Malte! nous nous levâmes avec empressement ; mais il nous fut impossible de débarquer, la libre pratique (*) ne devait nous être accordée qu'au lever du jour. Pour utiliser notre temps, nous nous jetâmes en grande partie dans le port, bien entendu pour nous baigner. La partie de plaisir fut complète : la lune qui venait, comme nous, de se lever aussi, caressait de ses reflets argentés les dômes de la Cité Valette, et se jouait avec mollesse dans les eaux tranquilles du port. Malgré la fraîcheur de la nuit, et peut-être en raison même de

(*) Terme de marine qui ne signifie autre chose que la liberté accordée à tous les passagers d'un navire d'aborder et de débarquer, après que l'autorité compétente s'est assurée de la santé de l'équipage et des lieux d'où il vient.

cette fraîcheur de l'atmosphère, l'eau nous parut si tiède, qu'il nous était impossible de ne pas vouloir y rester.

Avant de fouler de nos pas cette île, où le nom de la France est encore sur toutes les bouches, et où sa mémoire est gravée dans bien des cœurs, je recueillis mes souvenirs, comme si je m'apprêtais à revoir une ancienne amie dont l'histoire, depuis longtemps, m'avait fait faire la connaissance. Il serait trop long et hors de mon sujet, du reste, de raconter ici toutes les vicissitudes de Malte; sa position unique au monde est bien faite pour exciter les convoitises. Aussi tour à tour possédée par les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Goths, les Arabes, les Grecs Byzantins et les Siciliens, elle a eu à subir depuis l'année 1530, époque à laquelle Charles-Quint la céda aux Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, plusieurs siéges dont le plus célèbre est celui dans lequel s'est illustré Jean de la Valette grand-maître de l'Ordre, contre les Sarrasins en 1565; et depuis 1814 elle est au pouvoir des Anglais, qui à cette époque en obtinrent la cession définitive, après l'avoir antérieurement occupée. Dire comment il en est ainsi, c'est prononcer un nom qui couvre de honte une nation entière; l'on sait du reste, et ce n'est pas d'aujourd'hui, comment l'Angleterre exécute ses conventions;

j'en prends à témoin le traité d'Amiens, par lequel elle s'était engagée à rendre Malte à l'Ordre des Chevaliers.

Malte a vingt-et-une lieues carré d'étendue, en y comprenant les deux îles de Connino et de Gozzo; elle est à vingt-cinq lieues du cap Passaro en Sicile. Le sol est formé de roches calcaires, il est assez aride et complétement dépourvu d'arbres de haute végétation. Sa capitale est Cité Valette, qui porte le nom du célèbre grand-maître de l'Ordre déjà connu. Elle a trois ports; l'un est destiné aux bâtiments étrangers. La ville est entourée d'un triple rang de fossés et de murailles hautes et épaisses, munies de portes avec leurs ponts levis. Vue du port de la quarantaine, son aspect n'a rien de remarquable.

Au lever du jour l'officier de santé vint nous apporter notre libre pratique, et à l'instant nous descendîmes à terre dans de petits canots qui depuis longtemps entouraient le bâtiment. En arrivant du port de la quarantaine, on entre dans la Cité Valette par un passage couvert auquel conduisent quelques degrés en pierre, et qui est gardé par des soldats anglais, reconnaissables de loin à leur raideur automatique. Nous allâmes directement dans une rue appelée *Strada reale*, et là mon étonnement fut à son comble. Autour de moi de superbes maisons, pour ne pas dire des palais,

avec leurs croisées en saillie, et grillées d'un petit treillis de bois, ou garnies de châssis comme dans une serre, une rue large et droite comme nos plus belles rues de Paris, et offrant un coup d'œil vraiment pittoresque. Quoiqu'il fût à peine six heures du matin, le mouvement et l'animation étaient considérables. A côté d'un groupe de soldats anglais, l'on voyait comme des ombres de petites femmes brunes et vives, enveloppées dans leur grande pelisse en soie noire, et portant à la main un livre d'heures, ou bien quelque faquin maltais conduisant à côté de son cheval un *calesso* au fond duquel se prélassait un joyeux chanoine se rendant à l'Office, ou bien encore quelque élégant coupé comme il en sort de nos premiers ateliers de France, traîné par deux magnifiques chevaux de Tunis.

Cette dernière particularité nous fit surtout ouvrir de grands yeux; nous étions nous-mêmes à la recherche de plusieurs véhicules pour nous conduire à Citta Vecchia, éloignée de Malte de deux lieues à peine; nous voulions profiter de la fraîcheur de la matinée, et le temps pour nous avait son prix. Le choix ne me fut pas très-avantageux. Séduit par la forme originale de cette espèce de voiture, je retins un *calesso*. Pour ceux de mes lecteurs qui ont vu le *corricolo* de Naples, il leur sera facile de se faire une idée exacte du *calesso*; s'ils ne sont pas frères, ils sont bien

au moins cousins germains. Voici, du reste, en peu de mots la description de ce dernier. La caisse de la voiture ressemble assez à la moitié d'une sphère sur laquelle on aurait adapté une surface plane, et qui est suspendue par de fortes courrois à deux brancards, de façon à la laisser jouir d'un mouvement d'oscillation qui se mesure sur la vitesse du seul cheval destiné à la traîner. Les roues de cette singulière voiture sont placées à l'extrémité du brancard, et sont complétement indépendantes de la caisse. Les brancards ne sont pas adaptés aux flancs de la bête; ils sont fixés à une espèce de bât que le cheval porte sur son dos, ce qui fait que quand le *calesso* est attelé, la caisse est à peu près renversée. Si l'on est seul, on se trouve presque dans une position horizontale; si l'on est deux ou plusieurs, il faut se mettre en face pour rétablir l'équilibre, et encore est-il nécessaire que le plus lourd des deux se place sur le devant. Ce *calesso* est très-bien peint, orné de baguettes dorées, et d'une propreté irréprochable; souvent même l'on adapte à chacun de ses angles de superbes panaches blancs; mais il en est de lui comme de bien des choses, il n'a de bon que les apparences. Je me plongeai donc avec plaisir dans cette voiture originale, dont je n'avais garde de soupçonner les désagréments. Tant que nous fûmes dans l'intérieur de la ville, nous marchâmes au pas; mais hors des murs,

quand le conducteur lança sa bête au trot, la place ne fut plus tenable. Ce mouvement de va et vient souvent entrecoupé par des sauts prodigieux faisant frapper de la tête contre le revêtement de la voiture, fut sur le point de me rendre malade, et pourtant je ne pus m'empêcher de rire en pensant à la simplicité de ces bons Maltais qui ont pu pendant si longtemps conserver de pareils équipages; il faut se hâter de dire qu'aujourd'hui le *calesso* tombe dans le discrédit. Je me consolais un peu de mes disgrâces en admirant la manière dont j'étais conduit. Mon calessier, petit homme à la figure basanée, au nez épâté et aux tirebouchons frisés à chaque oreille, trottait à côté de sa bête, les guides d'une main, se servant de l'autre en guise de balancier, comme dans le pas gymnastique, et modelant son trot au trot du cheval. Si parfois il s'arrêtait tout ruisselant de sueur, car le soleil était déjà ardent, et tout couvert de poussière, car à Malte il y en a un demi mètre sur les chemins, c'était pour faire respirer sa bête, et il en profitait pour s'asseoir sur le brancard pendant quelques minutes. En deux heures nous fûmes à Citta Vecchia.

De Cité Valette à cette petite ville le chemin va toujours en montant insensiblement, ce qui fait que lorsqu'on y est arrivé, on se trouve en présence d'un point de vue assez beau. Le coup d'œil embrasse à peu

près toute l'Ile, car Citta Vecchia est bâtie sur son point culminant; mais rien n'est plus nu, rien n'est plus triste, rien n'est plus aride que la campagne de Malte. On y cherche, mais en vain, de la verdure qui repose un peu les regards; on n'y trouve que de la pierre entassée sur de la pierre : on dirait que c'est la seule richesse du pays, et pour ainsi dire, son seul produit. On voit pourtant çà et là quelques vieux cactus et quelques maigres palmiers.

A l'entrée de Citta Vecchia, chose rare dans le pays, se trouve une fontaine qui ne manque pas d'un certain caractère pittoresque. Elle est formée par un mur d'une hauteur considérable, adossé au flanc d'une colline que l'on a taillée à cet effet, et au bas de ce mur se trouve le jet de la source, qui coule dans un grand bassin en pierre. Du haut de la colline des plantes grimpantes et quelques figuiers envoient leurs rameaux chargés de fleurs et de fruits, qui s'entrelacent et retombent en arabesques gracieuses, comme un encadrement à dessein ménagé. Plusieurs femmes du pays causaient au bas de la fontaine, les unes se lavant les pieds, les autres remplissant leurs outres. Le tableu était complet; il n'y manquait que le peintre.

Notre but principal, en allant à Citta Vecchia, était de visiter la grotte où saint Paul a séjourné pendant quelque temps, et où il fut, il le dit lui-même dans ses

Actes, préservé miraculeusement de la morsure d'une vipère. Notre rendez-vous était donné; aussi, quoique nous ne fussions pas partis en même temps de Cité Valette, nous nous retrouvâmes au lieu indiqué.

La grotte de Saint-Paul est assez profonde; il faut descendre, pour y arriver, une certaine quantité de degrés, et l'on se trouve en face d'une petite église souterraine qui respire le mystère et le recueillement. C'est à droite de cette petite église qu'est la grotte. Au milieu s'élève une belle statue en marbre blanc représentant l'Apôtre debout, ayant à ses pieds l'animal dangereux dont la morsure ne lui fit aucun mal. Il est dit au 28me chapitre des *Actes des Apôtres*, que saint Paul, après avoir échappé à une tempête, aborda dans une île nommée Melita, habitée par des barbares, dont l'accueil ne fut trop favorable ni à lui ni à ses compagnons. La pluie tombait à torrents; saint Paul, tout ruisselant d'eau, chercha quelques broussailles pour se réchauffer. Mais à peine en eut-il saisi une poignée, qu'une vipère engourdie, que la chaleur venait de ranimer, le saisit à la main et s'y attacha. Les insulaires, témoins de ce fait et voyant que malgré sa terrible blessure saint Paul ne ressentait aucune des atteintes du mal, le prirent pour un Dieu et se convertirent à sa foi. Tel est le fait authentique qui a servi de base à la vénération dont la grotte est entourée.

Digitized by Google

L'apôtre des nations est l'objet d'un culte spécial à Citta Vecchia; son nom a été donné à la principale église du lieu, qui mérite bien par son ensemble d'être dédiée à un si grand saint. L'extérieur n'offre rien de bien remarquable, sinon qu'il est entièrement construit en pierre, richesse du pays. A l'intérieur on y distingue à peu près tous les genres d'architecture, qui s'y marient et s'y donnent la main pour former un vaisseau gracieux. La nef principale, d'une belle largeur, est garnie de bancs à dossier; à ses côtés deux allées latérales se dessinent, ornées de petites chapelles surmontées chacune d'un dôme par lequel elles prennent le jour. Le maître-autel lui-même, qui se trouve placé au milieu des deux bras de la croix, est éclairé par une coupole très-régulière et d'une grande légèreté. Les murs de l'église sont enduits d'une couche blanche, et tout autour se profile une corniche peinte en noir. Du reste, pas de tableaux suspendus, mais on y voit des peintures à fresque bien conservées. Les dalles de l'église sont en pierre, et en avant du chœur le voyageur foule de ses pas des tombeaux remarquables par les dessins en mosaïque qui les recouvrent; j'y ai admiré des plaques magnifiques de marbre Lapis Lazuli. Dans une petite chapelle au fond du bas côté à droite est placé un tableau représentant le portrait de saint Paul, revêtu d'une chape brodée d'or et d'argent. L'on nous dit que ce tableau

remonte déjà à plusieurs siècles, et a été envoyé de Constantinople; toujours est-il que le visage du saint est déjà considérablement noirci par le temps, quoique le tout fut soigneusement encadré.

L'on voit encore à Citta Vecchia de superbes catacombes qui rappellent au voyageur celles de Rome. On ignore au juste leur origine, mais quand on y pénètre, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elles ont servi d'asyle à de nombreuses familles pendant les temps des persécutions. On y retrouve encore leurs vastes tombeaux, creusés dans le roc, le père et la mère devant avoir à côté d'eux leurs enfants; on y retrouve aussi les traces d'un ancien autel, le lieu destiné aux ablutions, et à travers les mille et mille détours qui font de ces cryptes un dédale d'où un homme seul ne pourrait sortir, on est pénétré d'un sentiment de crainte et de respect, en pensant que ces lieux ont été habités, qu'ils formaient une véritable ville souterraine où les vivants étaient là constamment à côté des morts.

En quittant Citta Vecchia je jetai un coup d'œil sur son palais de justice, bel édifice en pierre ayant un grand et large escalier. Nous fûmes assaillis par une nuée de mendiants dont nous ne pûmes nous débarrasser qu'avec peine, et grâce à la présence d'un policeman anglais qui, muni du petit bâton, insigne

de son autorité, frappa sans pitié sur les plus obstinés.

En repassant devant la fontaine, on nous offrit, moyennant quelques pences (*), de superbes raisins Malaga qui furent pour nous, à cause de la chaleur, un véritable service; ils étaient d'ailleurs excellents. Les voitures nous attendaient, et tandis que la plupart de nos compagnons se dirigeaient vers le *Boschetto*, résidence du gouverneur de l'île, je me rendis à la maison de plaisance du général, que l'on m'avait indiquée comme la plus belle des deux. Je ne fus pas trompé. Après avoir suivi une longue allée bordée de chaque côté de grenadiers, de citronniers et de fleurs magnifiques, l'on se trouve au milieu d'une cour toute garnie de plantes grimpantes qui tapissent les murs et en dérobent le pied aux regards. On est reçu là par un poste de soldats anglais, dont le chef demande ce que l'on désire. Le guide habituellement sert de drogman, et comme l'on n'a d'autre but que de visiter les jardins, l'autorisation n'est jamais refusée, moyennant surtout un pour-boire que l'on glisse dans la main du soldat complaisant. Mais avant de pénétrer dans le jardin même, un domestique apporte un régistre sur lequel chaque étranger est prié de mettre son nom, sa qualité et sa patrie. Cette formalité, dont on ignore au fond l'importance, mais qui, examinée de

(*) Monnaie anglaise dont chaque pièce vaut 7 c. et demi.

près, s'allie assez bien avec la prudence britannique, une fois remplie, le champ est ouvert, et l'on peut sans hésiter user de l'autorisation accordée. Etait-ce parce que l'île de Malte, au point de vue de la végétation, est affreuse, ou bien est-ce la réalité, ce jardin me parut féérique. Toutes les allées sont pavées en larges et belles dalles, comme dans les églises; l'eau est conduite d'une plate-bande à l'autre dans des canaux en pierre, et à l'extrémité d'une avenue on est surpris de voir devant soi un superbe bassin où se jouent des tritons et des cygnes, au milieu des roseaux et des plantes aquatiques, le tout surmonté d'une gerbe d'eau qui retombe en murmurant. Chose étrange dans ce pays où partout on ne trouve que de la poussière ardente, où l'eau est d'une rareté extrême, on est parvenu à créer un lieu où l'on ne voit pas un grain de poussière, et où l'eau abonde de toutes parts; mais aussi à quel prix!

Les plates-bandes de ce jardin délicieux sont formées par des massifs de plantes et d'arbustes exotiques, au feuillage et aux fleurs les plus odorants. Toutes les parties du monde y sont, je crois, représentées, et l'œil se perd au milieu de cet arc-en-ciel, mélange de nuances et de variétés. Les plantes de nos pays surtout y figurent avec distinction, parce que le climat est doux à Malte, et que les fleurs les plus délicates n'ont pas à y re-

douter les intempéries de l'hiver. Aussi, tout y vient en pleine terre et sans autre soin que celui de donner de la grâce aux productions qui par leur forme doivent contribuer à l'ensemble général. Ce jardin offre un effet constant de perspective; l'on dirait un décor de théâtre qui change suivant le côté où l'on se place. Mais quels jolis bosquets de citronniers! quelles magnifiques vignes et quels suaves raisins! Je ne sortis qu'à regret de ce lieu de délices, où les quelques instants passés m'avaient semblé un rêve.

En rentrant à Cité Valette, on longe un aqueduc qui amène l'eau de la colline et la distribue dans les divers quartiers de la ville. Sa construction n'offre rien de remarquable; il est extrêmement étroit, et son origine n'a pu nous être indiquée. Arrivé à l'hôtel, je n'y demeurai que le temps nécessaire pour déjeûner, et je me mis aussitôt à courir la ville à la recherche de l'imprévu, car à Malte lui seul doit être le guide. Chaque rue mérite de fixer les regards des voyageurs; elles sont toutes droites, larges et bien pavées, garnies de trottoirs en pierre, et bordées d'hôtels magnifiques, dont les façades brillent par la richesse de leur ornementation. La *Strada Reale* est la principale; c'est elle qui conduit à la cathédrale et au palais des Grands-Maîtres : celles qui lui sont parallèles ne sont peut-être pas aussi larges, mais elles ne lui cèdent en rien sous le

rapport des constructions. Dans la rue de la Poste surtout, j'ai remarqué plusieurs hôtels, ou, pour mieux dire, de vrais palais habités aujourd'hui par les membres du gouvernement anglais, et qui ont été construits et habités par les chevaliers. L'un de ces palais sert de résidence aux officiers supérieurs; l'autre est destiné à l'arsenal civil. La curiosité me poussa vers ce dernier; je demandai l'autorisation de pénétrer dans l'intérieur : on me l'accorda sans peine, et en traversant les bureaux, on me présenta une carte détaillée de Malte, à laquelle on mettait la dernière main. Je passai de là dans une cour encombrée de planches, au milieu desquelles s'élève un portique extrêmement gracieux, qui correspond à la porte d'entrée principale. L'on me conduisit ensuite dans une immense salle encombrée aussi de matériaux, et que l'on me dit être une ancienne salle de réunion des chevaliers. Mes yeux en errant sur la voûte très-élevée, s'arrêtèrent sur un écusson encore assez bien conservé, au bas duquel je ne lus que cette date : 1609.

En suivant la rue de la Poste dans la direction du midi, j'arrivai sur la place royale, *Piazza Reale,* qui mérite sa part dans la description. Elle est formée de trois côtés par des édifices publics, et le quatrième est une partie du rempart, d'où la rue s'étend sur le midi de l'île. A gauche, l'on remarque une promenade

formée de deux rangs d'arcades en carré dont le centre est occupé par des plates-bandes et des massifs d'arbustes toujours verts, et chaque angle par un monument en marbre blanc élevé à la mémoire de généraux ou d'amiraux Anglais. De cette promenade, la vue domine les deux ports réservés à la marine anglaise. A droite, s'élève l'hôtel des bureaux de la place dont la façade est vraiment admirable. On monte à l'intérieur par un escalier en pierre d'une largeur étonnante; il ne me fut pas permis de le dépasser. Les fenêtres du premier étage sont munies d'un balcon en fer richement travaillé, et au bas de chaque balcon l'œil aperçoit encore la trace des écussons des chevaliers de Malte. Mais la main anglaise, jalouse de toute gloire qui n'est pas la sienne, est passée là et les armoiries, souvenirs parlants, ont disparu. Ce vandalisme si bas et si stupide me révolta. Je l'avais déjà remarqué en plusieurs endroits; mais j'avais pu n'y voir que l'effet des guerres et du temps : en regardant ce magnifique palais, je ne pus m'empêcher d'y reconnaître une vengeance.

Mes regards se jetèrent furtivement à travers les ouvertures grillées du rez-de-chaussée, et j'aperçus dans une petite chambre destinée probablement au gardien, deux portraits : l'un de Napoléon-le-Grand, l'autre de son neveu. Cette rencontre inattendue et

tout au moins étrange dans un pays comme Malte, et chez des hommes dont le nom de l'empereur rappelle la honte, me surprit, et je ne pus m'empêcher de rire. Le factionnaire me cria alors de passer au large, ce que je fis sans hésiter. Je me dirigeai de là vers l'entrée du fort, qui forme le quatrième côté de la place. Malgré mes instances, il me fut impossible d'y pénétrer.

La température de Malte au mois d'août est insupportable; le soleil dardait ses rayons de feu sur les places et les endroits découverts; aussi m'empressai-je de regagner les rues où je retrouvai un peu d'ombre et par suite un peu moins de chaleur.

Je courus ainsi dans la ville examinant tout ce qui se passait autour de moi, ne perdant les détails d'aucune physionomie pour chercher à deviner ce peuple qui a dans ses veines du sang de toutes les nations. Mon appréciation à ce sujet viendra en son temps. Je n'en ai pas fini avec les édifices, et ceux que j'ai à décrire ne sont pas les moins importants.

Et d'abord le palais des grands maîtres, résidence actuelle du gouverneur. Le bâtiment, quoique un peu bas, est remarquable par sa construction. Il est tout en pierre, et sa façade extérieure est ornée de colonnes et de sculptures qui rappellent bien le goût et l'architecture du temps. On arrive aux appartements du

premier étage par un magnifique escalier tournant aussi en pierre qui donne accès à des vestibules dignes d'un palais de souverain. Ces vestibules sont garnis de tableaux et de portraits des anciens maîtres du lieu, et l'on voit avec plaisir que le gouverneur a eu le bon goût de ne pas les faire enlever. Il est vrai qu'ils en garnissent les murs. Dans l'ancienne chapelle du palais, qui aujourd'hui remplit le même but pour un culte qui n'est plus le même, l'on montre encore de grandes tentures des Gobelins représentant des chasses du seizième siècle, ainsi que des animaux, et qui remontent à plus de deux siècles. Au fond de la galerie est la salle d'armes. C'est là que sont conservées avec soin les vieilles armures des chevaliers. La collection est complète et pleine d'intérêt. Je voulus essayer un casque qui avait probablement recouvert et protégé quelque chef illustre; mais je faillis être suffoqué par son poids. Quels hommes que ces chevaliers! Et quand on pense que leur corps etait bardé d'une armure de fer tout en harmonie avec le casque! Dans les autres galeries s'ouvrent les appartements du gouverneur qui sont meublés avec un luxe princier. On voit encore dans les salons les portraits des grands maîtres ainsi que de quelques-uns de nos rois. Les plafonds de ces pièces sont richement sculptés.

En quittant ce séjour de tant de gloire pour la

France, je me rendis à la cathédrale, dédiée à saint Jean, qui est voisine du palais du gouverneur. Là aussi des souvenirs bien plus touchants m'attendaient, et alors que dans le palais je n'avais vu que leurs images, j'allais presque retrouver les grands maîtres eux-mêmes; j'allais fouler la pierre sous laquelle ils sont ensevelis. Après avoir parcouru leur demeure pendant la vie, j'allais visiter celle que la reconnaissance et l'amour des Maltais leur ont accordée après leur mort.

L'extérieur de l'église est simple et laisse deviner l'admiration dont on doit être saisi après en avoir franchi le seuil; mais quand on pénètre sous cette voûte si large et si hardie, l'horizon semble s'agrandir, l'âme se dilate. Là un Français est chez lui, au milieu des siens, c'est là seulement que la France retrouve ses fils; hélas! ils ne sont plus.

Les murs et la voûte de l'église sont chargés d'arabesques d'un travail et d'une variété remarquables, taillées dans la pierre vive, et dorées sur fond bleu. Pas d'autres peintures, pas de tableaux, ce qui rend son aspect sévère. Le sol de l'église, sous lequel reposent les corps de nombreux chevaliers, est recouvert en superbes mosaïques composées des marbres les plus précieux et représentant les portaits et les armoiries des braves et pieux défenseurs de l'Eglise. Des nattes

en paille sont étendues dans tous les sens pour préserver ces chefs-d'œuvre de toute détérioration. Dans les chapelles latérales, on remarque de beaux monuments funèbres élevés à la mémoire des chevaliers, je ne citerai que les principaux. La dernière chapelle de gauche, près du maître-autel, possède celui du comte de Beaujolais, frère du roi Louis-Philippe, mort à Malte. Le monument date de 1843. Il représente le comte à demi renversé et mourant. Derrière lui, la France, sous la figure d'une jeune femme, pleure auprès d'une urne funéraire. Les deux statues sont en marbre blanc. — Au fond de cette même chapelle s'ouvre le caveau placé sous le maître-autel, et dans lequel sont déposés les grands dignitaires de l'ordre. Il y a cinq pierres tumulaires : celle du célèbre La Valette est du nombre ; je me rappelle aussi le nom des frères Vignancourt...

Avant de quitter la cathédrale, je consacrai quelques minutes à une petite chapelle dédiée à la Décollation de saint Jean-Baptiste. Sur son autel l'on admire, et à juste titre, une belle tête du saint en marbre, représentée après son martyre. La table de communion est aussi curieuse par ses mosaïques et ses délicieuses petites têtes d'anges qui semblent s'être réunis pour assister au divin banquet.

Il y a dans l'île de Malte, à une petite demi-heure

de la Cité Valette, un couvent de bons moines qu'il n'est pas indifférent au voyageur de visiter. On y montre les corps des religieux trépassés dans un état parfait de conservation. Ils sont rangés en collection, revêtus de leurs habits monastiques et suspendus par les aisselles.

Malgré l'élévation de la température, l'on a trouvé le moyen d'avoir à Malte de la fraîcheur dans les maisons, à cause de leurs dispositions intérieures. Elles sont recouvertes de toits en terrasse, comme dans les villes d'orient; les fenêtres extérieures sont grillées et munies d'un auvent qui fait saillie, et elles ne sont pas nombreuses. A l'intérieur, au contraire, les ouvertures sont multipliées à l'infini; à chaque étage des maisons il y a des galeries, des pas perdus, des avenues qui ménagent des courants d'air dans tous les sens. Dans quelques habitations aisées j'ai vu au milieu de la cour des jets d'eau et des plantes grimpantes. Toutes ces précautions ne sont pas inutiles dans un pareil climat.

Mon dernier mot sur Malte sera pour sa population.

Comme je l'ai déjà dit, les Maltais tiennent un peu de toutes les races européennes, et le sang arabe coule aussi dans leurs veines, ce qui rend le caractère fondamental de leur nationalité très-difficile à saisir. Tour

à tour pirates quand ils furent grecs et phéniciens, soldats quand ils appartinrent à Rome, bandes indisciplinées de pillards et de mercenaires quand ils se croisèrent avec les Arabes, ils ne devinrent un vrai peuple qu'au contact de la civilisation française apportée chez eux par les chevaliers. La France depuis lors a dominé en reine à Malte, et aujourd'hui même quoique sous la domination anglaise, Malte est au fond moins anglaise qu'autre chose. Le Maltais est petit, robuste, d'une sobriété remarquable et d'une rare activité. Dans les classes élevées de la société, le type italien prédomine; mais dans la classe du peuple, c'est le type catalan, ce type que dans le midi de la France on appelle *Gitano*. Je ne parle pas des Maltaises; je n'ai eu l'avantage d'en apercevoir que deux ou trois, et encore enveloppées de leur cape, ce qui m'a permis à peine d'admirer le feu de leurs yeux noirs. Elles sont, dit-on, jolies, quoique d'un brun piquant.

Il était près de cinq heures du soir quand je songeai à rejoindre mes compagnons de voyage, et nous rentrâmes tous ensemble à bord.

Quelques instants après, le bâtiment levait l'ancre et se dirigeait vers Alexandrie.

Le lendemain du jour de notre départ de Malte, nous fûmes surpris par une chaleur affreuse; nous ne savions où nous tenir pour aspirer un souffle de vent;

dans les cabines, la température s'éleva jusqu'à 34 degrés centigrades, et le thermomètre, placé pendant quelques minutes à l'office, en marqua 58. Pourtant de grandes tentes avaient été placées sur le pont pour nous préserver des rayons ardents du soleil. Nous avions encore trois jours de marche avant d'arriver à Alexandrie.

Je ne puis passer sous silence un fait qui a son importance au point de vue moral de l'œuvre des pélerinages, et qui doit marquer comme un véritable événement dans les annales des paquebots-poste de la Méditerranée, car il ne s'était encore jamais produit. Le dimanche 22 octobre, l'office divin fut célébré sur le pont du bâtiment en pleine mer. Notre caravane s'était munie à Marseille d'un petit autel portatif destiné à nous accompagner dans nos pérégrinations. Chaque jour, dans un des salons du navire, la sainte messe avait été célébrée à notre intention; mais pour le dimanche, notre honorable président, M. le comte de Guinaumont, eut l'heureuse idée de faire profiter l'équipage entier de cet avantage. Cette pensée pieuse acceptée avec plaisir par M. Giraud, capitaine de l'*Alexandre*, tout le monde se mit à l'œuvre pour dresser un autel sur le pont : il fut bientôt improvisé; les pavillons de toutes les nations furent disposés en forme de chapelle, et MM. les officiers du bord en te-

nue, ainsi que tous les matelots endimanchés, assistèrent, au milieu de nous tous, à ce touchant et sublime spectacle. Quelques paroles bien senties adressées par M. l'abbé Van Troyen, aumônier de la caravane, qui avait officié, terminèrent cette petite solennité, dont l'usage, il faut bien l'espérer, se continuera avec l'œuvre elle-même.

Nous avions à bord, au nombre des passagers, un religieux de l'ordre de Saint-François, simple frère lai. C'était un homme de trente-cinq ans environ, à la constitution robuste, au teint frais et rosé, comme les habitants de l'Alsace et de la Picardie, à la barbe blonde et touffue. Il avait reçu le passage gratuit et couchait la nuit sur un banc, vivant de la ration des matelots et de quelques bribes qu'on lui envoyait. J'avais plusieurs fois essayé de lier conversation avec lui; mais son langage bref et concis ne répondant que strictement à mes questions, m'avait donné à penser qu'il était bien aise de ne pas dévoiler qui il pouvait être.

Un jour pourtant que la mer était plus houleuse que de coutume, je l'aperçus adossé contre le bastingage, dans l'attitude d'un homme auquel les jambes refusent leur service, et qui n'ose faire un pas dans la crainte de tomber. Je fus à lui et lui offris de l'accompagner à sa place favorite; il accepta, et depuis ce moment nos

relations devinrent plus fréquentes. J'avais deviné que sous cette écorce rude, sous cette robe de bure, devait se cacher quelque histoire intéressante : je ne m'étais pas trompé. Le soir même de ce jour, après que la plupart de nos compagnons se furent retirés, je me promenais seul sur le pont pour jouir de la fraîcheur de la nuit, lorsque je vis venir à moi une ombre que je distinguai bientôt à la lueur des falots : c'était le bon frère; il me cherchait. — Jeune homme, me dit-il, dès qu'il m'eut aperçu, je n'ai pu ce matin vous remercier de votre complaisance; mais je m'en acquitte maintenant, et pour vous témoigner la confiance que votre conduite m'a inspirée, je vais vous dire l'histoire de cette robe dont vous me voyez couvert, et que vous avez bien compris n'avoir pas été toujours la mienne. Ce n'est pas que je veuille me faire connaître de vous; l'oubli du cloître doit à jamais planer sur ma vie passée, mais c'est afin que vous puisiez dans mes paroles un enseignement et une terrible leçon. Ecoutez : Ce frère obscur auquel vous parlez aujourd'hui, était, il y a quatre ans à peine, sergent de voltigeurs dans le 25e d'infanterie légère. Enfant du régiment, il n'avait jamais reçu les secours et les bons conseils que les fils de famille trouvent dans la maison paternelle. Aussi l'âge, tout en développant son corps, donna à son esprit et à son cœur une direction funeste. Tour à tour enfant de

troupe, soldat, caporal et sergent, il n'avait d'autre religion que celle des armes, d'autre catéchisme que le vocabulaire licencieux de la chambrée.

Le 25e fut appelé à Rome pour contribuer à la défense du pouvoir temporel du Saint Père. Ce fut pour le sergent une occasion de témoigner son peu de respect envers la religion et ses ministres.

Le bon frère s'arrêta quelques instants comme s'il se fût parlé à lui-même; puis il reprit :

J'avais dans ma compagnie un jeune conscrit qui, pour la première fois, voyait le feu. Malgré les quolibets et les lazzis de ses camarades, il n'avait jamais cessé de remplir tous ses devoirs religieux avec exactitude, et il portait sur lui un rosaire bénit, qui l'avait plusieurs fois exposé aux tracasseries des voisins de son lit.

A la première rencontre notre régiment donna avec fureur, et bon nombre de morts restèrent sur le champ de bataille. Le soir à l'appel le jeune soldat ne répondit pas.

Tiens, dit l'un, il paraît que l'odeur de la poudre lui fait mal, et qu'il préfère l'eau bénite : il est probablement caché dans quelque fossé.

Il n'y a rien comme ces bigots pour être braves, dit un second.

Il valait bien la peine, répliqua un troisième, qu'il

récitât tant d'*Oremus* et qu'il portât un scapulaire.

Qu'il soit bigot ou non, hasarda une petite voix flûtée, je dis moi qu'il est brave, car il s'est battu à mes côtés, et il est tombé, je crois, criblé de balles.

En ce cas, répondit le précédent, sa cuirasse ne lui a pas servi; il paraît que ce n'est pas la foi qui sauve.

Bien dit, bien parlé, mon fils, me dit en s'approchant un vieux sergent cousu de chevrons; toujours fidèle à mes principes : je suis fier de ton éducation. A propos, ajouta-t il, qui veut parier que j'irai demain à l'ennemi avec cette amulette au cou, et que je reviendrai sain et sauf, moi qui ne crois à rien? Deux bouteilles de ce bon vin que nous avons bu hier avant le branle-bas.

Le pari fut engagé. Pour ne pas faire mentir mon maître, c'est moi qui le tins, et le soir, munis d'une petite lanterne, nous fûmes à la recherche du jeune soldat. Nous le trouvâmes traversé de part en part par plusieurs balles, mais l'objet de son culte était resté intact. Nous rapportâmes le scapulaire à la caserne, et le lendemain nous le vîmes tous avec plaisir se balancer au-dessus de la poitrine du vieux sergent.

L'action fut chaude; tous les intéressés au pari avaient les regards tournés vers le héros de la veille : il se battait comme un lion. Mais au bout d'une heure d'une mêlée affreuse, nous le vîmes tomber sur ses

genoux ; le froid de la mort contractait sa vieille moustache; ses regards s'éteignaient. Je me précipitai vers lui, mais il n'était plus temps : une balle l'avait frappé au cœur, et tout autour des lèvres de la plaie j'aperçus des filaments d'étoffe brune; c'était le scapulaire : la balle l'avait enfoncé dans la blessure.

Les deux bouteilles de vin, comme vous le pensez bien, ne furent pas bues; cette mort nous avait frappés d'épouvante.

Pour moi, qui avais presque à me la reprocher, son souvenir devint de jour en jour plus pénible. La providence l'avait voulu ainsi, car à peine la campagne fut-elle terminée, que je rendis mes galons de sergent et je demandai mon congé.

Dès que je fus libre, je fus me prosterner aux pieds du chef de l'Eglise, lui avouer et mon ignorance et le crime dont je me croyais coupable; et ajourd'hui, après un pardon prononcé sur la terre, je m'efforce de gagner le pardon du ciel. Vous me voyez.

Ce récit simple et énergique ne fit qu'ajouter à l'estime que j'avais du bon Frère, aussi ne pus-je m'empêcher de lui en donner l'assurance en lui offrant de contribuer à améliorer sa position pendant le reste de la traversée. Je ne mérite même pas ce que l'on fait pour moi, me répondit-il, je suis content de ma position.

Il devait s'arrêter à Alexandrie. Je l'ai revu plus tard à Jaffa. Ma rencontre sembla lui rappeler de tristes souvenirs; et quand il me quitta, je vis ses yeux se gonfler; il se détourna pour essuyer une larme.

Le reste de notre traversée jusqu'à Alexandrie s'accomplit heureusement, et nous aperçûmes son phare le 30, à 2 heures du matin. Nous ne pûmes pourtant pas aborder la rade à cause des rescifs et des brisants qui en ferment l'entrée et la rendent fort dangereuse. Au lever du jour, un pilote égyptien vint à bord diriger la marche du bâtiment et le faire arriver sans accidents à sa destination. A 6 heures nous étions à l'ancre à quelques centaines de mètres de la ville.

A l'instant, l'*Alexandre* fut assailli par une nuée de barques que montaient des matelots égyptiens. C'était un spectacle plein d'attrait pour nous à cause de sa nouveauté. En France, et surtout dans le midi, l'on voit bien quelques costumes arabes, mais l'on ne peut se faire une idée exacte de l'effet pittoresque qu'ils produisent en masse par leur infinie variété. Une grande agitation régnait dans la rade; l'ou entendait à chaque instant les canots s'entrechoquer et les Egyptiens jeter de grands cris. Leur unique désir était d'envahir le navire pour se disputer et s'arracher

Digitized by Google

presque les voyageurs; mais la quarantaine n'avait pas encore prononcé et ils étaient obligés de se tenir à distance; dès que l'officier de la santé, après avoir gravement mis ses lunettes, et après avoir pris plus gravement encore avec de longues pincettes la feuille sanitaire eut déclaré que tout était en règle, le bâtiment fut emporté d'assaut, les trois quarts des canotiers montèrent par les défenses; il fallut alors disputer avec eux sa propre personne, au risque d'être enlevé comme un ballot.

Digitized by Google

III.

ALEXANDRIE.

Les moulins à vent. — Coup d'œil de la rade. — La colonne de Pompée. — Aiguille de Cléopâtre. — Bibliothèque. — Les Fellahs. — Notre vie à bord. — La quarantaine. — Le Tancrède. — Nos adieux à l'Alexandre. — Départ d'Alexandrie. — Les Syriens. — Leurs jeux. — Nouveau jeu de la main chaude.

En arrivant à Alexandrie, le premier spectacle qui attire les regards est une collection complète de moulins à vent; il y en a au moins une centaine, tous alignés à côté l'un de l'autre sur le bord de la mer. C'est là que le héros de Cervantes aurait eu à exercer sa valeur si, comme nous, il avait vu cette armée formidable aux prises avec un vent violent de nord-ouest.

La rade d'Alexandrie est spacieuse et à peu près circulaire. Le bâtiment avait pris son monillage entre deux vaisseaux de guerre égyptiens, et à une assez

Digitized by Google

petite distance pour que l'on pût de notre bord surprendre quelques détails et quelques scènes d'intérieur de la marine musulmane. A travers les mâts des navires se déroulait devant nous la partie de la ville qui entoure la rade, et qui, au dire de tous les voyageurs, est sans contredit la plus belle.

Au midi, l'on aperçoit se découpant sur la teinte de feu du désert, la colonne de Pompée, dont la véritable origine est encore contestée. C'est un jet de marbre d'une seule pièce, surmonté d'un chapiteau corinthien qui supportait une statue équestre; mais cette statue n'existe plus. Il ne faut pas croire que la colonne remonte au grand Pompée dont elle porte le nom. Certaines chroniques l'attribuent à un gouverneur de l'Egypte du même nom que le célèbre Romain et qui l'aurait élevée en l'honneur de l'empereur Dioclétien. Elle est entourée de très-beaux palmiers qu'elle dépasse de beaucoup, et qui forment une promenade agréable.

Quelques maisons de pauvre apparence précèdent le Lazaret; et, à côté de cet édifice si peu aimable pour les étrangers qui, sujets aux lois de la quarantaine, sont obligés d'y être enfermés comme des lépreux pendant cinq jours, se montrent aux regards quatre mosquées élégantes surmontées de leurs minarets. Ce que c'est qu'un minaret, il paraît bien opportun de

le dire ici, puisque ce nom se trouve pour la première fois sous ma plume, mais je réserve ce plaisir au lecteur quand je dirai un mot de Constantinople, où l'architecture arabe a réalisé l'idéal de ce petit monument.

Nous avions devant nous l'arsenal de marine, grand édifice composé de chantiers, et le palais construit par Méhémet-Ali; il donne immédiatement sur la rade et la mer en baigne les murs. Il ne se distingue des autres habitations que par son étendue et par une colonnade surmontée d'un frontispice qui en forme l'entrée. Le harem, avec son magnifique jardin, tient au palais, et une partie de la demeure des femmes destinée aux bains des favorites du sérail, s'avance dans l'eau.

Il y a à Alexandrie un palais réservé aux hommes de distinction des nations étrangères qui arrivent dans cette ville. Il est situé à côté du harem.

Enfin, la pointe qui forme le second bras de la rade est occupée par un petit fort de peu d'importance garni de mauvais canons, et par le phare qui nous avait guidés.

L'on ne retrouve plus de l'ancienne Alexandrie, cette ville du IVe siècle avant l'ère chrétienne, que quelques ruines, que l'on croit être celles de l'amphithéâtre, de la bibliothèque et des bains, la co-

lonne de Pompée et l'aiguille de Cléopâtre. Ce dernier monument est un obélisque en granit rouge, orné de caractères sur trois colonnes, que l'on attribue à Pharaon Mœris, et que Cléopâtre fit enlever de Memphis où il était pour en orner Alexandrie. Le pacha d'Egypte l'offrit au roi d'Angleterre, mais le poids du monument fut trop lourd pour supporter le transport; il est, dit-on, de 400,000 livres.

Il n'est aucun de mes lecteurs qui n'ait entendu parler de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Le doute et l'incertitude qui ont entouré et entourent encore les restes de ce monument demandent ici quelques explications.

Alexandrie a possédé, à deux époques différentes, deux bibliothèques, qui ont eu la même destinée. La première, celle probablement dont le frontispice portait l'inscription grecque si connue : *Remède de l'âme* (*), était composée de 400,000 volumes. Elle se trouvait dans le musée, et fut incendiée pendant le siége de César. La seconde, celle de Pergame, fut donnée par Antoine à Cléopâtre, et renfermée dans le temple de Jupiter Sérapis. Lorsque Théodose-le-Grand ordonna la destruction des temples païens, dans l'étendue de l'empire d'Orient, une foule de chrétiens fanatiques

(*) Ψυχης φαρμακον.

s'emparèrent de ceux d'Alexandrie et brûlèrent les ouvrages de la bibliothèque. Ils contenaient tous les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et latine. Paul Orose, historien de cette époque, dit qu'il a vu les armoires vides. Ce n'est donc pas le trop fameux kalife Omar que l'histoire doit charger de la responsabilité d'une pareille action; et pourtant c'est une erreur généralement accréditée.

Alexandrie possède encore un canal qui la relie avec le Caire et qui s'appelle Canal de Romanich. Il fut rétabli et livré à la navigation en 1826 par Mohammed-Ali-Pacha. Il a 10 milles géographiques de longueur.

Alexandrie a, comme toutes les grandes villes, ses contrastes : à côté de la richesse, la plus profonde misère. Les pauvres sont appelés *Fellahs*. Ils habitent de petites huttes creusées dans le sol, le long de la mer, et que de loin l'on serait tenté de prendre pour des terriers. C'est là qu'ils vivent d'aumônes et de travaux manuels, entassés pêle-mêle dans de véritables tombes. La misère et la vermine les dévorent, et pourtant l'orgueil est profondément enraciné chez eux. Il faut bien se garder de prononcer devant eux le mot de *fellah*, qui, à Alexandrie équivaut au paria de l'Inde.

En l'honneur de la quarantaine nous étions con-

signés pendant quatre jours à bord. Nous n'eûmes pas le plaisir de barbotter dans la fange des rues de la ville, de monter sur les ânes célèbres d'Alexandrie, et de faire connaissance avec ses bandes de chiens; mais nous fûmes amplement dédommagés de tout cela par la vie pleine d'agréments que nous menions.

Si j'insiste, je le répète, sur ces petits détails, c'est uniquement pour faire savoir que même à bord des bâtiments l'on a assez de distractions, et que l'on peut aisément éviter l'ennui des quarantaines. Nous mîmes en pratique un moyen ingénieux pour nous baigner dans le jour, en toute sécurité. La rade d'Alexandrie est très-abondante en requins. Quelque temps avant notre arrivée, un matelot imprudent ne pouvant résister à la tentation, s'était jeté à l'eau pour se baigner, mais il paya cher ce moment de plaisir : un requin lui enleva une jambe. Cet exemple nous rendit circonspects; aussi le capitaine, voulant accéder à nos désirs, fit tendre dans la mer, à l'aide d'un canot, une grande toile à voile, dans laquelle les moins forts nageurs restaient renfermés, tandis que les autres, plus habiles, en faisaient le tour sans trop s'écarter.

Cette récréation, deux fois répétée par jour, nous aida à supporter les chaleurs accablantes de l'Egypte. Souvent nous allions, escortés d'un garde de la santé, faire

le tour de la rade dans les embarcations du bâtiment. Le reste du jour était consacré, soit au dessin pour les uns, soit à la lecture pour les autres, soit à l'exercice au tir pour les chasseurs, qui abattirent bon nombre de goëlans.

Le soir la musique venait charmer nos heures de loisir. C'était des solos, des duos, des trios à l'envie l'un de l'autre ; le piano du bord faisait son office. Les quatre jours ainsi s'écoulèrent rapidement. Nous ne pouvions faire un pas hors du bâtiment sans être flanqués d'un garde de la santé ; en voici la raison. Quand on est en quarantaine, il y a défense formelle de toucher à quoi que ce soit en dehors du bâtiment, ne fût-ce que du bout du doigt, sous peine d'être regardé comme un pestiféré et d'être privé du bulletin sanitaire délivré par l'officier de la santé. Les vivres mêmes que l'on mange à bord sont soumis à des expériences. Les uns sont passés par l'eau, d'autres par le feu. En fait de quarantaine, il paraît que les contraires se touchent. Les lettres aussi sont fendues par le milieu et soumises pendant une demi-heure à une abondante fumigation.

Telle est l'exagération de cette mesure aussi ridicule dans ses procédés qu'inutile dans ses résultats, qui, du reste, aujourd'hui n'est plus conservée que par Alexandrie vis-à-vis de la Syrie et de Constanti-

nople, et qui est sur le point de disparaître entièrement.

Nos oreilles avaient dès notre arrivée été frappées d'une musique étrange, et qui ressemblait assez bien à celle de la danse de l'ours. Elle était produite par un fifre accompagné d'un tambour. Nous étions intrigués depuis notre arrivée en rade, lorsque je découvris enfin dans un des bâtiments de guerre turcs la cause de cette curieuse cacophonie. C'était tout simplement un pas redoublé joué pendant deux heures aux hommes de l'équipage qui, l'arme au bras, défilaient sur le pont. Les variations étaient fort peu nombreuses, et le thème, il faut l'avouer, y prêtait peu. La musique des Egyptiens est assez primitive.

Le 1er septembre l'*Alexandre* fut rejoint dans la rade par le vaisseau le *Tancrède*, de 160 chevaux, venant de la côte de Syrie et qui devait nous transporter à Jaffa. Notre transbordement ne s'opéra que le 2 à 6 heures du matin. Avant de quitter l'*Alexandre*, où nous laissions de si agréables souvenirs par la réception et par les relations toutes cordiales des officiers, nous fîmes nos adieux à tout l'équipage. Nous avions été si bien traités à bord, qu'il semblait à chacun de nous qu'il abandonnait sa propre demeure dans laquelle restaient après lui des parents et des amis. Nous embrassâmes cordialement M. le capitaine Giraud, MM. Salomé et Hébert, second et lieute-

nant, et l'aimable docteur M. Lalour. Des larmes nous venaient presque aux yeux. C'était de la reconnaissance pour toutes les complaisances que ces messieurs nous avaient manifestées; qu'ils en reçoivent encore ici, par ces faibles paroles, l'expression nouvelle et bien sincère au nom de tous mes compagnons et de moi-même. A 4 heures de l'après-midi le *Tancrède* se mit en route. Les signes d'adieu s'échangèrent de nouveau entre les deux bâtiments. Le docteur Lalour se tenait debout sur le tambour du navire, agitant son mouchoir aussi longtemps qu'il put nous distinguer; mais au bout de quelques minutes nous avions doublé le phare et nous étions en pleine mer. Tout avait disparu.

La mer, quoique un peu agitée, ne l'était pourtant pas au point de retarder la course du *Tancrède* qui, pour sa force, est encore assez bon marcheur.

Nous fûmes témoins, sur ce nouveau domicile, de scènes étranges et qui ne manquaient pas d'originalité. Le capitaine avait pris à Jaffa, comme hommes de peine, six ou huit gros gaillards aux épaules carrées et aux poignets solides pour opérer l'embarquement et le débarquement des objets dont le bâtiment était chargé. Après leur journée, ces Syriens se livraient aux divertissements de leur pays. C'étaient des danses de caractère, accompagnées d'un chant monotone comme

des litanies, et d'un battement de mains régulièrement cadencé.

Quelquefois, ces jeunes gens faisaient à la main chaude, je me trompe, ils jouaient aux pieds chauds. L'un d'entr'eux s'agenouillait, enfonçant sa tête dans les vastes repris du pantalon d'un autre, et levait les pieds de façon à en offrir la plante dans une position horizontale. Un des joueurs, armé d'un mouchoir à nœuds, lui assénait un coup à tour de bras; le patient était obligé de deviner qui l'avait frappé, et quand il se trompait, il reprenait, sans même sourciller, sa position. Comme on le voit, c'est bien là notre jeu de la main chaude; mais nous ne différons d'avec les Syriens que par le choix des extrémités. Ils sont bien heureux que Dieu leur ait fait la peau dure.

Mais, dis-je à l'un d'eux, jeune arabe taillé comme un hercule, il me semble que vous jouez là un jeu assez peu aimable.

Oh! Monsieur, me répondit-il, en baragouinant un mauvais italien, ce jeu n'est pas aussi désagréable que vous pourriez le croire.

Vous voulez rire, n'est-ce pas?

Non, Monsieur, je le dis très-sérieusement. Il n'est pas un de nous, voyez-vous, qui depuis l'âge de quinze ans n'ait reçu plus de coups de bâton sur la plante des

pieds qu'il n'y a de palmiers dans les environs de notre ville.

Mais vous êtes donc les fléaux de Jaffa?

Oui et non. Il est bien vrai que nous commettons souvent des actes coupables, mais comme le Kadi a pris l'habitude de nous voir devant son tribunal, quand il se passe du nouveau à Jaffa nous sommes sûrs de recevoir la visite du Cavash (*), et nous nous estimons fort heureux si nous ne nous en tirons qu'avec une légère bastonnade. Nous payons souvent pour les coupables, mais telle est la justice chez nous.

Mais cela ne m'explique pas votre affection pour ce jeu singulier.

C'est facile à comprendre : à force de recevoir des coups de bâton, nos pieds se sont tellement endurcis qu'ils sont devenus presque insensibles, et que nous recherchons maintenant pour exciter une légère sensation, ce que nous aurions fui comme une douleur.

En ce cas, mon ami, vous n'êtes plus à plaindre. Chacun prend son plaisir où il le trouve. Et je le laissai revenir à son jeu.

Notre traversée devait durer une journée et demie; ce temps nous parut à tous un siècle. C'est que nous allions apercevoir Jaffa, et que Jaffa est la porte de la Terre Sainte, objet de notre voyage et de nos désirs.

(*) Le Cavash est le satellite de toute autorité.

IV.

JAFFA.

Jaffa. — Son port. — Chapelle de Saint-Pierre. — Maison de Thabita. — Bazars. — Les Jardins. — Intérieur de la ville. — Funérailles. — M. Damiani. — Les pestiférés de Jaffa. — Départ — Aspect de la caravane. — Ramla. — Lydda. — Latroûn. — Abou-Gosh. — Vallée de Thérébinthe. — Torrent de David. — Surprise de la Caravane à la vue de Jérusalem. — Halte. — Notre entrée dans la ville.

Jaffa s'élève en amphithéâtre au bord de la mer. Elle est entourée au nord et au levant par une enceinte de mauvaises murailles et un fossé, au couchant et au midi par ce que l'on appelle son port. Quoique son origine remonte à la plus

Digitized by Google

Digitized by Google

haute antiquité, puisqu'on l'attribue à Jaffet, l'un des fils de Noé, ses constructions actuelles datent à peine d'un siècle et demi. Ce qui s'explique par les vicissitudes qu'ont eu à subir toutes les villes de Syrie depuis leur fondation.

Le port de Jaffa a de tout temps joui d'une grande réputation, mais aujourd'hui il ne mérite même pas son nom. C'est tout simplement un grand espace circulaire, entouré par quelques rochers à fleur d'eau, et dont l'accès est très-dangereux. Il ne peut recevoir que de grandes barques dont le tonnage n'est pas élevé, soit à cause de son entrée très-étroite, soit à cause de son peu de profondeur. Aussi le bâtiment fut-il obligé de mouiller au large. Notre débarquement s'opéra à l'aide de petits canots dans lesquels on est tout juste à l'aise quand la mer est houleuse. C'est dans le port de Jaffa, dit-on, que Jonas monta sur un vaisseau, fuyant la colère de Dieu, et que le roi Hyram envoya de Tyr les bois avec lesquels fut construit le temple de Salomon.

Les Pères Franciscains nous attendaient à l'entrée de la ville pour nous faire les honneurs de leur couvent, d'où la vue s'étend au loin sur la mer. Leur accueil fut plein de bienveillance et de cordialité.

Notre premier soin fut de veiller à la conservation de nos effets, ce qui n'est pas peu de chose en Orient. Il est

des races de portefaix dont l'audace et l'impudence sont proverbiales; il suffit de citer ceux d'Avignon; mais pour quiconque a eu affaire à ceux de Jaffa et de Constantinople, la comparaison n'est pas supportable : il est vrai que ces derniers reçoivent plus facilement un coup de canne dans le dos, lorsque leur acharnement passe les bornes, ce qui sert un peu de dédommagement à l'embarras dont ils sont la cause.

Nos bagages une fois en sûreté, nous nous rendîmes à la chapelle du couvent pour remercier Dieu de la traversée vraiment extraordinaire dont nous avions été favorisés. Cette chapelle est élevée sur l'emplacement d'une maison que saint Pierre a habitée. Jaffa conserve encore les traces de celle où le chef des Apôtres ressuscita Thabita. Ce sont là les souvenirs religieux qui se rattachent à la ville.

Après leur avoir payé un juste tribut, je dirigeai mes pas vers les jardins, dont j'avais entendu vanter la beauté. Je m'engageai dans une rue étroite et sombre, recouverte par des nattes en paille, et encombrée de masses de marchandises étalées sur des planches, de files de chameaux pesamment chargés et d'une nuée de gens plus ou moins affairés. J'etais en plein bazar; toute espèce d'objets s'offraient à mes regards : c'étaient des pipes immenses, des babouches, des turbans, des manteaux de poil de chameau et une infinie variété

d'étoffes aux couleurs plus éclatantes les unes que les autres. A côté d'un débitant de tabac se tenait un cordonnier, qui lui-même avait pour voisin un changeur de monnaie, et chacun, quelle que fût sa profession, était gravement accroupi sur son comptoir, la plume et l'encrier à la ceinture. Le type juif domine dans les marchands du bazar; au juif le monopole du commerce, et il en use. Le bazar des comestibles n'est pas moins curieux; on y trouve à peu près tout ce qu'il faut pour les repas : aussi, les Turcs et les Arabes sont-ils très-peu cuisiniers; mais il est facile de voir que ceux qui se livrent à cette industrie n'ont pas encore étudié le dictionnaire du goût.

Je m'arrêtai par curiosité devant une échoppe où l'on préparait une espèce de boisson fort bizarre et dont voici la recette : l'homme que je regardais attentivement faisait bouillir des quartiers d'aubergines, dont il exprimait ensuite tout le suc. Quand il en avait une certaine quantité, il faisait infuser dans ce liquide des grains de grenades, et avec un bâton plus ou moins propre, il agitait son mélange. C'est ce qu'on appelle le *Tolchis*. Me voyant tout ébahi de sa saleté et de son commerce, mon pauvre marchand crut me faire un très-grand plaisir en m'offrant un échantillon de sa liqueur. J'avais ouï dire qu'un refus pour un arabe est presque une insulte; aussi je me résignai à accepter

bravement l'infâme breuvage qu'il m'avait proposé, et pendant plusieurs minutes, n'osant ni l'avaler, tant il était mauvais, ni le rejeter pour ne pas froisser l'amour propre du musulman, je restai là la bouche fermée, absolument comme ce jeune spartiate qui plutôt que de dévoiler son crime, se laissa dévorer le sein par un renard qu'il avait volé. Mais à peine me fus-je retiré, que je rejetai avec empressement le tolchis. Le marchand avait peut-être cru que je le savourais.

Il y a deux précautions à prendre quand on va dans un bazar. La première, c'est de ne pas être écrasé par la foule; la seconde est de ne pas se laisser voler. Les Arabes ont toujours grande envie de ce que portent les étrangers. Je ne parle pas d'une autre espèce de vol auquel l'on est exposé, si l'on se livre seul aux échanges. C'est presque inévitable : tout le monde doit subir les conséquences de la position.

Quand on sort de Jaffa par la porte située à l'extrémité des bazars, on est en vue des jardins. J'avoue qu'ils ne sont pas au-dessous de leur réputation, mais pour y arriver on est encore obligé de traverser des troupeaux d'ânes et de chameaux nonchalamment étendus sur le sable. La végétation des jardins est magnifique. Avec de l'eau en Orient on produit des merveilles, et c'est le cas à Jaffa. J'y ai retrouvé notre sys-

tème de puits à roue; seulement les godets sont fixés à des barrettes en bois par des attaches de paille: c'est tout-à-fait l'enfance de l'art. Ce qui me frappa le plus, ce furent les clôtures de ces jardins : elles sont formées par des cactus ou figuiers d'Inde gigantesques; ils atteignent une hauteur de plus de dix pieds et s'enlacent tellement l'un à l'autre, qu'ils forment des défenses impénétrables; ajoutez à cela qu'ils sont hérissés d'épines. Je n'avais jamais vu des cactus que dans nos serres chaudes; aussi, quand je me trouvai en présence de ceux de Jaffa avec leurs fruits abondants et encore quelques fleurs, je fus émerveillé. Mes yeux erraient des palmiers majestueux aux grenadiers couverts de fruits, des orangers aux cédrats et des vignes aux cyprès et aux sycomores qu'elles embrassent sans pouvoir s'en détacher. Quelle abondance et quelle fertilité! Une seule chose diminuait un peu mon admiration; c'était le sable brûlant dans lequel mes pieds s'enfonçaient, et qui produisait une sensation désagréable. Sans cela je me serais pris, je crois, à rêver en face de cette nature si belle et si luxuriante de sève et de vigueur.

Je rentrai dans l'intérieur de la ville en longeant le rempart, qui semble pour elle une ombre de protection; je dis une ombre, car ses murs ne peuvent rien protéger. Derrière eux apparaissent, comme tout

honteux de leur rouille, de vieux canons hors de service, qu'on ne prend même pas la peine de nettoyer. L'aspect de Jaffa à l'intérieur est affreux. Des rues tortueuses, étroites, roides comme des échelles et tellement sales, que l'on ne sait souvent où mettre le pied pour ne pas se couvrir d'ordures : tout y est à l'avenant. Les maisons ne sont guères plus propres, et quand on hazarde un coup d'œil à travers l'ouverture d'une porte, on recule de dégoût. Dans une salle basse, noire, humide et infecte, accroupis sur une natte en paille, sont les enfants de la maison en bas âge; souvent une brebis ou une chèvre partagent leur couche; dans un coin, la mère est à moitié enivrée par les vapeurs de son *Narguileh* (*). Elle peut n'avoir pas de pain pour sa famille, mais à côté d'elle se trouve toujours sa petite provision de *Tombac* (tabac du pays).

Je redescendis au couvent assez peu satisfait de la seconde moitié de mes excursions. Je fus surpris de voir devant la porte des monceaux d'oignons que l'on venait de débarquer; leur grosseur était énorme, et l'on reconnaissait en eux les dignes rejetons de ces oignons d'Egypte que les Hébreux regrettèrent après le passage

(*) Sorte de pipe formée par un vase en cristal armé d'un grand tube.

Digitized by Google

de la Mer Rouge. Le commerce en est très-considérable à Jaffa.

Le lendemain, au lever du jour, je me dirigeai, mes cartons sous le bras, vers le côté des remparts; un ami, Ernest Evesque, m'accompagnait. Je pris position sur un tombeau pour dessiner un des points de vue les plus pittoresques de la ville. Il est bon de dire que les Mahométans ne suivent pas dans les sépultures les mêmes usages que nous. Ils ensevelissent où bon leur semble, mais ils adoptent de préférence les bords des chemins, et leurs champs des morts n'ont aucune espèce de clôture; une pierre horizontale recouvre en général leurs tombes sur lesquelles sont gravés des versets du Coran; souvent l'une des extrémités de cette pierre est surmontée d'une autre pierre en forme de colonne, où l'on a sculpté une guirlande ou des fleurs. Ces tombes ont aussi pour ornement quelques coquillages jetés çà et là à côté d'elles; je fis une remarque singulière : je m'aperçus que sur toutes les pierres, ou à peu près, sont creusées de petites ouvertures. J'ai appris plus tard qu'elles étaient destinées à recevoir l'eau que l'on y apporte et que les oiseaux viennent boire sur la tombe. Ainsi qu'on le verra, l'eau est pour les disciples de Mahomet l'objet d'un culte spécial; peut-être bien parce que le Coran leur a sévèrement interdit celui du vin.

Il y avait déjà quelque temps que je m'étais installé fort à mon aise, lorsque j'entendis un bruit confus mêlé de pleurs et de chant, puis à ce bruit en succéda un autre plus distinct, puis un autre encore ; enfin nous aperçûmes un cortége qui s'avançait gravement au-devant de nous : c'était un convoi funèbre.

A la tête de ce cortége on voyait des vieillards à barbe blanche, dans toute la fierté de leur attitude et de leur dignité ; ils chantaient ou plutôt psalmodiaient quelques prières. Après eux venait le défunt, porté par quatre coreligionnaires ; puis une foule de femmes, dont une, la veuve sans doute, tenait à chaque main l'extrémité d'un mouchoir tordu et l'agitait au-dessus de sa tête en jetant des cris. Curieux de savoir quelles seraient les cérémonies des funérailles dans un pays où tout est superstition et mystère, nous nous avançâmes jusqu'au bord de la fosse creusée non loin de l'endroit où nous étions assis. En nous mêlant à la foule, nous pûmes apercevoir quelques détails assez curieux, entr'autres celui-ci : le corps était enveloppé de ses habits les plus beaux dans une caisse longue sans couvercle. Arrivés au lieu destiné à la sépulture, un homme, qui paraissait le ministre de la religion, découvrit avec respect la tête du défunt, et chacun y déposa un baiser.

Nous voulions continuer nos observations lorsqu'un

incident nous obligea à quitter les lieux; mon ami Evesque croyant que je n'avais pas remarqué les gestes de la femme qui agitait son mouchoir, se tourna vers moi, en me l'indiquant par une pantomime assez significative. Aussitôt une vieille musulmane ridée comme un parchemin sec, l'apostropha en arabe avec une véhémence telle, que plusieurs commères s'attroupèrent autour de nous, les yeux flamboyants de fureur; probablement elles nous avaient pris pour des mauvais génies qui venaient jeter un sort sur le défunt. Notre position devenait difficile; nous étions seuls au milieu de plus de cinquante arabes, et nous n'avions d'autre arme qu'un pistolet à deux coups. Je me rappelai alors que le nom de pélerin pour le Mahométan est un objet de respect, et je me mis aussitôt à crier en arabe *Hadji*, qui veut dire pélerin. C'était le seul mot que je connusse. Ce talisman nous sauva; un bon nègre qui assistait aux funérailles adressa quelques paroles aux femmes si courroucées, et leur colère s'apaisa. Nous jugeâmes prudent de profiter de ce calme pour disparaître sans être remarqués.

De retour au couvent je me disposai, après le dîner, à aller faire deux visites, l'une à M. Damiani, ancien consul, l'autre au couvent arménien voisin de celui où nous logions. Je commençai par M. Damiani.

Il faut n'avoir pas lu une seule fois dans sa vie les

ouvrages de Châteaubriand et de M. de Lamartine, pour ne pas se rappeler ce nom auquel les deux illustres écrivains ont consacré quelques lignes. M. Damiani est un ancien agent consulaire de France à Jaffa, qui occupait depuis l'Empire cette modeste fonction ; il espérait la transmettre à ses enfants. Le grand homme l'avait salué et lui avait pressé la main; la Restauration l'avait maintenu; la monarchie constitutionnelle l'avait laissé à son poste; la République même avait respecté ses longs services, mais l'Empire venait de le remercier, quelques jours avant notre arrivée.

Je trouvai un bon vieillard au moins octogénaire, un chapelet à la main et prononçant encore avec le nom de Dieu celui de la France, à laquelle il a voué toute sa vie. Quand on lui annonça l'arrivée d'un français, il m'accueillit en balbutiant ces faibles paroles : « Votre gouvernement est bien injuste », et ce fut tout. Son fils, homme plein de cœur et de nobles sentiments, m'apprit la disgrâce dont il était frappé, car depuis longtemps il gérait les affaires à la place de son père et espérait après sa vie aussi les transmettre à ses enfants. Je m'associai de grand cœur à leur tristesse, et j'acceptai l'hospitalité qui m'était offerte.

L'hospitalité orientale a un cachet trop particulier pour ne pas trouver place ici dans mon récit. Je fus

introduit dans une vaste salle carrée, dont le seul ornement consistait en une natte en paille, garnie de coussins en forme de dossiers. Je m'assis à la turque comme mon hôte, et après un instant de causerie, pendant lequel les noms de la France et de M. de Lamartine furent souvent prononcés, un charmant petit garçon à la figure intelligente et naïve, apporta avec cérémonie, dans un grand plateau, de la limonade exquise. Après ce premier rafraîchissement vint le café, servi dans de toutes petites tasses, puis les confitures que n'eussent pas désavouées nos confiseurs renommés. Au bout de quelques minutes apparut une jeune fille vêtue de blanc, coiffée avec de longues tresses de cheveux, et respirant dans ses yeux noirs tant de candeur et d'amour, que l'on eût été embarrassé de lui choisir pour rivale ou Lia ou Rachel. Elle portait à chaque main un chibouk garni et allumé. Elle m'en présenta un après en avoir aspiré quelques gorgées, ce qui me laissa le temps d'admirer ses dents blanches comme l'émail; puis offrit l'autre à son frère, mon aimable hôte, M. Damiani. Une grosse heure s'écoula ainsi en causeries agréables, et je pris congé de cette bonne famille pour diriger mes pas vers le couvent arménien. En sortant, j'aperçus au plafond de la salle une lampe allumée devant un tableau de la Vierge, et comme cet objet parut attirer mon at-

tention, la bonne et digne mère de M. Damiani me dit qu'à la suite d'un vœu fait à l'époque de la construction de leur maison, cette lampe brûlait nuit et jour à la même place, depuis 150 ans.

La demeure de l'ancien consul est située sur la partie culminante de la ville; il me fallut donc redescendre à travers des rues abominables jusqu'au lieu immortalisé par les pestiférés de Jaffa.

J'entrai sous ces vastes arceaux où étaient entassés pêle-mêle les braves de notre armée, dévorés par un feu brûlant. Je me promenai pendant quelques instants sous ces voûtes qui ont retenti des pas du grand capitaine; il me semblait entendre les paroles de consolation qu'il adressait à ses soldats, dont il touchait les plaies malgré le danger, et je croyais encore voir sou ombre disparaître derrière les derniers piliers de la voûte. Je n'en pouvais croire mes propres yeux: et pourtaut j'étais bien dans ces lieux où se passa cette scène mémorable qui n'attendait que le pinceau d'un Girodet pour l'immortaliser.

L'on a accusé Bonaparte d'avoir fait empoisonner lui-même les malheureux atteints du fléau. N'est-ce pas assez pour lui d'avoir à se reprocher la mort de tant de prisonniers fusillés par ses ordres, et doit-on encore ternir sa mémoire par une nouvelle cruauté?

Plusieurs auteurs affirment que Bonaparte fit ou-

Digitized by Google

vrir en sa présence une tumeur purulente et y enfonça le doigt, malgré les observations des médecins, pour ranimer le courage de ses soldats. Tant de grandeur d'âme ne saurait s'allier à tant de cruauté. Bonaparte tenait trop à ses braves.

Quatre heures approchaient; c'était le moment convenu pour le départ de Jaffa. Je m'arrachai à ces tristes souvenirs et courus en toute hâte mettre la dernière main à mes bagages.

A l'heure indiquée, 40 chevaux étaient rendus devant la porte du couvent, ainsi que 20 mulets pour nos effets. Notre caravane était imposante. Son personnel se composait d'une cinquantaine de personnes y compris nos guides et les moukres, et de plus de soixante bêtes de somme. Nous fîmes impression sur les habitants du bazar quand nous le traversâmes en armes et bagages, et, arrivés hors de la ville, nous formâmes nos rangs pour escorter le convoi. Le chemin de Jérusalem longe les jardins dont j'ai donné la description; j'en profitai pour leur dire un nouvel adieu et les admirer une seconde fois.

A une petite distance de Jaffa on trouve une fontaine dont le caractère oriental et pittoresque séduit et attire les regards : elle a la forme d'une chapelle en trois corps, où le gothique le plus pur se fait distinguer; quelques ornements figurent sur le montant

des ogives en guise de colonnes, et le compartiment du milieu est précédé d'une auge en pierre où l'eau vient se perdre au sortir de sa source. Le haut de la fontaine est garni de petites flèches et surmonté de neuf petits dômes disposés de trois en trois. La façade, très-élevée, est parfaitement peinte en blanc et se détache avec vigueur sur un massif de cyprès gigantesques et de sycomores séculaires qui l'entourent, et dont le feuillage sombre fait ressortir d'autant plus la blancheur du monument et le ciel bleu à l'horizon. Nos bêtes firent halte pour boire. C'est un tribut qu'elles prennent partout où l'occasion de le faire se présente, et dans ces pays ce n'est pas trop souvent.

Le soleil commençait à baisser et la nuit menaçait de nous surprendre en route; nous avions encore à franchir la belle plaine de Saron pour arriver à Rama notre première étape.

Au crépuscule, notre caravane fit la rencontre d'une petite troupe d'Arabes, montés sur de superbes chevaux, le fusil sur l'épaule et le sabre suspendu à la ceinture. La présence de ces habitants du désert, à cette heure, dans un lieu complètement isolé, ne laissa pas que de nous inspirer quelques craintes. Nos guides avaient aperçu de loin des ombres qui leur avaient paru bien suspectes, et la nuit qui approchait insensiblement, vint encore augmenter nos ap-

préhensions. Nous passions de distance en distance à côté de hauts buissons qui bordent le sentier, et derrière chaque touffe nos yeux cherchaient à découvrir quelque forme humaine.

Il n'en fut rien pourtant, et, grâce à sa bonne contenance et à ses rangs nombreux, la caravane atteignit Ramla sans accident; il était 8 heures du soir. La partie de la route que nous venions de parcourir est le théâtre de fréquentes attaques, ainsi que nous l'apprîmes à notre arrivée, ce qui nous inspira des doutes sur les intentions de nos cavaliers du désert.

Un bon souper nous attendait au couvent des Franciscains, nous nous empressâmes de lui faire honneur pour être plus tôt libres de goûter quelques instants de repos, car il fallait être prêts à repartir le lendemain matin à 2 heures, et pour une rude journée de marche. A l'heure indiquée, chacun de nous fut sur pied, et après les divers préparatifs du départ, la caravane continua sa route.

Ramla, qui la veille s'était dérobée à nos regards dans l'obscurité complète de la nuit, se découvrit à nous aux premiers rayons de l'aurore qui commençait à se desssiner à l'horizon. C'est une toute petite ville, peuplée de 3000 habitants environ, à l'extrémité d'une immense plaine complètement inculte quoique d'une grande fertilité. Son nom ancien est Arimathie. Ses

maisons sont assez bien bâties et propres. Nous y admirâmes des palmiers remarquables, couverts de régimes de dattes dont la teinte vermeille accusait la prochaine maturité, et les plus beaux, dit-on, de la Palestine entière. Aux environs de la ville, on retrouve des traces d'une culture intelligente et facile.

Ramla a conquis un nom dans l'histoire par la naissance de Joseph d'Arimathie, qui eut le bonheur d'obtenir le corps de son divin maître après la descente de croix, et de l'ensevelir; par le séjour des croisés, qui s'en emparèrent en 1099, et y furent taillés en pièces quelques années plus tard; et par la présence de Bonaparte, qui y établit son quartier général.

Avant d'arriver à Ramla, nous devions consacrer quelques instants aux ruines de Lydda et de la tour des Quarante Martyrs, mais la nuit étant survenue, il fallut renoncer à cette partie de nos excursions pour nous contenter des souvenirs.

Lydda n'était qu'à une lieue à peu près de Ramla. Cette ville fut jadis assez considérable et le siége d'un évêché. Saint Pierre y signala son passage par un miracle, et laissa une profonde vénération pour sa mémoire parmi ses habitants. Lydda fut détruite dans le temps des croisades par les habitants de Ramla après être tombée au pouvoir des croisés. Le voyageur

y marche maintenant sur des ruines.

La tour des Quarante martyrs est ainsi appelée à cause des reliques de 40 soldats chrétiens, morts pour la foi à Sébaste, et dont les corps furent en partie déposés dans son enceinte. Les templiers la gardèrent longtemps, et aujourd'hui, après avoir servi de mosquée, elle est prête à s'affaisser sur elle-même.

En sortant de Ramla nous pénétrions dans le cœur de la Judée, nous longions le pays des Philistins. Des souvenirs précieux et souvent bien opposés se dressaient devant nous. A côté des luttes et des horreurs de la guerre venaient se placer les épisodes touchants de bonheur et d'amour; en regard de Thamna, nous pensions à Léchi; en parlant de Samson et des Philistins, je rêvais de Juda aux genoux de Thamar.

A une faible distance de Ramla, après avoir franchi la dernière limite de la plaine, le chemin devient peu pratiquable et s'engage dans des bas-fonds laissant à droite, sur la hauteur, le village de Latroûn, lieu présumé de la naissance du bon larron. Ce n'est qu'un groupe de mauvaises huttes habitées par des Arabes assez dangereux pour les voyageurs.

Nous traversâmes quelques habitations auxquelles on donne le nom de *Forts des Plans et de Maé.* On y dépiquait. La manière de dépiquer chez les Arabes

est fort simple : ils étendent sur le sol des gerbes de blé et les font fouler aux pieds de leurs buffles ou de leurs chevaux attelés deux à deux. Ce détail de la vie des champs me rappela la belle scène des moissonneurs si habilement reproduite par le pinceau de Léopold Robert. Les grands buffles noirs accouplés tenus en laisse par un Arabe au turban blanc, à la longue barbe, et couvert d'un manteau de poil de chameau, les nuages de poussière et d'épis de blé qui jaillissaient de toutes parts et enveloppaient la scène, tout cela me parut une tableau charmant.

Le sentier que nous suivions commençait à s'enfoncer dans des gorges profondes, où le soleil dardait des rayons de feu, souvent même il devenait impraticable par les immenses quartiers de roc qui l'obstruaient. Nous arrivâmes enfin vers 11 heures du matin à Abou-Gosh, sans encombre, mais non sans fatigue. La caravane devait y faire une halte de quelques heures.

Des matelas furent disposés au pied d'un immense sycomore dont les branches touffues nous préservaient de la chaleur, et après une légère collation, chacun se livra au repos. Malgré ma lassitude, je ne pus m'endormir. Je contemplais le site que j'avais sous les yeux.

Abou-Gosh est bâti sur le versant d'une colline assez élevée. Ses maisons propres et bien construites

sont recouvertes en terrasses et la végétation y paraît belle. A l'entrée du village est une ancienne église du 12me siècle, dédiée à saint Jérémie. Le gothique en est gracieux. Elle sert aujourd'hui à abriter les troupeaux du lieu.

Notre arrivée avait attiré autour du sycomore une foule d'habitants du pays qui ne pouvaient se lasser de nous examiner attentivement; pas un incident ne leur échappait.

Curieux à mon tour de recueillir quelques détails sur nos visiteurs, j'en remarquai un dont la mine ne me déplaisait pas, et je m'approchai de lui. Je lui adressai quelques mots en italien, après l'avoir salué à la manière arabe, en plaçant la main sur le cœur puis sur le front; mais à l'air stupéfait de son visage je vis bien qu'il ne m'avait pas compris. Je me retournai vers son voisin, superbe vieillard à la figure grave et sévère, qui probablement devait être un des notables de l'endroit; et après le même salut, je répétai la même phrase dans le même langage. Je ne reçus pour toute réponse que ces mots : *Salem-Aleck*, expression des vœux de paix et de bonheur familière au musulman, et la physionomie du vieillard reprit son impassible gravité. Ma tentative était sans résultat. Je me rapprochai du groupe de mes compagnons, et, faute de mieux, je finis par m'assoupir sur mon matelas.

Digitized by Google

Une heure s'était à peine écoulée, que deux détonnations retentirent prolongées au loin par les échos du vallon. Réveillés en sursaut, nous aperçûmes le chancelier du consulat de France, M. Lequeux, accompagné d'un attaché à la légation, et précédé d'un cavash, qui arrivaient montés sur de magnifiques chevaux, et avaient déchargé leurs armes en s'approchant. C'était le signal du départ : nous nous joignîmes à eux pour continuer la route.

Les chemins devenaient de plus en plus difficiles. Plus nous nous enfoncions dans les gorges, plus notre marche devenait lente et périlleuse. Les chevaux s'avançaient avec peine et glissaient à chaque pas sur les larges couches de rochers. Nous laissâmes à droite et à gauche sur la route des ruines de constructions anciennes, et un petit bourg entouré d'un bois d'oliviers, pour pénétrer enfin dans la vallée de Thérébinthe.

Je ne voudrais pas être injuste envers la Palestine et paraître critiquer, pour le plaisir de le faire, quelques auteurs d'ailleurs très-exacts ; mais je dois dire que l'impression que j'éprouvai en entrant dans cette vallée fut loin d'être aussi agréable que la leur.

En descendant des hauteurs d'Ephraim, où la végétation est encore assez abondante, la vallée de Thérébinthe me parut bien triste et bien désolée. Si

l'on voit dans le bas-fond quelques vignes clairsemées et quelques champs d'oliviers, le reste du terrain a une teinte rougeâtre que l'on dirait injectée de sang et qui n'a même pas une trace de verdure. Quand on arrive au sommet du versant oriental, on ne retrouve plus qu'un rocher escarpé et pour ainsi dire brûlé par une éruption volcanique.

Au fond de la vallée serpente un torrent semblable à tous ceux de la Judée, il est pendant neuf mois de l'année complètement à sec. C'est dans ce torrent que David prit les cinq pierres avec l'une desquelles il tua Goliath. Plusieurs d'entre nous descendirent de cheval pour en rapporter un souvenir.

On appelle ainsi la vallée de Térébinthe du nom d'un arbre assez agréable à l'œil qui croît dans ces lieux et dont le bois sert à faire des chapelets. Il est d'un brun très-foncé. La résine de l'arbre est employée à faire de la thérébentine.

Nous ne songeâmes pas à recueillir nos souvenirs en traversant ces gorges profondes; la place n'était guère tenable pour un observateur, car le soleil nous brûlait.

Après une demi-heure de marche à travers une plaine hérissée de grosses pierres auxquelles nos chevaux venaient se heurter à chaque instant, nous atteignîmes un petit tertre qui bornait la vue et mas-

quait l'horizon. Notre surprise fut à son comble. Le cri de *Jérusalem*, un instant comprimé dans nos cœurs par l'émotion, vint expirer sur nos lèvres, et comme mus par une même pensée, chacun de nous mit pied à terre et se prosterna pour baiser avec respect cette terre foulée par les pas de l'Homme-Dieu et arrosée de son sang. Nous étions en face de la cité sainte.

Je voyais enfin Jérusalem, mon rêve de bien des années; j'allais entrer dans cette ville si chère au cœur du chrétien par tant de souvenirs. Je n'en croyais pas mes yeux, et pourtant Jérusalem était devant moi, à dix minutes de distance; je touchais presque ses murs crénelés et flanqués de tours; ses dômes et ses minarets éclairés par le soleil qui lui donnent un aspect imposant.

L'on est frappé de la désolation qui règne tout autour de la ville : ce ne sont que plaines désertes et incultes, montagnes désolées et arides. On croit que dans ses murs doivent régner le mouvement et la vie; mais, triste déception! à peine en a-t-on franchi le seuil, que l'on n'y retrouve qu'un désert au milieu d'un désert.

Au-devant de nous s'avançaient ces bons et estimables confrères de Saint-Vincent-de-Paul, ainsi que

le petit séminaire de Jérusalem suivi de quelques catholiques du pays.

Notre entrée ressembla à un triomphe. Disposés de deux en deux, notre honorable président en tête ainsi que M. Lequeux, nous arrivâmes jusqu'à la porte de Jaffa ou des Pèlerins. Avant d'entrer, chacun de nous déchargea ses armes en signe d'allégresse, ce qui donna à penser aux gardiens de la porte et aux curieux attirés par le bruit, et lorsque nous passâmes sous la voûte qui donne accès dans la ville, nous saluâmes ces pierres respectées par le temps et devant lesquelles sont venus se battre et mourir en héros tant de glorieux enfants de notre patrie.

Quelques minutes après nous étions installés dans nos cellules, au couvent latin de *Casa-Nova.*

V.

JÉRUSALEM.

Souvenirs historiques. — Vicissitudes de la ville sainte. — Ses Evêques, ses Rois. — Réfutation de l'incrédulité. — Identité des lieux saints. — Erreur des incrédules. — Première visite au Saint-Sépulcre et au Calvaire. — Impressions. — Mgr. Valerga. — Distribution des Prix. — Notre réception au patriarchat. — Les Catholiques de Jérusalem.

A peine installés au couvent et malgré la fatigue d'une journée entière de marche, nous étions tous ardemment désireux d'aller nous prosterner aux pieds du saint tombeau, mais il était trop tard, le soleil

avait disparu, et les portes de la chapelle du saint sépulcre venaient de se fermer. Retiré dans ma cellule, je rappelai à mon souvenir les dates et les événements célèbres qui ont marqué l'existence de la cité sainte; le lecteur ne me saura pas mauvais gré de les lui redire en peu de mots. Un résumé historique est bien froid, j'en conviens, pour l'introduction au tableau de ces lieux saints et vénérés que le cœur seul peut décrire; mais il aura avec l'avantage de rendre le tableau plus complet, celui de prémunir contre le doute et l'incrédulité, qui s'arment de ces événements pour contester l'identité du saint sépulcre et du calvaire lui-même.

Il n'est peut-être pas de ville au monde qui, plus que Jérusalem, ait eu à subir les rigueurs et les coups de la fortune. Dès son berceau elle semble avoir été dévouée à la honte et à la désolation qui pèsent aujourd'hui encore sur ses ruines : on dirait que Dieu l'avait marquée du doigt de toute éternité pour être le théâtre du plus grand des crimes et du plus éclatant châtiment.

A peine sortie des mains de Melchisédech, Salem, car c'est ainsi que l'avait nommée le Grand Prêtre, tomba au pouvoir des Jébuséens, qui s'en emparèrent, et ajoutant la moitié de leur nom à celui qui existait déjà, en firent Jébu-Salem, d'où plus tard Jérusalem.

Elle était la capitale de la Judée.

Josué s'en empara en 1451 avant notre ère, et quelques siècles plus tard, l'an 586, elle tomba au pouvoir de Nabuchodonosor, après deux ans d'un siége opiniâtre. Les Babyloniens entrèrent par la porte des Poissons, aujourd'hui de David, le 5 avril. La ville fut entièrement ruinée, le temple lui-même fut brûlé. Il avait été commencé en 1012 avant Jésus-Christ, construit en bois de cèdres; sa dimension, disent les traditions, était de 60 coudées de long et de haut, sur 20 de large.

Après les 70 années de captivité, Cyrus renvoya les Juifs, en leur permettant de reconstruire le temple du Dieu d'Israël. Ils partirent sous la conduite de Zorobabel et se mirent à l'œuvre, mais le nouveau temple fut loin d'égaler en magnificence le premier; il ne subsista que jusqu'en l'an 19 avant Jésus-Christ.

Hérode-le-Grand fit reconstruire le temple de Zorobabel; l'esplanade qui l'entourait fut agrandie : elle avait du temps de Salomon 1025 pieds de long; elle en a aujourd'hui 1500 sur 900 de large. Les pierres employées pour ces constructions étaient gigantesques.

C'est de ce troisième temple, élevé sur le même emplacement et, pour ainsi dire sur les fondements des deux premiers, que Jésus-Christ dit : Il n'en restera pas pierre sur pierre, et 70 ans ne s'étaient pas encore

écoulés, que ces paroles divines avaient leur réalisation.

C'était sous Titus. La ville fut assiégée, et après toutes les horreurs de la famine, elle fut prise et complètement ruinée. Josèphe l'historien prétend que l'empereur romain voulait sauver le temple, mais sa ruine était inévitable, Notre Seigneur l'avait prédit.

Rebâtie en l'an 132 par l'empereur Adrien, Jérusalem fut de nouveau prise et ravagée par Cosroès, roi de Perse, en 614, et en 636, par le Calife Omar.

En 807, le Calife Aaroun-al-Rachid envoya les clefs de la ville sainte à l'empereur Charlemagne, et deux siècles plus tard, le Calife Hakem, en 1008, la dévasta de nouveau. C'est dans cet état de désolation que la trouvèrent les Croisés lorsqu'ils firent leur entrée dans la ville, en 1099. Enfin, en 1187, Saladin, roi d'Egypte, l'arracha pour la dernière fois aux Français.

Depuis saint Jacques-le-Mineur, Jérusalem a compté 80 patriarches; depuis Godefroy de Bouillon elle a eu 12 rois.

Ce que sont devenus les lieux saints au milieu de toutes ces luttes qui entassaient ruines sur ruines, voilà précisément le texte sur lequel s'appuient les incrédules qui viennent à Jérusalem, non pour chercher à croire, mais pour pouvoir contester. Qu'ils me suivent

Digitized by Google

avec attention, s'il en est quelqu'un qui lise ces lignes, il verra comment l'on a pu conserver presque jour par jour les traces de ces lieux vénérés, et comment, malgré l'acharnement des païens à les détruire, ce sont des païens eux-mêmes, et malgré eux, que les Chrétiens ont appris à les retrouver.

On comprend très-bien qu'après la mort du Christ le Calvaire et le saint sépulcre furent de la part de ses disciples l'objet d'une vénération toute particulière. Ils ne pouvaient pas se tromper sur l'authenticité du Calvaire, puisque la montagne était sous leurs yeux; ils ne pouvaient se méprendre davantage sur l'identité du saint sépulcre, car, outre que pour la plupart ils avaient peut-être assisté à l'accomplissement du divin sacrifice, l'Evangile nous apprend que des soldats furent placés en sentinelle auprès de l'entrée du tombeau, pour veiller à ce que personne n'en dérobât le corps du Seigneur. C'est donc des meurtriers eux-mêmes que les disciples apprenaient où était la victime.

Après la mort de Jésus-Christ treize évêques se sont succédé sur le siége de Jérusalem. Les Chrétiens, il est vrai, furent obligés de fuir à l'approche de Titus, mais ils se retirèrent à quelque distance de la ville au-delà du Jourdain, et ils y rentrèrent après le passage du dévastateur romain. La ville fut complètement détruite, mais l'on ne put dans le triomphe raser le ro-

cher lui-même, pas plus que l'on ne combla le tombeau sacré. Titus, du reste, et aucun document ne semblerait le faire croire, n'avait manifesté une haine particulière pour ces lieux, lui d'ailleurs qui, comme on l'a vu, employa tous ses efforts pour sauver le temple. Il y avait, du reste, assez de fidèles dans la ville, n'en fût-il resté qu'un seul, pour ne pas perdre de vue l'objet de leur vénération. La série des évêques se continua après Titus, et dès l'an 119 ils obtinrent l'autorisation de construire des chapelles sur les lieux saints; lorsqu'en 132, l'empereur Adrien, animé de haine contre les Chrétiens et voulant souiller et profaner et le calvaire et le saint sépulcre, fit élever sur le premier un temple à Vénus, sur le second une statue de Jupiter, et à Bethléem une d'Adonis, le saint sépulcre fut comblé par un monceau de décombres.

Plus cette odieuse profanation désolait les Chrétiens, plus on mettait d'acharnement à les éloigner des lieux saints, plus ils dûrent être vigilants pour en conserver les traces, et aussi, lorsque en 326, deux siècles plus tard, sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, vint à Jérusalem pour rendre au culte les autels longtemps souillés par l'impureté, ce furent précisément les restes des statues d'Adrien qui en accusèrent la place. On enleva les ruines qui encombraient le saint tombeau. Cette première circonstance du tem-

ple élevé à Jupiter ne permettait pas de douter de son emplacement; mais les Chrétiens furent encore guidés par les saintes écritures dans lesquelles il est dit que le sépulcre était tout près du calvaire, et qu'il était tout neuf, n'ayant jamais renfermé personne (*). il eut été difficile de s'y méprendre, car le tombeau du Sauveur était le seul qui fût au pied du Calvaire, et il n'y en pouvait avoir d'autres; la pente du rocher ne permettant pas d'en creuser sur le flanc même du Golgotha. Aussi ne retrouve-t-on d'autres tombeaux que plus loin et sur le même plan que celui de Jésus-Christ, mais différant essentiellement par leur structure. Ce sont ceux de Joseph d'Arimathie et de Nicodème.

Ainsi donc nous sommes arrivés jusques à Constantin sûrs de l'authenticité des saints lieux. Cette authenticité diminue-t-elle à dater du règne de cet Empereur? C'est une folie que de vouloir le soutenir.

Une chapelle magnifique fut élevée par les ordres de ce prince et sous la direction de sa sainte mère, sur l'emplacement même du calvaire. Elle fut consacrée en l'an 335, et subsista jusqu'en 614, année de la prise de Jérusalem par Cosroès. Le saint sépulcre fut entièrement ravagé. Il fut reconstruit quelques années plus tard. Evidemment, on ne peut

(*) Jean XIX. 41. In quo nondùm quisquam positus erat.

essayer de contester l'identité du lieu sur lequel fut édifié le nouveau sanctuaire. Les chrétiens, qui avaient connu l'ancien pendant trois siècles, ne pouvaient en avoir oublié la trace, et ce n'est pas une période de temps aussi courte qui efface jusqu'au moindre vestige d'un édifice, alors que nous savons que l'on retrouve aujourd'hui des restes de constructions de ces mêmes époques.

Le kalife Omar respecta le Saint-Sépulcre; mais il n'en fut pas de même de l'impie Hakem, le prétendu Dieu. En 1008 l'église fut détruite, et ne fut réédifiée, pour la troisième fois, que 37 ans plus tard, sous Constantin, IXme empereur d'Orient. C'est le temple sacré que l'on vénère aujourd'hui, à part les réparations partielles que les profanations des Karisméans, en 1243, et la main criminelle des Grecs, en 1808, ont occasionées. L'on sait que ces derniers mirent de leur propre main le feu à la grande coupole. — Ils sont encore capables d'un crime aussi odieux.

Accablés sous le poids des témoignages et des preuves matérielles qui établissent l'authenticité du lieu sur lequel est construite la chapelle du Saint-Sépulcre, les incrédules ont tenté un suprême et dernier effort; mais celui-là est tout aussi inutile que le premier et ils se sont montrés plus absurdes encore. Ils ont essayé de

soutenir que la colline renfermée dans la chapelle du Saint-Sépulcre n'était pas le lieu du sacrifice, et voici comment : dans les livres saints, disent-ils, il est écrit que le lieu des exécutions était situé en dehors des murs de la ville ; or, comme on a été obligé de chercher le calvaire au milieu des décombres et qu'on l'a retrouvé dans l'intérieur des murs, ce fait donne un démenti formel à l'Ecriture. Donc le Golgotha n'est pas la colline sur laquelle est élevé le temple actuel.

Je ne répéterai pas ici les preuves que j'ai données plus haut, et desquelles il résulte de la manière la plus évidente que l'on ne peut avoir perdu les traces du calvaire et du Saint-Sépulcre, pas plus que l'on ne peut perdre de vue une montagne entière sur laquelle ils sont placés ; mais je répondrai aux incrédules, le plan de Jérusalem à la main, et je leur dirai que si le Golgotha n'est pas là où le placent les chrétiens, il n'a jamais existé.

Jérusalem, comme l'indique son plan, est bâtie sur le sommet d'une montagne, dont la crête elle-même est formée de quatre mamelons appelés *Acra*, *Moriah*, *Ophel* et *Sion*. Tout autour sont les vallées profondes de Sion, de la Gehenne et de Josaphat, en sorte que la montagne se trouve isolée et la ville divisée pour ainsi dire en quatre parties. Presque au centre des quatre collines s'élève, comme au milieu d'un

amphithéâtre, un monticule que l'on peut apercevoir des diverses parties de la ville : c'est le Golgotha (*). Les Juifs avaient choisi pour le lieu des exécutions, personne ne peut contester le fait, car la tradition et toutes les anciennes coutumes le démontrent, un endroit élevé d'où le châtiment infligé aux criminels pût être vu de la ville entière. Ils n'avaient pas choisi pour cela le mont Moriah, puisque le temple en occupait la presque totalité ; les monts Ophel et Acra étaient complètement habités, et le mont Sion lui-même l'était en grande partie. La colline du Golgotha n'était occupée que par quelques maisons entourées de jardins ; elle était d'ailleurs hors des murs. C'était là le *Calvariæ locus*, c'est là que le Christ fut conduit. On l'avait assimilé aux criminels les plus coupables : ce n'était pas pour lui faire les honneurs d'un lieu de supplices particulier.

Ce qui a induit en erreur les partisans de l'incrédulité c'est qu'ils n'ont pas réfléchi que Jérusalem a eu trois enceintes de murs, et que celle dans laquelle ils veulent renfermer le calvaire, n'a été construite que dix ans après la mort du Sauveur par Agrippa. La limite de la ville à cette époque ne dépassait pas la

(*) Golgotha en hébreu signifie lieu du crâne.

partie où se trouve actuellement la rue qui conduit de la porte de Damas à la porte de David, en traversant le quartier des bazars. Ce qui le prouve, c'est que la sentence de mort prononcée contre le Christ fut apposée à la porte Judiciaire par laquelle le cortége fut obligé de sortir pour aller au Calvaire. L'emplacement de cette porte existe encore, et le lieu où fut placé le titre écrit de la honte des Juifs est marqué par une colonne érigée d'après les ordres de sainte Hélène.

Maintenant, que nous sommes sûrs de la réalité du saint Sépulcre, nous pouvons sans crainte y accourir; nous n'y éprouverons aucune déception, car nous ne croyons pas y retrouver le tombeau lui-même, mais seulement la place que Dieu a providentiellement conservée depuis dix-huit siècles et demi.

C'était le 6 septembre 1853, un des jours les plus mémorables de ma vie, on nous avait prévenus que l'ouverture des portes devait avoir lieu à 6 heures du matin; aussi, dès que le soleil fut levé, je me hâtai de me rendre à la sainte chapelle. Je ne voulais rien perdre de ce temps si précieux; il me semblait que chaque instant qui s'écoulait m'enlevait en fuyant une parcelle de la jouissance que l'on éprouve lorsqu'après bien des fatigues on touche

au but désiré. J'étais arrivé devant la porte avant l'heure fixée; plusieurs de mes compagnons m'y avaient précédé; les autres vinrent nous y rejoindre. Quand les battants de la porte s'ébranlèrent sur leurs gonds, mon cœur se gonfla avec force, je souffrais de leur lenteur à s'ouvrir, et pourtant le respect et la majesté de ce lieu, témoin du plus grand de tous les sacrifices, celui de l'ignominie d'un Dieu, enchaînait mes pas. Etais-je bien digne, moi, être obscur, perdu dans le nombre, d'apporter un tribut de pure curiosité peut-être, au pied de ce tombeau qui a vu s'abaisser devant lui tant de gloires et tant de vertus?

Je m'avançai lentement sous le portique, me sentant dominé par le poids de la divinité que respire ce saint lieu; quelques pas de plus et je me prosternais le front appuyé sur le marbre, à l'endroit même où Jésus a dépouillé l'enveloppe de l'homme pour reprendre la majesté du Dieu.

Dire si mes lèvres articulèrent une prière pendant les quelques minutes passées ainsi, me serait impossible. Ce que je sais bien, c'est que je me relevai saisi comme un homme que trop d'émotions enivrent : un monde entier venait de se dérouler à ma pensée; j'avais assisté au plus sublime des dévouements. Ah! de tels moments devraient durer des siècles.

La cloche nous appelait au divin sacrifice sur le lieu même où pour la première fois il fut consommé ; je m'y rendis. A genoux à l'endroit où l'Homme-Dieu fut cloué à l'instrument de son supplice, je le suivis pas à pas dans toutes les scènes de ce drame dont le salut du monde était l'unique objet ; et, lorsque le moment solennel de la consécration fut venu, il me sembla le voir se détacher du bois sacré de la croix pour le renouveler sous une autre forme. Oh ! comme je répétai alors avec conviction : *Domine non sum dignus*..... L'homme se sent bien petit en présence d'un aussi grand spectacle.

Je visitai en détail toutes les parties de la chapelle où chacun de mes pas réveillait de pieux souvenirs ; et, après m'être agenouillé et recueilli un instant devant chaque sanctuaire, je me dirigeai vers le patriarchat où nous devions être reçus.

Cet édifice est le premier qui se présente en arrivant par la porte de Jaffa. Il sert en même temps et de demeure à Mgr Valerga, aujourd'hui patriarche, et de petit séminaire. Le matin même de notre visite avait lieu la cérémonie de la distribution des prix pour les jeunes lévites que l'on destine au sacerdoce avec un soin tout particulier. Nous eûmes les honneurs de cette fête de famille à laquelle on voulut bien nous inviter, et qu'honoraient de leur présence les consuls

de France et d'Autriche.

Pendant le cours des divers exercices dont nous fûmes les témoins, nous admirâmes à plusieurs reprises la merveilleuse facilité avec laquelle des enfants de 12 ou 14 ans à peine apprennent et écrivent plusieurs langues. L'on supprima l'exercice en français; on craignit sans doute pour nos oreilles trop bons juges, mais à notre grand regret. La France doit voir avec plaisir qu'avec le latin sa langue fait dans ce pays éloigné l'objet de sérieuses études. Après différents morceaux de chant, exécutés à l'éloge du maître de chapelle, dont le talent musical est remarquable, le bouquet nous était réservé. Un des ecclésiastiques attachés au patriarchat chanta une cantate qui nous était dédiée. Les pensées et le style étaient d'un bon goût; l'auteur avait eu tort seulement de les adapter à un air de complainte surannée.

Nous fûmes reçus après la distribution des prix par le vénérable patriarche. Ses salons ne sont pas grands, surtout lorsque quarante personnes s'y pressent; mais le maître de la maison en fait les honneurs avec tant de grâce, que l'on s'y trouve à l'aise. Il serait difficile de rencontrer plus de dignité dans les manières alliée à tant de simplicité; on voit toute la délicatesse du patricien sous la simple robe du missionnaire. Le Prélat causa quelque temps avec chacun de nous;

il nous parla beaucoup de la France, beaucoup surtout de l'œuvre de la Propagation de la Foi, source abondante d'une partie des secours venus d'occident.

Nous avons, pendant notre séjour à Jérusalem, été reçus deux fois en soirée au patriarchat, et nous avons pu chaque fois apprécier de nouveau le mérite élevé du premier pasteur de la ville sainte, dont les travaux apostoliques nous avaient déjà fait connaître les éminentes vertus.

En sortant du patriarchat, nous fûmes rendre nos devoirs à M. Botta, consul de France à Jérusalem, dont l'aimable chancelier, M. Lequeux, avait bien voulu venir à notre rencontre. Notre visite chez ce fonctionnaire ne put complètement se dépouiller de l'étiquette; aussi ne fut-elle que de très-courte durée; le temps est toujours précieux pour des pélerins.

Voici en peu de mots la statistique catholique de Jérusalem :

Depuis l'an 1291, époque de la chute du royaume chrétien en Palestine, le patriarchat de Jérusalem n'existait plus. Mais il restait à côté des lieux saints des hommes qui, malgré les persécutions, ne faillirent pas à leur tâche. C'étaient les enfants de S. François d'Assises, établis en terre sainte depuis 1219. On les retrouva en 1299 au pied du Saint-Sépulcre, où les Turcs, touchés de leur piété et de leur constance,

leur accordèrent la faveur de rester. En 1342, le Saint-Siége, par une bulle de Clément V, confia aux Franciscains la garde des lieux saints; et, depuis cette époque, ils n'ont cessé de veiller au dépôt sacré remis à la garde de leur dévouement, qu'ils ont souvent prouvé et par leur propre sang et par leur mort.

Ils sont aujourd'hui 60 religieux environ, dont 28 prêtres et 32 frères laïcs. Pendant trois mois 10 d'entr'eux, à tour de rôle, sont enfermés dans la chapelle du Saint-Sépulcre, où ils célèbrent les offices matin et soir.

Leur supérieur porte le nom de Père Révérendissime, autrefois Custode de Terre-Sainte; il a droit d'officier pontificalement. Outre l'hospice latin de *Casa-Nova*, les Pères latins de Terre-Sainte possèdent encore leur couvent appelé *Saint-Sauveur*, qui n'est séparé de l'hospice que par la distance de la rue, et quelques maisons où ils logent gratuitement les malheureux.

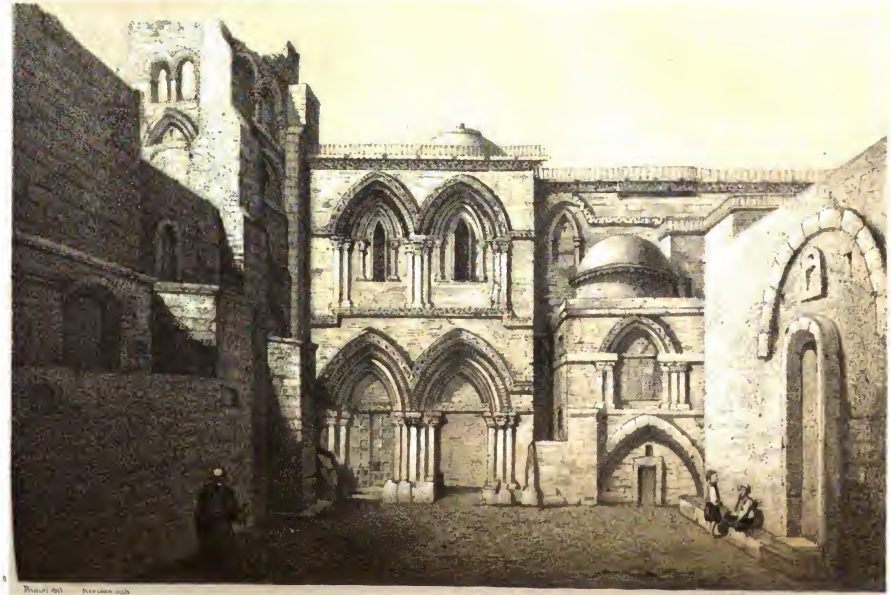
Depuis cinq ans environ, le Saint-Siége, comprenant combien le concours des Pères de la Terre-Sainte, malgré tout leur zèle et leur dévouement, devenait insuffisant par suite de la présence à Jérusalem de la mission protestante, leur a envoyé comme auxiliaire puissant Mgr Valerga, avec le titre de patriarche.

C'est à ce digne prélat qu'il a été donné de renouer avec les siècles à venir la brillante chaîne d'évêques et de martyrs interrompue depuis 1291. Il s'est adjoint deux jeunes prêtres français, deux Italiens, et son frère qui est spécialement chargé de la direction du séminaire. Cet établissement naissant compte déjà 14 à 16 jeunes enfants de Jérusalem, de Nazareth, de Bethléem et de Chypre.

La popolation catholique de Jérusalem est d'environ 1000 âmes. Il y a une école de petits garçons qui compte une soixantaine d'élèves, et depuis peu, une pour les filles, dirigée par les sœurs de Saint-Joseph. Je dois rendre hommage en passant au mérite élevé de leur digne supérieure la sœur Emilie.

Pour fournir à toutes les dépenses que nécessitent et leur entretien personnel et les nombreuses aumônes qu'ils sont obligés de faire, les membres de la mission de Jérusalem n'ont d'autres ressources que celles qu'ils reçoivent de l'œuvre de la Propagation de la Foi. Les Pères de Terre-Sainte ont quelques dotations des souverains d'Espagne et de Portugal, leur petit commerce d'objets de piété et les aumônes que déposent à titre de gratification les pèlerins reçus à l'hospice, mais c'est bien peu pour les charges qu'ils ont à supporter.

Digitized by Google



VI.

JÉRUSALEM.

Chemin de la Croix. — Gethsémani. — La Grotte de l'Agonie. — Maison de Caïphe. — Jésus chez Pilate. — Église de la Flagellation. — Salle de la Condamnation. — Arche de l'Ecce Homo. — La porte Judiciaire. — Station dans la Chapelle. — Le Calvaire. — Pierre de l'Onction. — S. Sépulcre : sa Coupole. — Les Grecs et les Catholiques. — La tête d'Adam. — Godefroy et Baudouin. — Tristes Impressions. — Nuit passée au S.-Sépulcre.

Après le calvaire et le saint sépulcre, où le pèlerin se sent entraîné par une force irrésistible, dès que ses pieds ont touché le sol de la cité sainte, ce qu'il désire le plus de visiter, ce sont les lieux à jamais consacrés par les actes de la passion de l'Homme-Dieu, ou le chemin de la croix. C'est en parcourant la voie douloureuse que le chrétien apprend à respecter le pieux usage de nos églises qui consiste à renouveler chaque vendredi cette scène touchante.

Quand vous verrez dans le demi-jour de nos sanctuaires une femme piensement agenouillée devant un tableau de station, réprimez le sourire qui, peut-être involontairement, viendra effleurer vos lèvres; car il y

Digitized by Google

a dans le chemin de la croix plus d'une larme à répandre, non-seulement pour le chrétien, mais même pour l'homme indifférent à la religion, dont le cœur ne peut rester insensible à l'aspect d'une grande douleur.

Pour arriver à la montagne des oliviers, en partant de l'hospice de Casa-Nova, on traverse toute la ville dans sa longueur et l'on salue en passant les divers lieux que la piété de sainte Hélène a indiqués par des tronçons de colonnes renversés. Mais, pour conserver à la description toute sa méthode, il faut atteindre le point de départ, il faut toucher le premier anneau de cette chaîne ensanglantée qui relie le Gethsémani au Golgotha, et qui pèse encore depuis dix-huit siècles et demi de tout le poids de sa honte sur Jérusalem.

Au fond de la vallée de Josaphat, que l'on découvre en sortant par la porte Saint-Etienne, et à quelques pas du torrent de Cédron, le regard plonge sur un petit enclos entouré de murs récemment construits, et qui renferment dans leur sein un groupe d'antiques oliviers dont la dimension contraste d'une manière frappante avec la végétation de même nature qui les domine.

C'est le jardin de Gethsémani. On y arrive en descendant le flanc oriental du mont Moriah, et après avoir traversé le Cédron, complètement des-

séché, on se trouve bientôt sur le lieu même où Jésus avait l'habitude de venir prier le soir au milieu de ses disciples.

Le bon religieux franciscain préposé à la garde du jardin vénéré en ouvre l'entrée. Bien des pèlerins catholiques sont venus répandre de douces larmes dans ces mêmes lieux où le Sauveur en répandit de si amères après avoir dit à ses disciples : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.*

Huit oliviers sont encore debout, bravant les rigueurs de la vieillesse et verts encore, quoique n'ayant à peine que les racines et l'écorce. La main de Dieu semble vouloir les éterniser comme les irrécusables témoins des douleurs et de l'agonie de son divin fils. Ces arbres, qui comptent déjà leurs années par des siècles, sont-ils les mêmes que ceux auprès desquels J.-C. s'est prosterné? nul ne peut l'affirmer avec certitude, mais il est des faits qui n'échappent pas à la science, et à l'aide desquels on peut établir de grandes probabilités. Tout le monde sait avec quelle lenteur l'olivier croît, même dans les terrains les plus fertiles, et d'un autre côté personne n'ignore que cet arbre renaît de ses propres racines. Ces deux vérités admises, si l'on dit que des huit oliviers du jardin deux ont 25 pieds de circonférence, ce sera donner comme certain que si le Sauveur n'a pas arrosé de ses larmes

les tiges de ces arbres mêmes, il a pu au moins en féconder les troncs de sa sueur divine. On réservait pour nous les offrir les olives tombées le matin même et recueillies par le gardien. Ce petit présent me fut très-agréable.

En regard de la porte d'entrée du jardin des oliviers on montre encore l'endroit où Judas trahit son divin maître par le fameux baiser qui depuis a été si bien répété par tant de bouches. Cet odieux souvenir serre le cœur.

A quelque distance se trouve la grotte de l'Agonie, dans laquelle notre Seigneur, après avoir quitté ses disciples, se retira pour prier et supplier son père d'éloigner de lui le calice d'amertume. *Transeat à me calix*, dit-il, et son front se couvrit d'une sueur de sang qui annonça le commencement des luttes suprêmes.

Cette grotte est assez grande et à peu près dans l'état où elle était du temps du Christ. Elle reçoit le jour par une ouverture pratiquée à la voûte, quatre piliers la soutiennent. Au fond s'élève un modeste autel où j'ai eu le bonheur d'entendre la messe, et derrière, au milieu d'une plaque de marbre, on voit des traces qui indiquent le lieu même où le fils de Dieu s'est agenouillé pour implorer son père. Comme

le jardin de Gethsémani cette grotte appartient exclusivement aux religieux de Saint-François.

Le Fils de Dieu est entraîné hors du jardin : saisi et garroté, il est conduit vers la maison d'Anne le Grand Prêtre, située sur le sommet de Sion. Il longe la vallée de Josaphat, suivant le même chemin par lequel il était entré en triomphe à Jérusalem, jusqu'au tombeau d'Absalon et au lieu où est aujourd'hui celui de S. Jacques. Là il fallut traverser le torrent de Cédron pour gravir le versant opposé de la colline et arriver sur les hauteurs d'Ophel. A l'endroit où le Christ traversa le torrent, on montre une pierre sur laquelle une empreinte est conservée, et que l'on attribue à une chute qu'il avait faite. Cette tradition peut être très-respectable, mais rien n'en garantit l'authenticité.

La maison d'Anne le Grand Prêtre était située à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le couvent ma-

gnifique des religieuses arméniennes Jésus y arriva après avoir franchi la porte Sterquiline, qui aujourd'hui n'existe plus. De chez Anne, le fils de Dieu fut conduit chez Caïphe le souverain Pontife. Caïphe n'était pas très-éloigné de son beau-père, et ce qui le prouve, c'est que sa maison, qui aujourd'hui appartient aussi aux Arméniens, est la plus rapprochée de la porte de David à l'extrémité des murs.

Cette maison de Caïphe est d'une construction tellement bizarre qu'elle mérite de fixer l'attention. Elle forme un grand triangle dont les côtés sont concaves et les murs extrêmement élevés. Sur deux faces pas une seule ouverture; sur celle qui est en regard du rempart, est pratiquée une petite meurtrière grillée et une porte basse d'une épaisseur considérable. La crête des murs est couronnée par un amas de pierres superposées sans ciment. Il paraît que les Arméniens craignant quelque attaque, pour éviter que l'on ne tentât d'escalader les murs de ce petit fort à l'aide de crochets, ont ainsi placé des pierres qui doivent faire échouer toute tentative, car à la moindre secousse elles ne peuvent que s'écrouler et entraîner les assaillants dans leur chute.

Ce ne fut qu'à grand peine que je parvins à pénétrer dans l'intérieur de la maison de Caïphe. Un vénérable vieillard m'y reçut, grâce à la présence d'un

drogman qui parlait fort bien l'arabe. Je me trouvai, après avoir franchi la porte d'entrée, dans une cour pavée de larges pierres et entourée de cercueils en marbre blanc, où dorment, au milieu du luxe dont ils ont été entourés pendant leur vie, les patriarches arméniens. Le sanctuaire de ce lieu de repos rappelle deux souvenirs douloureux au cœur du chrétien fidèle : le premier, l'odieux soufflet infligé au Sauveur par un valet du Grand-Prêtre, puisqu'elle est élevée sur le lieu même où le Fils de Dieu reçut cet outrage ; le second, la sépulture du Sauveur, car sous le maître-autel de la chapelle se trouve incrustée la pierre qui fermait l'entrée du saint tombeau. On peut la voir et même la toucher librement.

Enfin, c'est dans la cour de cette maison que saint Pierre renia son maître. Jésus fut condamné à mort par le Sanhédrin.

Le droit de mort appartenait au gouverneur romain seul ; aussi les juifs traînèrent-ils leur victime jusques au prétoire de Ponce Pilate, alors chargé de cette fonction à Jérusalem. La tradition n'a pas conservé le souvenir des lieux que le Christ parcourut de chez Caïphe au prétoire, mais nous le retrouvons là subissant son troisième interrogatoire. C'est au palais de Pilate que commence la voie douloureuse.

Le palais d'Hérode, gouverneur de la Galilée, n'é-

Digitized by Google

tait pas éloigné du prétoire; Pilate n'osant prendre sur lui la condamnation d'un innocent, le renvoya devant ce dernier, qui à son tour le fit reconduire au prétoire. Le palais d'Hérode n'existe plus; on ne retrouve que les ruines de l'église qui avait été élevée sur son emplacement. Elle était à peu de distance de l'arche de l'*Ecce Homo,* à droite.

Il fallait prendre une détermination entre les cris de la multitude et ceux de sa propre conscience; Pilate crut apaiser cette soif du sang qui dévorait les juifs, en ordonnant la flagellation. Cette peine, quand elle était infligée, ne l'était que hors du prétoire. Le lieu où la sentence fut exécutée est conservé précieusement dans un petit oratoire appartenant aux pères latins. On aime de se prosterner à l'endroit même où le corps du Christ fut lacéré par les fouets de ses bourreaux et qu'il arrosa de son sang. Combien de si touchants souvenirs, recueillis sur le théâtre où cette scène sanglante s'accomplit, sont faits pour inspirer à l'âme de belles et grandes pensées. Quand on pénètre dans cette modeste chapelle, il semble voir le Seigneur à moitié nu, lié les mains derrière le dos à une colonne, le front ceint d'une couronne d'épines qui en déchire le tissu, et levant son regard divin, emblème de résignation, vers le ciel qu'il implore pour ses bourreaux. C'était pour eux une digne préparation au drame du calvaire.

Le prétoire et le palais du magistrat romain étaient situés sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la caserne adossée au mur nord-ouest de l'enceinte de l'ancien temple.

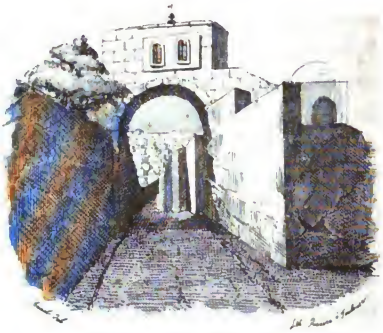
La salle où Jésus fut condamné et couronné d'épines, est à peu près à la hauteur d'un premier étage; on y montait par un escalier qui a été transporté à Rome, où il est vénéré sous le nom de *Scala Santa* (*). Les croisés ont construit sur son emplacement une petite chapelle qui existe encore, et que nous avons obtenu la faveur de visiter. Nous n'y avons retrouvé qu'un groupe de soldats turcs couchés pêle-mêle sur leurs nattes. Le vœu des Juifs s'est accompli; le sang du juste est retombé sur eux et sur leurs enfants. Toutes ces ruines qui entourent le pieux voyageur, l'état de dégradation physique et morale qu'il lit sur tous les visages, ne le prouvent que trop.

Me voici sous l'arche de l'*Ecce Homo*. J'ai devant les yeux la belle et magnifique peinture de Mignard qui représente le Sauveur vêtu de sa robe violette, la couronne d'épines, emblème de sa royauté de douleur sur la

(*) Un beau portique, construit par Sixte-Quint, conserve les 28 degrés de la maison de Pilate montés et descendus par le Sauveur dans le cours de sa passion, et rapportés à Rome par sainte Hélène.

Ces degrés, que l'on ne monte qu'à genoux, ont été tellement usés qu'il a fallu les recouvrir de planches épaisses, qui, usées elles-mêmes, ont été plusieurs fois renouvelées. On aperçoit à travers des ouvertures le marbre de ces degrés.

tête, et le roseau dans les mains. Cette belle page est saisissante de vérité; j'y retrouve comme partout ce même regard qui ôte toute son humanité à la figure du Dieu fait homme, et lui rend son expression divine. *Ecce Homo!* voilà l'Homme! telles sont les paroles à jamais mémorables qui ont signalé le passage du Christ au lieu même où je suis.



Aujourd'hui ce n'est plus qu'un triste et pauvre arceau élevé sur une rue déserte, comme si tout devait fuir le théâtre de la plus odieuse lâcheté! Une chétive habitation où loge, dit-on, un muezzin, en occupe la partie supérieure. On me fit remarquer dans l'un des montants de l'arceau un fragment de corniche, que l'on me dit être un des restes de celui-là même qui

fut témoin de cette scène de dérision.

Deux cents pas plus loin, à l'extrémité de la rue et en tournant à gauche, le Christ, chargé de sa croix, tomba accablé par son lourd fardeau. Sa sainte mère qui avait, sans doute, été le témoin de ses précédentes douleurs, l'avait devancé en s'engageant dans une rue différente, et elle arriva au détour au moment même où son divin fils succombait. Quelle dut être la douleur de cette pauvre mère! Sur ce lieu fut autrefois élevée une église dont il ne reste plus maintenant qu'un arceau. Cette station est du reste indiquée par un fût de colonne renversé.

Encore quelques pas, et le Fils de l'Homme succombe une seconde fois sous le poids de la croix; c'est à l'angle de la rue qui aboutit au calvaire où Simon le cyrénéen est contraint de soulager son divin maître. On laisse à gauche et à une faible distance une maison en voûte assez bizarre; c'est là qu'était la demeure du mauvais riche.

La rue à l'extrémité de laquelle s'accomplit la seconde station de la voie des douleurs, est rapide et aboutit à la ligne de jonction des deux portes de Damas et de David; la porte Judiciaire la termine, et ce sont là les limites de la ville ancienne. Cette porte a son importance dans les annales de l'ignominie, car la sentence de mort du roi des Juifs y fut exposée.

A peine hors des murs, Jésus rencontra les saintes femmes. Une colonne incrustée dans le mur signale cette station, mais c'est la dernière que l'on peut suivre ainsi dans la rue; les autres ont été réunies aux saints lieux dans l'enceinte même de la chapelle du sépulcre. Pour les retrouver pénétrons dans ce vaste édifice, dont voici la description, mais en suivant toujours la marche du Christ.

Sans nous arrêter, traversons la nef.

Dans la partie septentrionale, en face de la porte d'entrée et sous un arceau obscur, se trouve une petite chapelle : celle dite de la prison du Seigneur, où Jésus-Christ fut enfermé pendant les apprêts de son supplice.

Plus loin, la chapelle de saint Longin (*) appelée encore du titre de la croix; et à quelque distance, celle de la division des vêtements du Christ.

Avançons encore de quelques pas pour arriver devant la chapelle souterraine de sainte Hélène, bâtie sur le lieu même où la mère du Grand Constantin se tenait en prières pendant que l'on cherchait la vraie croix.

(*) On sait que le soldat qui perça d'un coup de lance le côté de Notre Seigneur s'appelait Longin; il se convertit et mourut martyr. Le nom de Longin qu'il porte semble n'avoir d'autre fondement que le mot grec d'où il est dérivé, et qui signifie lance.

A treize marches au-dessous se trouve la chapelle de l'Invention du bois sacré. A droite, on remarque une grande plaque de marbre rouge qui indique la place même où la croix du Sauveur fut trouvée. La première chapelle appartient aux Arméniens, la seconde aux Catholiques.

Après les deux chapelles précédentes on voit celle des *Improperiorum*. La piété des fidèles a supposé qu'assis au prétoire sur le tronçon de la colonne, placé sous l'autel près du calvaire, notre Seigneur aurait adressé aux Juifs ces touchants reproches que l'Eglise met elle-même dans la bouche du Sauveur dans la pieuse cérémonie de l'Adoration de la croix le Vendredi-Saint.

Dix-huit marches nous séparent de ce lieu de douleur. Nous voici enfin à l'endroit même où se dénoua le drame de tant d'iniquités. Arrivons au sommet. La plate-forme a deux divisions qui forment deux chapelles : celle de droite, du crucifiement ; celle de gauche, du calvaire. La première appartient aux Latins, la seconde aux Grecs.

Après avoir parcouru ces douloureuses stations, et pénétré encore des sentiments que l'on éprouve au souvenir de toutes les ignominies du Fils de Dieu, si l'on reste quelques minutes silencieux dans la chapelle du crucifiement, il semble que l'on entende encore ré-

Digitized by Google

sonner sous cette voûte les coups de marteau redoublés pour enfoncer les clous meurtriers dans le bois de la croix. Ces coups retentissent encore dans le cœur du chrétien qui frémit comme s'il allait en être atteint lui-même. Telles furent mes impressions.

Dans la chapelle du calvaire, on s'agenouille près du lieu même où la croix fut plantée; il est situé sous l'autel. Il est difficile d'exprimer et de rendre en froides paroles tout ce que le chrétien sent d'émotions vibrer dans son âme quand il s'incline sur le rocher où les déchirements de la nature entière annoncèrent le dernier soupir du Christ.

Il n'est pas d'homme qui, en passant devant un lieu qui lui rappelle une lugubre histoire, ne détourne la tête en secouant un frisson qui parcourt tout son corps; que l'on juge ce que doit éprouver un chrétien au calvaire. A droite, en dehors de l'édifice, se trouve la petite chapelle du *Stabat*.

Peut-on rester indifférent à cette douleur si amère peinte sur le visage de la mère des douleurs? *Stabat Mater dolorosa!* Oui, elle était bien là, debout, les mains serrées par l'angoisse, cette divine Mère, pendant que son Fils luttait encore contre la mort; elle voyait à travers ses larmes son visage se décomposer et pâlir; elle entendit ses dernières recommandations; elle recueillit ses dernières volontés sur la

terre, et c'était pour elle qu'il les dictait. Quel sublime tableau réservé à la palette religieuse ; quel plus beau clavier sur lequel puissent vibrer toutes les notes de la douleur ! Pergolèse, Rubens ! Avec de pareils noms, il est permis de mêler aux sentiments religieux quelques souvenirs profanes.

A droite, et à un mètre à peu près du lieu même où la croix de Jésus-Christ fut élevée, l'on distingue très-bien, à la lueur d'une lampe, la fente du rocher qui se continue jusqu'à la base du calvaire. Elle est large de 15 centimètres environ, et recouverte par un grillage destiné à protéger le roc lui-même de tout contact. Son seul aspect prouve, plus que tous les raisonnements, la cause qui l'a produite. L'art ne saurait arriver à contrefaire ainsi un semblable déchirement de la pierre granitique.

Au pied du calvaire, à l'endroit même où le corps du Fils de Dieu fut lavé et parfumé avant sa sépulture, sous une grande plaque de marbre est conservée celle où le divin corps fut couché. Elle est entourée de grands candélabres ; et au-dessus brûlent sans cesse plusieurs lampes de diverses couleurs. Elle est exactement en face de la porte d'entrée.

Quelques mètres plus loin, au milieu de la grande coupole s'élève un petit monument en marbre blanc

et jaune, de 20 pieds de long environ sur à peu près autant de large. L'extérieur, orné de colonnes et de sculptures, n'offre rien de bien remarquable. C'est le style des Grecs, par qui il a été embelli après l'incendie dont on les accuse.

Tel est l'aspect du Saint-Sépulcre.

L'intérieur est formé de deux chapelles. La première est celle de l'Ange; c'est là qu'il se tenait quand les saintes femmes arrivèrent. Elle est carrée, et au centre, semblable à un bénitier, s'élève un piédestal dans lequel est incrusté un morceau de la pierre sur laquelle le gardien céleste était assis.

Une porte basse surchargée d'ornements, au milieu desquels ressort une vaste coquille entourée de rubans et de fleurs, donne accès à la seconde chapelle.

A l'angle opposé à l'entrée l'on voit toujours debout un pope grec à la figure patibulaire, à moitié plongé dans l'extase qu'il a soin de renforcer à l'approche d'un visiteur. Quatre personnes à peine peuvent contenir dans cette petite chapelle, dont la moitié est occupée par les plaques de marbre blanc à hauteur de 50 centimètres, qui recouvent la pierre sur laquelle le Christ a été déposé.

La plaque horizontale est fendue dans le milieu. Ce fait me fut ainsi expliqué. A l'invasion des musulmans, un Arabe, frappé de la dimension de cette

plaque qui était alors d'un seul morceau, se mit en devoir de la desceller pour s'en rendre maître. Un religieux qui en était le témoin, pour éviter cette profanation, frappa si fort sur le marbre qu'il le fendit en deux. L'Arabe fut privé ainsi de l'objet de sa convoitise. L'on ne me dit pas ce qu'il en advint pour le bon moine; mais il est facile de deviner que justice fut bientôt faite à la manière dont on la rendait alors.

Au-dessus de la pierre du Sépulcre brûlent sans cesse 50 lampes d'argent ou de vermeil, qui, outre les cierges nombreux constamment allumés, répandent dans ce petit espace une clarté d'autant plus éblouissante que la chapelle de l'Ange d'où l'on arrive est dans l'obscurité complète.

Quelques peintures, représentant le baptême du Sauveur et autres scènes de sa vie, garnissent les côtés. On y renouvelle sans cesse des fleurs.

J'étais depuis un moment prosterné, lorsque je sentis tomber sur ma tête quelques gouttes d'un liquide inconnu. Je me retournai, et je vis le pope grec qui jetait çà et là des essences. Quelles étaient ses intentions en me parfumant ainsi? je l'ignore.

Le Saint-Sépulcre est commun aux trois communions catholique, grecque, arménienne, qui ont des heures fixes pour y célébrer leurs offices.

Enfin, le dernier sanctuaire latin, est une petite chapelle où Jésus-Christ apparut eu jardiuier à Marie-Magdelaine. La place où Notre-Seigneur se montra est marquée par une plaque de marbre incrustée dans le sol.

Les Pères de Terre-Sainte possèdent encore dans l'édifice une chapelle destinée à leurs offices ; elle est à quelque distance de la précédente. Sur le petit autel de gauche est pratiquée une niche qui renferme une partie de la colonne de la flagellation.

Outre les droits qu'ils ont sur le sépulcre même et la chapelle du calvaire, les Grecs possèdent encore la plus grande et la plus belle chapelle de l'édifice : celle qui en occupe le centre. Les sculptures et les dorures y sont très-multipliées, ce qui en rend le coup d'œil assez brillaut, mais pourtant de mauvais goût. La porte de cette chapelle correspond à celle du saint tombeau.

Les Arménieus possèdent une petite chapelle dans une des galeries de l'église; une autre sous le calvaire même, et ils jouissent des droits de communauté sur la tombe à jamais vénérée.

Quant aux Cophtes et aux Abyssiniens, les premiers ont une espèce d'autel adossé à la partie postérieure du sépulcre, et les seconds font leurs dévotions tout autour. On les voit perchés sur une seule

jambe, dans l'espace laissé libre par deux colonnes, drapés dans un manteau dont la couleur blanche fait ressortir d'autant mieux leur figure noire comme de l'ébène.

L'architecture générale de l'intérieur de la sainte chapelle est un composé de plusieurs genres. L'incendie de 1808 en est la cause.

Il est d'usage en Turquie que lorsque quelqu'un répare un objet tombant en ruines, cet objet lui appartient.

Les Grecs, connaissant le peu de ressources des catholiques de la Terre-Sainte et jaloux de leurs possessions dans le Saint-Sépulcre, mirent le feu à la grande coupole, le 12 octobre 1808. Leur dessein était de détruire les parties de l'édifice qui appartenaient aux pères latins, mais la providence fit échouer leur coupable entreprise. Le feu dévora précisément les chapelles des Grecs, épargnant celles des catholiques.

Néanmoins, l'autorisation de restaurer l'édifice ayant été accordée aux Grecs, au mépris de toutes les conventions politiques, ils devinrent possesseurs en commun des sanctuaires sur lesquels ils n'avaient aucun droit.

Les Grecs ont bien voulu rejeter tout l'odieux de leur crime sur les Arméniens, mais ils n'ont pu

réussir à s'en décharger. Peut-être ces derniers n'étaient-ils pas étrangers à la cause de l'incendie.

La partie de l'église qui fut respectée par les flammes est byzantine, le reste est un mélange des divers genres d'architecture.

Une galerie supérieure en fait le tour. Elle est divisée entre les représentants des différentes communions qui habitent Jérusalem.

Ce qui frappe en entrant dans l'église c'est l'innombrable quantité de lampes et d'œufs d'autruches qui se détachent dans tous les sens de la voûte et serpentent tout autour des colonnes en forme de guirlandes. Cet assemblage de diverses couleurs donne à l'intérieur un caractère particulier. Il y a plusieurs lampes qui brûlent constamment devant chaque sanctuaire.

Derrière le Saint-Sépulcre, l'on me fit descendre dans les tombeaux de Joseph d'Arimathie et de Nicodème. Ce sont de grandes excavations à plusieurs compartiments, évidemment destinés à des familles entières.

J'ai parlé d'une petite chapelle arménienne située au-dessous du calvaire; voici la tradition, sinon très-authentique du moins fort ingénieuse, qui s'y rattache :

L'on prétend que le crâne du premier homme avait été déposé dans la grotte qu'occupe maintenant

la chapelle, et que lorsque le rocher se fendit au dernier soupir du Christ, le sang du Sauveur du monde vint arroser la tête de celui qui l'avait perdu.

Les Arméniens vénèrent ce lieu. Ils montrent encore la place où la tête d'Adam aurait été déposée.

Dans cette même chapelle, à droite et à gauche en entrant étaient autrefois les tombeaux des deux premiers rois de Jérusalem : Godefroy et Baudouin. On les cherche en vain maintenant, il ne reste que la place ou leurs cercueils ont reposé. Il est touchant de se rappeler que les conquérants de la Terre-Sainte, après avoir bravé tous les périls pour arracher des mains infidèles le cálvaire et le Saint-Sépulcre, n'avaient pas voulu les abandonner après leur mort.

Le nom de Godefroy de Bouillon me rappelle une circonstance digne d'intérêt. Dans la sacristie, les Pères latins conservent avec soin des objets précieux qui ont appartenu au premier roi de la Terre-Sainte; son épée et ses éperons, dont on se sert pour armer les chevaliers du Saint-Sépulcre. Je touchai avec bonheur cette lame qui a pourfendu plus d'un infidèle; je la pris dans mes mains, et la considérant avec attention, je fus supris de son peu de longueur. Elle n'est guère plus longue qu'un petit sabre d'infanterie, et enmanchée dans une

poignée en bois. Les éperons sont énormes.

Je ne terminerai pas la description de l'intérieur de l'église sans dire quelques mots de la coupole qui domine le Saint-Sépulcre et qui sert de prétexte à la fameuse guerre d'Orient.

Cette coupole est dans un état de délabrement tel que, pendant les mauvais jours de l'hiver, la pluie tombe à torrents sur le monument qui recouvre le saint tombeau. Les catholiques seraient bien désireux de rétablir dans un état satisfaisant cette partie importante de l'édifice qui, d'un jour à l'autre, menace de s'affaisser; malheureusement les ressources leur manquent. Les Grecs, au contraire, puissants et riches, ont la prétention de vouloir faire à leur frais la réparation, ce qui, d'après les coutumes du pays, leur donnerait le droit de propriété sur la coupole. Mais les Latins s'opposent avec énergie à l'exercice illégal de ce droit, et de là est née une rivalité dont les résultats seront incalculables peut-être.

Il serait à désirer que la chrétienté entière s'émût de la situation critique des catholiques de la Terre-Sainte. Pas de ressources, pas d'appui, beaucoup de mots pour peu de choses, tel a été jusqu'ici l'état dans lequel se trouvent les dignes ministres du culte qui, de concert avec Mgr Valerga, sont préposés à la garde des saints lieux.

Digitized by Google

En quittant ce sanctuaire, le plus sacré de tous, s'il reste dans l'esprit et dans le cœur une impression de tristesse, elle naît à la vue de ce mélange de toutes les sectes qui viennent se prosterner sur les mêmes lieux et se coudoyer auprès du même autel. C'est un sentiment que je n'ai pu dominer, il est exagéré, j'aime à le croire, mais je le constate parce qu'il est vrai et que je dois compte de toutes mes impressions au lecteur. Il me sembla que je priais avec moins de conviction, quand je sentis frôler à côté de moi la longue robe d'un pope grec ou les guenilles d'un Abyssinien; mes lèvres se collèrent avec moins de ferveur sur la pierre chaude encore des embrassements d'un Arménien. Mais le dernier coup me fut porté à la sortie, lorsque mes yeux se reposèrent sur le sale et dégoûtant tableau qu'offrent les gardiens du Saint-Sépulcre. Que l'on se figure quatre ou cinq Turcs déguenillés, négligemment allongés sur des matelas, leur chibouk à la bouche, insultant, arrêtant et frappant même ceux qu'ils ne se soucient pas de laisser entrer. A la porte, l'on n'entend que cris et vociférations incroyables. Tel est le spectacle qui s'offrit à nous, et qui impressionne si tristement les pèlerins catholiques.

La façade de l'église date du XIe siècle; le gothique en est très-prononcé; l'ogive des deux portes

et des fenêtres supérieures est gracieux de forme et d'ornementation : l'architecture byzantine en fait le principal caractère.

L'une des deux portes est murée. A gauche de la façade s'élève le clocher à quatre saillies, dont l'extrémité annonce une récente démolition.

On arrive au Saint-Sépulcre en traversant une place carrée formée d'un côté par le couvent arménien, de l'autre par un couvent grec, en face, par la chapelle elle-même, et à l'entrée de laquelle s'élevait autrefois un portique, car l'on retrouve encore, enfoncées dans le sol, des bases de colonnes symétriquement disposées. Il faut descendre deux marches pour être de plein pied sur cette place, qui est pavée en grandes pierres plates.

La nuit que j'ai passée au saint Sépulcre sera pour jamais un des plus beaux souvenirs de ma vie recueillis à Jérusalem.

Tous les soirs les pères latins, à l'issue de leur office, font aux diverses chapelles une procession à laquelle sont invités les pèlerins. Dès que la cérémonie est terminée, les portes de l'église se ferment, et l'accès en est impossible jusqu'au lendemain matin. Je me rendis donc, prévenu de cet usage, et après avoir assisté à l'office du soir, l'on m'installa dans une des chambres du quartier réservé aux pères latins.

Digitized by Google

Rien n'est plus triste, plus malsain que ce réduit, où sont condamnés à vivre pendant trois mois consécutifs, sans jamais sortir, dix religieux franciscains chargés des offices près des saints lieux. Chaque jour on leur envoie les provisions nécessaires pour leur nourriture, et ils les partagent de grand cœur avec les étrangers qui veulent bien passer la nuit au milieu d'eux. Un des grands désagréments de cette pauvre demeure, c'est la quantité innombrable de moustics dont on est assailli. Pendant le repas et durant toute la nuit, il ne faut songer qu'à se défendre de leurs piqûres, et ce n'est pas chose facile. Heureusement que ni le repas ni le sommeil ne sont trop longs.

Les pères latins se réveillent à minuit pour se rendre au chœur. La cloche qui les appelle à l'office est placée au mur des cellules destinées aux étrangers, ce qui veut dire qu'à minuit il faut renoncer à dormir. Mais, du reste, on est largement dédommagé par les jouissances inconnues que l'on éprouve dans cette solitude d'un grand temple au milieu de la nuit.

J'assistai dans le chœur à l'office, qui dure environ une heure, puis, voulant profiter du calme et de l'obscurité, je me glissai comme une ombre à travers les piliers de l'édifice, m'arrêtant à chaque pas dont le bruit se perdait sous la voûte. J'étais complétement seul. Cette répugnance du contact des schismatiques,

que j'avais eu à vaincre pendant le jour, je ne la retrouvai plus en ce moment. Aussi, ce fut avec bonheur que je revins m'agenouiller au pied du saint tombeau. Au milieu du silence solennel qui m'entourait, je pensai à tous les êtres chéris que j'avais quittés, et mon cœur adressa pour eux une éloquente prière. Où peut-on mieux prier, mon Dieu, que sur la pierre qui a reçu le corps de votre fils? Je revis à la lueur des lampes les lieux divers que j'ai déjà retracés, et j'attendis ainsi, en me laissant aller à mes rêveries, le lever du jour.

Pour celui qui recherche les émotions, il n'en est pas de comparables à celles que l'on éprouve pendant une nuit entière dans une vaste église. Malgré moi, par moments, j'avais peur. De quoi? je l'ignore; mais je me retournais parfois en sursaut, comme si j'avais été suivi par quelque malfaiteur. Le hazard produisit cette nuit une circonstance assez curieuse. Vers deux heures du matin, pendant que j'étais adossé contre un des piliers de la grande coupole, mes regards erraient tout autour du Sépulcre, lorsque je le vis tout à coup s'éclairer d'un reflet éclatant. Surpris de cet effet subit, je levai la tête, et j'aperçus la lune qui apparaissait dans le centre même de l'ouverture supérieure de la coupole, et projetait ses rayons sur le monument. Elle venait encore ajouter au mystère du lieu et en redou-

bler pour moi la poétique illusion.

Au lever du jour, je rentrai à l'hospice pour recommencer mes courses à travers les rues infectés de la ville, à la recherche du plus petit souvenir.

Digitized by Google

VII.

QUARTIER DES CHRÉTIENS. — QUARTIER DES MUSULMANS.

Ruines de l'ancien hospice des chevaliers. — Prison de S. Pierre. — Coup d'œil du sommet de l'hospice. — Couvent des Abyssiniens. — Leur patriarche. — Citerne de Sainte-Hélène. — Les Bazars. — Ruines de l'église de Sainte-Marie-Magdelaine. — Chapelle Sainte-Anne. — Projet de Mgr Valerga. — Piscine probatique. — Une belle fontaine. — Petit incident. — La mosquée d'Omar. — Mosquée El-Aksa. — L'heure de la prière. — Le Muezzin. — Les lamentations des Juifs : Leur quartier.

Revenons au Saint-Sépulcre pour dire un mot sur ce qui l'environne. En regard de la sainte chapelle s'élevait autrefois une vaste construction dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques murs qui servent encore à abriter des pauvres Musulmans. C'était l'hospice des chevaliers du Saint-Sépulcre ; il avait été bâti à l'endroit même où le chef des apôtres fut jeté en prison et délivré miraculeusement par un ange.

Après sa conquête, Saladin, ce fier Musulman, respecta les lieux saints pour en retirer un bénéfice

Pinel del. Blanchard sculp. Lith. Pilinois Toulouse

Digitized by Google

par le tribut auquel il soumit les pieux voyageurs; mais s'il y avait encore en lui quelque sentiment de grandeur mêlé à un reste de cupidité, il le ternit par les derniers actes de sa conduite. L'hospice des chevaliers fut en partie détruit, et, dans l'espoir de faire retomber sur l'objet de la vénération des chrétiens les tristes effets de sa cruelle vengeance, Saladin y établit une voirie et une tannerie. L'on ne peut aborder ce lieu aujourd'hui qu'avec toutes les précautions possibles; l'odeur qui s'en exhale est tellement infecte, que les meilleurs poumons ne sauraient impunément en aspirer en passant les émanations. On est obligé de marcher, du reste, sur des débris de corps morts et à moitié putréfiés.

L'on pénètre dans une vaste cour par un portique extrêmement élevé et d'une élégance remarquable. Il est adossé à des murs en ruines qui, en s'écroulant, l'entraîneront dans leur chute. La cour est encombrée de matières immondes, de détritus d'ossements, de peaux de divers animaux, ce qui en rend l'aspect repoussant. Il faut pourtant bien la traverser en diagonale pour arriver au lieu où saint Pierre fut détenu.

Les croisés ont construit sur le lieu même une petite chapelle en voûte qui faisait partie de leur hospice, et aujourd'hui l'on n'y retrouve plus que des tas

de matériaux et de laines. Je gravis, en sortant de cette prison témoin d'un éclatant miracle, un escalier qui me conduisit sous de vastes arceaux disposés en carré tout autour desquels je n'aperçus que des murs lézardés et percés de grandes brèches. C'est là sans doute que les malades de l'hospice se promenaient dans leurs moments de convalescence. Mon intention était d'atteindre le sommet du mur, d'où je pourrais à mon aise dominer les coupoles du Saint-Sépulcre. Mon guide en demanda l'autorisation à un Musulman qui fumait nonchalamment sa pipe, mais il obtint un refus, et malgré ses instances, malgré même l'offre d'un bakchis, il n'en put tirer davantage. Je fus donc contraint de sortir, et je ne parvins à mon but qu'en escaladant à l'extérieur un mur d'une hauteur assez considérable.

Le coup d'œil dont on jouit au sommet de l'ancien hospice est plein d'attrait. L'on domine à la fois et la mosquée d'Omar et le Saint-Sépulcre. Après avoir erré sur le vaste emplacement du temple que, malgré leur opiniâtreté, les Juifs n'ont pu rétablir, les yeux se reportent avec bonheur sur l'enceinte sacrée de l'édifice qui est toujours sorti vainqueur des luttes contre le fanatisme et la barbarie. De ce point élevé l'on suit avec exactitude la division de la ville. On se rappelle en effet que le Golgotha est à peu près le centre des

quatre collines; et comme l'ancien hospice s'élève en face, on découvre de son faîte le mont Moriah, le mont Sion, le mont Acra et l'ancien Ophel aujourd'hui désert.

Je m'assis un instant sur ces ruines, frappé de tristesse à l'aspect de cette Jérusalem autrefois si belle et dont le panorama se déroulait à mes yeux pour la première fois. Un maigre palmier déjà bien vieux projetait à côté de moi quelques lignes d'ombre, témoin muet depuis longues années sans doute de ce spectacle de désolation et de décrépitude. Çà et là s'élèvent plusieurs maisons neuves et agréablement construites, mais elles appartiennent à des étrangers : les habitants du pays semblent se complaire au milieu des décombres.

Le couvent des Abyssiniens se trouve au levant de l'église du Saint-Sépulcre. La curiosité, et quelque peu d'intérêt pour cette secte si malheureuse, me poussèrent à aller le visiter. L'occasion ne pouvait être plus favorable, car, après être descendu de mon point d'observation, je me trouvai à quelques pas du patriarche abyssinien, que le guide me fit connaître. Grâce à ce dernier, je parvins à lui exprimer mon désir, non-seulement le patriarche y accéda avec politesse, mais s'offrit même pour m'accompagner et me montrer en détail la demeure de

ses coreligionnaires.

Avant d'entrer au couvent des Abyssiniens, on aperçoit à droite une profonde excavation dans laquelle suinte une humidité abondante. C'est la citerne de Sainte-Hélène. On y descend par un escalier rapide et taillé dans le roc. L'origine du nom donné à cette citerne n'a pu m'être indiquée.

Le couvent des Abyssiniens est situé au-dessus de la chapelle de l'Invention de la croix et de celle de Sainte-Hélène. Sur la terrasse du couvent est établi un ciel ouvert pour éclairer ces deux parties de l'église du Saint-Sépulcre. Le spectacle qu'offre ce couvent fait mal à voir. Dans de petites huttes, où l'on ne peut entrer qu'à moitié courbé, vivent pêle-mêle hommes, femmes et enfants dans un état de saleté et de misère tel, que nos plus tristes demeures ne leur sont pas comparables. Le patriarche me les indiqua du doigt en ayant l'air de me dire : voyez ce que nous sommes obligés de souffrir pour vivre auprès des saints lieux.

A mon arrivée, chaque porte s'ouvrit, et je distinguai à travers le demi-jour qui pénétrait dans ces tristes réduits, des figures pâles, des corps amaigris par les privations et les maladies. L'un des habitants du couvent, le plus présentable sans doute, car les autres étaient à moitié nus, me conduisit au pied d'un

olivier qu'il me dit avoir été planté sur le lieu même du sacrifice d'Isaac. Cette version est-elle bien exacte? je l'ignore; toujours est-il qu'après m'avoir offert un rameau de cet olivier, l'Abyssinien me présenta un petit plateau où je déposai quelques piastres.

Je me rendis de là à la chapelle du couvent. Elle diffère peu des chapelles catholiques.

Les fidèles y assistent aux offices debout, une jambe en l'air, appuyés sur une béquille. Les malheureux! ils indiquent eux-mêmes par cette attitude anormale qu'ils ne sont pas de plein pied dans la bonne voie. Il y aurait peu de chose à faire, m'a dit plus tard à leur sujet un abbé du patriarchat, pour les ramener aux saines croyances, vers lesquelles ils seraient portés, car ils sont de bonne foi dans leur erreur.

Après m'avoir fait les honneurs de son couvent avec une distinction dont je n'étais pas digne, le bon patriarche me reconduisit jusqu'à la limite de son domaine et me tendit la main en me saluant.

J'admirai la dignité et l'extérieur vénérable de ce beau vieillard, dont la barbe blanche contrastait merveilleusement avec la couleur foncée du visage.

En sortant du couvent des Abyssiniens, je descendis dans la rue du Patriarche et de là aux bazars. Ces bazars sont formés par une rue fort longue qui

est une des artères principales de la ville actuelle dont elle était autrefois la limite. La rue est voûtée dans toute sa longueur et munie de distance en distance de soupiraux pour donner à la fois le jour et l'air. Il résulte de cette construction étrange une grande obscurité qui rend les boutiques peu propices aux achâts. On n'y entre pas d'ailleurs : l'acheteur se tient devant une large dalle à hauteur de ceinture, servant à la fois de comptoir et de siége au marchand ; mais pour se garantir du froid de la pierre, ce dernier a soin de la recouvrir d'une natte en paille.

Les magasins sont fort simples. La plupart forment une niche demi-circulaire, d'une profondeur de trois ou quatre mètres, dont l'axe est élevé d'un mètre environ du sol. Ils n'ont d'autre ouverture que celle qui donne sur la rue, et comme les trafiquants n'y demeurent pas, quand la journée est finie, chacun ferme son entrepôt et se retire.

La disposition des bazars produit dans leur intérieur un encombrement incroyable. Pour peu que devant trois ou quatre boutiques s'arrêtent des acheteurs, la circulation est interrompue et l'on a toute la peine du monde à s'en tirer. On y rencontre surtout une grande quantité de femmes qui se traînent de porte en porte, marchandant tout, touchant à tout, et fréquentant surtout les étalages de comestibles.

Digitized by Google

On retrouve deux types bien tranchés parmi les marchands du bazar : les Musulmans et les Juifs. Les premiers portent la petite calotte rouge généralement adoptée en Turquie; quelques-uns, les anciens surtout, ont conservé le turban. Les seconds sont coiffés d'un bonnet long à fourrures, et vêtus d'une grande pelisse doublée de même façon. Un autre signe caractéristique les distingue : ce sont les lunettes. Quand on voit un marchand coiffé et vêtu d'une peau de bête quelconque, portant sur le bout de son nez une majestueuse paire de lunettes dont le plus souvent il ne se sert pas, on peut affirmer sans crainte que c'est un Juif.

La ligne des bazars est la limite du quartier musulman. J'y étais entré par la porte Judiciaire, et, suivant toujours la rue que j'avais prise à gauche, je me trouvai bientôt à quelques pas de la porte de Damas. Je m'engageai dans les ruelles étroites de cette partie de la ville qui porte le nom d'Acra. Située au nord, elle est la plus isolée et la plus déserte. On aperçoit çà et là les ruines de quelques églises converties en mosquées. La principale est celle de Sainte-Marie-Magdelaine, où fut instituée pendant les croisades une abbaye de religieuses et un hospice pour les femmes. Quelques restes de peinture signalent au visiteur la place où fut l'autel.

A l'extrémité opposée et derrière le rempart, est

située la délicieuse église de Sainte-Anne ou de la Conception de la Sainte-Vierge. Les restes de cette chapelle, encore bien conservés, sont pleins de caractère; j'ai retrouvé dans son portail le gothique le plus pur et le plus gracieux de toutes les constructions de Jérusalem. Il est fâcheux que le reste de la façade ne corresponde pas à cette partie. C'est aujourd'hui une mosquée!

Malgré les sages conseils qui nous avaient été donnés de ne pas nous hasarder seuls près des mosquées, et surtout de ne pas dessiner dans le quartier musulman, je n'en étais pas moins sorti muni seulement de mon album.

J'avisai une large brèche pratiquée dans le mur de la mosquée; et comme tout était désert autour de moi, je me glissai furtivement à travers cette ouverture et me trouvai bientôt dans un grand et bel édifice dont l'intérieur est complètement délabré. Il n'y avait d'autre ornement qu'une niche tournée vers le midi, comme dans tous les temples musulmans, et deux cierges placés un de chaque côté de la niche. A l'extrémité de l'un des bas côtés, un passage obscur m'indiqua la présence de la grotte où les parents de la Sainte-Vierge ont vécu, que la tradition indique comme le témoin mystérieux de la conception de la mère du Christ. Je m'y engageai pendant quelques minutes:

elle ne renferme absolument rien. Hors de l'édifice musulman, je m'abritai derrière un mur et je pris à mon aise le croquis de la façade.

Mgr Valerga, me dit-on, a depuis longtemps le projet d'acheter le vaste emplacement qui s'étend au tour de la chapelle Sainte-Anne, et l'édifice lui-même pour y résider et y attirer une partie des chrétiens qui ne peuvent se loger aux environs du Saint-Sépulcre. Deux obstacles s'opposent à ce projet : le premier, c'est le fanatisme des Turcs, qui n'aimeraient pas d'avoir à quelques pas de la mosquée d'Omar une colonie chrétienne ; le second, c'est le défaut d'argent.

Il serait à désirer que le digne patriarche pût réaliser une pensée qui, en agrandissant les possessions des Latins, augmenterait leur importance vis-à-vis des autres communions, dont le seul désir est de les amoindrir de jour en jour.

La piscine probatique située en face la chapelle Sainte-Anne et près de la porte Saint-Etienne, est une immense excavation ayant la forme d'un quadrilatère à peu près deux fois plus long que large et d'une assez grande profondeur. Tout autour l'on ne voit que des ruines, et à l'extrémité opposée à la porte croissent quelques nopals. Dans le fond croupit une eau verdâtre, qui est probablement le résidu des pluies abondantes de l'hiver.

Cette piscine remonte au temps de Salomon.

D'après saint Jean, l'eau qu'elle contenait avait une vertu curative, mais seulement pour le premier malade qu'on y descendait dès qu'un ange envoyé de Dieu l'avait agitée. Son nom hébreu était *Bethsaïda*. Jésus y guérit le paralytique.

En revenant de la piscine vers la rue qui longe la mosquée d'Omar, je m'arrêtai à l'angle de cette rue pour dessiner une fontaine très-pittoresque, adossée à la porte Saint-Etienne. J'étais là debout, appuyé contre le mur d'une maison, lorsque je vis venir à moi un arabe muni d'un bâton, qui, avant que j'eusse pu deviner ses intentions, en appliqua un vigoureux coup sur mon album pour me l'arracher des mains. Les Arabes ne veulent pas que l'on dessine chez eux. J'étais complètement seul, il est vrai, en plein quartier musulman, mais j'avais à ma ceinture une paire de pistolets chargés, qui ne me quittaient jamais. Ne sachant si, après cette tentative

infructueuse, mon agresseur ne la renouvellerait pas sur moi-même, je saisis un pistolet, et en un clin d'œil je couchai en joue le malencontreux croyant, qui trouvant l'argument par trop irrésistible, s'enfuit n'osant même pas se retourner. Je continuai tranquillement mon opération, mais cependant sans la prolonger longtemps, car j'aurais pu être assailli par un plus grand nombre d'adversaires.

Quelques pas plus loin une scène à peu près semblable m'attendait. Vers le milieu de la rue, et à l'entrée de la terrasse de la mosquée, s'élève un arceau très-épais flanqué d'une tour carrée. L'effet en est agréable; je m'arrêtai.

A peine avais-je commencé de tracer mes lignes, que je reçus dans les jambes plusieurs grosses pier-

res; elles m'étaient lancées par des enfants qu'excitaient, sans doute, deux ou trois musulmans assis à quelque distance d'eux. Je ne me formalisai pas de ce procédé fort peu commode; la partie n'était pas égale, et je n'aurais peut-être pas eu beau jeu.

Je me trouvai en quittant l'arceau devant la porte de la caserne bâtie sur l'emplacement du palais de Pilate. Cette caserne domine toute la mosquée d'Omar. Aussi, curieux de m'approcher de ce grand édifice, je parlementai longtemps et de mon mieux pour en obtenir l'autorisation; elle me fut accordée, mais non sans peine. On me conduisit alors sur la partie supérieure de la caserne, d'où mes regards purent parcourir à l'envi tout cet espace immense au milieu duquel s'élève cette mosquée. Je ne pouvais, à moins d'entrer sur la terrasse même, en être plus rapproché, car si je m'étais laissé glisser le long du mur, j'en aurais foulé le sol.

J'ai su plus tard que je m'étais assis à la place même que M. de Châteaubriand avait choisie pour voir la mosquée.

Voici en détail le résultat de mon examen.

La mosquée d'Omar, appelée en arabe *El-Sachrah*, qui signifie la roche, fut bâtie par le kalife Omar, après sa conquête de Jérusalem en 636. Le nom de *El-Sachrah* lui fut donné parce que l'on y conserve

la pierre sur laquelle Jacob, dit-on, a reposé sa tête lorsqu'il eut son fameux songe. Elle occupe à peu près l'emplacement du temple de Salomon, qui aujourd'hui porte le nom de *El-Haram* (le temple), sur le mont Moriah. C'est un édifice octogone qui paraît avoir à l'œil un tiers de plus de hauteur que de largeur. La coupole qui le surmonte est immense; elle est recouverte en plomb ou en zinc et surmontée d'une lanterne et d'un gigantesque croissant doré. Ses murs, à l'extérieur, sont ornés de petites colonnes et d'arabesques; leur teinte générale est bleuâtre, ce qui n'en rend pas l'aspect agréable.

De chaque côté du bâtiment et à certaines distances s'élèvent des portiques isolés à colonnades gracieuses, qui donnent à l'ensemble un caractère étrange; à cela ajoutez quelques cyprès séculaires et quelques sycomores placés sur les côtés de l'esplanade, et vous aurez le tableau aussi complet que j'ai pu moi-même le contempler.

Lorsque les croisés s'emparèrent de Jérusalem, la mosquée d'Omar fut convertie en église; mais elle fut rendue à sa destination première par le fier Soliman, en 1187. Elle est, après celle de la Mecque, la principale de toutes les mosquées.

Après l'occupation de la mosquée d'Omar par les croisés, plusieurs d'entre leurs braves furent ensevelis

dans l'église même qui lui succéda, et leurs tombeaux y restèrent longtemps; mais Saladin les en fit arracher, et l'on n'a pu en découvrir les traces.

A l'extrémité méridionale de l'esplanade de la mosquée d'Omar, s'élève un autre édifice musulman bâti sur l'emplacement de l'église de la Présentation; c'est la mosquée *El-Aksa*. L'église de la Présentation, disent des chroniqueurs, fut bâtie par Justinien Ier. Il paraît que c'était une des plus anciennes et des plus belles qui eussent été élevées en l'honneur de la sainte Vierge.

Je n'ai pu m'approcher de cette mosquée pas plus que de la précédente, mais je l'ai parfaitement distinguée d'une hauteur qui la domine. Son aspect est peut-être ce que j'ai vu de plus oriental à Jérusalem. Au premier plan une ligne de fortifications en pierres jaunes qui serpente suivant les accidents du terrain, puis au-dessus un beau palmier, dont la tige élancée s'élève couronnée d'un riche bouquet; et au second plan le bâtiment de la mosquée avec ses murs à teinte rouge et sa coupole aux reflets bleus. A côté est la mosquée des Maugrebins.

Tout chrétien qui est surpris dans l'enceinte de la mosquée d'Omar est puni de mort. On comprend dès-lors la circonspection qu'il faut apporter en s'approchant de cet édifice, si l'on ne veut pas pour le moins

être impitoyablement bâtonné. Il y a pourtant des étrangers qui, pour des services rendus aux pachas, ont fait exception à la règle, mais ils sont rares.

Je me trouvai sur le haut de la caserne turque au moment même où le muezzin apparut au minaret de la mosquée, dont je n'étais éloigné que de quelques pas. C'était la première fois que j'assistais à une cérémonie de la religion de Mahomet; je l'observai donc avec le plus grand soin. Tout autour d'une petite terrasse située au faîte du minaret, un prêtre musulman vêtu de sa longue robe le plus souvent verte, se promène lentement, s'arrêtant à chacun des quatre points cardinaux. Pendant ce temps d'arrêt, sa voix aiguë fait retentir l'air de quelques versets du Coran, par lesquels il invite les fidèles à la prière. Je ne sais si cela dépend de ce que l'atmosphère est très-légère, mais c'est une remarque que j'ai faite depuis : la voix des muezzins s'entend à une distance incroyable pour une voix humaine. On a beaucoup poétisé le minaret et le muezzin qui quatre fois par jour en monte les degrés; mais pour mon compte, à part la curiosité qu'inspire un spectacle dont on jouit pour la première fois, je ne trouvai en celui-là rien de bien émouvant; je regrettai dans ce moment la modeste cloche du village murmurant bien loin les derniers sons de l'*Angelus*. Je dois dire cependant que la scène du muezzin

m'a frappé plus tard à Constantinople, mais elle avait lieu pendant la nuit.

La caserne turque que je dominais occupe, ainsi que je l'ai déjà dit à la description de la voie douloureuse, une partie de l'ancien palais du gouverneur et le prétoire, mais à l'angle nord ouest s'élevait aussi une forteresse appelée *Antonia*, du nom d'Antoine, ami d'Hérode, qui l'appela ainsi. Elle avait été bâtie par Hircan Macchabée et s'appelait la tour de Barès. De son sommet on pouvait dominer une grande partie de la ville; elle était occupée par des soldats romains, après avoir servi jusqu'à Hérode de demeure aux Grands-Prêtres.

Une fois hors de la caserne, je pris à gauche une série de petites ruelles complètement désertes, qui longent les murs d'enceinte de la mosquée. J'arrivai ainsi au lieu indiqué par les voyageurs comme la place des pleurs ou des lamentations des Juifs. C'était précisément un vendredi. Quoique l'heure de la cérémonie ne fût pas encore venue, beaucoup de juifs étaient déjà rendus. Le mur au pied duquel ont lieu les lamentations est, suivant les traditions, un reste du temple de Zorobabel; il sert d'enceinte à la mosquée. Tout le mur n'est pas l'objet de la vénération des Juifs; c'est la partie inférieure seulement à peu près à hauteur de six ou sept pieds. Elle diffère d'une ma-

nière frappante de la partie supérieure, en ce que les pierres dont elle est formée ont une dimension extraordinaire et sont superposées sans ciment. C'est ce qu'on appelle l'architecture cyclopéenne. Dans la partie supérieure, au contraire, les matériaux employés sont de grosseur moyenne, ce qui annonce qu'elle n'a été bâtie que bien des années après la partie inférieure.

C'est contre le mur de Zorobabel que les Juifs, hommes et femmes, viennent tous les vendredis appeler le Messie. On les voit un livre dans les mains, entrecoupant leurs lectures de pleurs et de gémissements. Parfois ils se retournent vers le mur et le baisent avec dévotion.

Cette scène étrange me pénétra d'un sentiment de pitié et en même temps de respect. Il faut le dire puisque cela est vrai : je trouvai chez les Juifs plus de recueilllement que je n'en avais vu chez les schismatiques du Saint-Sépulcre ; ce qui me fit déplorer davantage leur aveuglement. Il y a au moins chez eux de la conviction.

Après le lieu des lamentations, je jetai en passant un coup d'œil rapide sur celui des exécutions, où se tenait ce jour-là la boucherie, au milieu de toutes sortes d'immondices.

Je visitai en passant deux ou trois couvents de

derviches, en grande vénération dans le pays; puis le quartier des Juifs, situé à l'extrémité des murs d'enceinte de la mosquée, au pied du mont Sion. Rien de plus triste que ce quartier : environ 7000 Juifs y sont entassés dans un espace qui en peut à peine contenir la moitié à l'aise. Ils vivent là dans la misère. Leur teint pâle et défait annonce le germe de maladies qui abrègent leur vie; du reste, il est facile de faire une remarque, c'est qu'il n'y a en grande partie que des vieillards; en voici la raison : tout le monde connaît l'attachement inviolable que les Juifs professent pour les tombeaux de leurs ancêtres; mus par ce sentiment, ils accourent de toutes les parties du monde pour reposer en ces lieux et pleurer sur les ruines de leur patrie.

La majeure partie surtout arrive de Constantinople. Il n'est pas de bâtiment qui, venant de ces parages, ne rapporte à Jaffa des groupes de vieilles Juives à la coiffure bizarre, qui accourent, comme elles le disent, pour finir leurs jours à Jérusalem.

Cet attachement des Juifs pour la Terre-Sainte s'est manifesté du reste d'une manière bien évidente, il y a quelques années à peine, par la tentative que fit au nom de ses coreligionnaires le plus riche banquier du monde, pour racheter des Turcs le pays dont ils ont été chassés tant de fois par la vengeance céleste.

Les Juifs ont dans leur quartier une synagogue pauvre et délabrée comme eux. Il y a pourtant à Jérusalem quelques Juifs qui se sont enrichis dans le commerce.

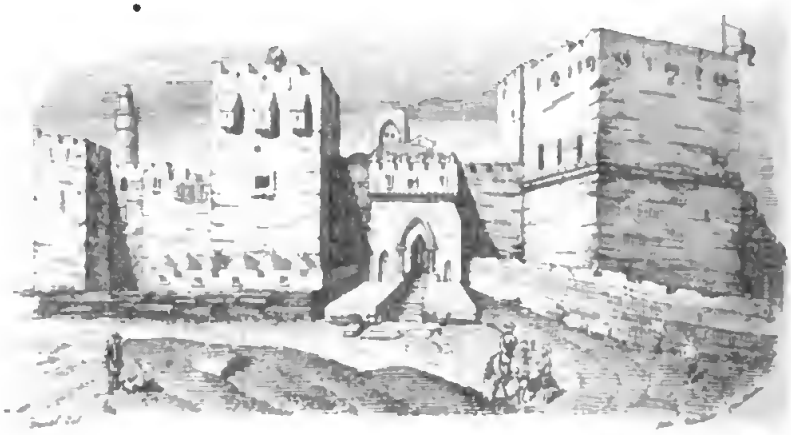
Mon petit itinéraire pour cette journée était épuisé; je regagnai le couvent en traversant l'extrémité des bazars opposée à celle par laquelle j'étais entré dans le quartier musulman.

Digitized by Google

VIII.

QUARTIER DES ARMÉNIENS.

Forteresse El-Kal'ah, tour de David. Temple protestant. — Souvenirs du roi prophète. — Couvent des Syriens. — Couvent des Arméniens. — S. Jacques le Majeur. — Couvent des Arméniennes. — Porte de David. — Les lépreux. — La rue du Patriarche. — Piscine d'Ezéchias. — Les rues de Jérusalem. — Les ordures, les chiens, les mendiants. — Enceinte de la ville : ses portes anciennes et actuelles. — Les piscines et les citernes. — rareté de l'eau. — Les marchands catholiques.



Le quartier des Arméniens, *Hareth-el-Harman*, occupe aujourd'hui toute la hauteur du mont Sion; il

Digitized by Google

est le plus étendu après celui des Musulmans, et commence à la porte de Jaffa pour se terminer en suivant les remparts à celle de David. La forteresse El Kal'ah en forme l'entrée au couchant. Elle est bâtie sur les ruines de l'ancien château de David, dans l'endroit le plus élevé et le plus fort de la ville, et entourée d'un fossé large et profond, puis d'une ligne de murs crénelés. Un grand arceau donne accès dans la cour de la forteresse, occupée par une partie de la garnison turque. La première tour, la plus imposante par sa masse, rappelle des souvenirs historiques intéressants.

Quand on la considère attentivement, on remarque dans sa construction deux genres d'architecture bien tranchés. A partir du niveau du sol jusqu'à une hauteur de trois ou quatre pieds, les assises sont formées par des pierres énormes, à peu près dans le genre de celles du mur de la place des Pleurs. La partie supérieure est construite comme tous les édifices des croisades. Cette différence sensible indique deux origines de la tour : la partie inférieure, en effet, remonte au temps des Hébreux, dont les anciennes constructions se retrouvent dans les ruines de la tour *Hyppicus*, bâtie en ce lieu par Hérode l'Ascalonite ; l'autre ne date que du temps des guerres du moyen-âge. Outre le nom de Tour Hyppicus, elle porte aussi celui

de *Tour des Pisans*, en mémoire du concours que les chevaliers de Pise donnèrent aux guerres saintes.

La forteresse est protégée à l'extérieur par une tour plus petite que la première et dont j'ignore le nom.

Du côté gauche s'étend un vaste enclos qui renferme le temple et diverses maisons de la mission protestante.

L'extérieur de cet édifice est très-beau de construction; mais, comme style d'architecture, il est sévère et froid. Il suffit de le voir pour deviner presque son usage. Il lui manque cette vie, ce souffle poétique qui fait le charme de nos églises. Le protestantisme est peu propice à l'inspiration.

On ne peut traverser le quartier des Arméniens sans reporter ses souvenirs vers les magnifiques pages de poésies composées par le roi-prophète. C'est sur le mont Sion qu'ont retenti les accents de David, ses échos ont transmis au monde les notes sublimes d'une harpe inspirée par la douleur et le repentir.

A quelque distance de la forteresse est un couvent de Syriens, dans l'ancienne chapelle St-Marc. Les Syriens sont au nombre de vingt seulement, et tout annonce dans l'intérieur de leur temple qu'ils ne sont pas riches. A part quelques marqueteries qui ornent une porte, le reste de l'édifice est fort simple.

Ses murs sont garnis de petits carrés de faïence vernissée, qui lui donnent assez l'air d'un magasin de poterie.

Au couvent des Syriens succède celui des Arméniens. Tout y respire le luxe et l'opulence. L'emplacement considérable qu'il occupe a permis de lui donner tous les développements convenables de beauté, de solidité, et de salubrité.

On traverse successivement plusieurs cours ornées d'arceaux et ombragées d'arbres magnifiques. C'est là que demeure le patriarche arménien. Quelle différence de confortable entre son existence et celle de Mgr Valerga. Dans le patriarchat latin tout est petit, resserré, incommode; ici, au contraire, tout est d'un grandiose surprenant. De vastes salles d'attente et de réception précédées par des pas-perdus plus vastes encore, meublés avec recherche. Voilà ce que l'on y remarque.

Le patriarche, vieillard respectable du reste, en fait les honneurs avec aisance et dignité.

L'église des Arméniens est belle tant par la grâce et l'élévation de sa coupole que par la richesse de ses ornements. Les dorures et les incrustations y abondent. A gauche en entrant se trouve une petite chapelle bâtie sur le lieu même où fut faite, par ordre d'Hérode Agrippa, la décapitation de saint Jacques-le-Majeur,

auquel l'église est dédiée. On m'a même assuré que la tête du saint y est précieusement conservée. La porte de cette chapelle est un véritable chef-d'œuvre pour le fini du travail et le goût exquis des arabesques qui y figurent. Les incrustations sont en nacre sur fond de corne d'Irlande. Je recommande cette porte aux amateurs d'objets d'art.

De l'autre côté de la rue est le couvent des Arméniennes. Le seul couvent de femmes dans Jérusalem. Il est bâti sur le sol même que recouvrait jadis la maison d'Anne le Grand-Prêtre.

En sortant du couvent arménien, on aperçoit une magnifique construction qui n'est pas encore terminée et qui doit, m'a-t-on dit, servir d'hospice aux étrangers de la même religion. On retrouve dans l'ensemble de ce vaste bâtiment tout le goût des architectes arméniens et toute la fortune dont ils peuvent disposer pour le satisfaire. Rien n'égalera la beauté et la position de cet hospice, pas même celui des Grecs que l'on construit au nord du Saint-Sépulcre.

Le couvent est à deux pas de la porte de David, à laquelle j'arrivai par une rue étroite et déserte où je ne rencontrai qu'un Arabe à mauvaise mine, qui ne me rassura pas trop; il me laissa cependant passer sans encombre.

Me voici au quartier des Lépreux : il est adossé à

la partie de rempart qui se prolonge derrière la porte de David en descendant vers la vallée de Josaphat. Ma plume est impuissante à retracer toutes les impressions qui m'attendaient dans ce lieu de douleur et de misère. Je me rappelai cette scène si touchante à la fois et si triste du lépreux de la cité d'Aaoste, que tout le monde a lue, et je m'arrêtai un instant pensif pour contempler le pénible spectacle de cette petite poignée d'êtres, couverts d'un mal qui les ronge et à jamais séparés de la société.

J'osai à peine m'avancer des misérables demeures qu'ils habitent, tant je craignais que l'air qui les entoure ne me fût pernicieux. Ce sont tout au plus de petites huttes adossées au rempart et donnant sur la rue qui mène de la porte de David au quartier des Bazars et à celui des Juifs. Il n'y a sur la voie publique absolument aucune ouverture, probablement pour qu'il ne prenne pas aux lépreux la fantaisie de sortir. Ces malheureux sont enfermés là dans une douzaine de compartiments, vivant pêle-mêle et s'alliant entre eux.

Au-delà du mur j'aperçus un homme jeune encore dont la figure était dévorée par une plaie énorme. Ses traits étaient contractés; tout annonçait en lui une souffrance horrible. Mes oreilles furent aussi frappées de quelques cris arrachés par la douleur. Quand

je franchis la rue, l'infortuné jeta sur moi un regard si étrange qu'il m'inspira de la frayeur.

Je voyais pour la première fois un lépreux. Je ne croyais plus à cette maladie qui au moyen-âge portait le nom de ladrerie et a exercé tant de ravages; aussi je fus surpris quand mes yeux en rencontrèrent une victime. Ce qu'il y a de plus affligeant dans ce spectacle, c'est de penser que ces malheureux se marient dans un tel état, et que leurs enfants sont condamnés pour la vie à la plus affreuse des existences.

Je regagnai, en rentrant dans le centre de la ville, la rue dite du Patriarche ou des Bains-du-Patriarche, qui traverse celle de Jaffa. La piscine d'Ezéchias est la seule chose remarquable à y voir. Elle est très-rapprochée du Saint-Sépulcre et complètement entourée de maisons qui, pendant l'hiver et à la saison des pluies, paraissent être sur les bords d'un lac. Je la vis de l'intérieur d'un café turc; mais elle était complètement à sec et je n'y distinguai qu'une quantité innombrable de petits crapauds qui s'agitaient dans tous les sens.

A quelque distance de la piscine est un couvent cophte d'une extrême pauvreté, qui a pour vis-à-vis le couvent des Grecs, aussi riche lui-même que son voisin l'est peu. Ce dernier est dédié à saint Constantin.

Enfin, les consulats sont situés dans la ville basse, au-delà de la porte de Damas.

Les rues de Jérusalem sont étroites, tortueuses et en pente. Leur pavé est extrêmement glissant et elles sont en outre obstruées de décombres et d'ordures. L'on rencontre de distance en distance quelques chiens de cette fameuse race d'orient qui ne connaît pas de maître et qui n'a n'autres ennemis que les étrangers. Ils ont chacun leurs quartiers. Nous en possédions un tous les jours devant l'hospice de *Casa Nova*, et les bons religieux lui faisaient passer quelques restes. Mais, malheur au premier chien qui se serait hasardé dans ces parages, à l'instant même il eût été dévoré.

Il y a quelque chose d'aussi affligeant à Jérusalem que la saleté et les chiens : ce sont les mendiants. Toute la population se livre à cette profession si commode. Vous n'entendez à vos oreilles que le mot de bakchis (aumône). Vous vous arrêtez devant un édifice ? bakchis; vous entrez quelque part ? bakchis; vous descendez de cheval ? à l'instant même vingt individus vous prennent la bride et vous crient à tue-tête, bakchis ! enfin, vous achetez à un marchand qui souvent, après vous avoir volé et sur le poids et sur la qualité, vous demande encore un bakchis.

Après avoir esquissé rapidement le tableau des dif-

férents lieux que tout voyageur doit visiter dans l'intérieur de la ville; avant d'en explorer les environs, consacrons quelques lignes à ses différentes enceintes. Déjà en discutant sur le mérite de l'authenticité du Saint-Sépulcre, j'ai dit que la première enceinte de la ville était déterminée dans cette direction par la porte Judiciaire. Voici quel était son parcours. De la Tour Hyppicus, la première enceinte se dirigeait à peu près en ligne droite et en descendant le versant oriental du mont Sion, vers le portique occidental du temple de Salomon, et là elle se continuait avec le mur d'enceinte du temple lui-même. Dans la direction du sud, elle longeait le mont Sion l'enfermant à peu près en entier; puis, revenant vers le levant sur les hauteurs d'Ophel, elle allait aboutir en regard du village de de Siloë par une pointe assez longue; et enfin elle se rattachait au portique oriental du temple. Elle comprenait ainsi le mont Sion, le mont Ophel et la moitié du Moriah.

La seconde enceinte commençait à la porte Gennath (ou des Jardins), située vers le milieu du parcours de la tour Hyppicus au mur du temple, de là elle se dirigeait en droite ligne vers le nord, laissant derrière elle la porte Judiciaire, jusqu'à la porte de Damas; puis, contournant le mont Acra, elle venait

se relier à la tour Antonia, sentinelle du prétoire et du palais du gouverneur.

Enfin, la troisième enceinte se dirigeait vers le nord à partir de la porte de Jaffa, et contenait dans sa vaste étendue tout le terrain qui va de la ville actuelle aux tombeaux des rois. Cela ne peut faire l'ombre d'un doute, l'aspect seul des lieux suffit pour en démontrer l'exactitude. On ne marche pendant près d'une heure que sur des débris de constructions semées çà et là d'oliviers. De distance en distance, on retrouve des citernes à sec qui, seules, indiquent bien que ces lieux ont été habités.

L'enceinte actuelle, construite vers le milieu du 16e siècle par Soliman-le-Magnifique, a pris aux trois premières une fraction de leur territoire. Elle laisse en dehors au nord toute la partie qui s'étend de la porte de Damas jusqu'aux tombeaux des rois, en décrivant à peu près un demi-cercle, ne conservant que celle qui va de l'hospice latin à la ligne des bazars; elle a réuni à elle toute la deuxième enceinte aujourd'hui presque déserte; et au midi, elle a abandonné de la première la partie de Sion que domine le Cénacle et la maison de Caïphe ainsi que toute la hauteur d'Ophel.

Ces diverses enceintes de Jérusalem ont eu plusieurs portes dont la plupart n'ont laissé aucune trace, et dont il serait difficile de désigner le lieu.

Celles de l'enceinte actuelle sont au nombre de cinq ; j'en parlerai tout-à-l'heure. Les deux premières enceintes en comptaient onze; les voici :

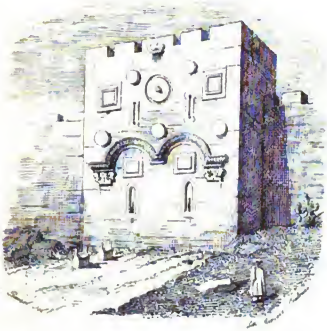
La porte de Gennath ou des Jardins était située à peu près vers le milieu de la ligne de murailles qui reliait la tour Hyppicus au temple. Plus tard elle occupa l'angle formé par la réunion des deux premières enceintes. Son nom est facile à expliquer : tout le quartier sur lequel elle donnait était couvert de jardins entourant le Calvaire, ce qui la fit appeler ainsi.

Après la porte de Gennath, venait la porte Judiciaire, dont l'emplacement est encore aujourd'hui parfaitement constaté. Elle conduisait directement au Golgotha, et c'est par elle que Jésus sortit pour se rendre au lieu du supplice. Entre la porte Judiciaire et celle de Gennath devaient se trouver les deux tours Phazaël et Marianne bâties par Hérode.

La porte d'Hérode était, à ce que l'on croit, à peu près vers le milieu du quartier d'Acra, sur le prolongement de la seconde enceinte qui aboutit de la porte de Damas à l'angle nord-est des murailles.

Sur le côté oriental de l'esplanade de la mosquée, l'on voit encore la belle porte Dorée, par laquelle Jésus-Christ fit son entrée triomphale à Jérusalem. Elle est en face de la porte de la mosquée, comme elle était aussi en face de celle de l'ancien temple. Je me suis

laissé dire que l'arche d'alliance, lorsqu'elle y fut transférée, entra aussi par la porte Dorée.



Les Musulmans l'ont murée avec soin, dans la conviction où ils sont que les chrétiens doivent rentrer à tout jamais à Jérusalem par cette porte. Puissent leurs craintes se réaliser bientôt!

Puis venaient les deux portes des Brebis et de la Vallée, dont les murs actuels, à l'aspect du levant, ne conservent pas la moindre trace.

Au midi, étaient les deux portes des Chevaux et des Eaux que les souvenirs seuls peuvent rappeler.

La porte Sterquiline a eu une importance assez grande pour que, malgré la disparition de la partie de muraille dans laquelle elle se trouvait, on n'ait pu en perdre la trace. Elle était située à peu près au milieu de la ligne qui partait de l'angle du temple et allait vers Siloë. Son nom était aussi porte des Ordures, parce que l'on y jetait les immondices de la ville. Jésus la

traversa en se rendant chez Anne le Grand-Prêtre.

Du côté opposé de l'enceinte, et à peu près en face de la porte Sterquiline, se trouvait la porte de la Fontaine, ainsi appelée parce qu'elle conduisait à celle de Siloë, placée au bas de la montagne.

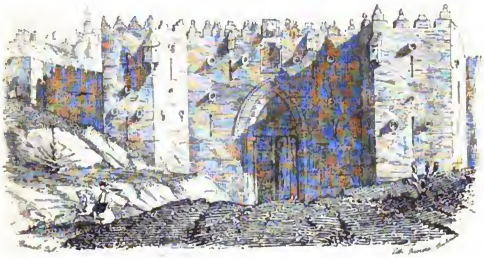
Enfin, à l'extrémité méridionale du mur qui entourait Sion, en face du Cénacle, était la porte des Esséniens ou des Briques.

Les cinq portes de l'enceinte actuelle sont celles de Jaffa, de Damas, de Saint-Etienne, des Maugrebins, et de Sion répondant aux quatre points cardinaux.

Le lecteur a déjà fait connaissance avec la première, car c'est elle que les étrangers aperçoivent d'abord. Son nom arabe est *Bab-el-Chalil* qui signifie l'ami de Dieu. Elle prend le nom de porte de Jaffa, parce que le chemin de cette ville y aboutit; et enfin, on l'appelle aussi des Pèlerins, parce qu'elle donne accès aux voyageurs qui entrent dans Jérusalem. Elle est située au couchant. Pour l'amateur elle n'offre rien de remarquable.

Au nord il n'en est pas de même de la porte de Damas. Il serait difficile de trouver un ensemble aussi complet d'élégance et de force; elle s'ouvre au milieu d'un mur très-élevé, surmonté de crénaux, garni de meurtrières et flanqué de deux grandes tours qui la protègent. Son épaisseur est considérable; elle porte

en arabe le nom de *Bab-el-Amour*, c'est-à-dire porte de la Colonne; autrefois d'Ephraïm ou de *Villa-Fullonis*. Elle est située à l'extrémité du chemin de Naplouse à Damas.



La porte Saint-Etienne est au levant. C'est par elle que l'on sort pour aller dans la vallée de Josaphat et au mont des Oliviers. Son nom arabe est *Bab-Sitti-Marjam* qui veut dire porte de Notre-Dame-Marie, parce qu'elle conduit au tombeau de la Vierge. Elle était aussi appelée porte des Poissons. Les soldats de Nabuchodonosor pénétrèrent de ce côté dans la ville prise après un long siége. Enfin on lui donne aussi le nom de Saint-Etienne, à cause du lieu prétendu de la lapidation de ce saint qui n'en est éloigné que de quelques mètres.

Auprès de l'ancienne église de la Présentation est la porte dite des Maugrebins ou Barbaresques qui conduit au quartier des Arabes de ce nom. Elle s'appelle, en langue du pays, *Bab-el-Mugharibeh.* On ne l'ouvre qu'en automne et en hiver.

Sur la même ligne et plus loin, l'on voit enfin la porte de Sion, *Bab-Isahioun* qui fait communiquer la partie de Sion intérieure et extérieure. Elle s'appelle aussi porte de David. Elle n'a rien de curieux.

Le grand nombre de piscines soit à l'intérieur soit à l'extérieur de la ville, et le nombre plus grand encore de citernes dans les maisons, indique suffisamment que Jérusalem n'est pas très-riche en eau. Pendant trois mois de l'année, en novembre, décembre et janvier, il tombe en Palestine des pluies torrentielles, de véritables contrefaçons du déluge. Cette surabondance d'eau est recueillie avec soin dans de profondes excavations, où elle séjourne ainsi jusqu'à la saison suivante. Aussi il arrive que lorsque les sécheresses sont fortes, lorsqu'il ne pleut pas de neuf mois, comme cela a eu lieu cette année, toutes les citernes sont à sec, et l'eau devient alors d'une rareté extrême. Pendant le séjour de la caravane à Jérusalem, on la vendait jusqu'à une piastre (*) l'outre.

(*) 4 sous et demi. L'outre n'est autre chose qu'une peau de bouc hermétiquement calfeutrée.

La consommation que nous en faisions était considérable, aussi, quoique l'hospice et le couvent eussent des citernes abondantes, la provision commençait à diminuer très-sérieusement. Les rois de Juda et Salomon surtout firent exécuter de grands travaux pour amener l'eau des sources éloignées jusque dans la ville. On retrouve encore près de Bethléem un conduit bâti à cette fin, qui commence aux piscines de Salomon.

Dès notre arrivée à l'hospice de *Casa Nova*, nous avions été assaillis par une nuée de marchands de toutes sortes d'objets confectionnés dans le pays. Ces pauvres gens s'installèrent au milieu de la cour pendant tout notre séjour en Palestine, et dans nos moments de repos, ils venaient jusqu'aux cellules pour étaler leurs marchandises. J'ajoute qu'avec nous ils firent de fort bonnes affaires; ce qui se paie habituellement deux piastres, en valait six pour nous, et encore aurait-on dit qu'ils le faisaient par faveur. Mais il faut bien que ces malheureux vivent; le passage des pèlerins est leur seule ressource; seulement tous ceux qui vont à Jérusalem ne sont pas riches, et alors les achats sont très-réduits. On n'admet dans l'intérieur du couvent que les marchands catholiques; ils s'empressent tous de le faire savoir, de peur qu'on ne les prenne pour des juifs, ce qui leur enlèverait au moins cinquante

pour cent de leur considération.

L'un de ces marchands, bon homme à la mine souffrante et amaigrie, m'avait, à ce qu'il paraît, trouvé de bonne composition. Aussi, dès qu'il m'apercevait sur la dernière marche de l'escalier qui conduit dans la cour, il accourait à moi, en me disant : *Signor, signor bono*, et il me montrait sa marchandise. Je résistai bien quelque temps, mais enfin, vaincu par son air piteux, je me décidai et je fis quelques achats. Il me dit qu'il était bien malheureux et qu'il avait grand besoin de vendre.

— Vous avez l'air malade, mon pauvre ami, lui dis-je.

— Oui, Monsieur, me répondit-il, depuis bientôt deux hivers mon corps s'en va; le chagrin m'a tué.

— Vous avez donc éprouvé de bien grands malheurs?

— Oh! oui, Monsieur, mais maintenant je me suis résigné; c'est un châtiment de Dieu, et je le subis de mon mieux.

— Peut-être ce que vous attribuez à la vengeance divine, n'est-il que le résultat d'une maladie purement accidentelle.

— Pour cela, je ne puis me tromper, voyez-vous, il est des remords dans la vie qui ne laissent pas de doute; vous allez facilement le comprendre.

Quoique vous me voyiez bien décrépit, je suis pourtant encore jeune. L'âge que j'ai, je ne saurais le dire au juste, mais je crois n'avoir pas encore vu plus de quarante saisons de pluies. Il y a deux ans à peine, j'étais bien portant et valide, et je pouvais parfaitement travailler pour subvenir à l'existence de ma famille ; mais je préférais mendier pendant le jour et passer une partie de mon temps avec le chibouk dans les cafés. Un jour, j'allai voir une personne que je ne puis nommer et qui me donnait des secours. Monsieur, lui dis-je, les ressources que vous me fournissez ne me suffisent plus pour vivre; je viens vous proposer de les augmenter, sinon je me livre aux protestants, qui me garantissent une somme plus considérable : choisissez. Après une vive morale que m'adressa mon bienfaiteur, il me dit de réfléchir à l'apostasie que j'allais commettre, que pour lui, il trouvait les secours suffisants, et que, du reste, il ne pouvait les augmenter. Je sortis sur ce refus. Deux jours après, j'abjurais ma religion; je vendais mon âme pour une piastre par jour de plus que je n'en recevais auparavant.

J'avais ma femme et trois petits enfants. Pour s'assurer le pain ils suivirent mon exemple; mais le premier jour que la malheureuse se rendit aux exercices du culte pour faire preuve de sa sincérité, en rentrant

chez moi elle tomba morte sur le seuil de la maison. Deux jours après, deux de mes enfants furent atteints de maladies graves, et à quelques heures de distance l'un de l'autre, ils moururent. Enfin, le troisième, âgé de sept ans à peine, est complètement aveugle aujourd'hui.

Frappé de ces malheurs si imprévus et si rapides, je luttai un instant contre l'amour-propre qui me dominait ; mais enfin, accablé moi-même par une langueur et une tristesse qui depuis deux ans me minent sourdement, je rentrai dans le sein de l'Eglise, et maintenant je me livre au travail pour subvenir à mes besoins et à ceux de mon fils, et expier la double apostasie dont je me suis rendu coupable.

Depuis que je reçus cette confidence, le pauvre marchand arabe eut plus régulièrement ma pratique, et chaque jour je ne manquai pas de faire l'acquisition de quelque petit objet.

Lith. Pinard Toulouse.

IX.

JÉRUSALEM.

Excursion hors des murs. — Grotte de Jérémie. — Bezetha, le camp des Croisés. — tombeaux des Rois. — Vallée de Josaphat. — Tombeau de la Vierge. — Mont des oliviers. — Minaret de l'Ascension. — Le Credo. — Coup d'œil de Jérusalem et de ses environs. — Tombeaux d'Absalon, de Josaphat. — S. Jacques-le-Mineur et Zacharie. — Siloë. — Fontaine de la Sainte-Vierge. — Piscine de Siloë. — Haceldama. — Le Cénacle. — Lieu présumé de la mort de Marie. — Souvenir de M. de Coëtlosquet. — Tombeau de David. — Vallée de la Géhenne. — Vallée de Gihon. — Tours de Gaza. — Tombeaux des Juges. — Jérusalem et les Croisés.

L'enceinte de Jérusalem n'offre au visiteur qu'une ligne de murailles de plus de 10 mètres d'élévation flanquée de distance en distance de hautes tours carrées, et percée des cinq portes que nous connaissons déjà. Il faut à peu près une heure et demie à pied pour en faire le tour.

Hors de cette enceinte, à un rayon de plusieurs

Digitized by Google

mètres, il est encore des lieux dont les souvenirs méritent de fixer un instant l'attention, et qui font l'objet d'une excursion pleine d'intérêt, parce qu'ils complètent l'idée générale que l'étranger doit avoir de Jérusalem.

En voici le tableau :

En sortant par la porte de Damas, on arrive à quelques pas de la grotte de Jérémie, grande excavation pratiquée dans un monticule dont le sommet domine les remparts. C'est là que le prophète aurait, dit-on, exhalé toute sa tristesse dans les lamentations que le monde entier connaît ; c'est là qu'il a pleuré sur la ville infidèle.

La petite ouverture pratiquée à côté passe pour avoir été le tombeau d'Alexande-Jannée, roi des Juifs.

Tout autour sont de petits mausolées de derviches musulmans.

Ce lieu est sous la garde d'un santon (*) qui en ouvre l'entrée grâce à un tribut. Aucun document sérieux n'en garantit l'identité.

Sur le haut du monticule l'œil découvre une plateforme assez étendue qu'a occupée le camp des croisés. Cet emplacement s'appelait Bezetha; il est aujourd'hui couvert de ruines attestant suffisamment que la ville,

(*) Le santon est un solitaire que les mahométans entourent d'un très-grand respect.

sous Agrippa, s'étendait de beaucoup au-delà de ses murs actuels.

A une demi-heure de distance en droite ligne de la porte de Damas sont les tombeaux des rois *Kubûr-el-Mulûk*.

Deux grandes fondrières d'une profondeur considérable s'ouvrent sous les pas du voyageur sans qu'il ait pu les apercevoir à une certaine distance. C'est par là qu'il faut s'engager pour arriver aux chambres sépulcrales dont elles étaient les vastes cours.

La première de ces excavations, au fond de laquelle paraît encore l'orifice d'une citerne, communique avec la seconde beaucoup plus grande et taillée comme elle dans le roc, par un arceau très-bas et dont l'entrée est peu commode. Quand on l'a franchi, on a devant soi une immense ouverture carrée surmontée d'une corniche dont les ornements, quoique bien endommagés par le temps, sont encore assez reconnaissables pour qu'on puisse leur attribuer un caractère et fixer leur origine. Plusieurs voyageurs pensent que le monument appartient à l'ordre dorique.

Quelques câpriers sauvages ont jeté leurs racines aventureuses dans les gerçures des rochers et ajoutent encore à la décoration de ce portique qui donne accès dans un vestibule très-élevé. Vers sa partie inférieure gauche est une porte étroite et basse que l'on ne peut

franchir que plié en deux, et même avec peine; elle est obstruée par d'énormes quartiers de roc.

L'on arrive ainsi à une première chambre sépulcrale dans laquelle des torches sont indispensables pour s'orienter. A leur lueur incertaine, on distingue sur trois faces d'un carré des niches au nombre de trois sur chaque face, de la longueur d'un corps ordinaire, et disposées de façon que les pieds fussent tournés vers l'entrée. La niche du milieu de chaque face pouvait contenir deux corps séparés par une gouttière. Quelques niches ont à leur extrémité une petite chambre carrée.

Ces tombeaux servaient à des familles entières, et leur disposition l'indique suffisamment. La niche du milieu de chaque face, qui pouvait contenir deux corps, était sans doute destinée au père et à la mère, et les autres latérales à leurs enfants.

A droite, en entrant dans cette première chambre sépulcrale et sur le même côté que l'ouverture extérieure, un grand trou existe, qui conduit par une pente extrêmement glissante dans une seconde chambre. Celle-ci porte en elle un caractère tout particulier : elle est en voûte, et sur chacune de ses faces, à l'exception de celle par laquelle on entre, est tracé un demi-cercle de 40 centimètres à peu près de profondeur; l'axe de ce demi-cercle est à 1 mètre 30 cent. au-dessus du

sol et forme un plan horizontal, sur lequel les corps étaient déposés. La chambre n'en pouvait contenir que trois, et elle était réservée aux chefs les plus élevés de la famille.

Ces derniers détails sont précieux en ce qu'il est facile, après les avoir lus, de se faire une idée exacte de la forme du tombeau du Seigneur, destiné à un homme riche et puissant.

Les tombeaux ou grottes royales sont généralement attribués aux rois hérodiens ; non que ces rois y aient été ensevelis, car les traditions nous les montrent dispersés après leur mort, mais parce qu'ils les avaient fait construire pour eux-mêmes.

Vers le nord et à peu de distance, on retrouve les ruines du tombeau de Simon le Juste et de la tour de l'Angle, situés l'un et l'autre sur la limite de la muraille d'Agrippa.

Un peu plus à droite, la vallée de Josaphat s'incline vers le lit du torrent de Cédron, que je suivis jusques à la hauteur de la porte Saint-Etienne. Le torrent de Cédron prend naissance au haut de la vallée et va se jeter dans la mer Morte. Il est complètement à sec pendant les trois-quarts de l'année, et pendant l'hiver il roule dans son lit les eaux pluviales qui lui arrivent des hauteurs voisines.

Au nord de la ville, la vallée a toute sa largeur; elle

se rétrécit au levant et finit par n'être guère plus étendue que le lit du torrent lui-même. Le long du sentier qui la traverse en sortant par la porte S.-Etienne et à moitié hauteur, on remarque une grande pierre placée sur le lieu prétendu de la lapidation de S. Etienne. Cette tradition ne m'a pas été donnée comme certaine. Il paraîtrait étrange, en effet, que la foi chrétienne qui a entouré de respect et marqué par des édifices des lieux dont les souvenirs n'ont quelquefois qu'une importance secondaire, n'ait indiqué que par une pierre la place du martyre de l'un de ses plus grands saints.

A côté de la grotte de l'Agonie s'élève, sur un grand pan de mur, un arceau gothique soutenu par deux colonnes corinthiennes qui en renferme un second soutenu aussi par deux colonnes, puis un troisième surmonté d'une espèce de fronton carré sans ornement. Au-dessous de ce dernier arceau s'ouvre la porte d'entrée du monument que la façade fait assez reconnaître; c'est le tombeau de la Vierge. A gauche, en descendant, on retrouve le tombeau de saint Joseph, à droite celui de Joachim et de sainte Anne, et au bas des degrés le sépulcre où la Mère du Fils de Dieu fut ensevelie.

Ces sépulcres sont taillés dans le roc, selon l'usage. Ils appartiennent aujourd'hui à tous, excepté aux ca-

tholiques qui en ont été dépossédés. Une église s'élevait au-dessus de la voûte actuelle, mais elle a été complètement détruite.

La tradition attachée à ce lieu n'est pas exempte de controverse, pour ce qui concerne au moins la sépulture de la Vierge.

Plusieurs auteurs pensent, d'après certains écrits des Pères du concile d'Éphèse, que la mère du Christ est morte dans cette ville et qu'elle y reçut les derniers honneurs. D'autres, au contraire, prétendent qu'elle rendit le dernier soupir sur le mont Sion à quelques pas de la maison de Caïphe, et qu'elle fut transportée dans le tombeau de sa famille, dont la demeure, comme on l'a vu, en était très-rapprochée; disons que cette seconde tradition est la plus générale.

Le tombeau est entouré d'une enceinte de murs qui forment une cour carrée à laquelle on arrive en

descendant quatre ou cinq larges degrés. Elle est, tous les matins pendant les offices, encombrée de mendiants qui vous harcellent par leur audace et leurs cris.

Le sentier qui traverse la vallée et le Cédron laisse à gauche le monument dont je viens de parler, et à droite le jardin de Gethsémani, pour remonter le versant occidental de la montagne des Oliviers *Djibel tur*.

A mi-côte à droite, près d'une grande maison, la tradition a placé le lieu où le Christ s'arrêta pour contempler Jérusalem et verser des larmes sur son aveuglement, lorsqu'il fit son entrée dans la ville au milieu de la joie de ses disciples. Du côté opposé et un peu plus sur la hauteur, existent encore les restes d'une ancienne abbaye ; c'est là que sainte Pélagie, la pécheresse d'Antioche, vint expier ses fautes. Enfin, arrivé au sommet, l'on voit l'église de l'Ascension, aujourd'hui convertie en mosquée, et un petit bourg voisin. Le prêtre musulman qui la dessert me permit, à la vue d'un bakchis, de gravir le faîte de son minaret.

Le coup d'œil dont on jouit de ce point élevé est le plus beau, sans contredit, des environs. On a devant soi toute la ville, qui se déroule en entier, resserrée comme dans un cercle de fer par son enceinte de murailles. Sur le premier plan, le vaste emplacement de la mosquée et le temple musulman lui-

même, avec ses colonnes, ses portiques sans nombre, sa vaste coupole et son croissant doré qu'éclairent ces mêmes rayons dont les reflets, il y a huit siècles à peine, au même lieu faisaient briller la croix. Puis, au centre, les deux coupoles du Saint-Sépulcre qui semblent se perdre au milieu des minarets et des dômes nombreux des maisons; puis enfin sur la même ligne et tout à l'extrémité opposée, la forteresse du couchant et la tour des Pisans ou d'Hyppicus; et à quelque distance, le groupe de maisons parmi lesquelles se fait remarquer la mosquée du Cénacle.

Les quatre divisions de la ville se distinguent parfaitement, et au seul aspect du tableau, le spectateur peut suivre les mouvements et les progrès de la civilisation au milieu de cet amas de ruines. Toute la partie septentrionale et orientale porte avec elle la physionomie de la tristesse et de la désolation. C'est le génie de Mahomet qui l'habite, c'est l'atmosphère de l'islamisme qui pèse sur elle, c'est, en un mot, le quartier musulman.

L'autre partie, au contraire, respire le mouvement et la vie : ses édifices ont un aspect riant, ses maisons aérées et fraîchement construites, sa position est la plus favorable, et les yeux s'arrêtent avec plaisir sur les grandes constructions des Arméniens et des Grecs. Mais le modeste couvent des Catholiques et la de-

meure plus modeste encore de leur chef, leur échappent; ils paraissent oubliés dans ce désert, comme ils l'ont été longtemps et comme ils le sont trop encore dans le souvenir des peuples d'occident.

L'horizon de ces lieux, théâtre de tant d'événements, où ont apparu tant de peuples, que des siècles entiers peuvent à peine les contenir, est formé au nord par les ruines considérables d'une partie de la ville, semées çà et là de bouquets d'oliviers, qui masquent dans le lointain les hauteurs d'Ephraïm, remontant vers Samarie; puis viennent les versants de la vallée de Thérébinthe sur lesquels serpente le chemin de Jaffa; plus au sud les collines de S.-Jean du Désert et de Bethléem; et enfin vers la dernière partie de ce grand arc de cercle, les montagnes de l'Arabie qui se détachent au loin sur les bords du Jourdain et de la mer Morte, et auxquelles l'œil arrive par une série de mamelons éclairés de teintes indéfinissables.

L'ensemble général de ce panorama est pittoresque par les accidents de terrain innombrables qui le sillonnent, mais d'une grande monotonie, car le regard ne se repose que sur des ruines ou à peu près. Les reflets du paysage éblouissent, mais l'on n'est pas charmé.

J'avais à mes pieds cette fameuse vallée de Josaphat qui doit nous réunir tous sur le seuil de l'éternité. Je la voyais s'élargir au-dessous de moi, se res-

serrer, puis s'élargir encore, enfermant dans ses flancs le torrent de Cédron dont je suivais les capricieuses ondulations à travers les déchirures du rocher. C'était donc là cette vallée dont le nom seul m'a fait plus d'une fois frémir dans mon enfance, parce que son souvenir entraîne avec lui celui du jugement dernier. Je fus surpris de me trouver froid et insensible en la parcourant dans tous ses détails. Ce n'était plus ce caractère d'horreur et d'effroi dont je m'étais plu à rêver souvent; il m'avait toujours paru que rien au monde ne devait être plus grave et plus solennel que le lieu où se tiendrait le tribunal suprême du souverain maître; à vrai dire, je m'étais trompé. La vallée de Josaphat est triste, il faut en convenir, mais de cette tristesse générale qui plane sur toute la Judée. Il est des lieux, même aux environs, qui parlent plus à l'âme et de deuil et de mort. J'en prends à témoin les gorges profondes de Saint-Sabas.

Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la vallée de Josaphat reposent des millions d'hommes depuis que Jérusalem existe, et que l'on n'y marche que sur des débris et sur des sépulcres. Aujourd'hui même les musulmans ensevelissent sur la hauteur au pied des murs de la ville, et les Juifs viennent de toutes les parties du monde pour y retenir une place.

Le sommet de la montagne des Oliviers do-

mine, dans la direction de Béthanie, le mont du Scandale, sur lequel Salomon sacrifiait à ses divinités impures; et en face, le mont du Mauvais-Conseil, où la perte du Fils de Dieu fut résolue, et qui est très-digne de faire pendant au premier.

A côté de la mosquée de l'Ascension dont nous avons parlé est l'enceinte de l'ancienne église de ce nom; il n'en reste que des murs circulaires à moitié détruits, et au centre un petit dôme où l'on montre une pierre portant l'empreinte que l'on assure être celle du pied de Jésus-Christ, quand le Sauveur du monde monta au ciel. A quelque distance de l'église se trouve une caverne dans laquelle les apôtres se réunirent pour composer le symbole. Une citerne existe encore près de ce lieu.

Rentrons dans le fond de la vallée.

Nous voici devant un monument d'une forme bizarre et que le temps a respecté : c'est le tombeau d'Absalon, ou du moins celui

qui lui était destiné, car l'on sait que le fils rebelle fut tué au-delà du Jourdain et enseveli dans une forêt (*II Rois, XVIII*, 17).

Ce monument, destiné à Absalon, fut bâti de son vivant par le fils de David. Il se compose d'un grand carré en maçonnerie ornée de colonnes sur chacun de ses côtés et d'une corniche. Ce carré est surmonté d'une zône cylindrique en pierre que termine une flèche ayant assez la forme d'un cornet renversé.

Quand on s'approche de ce monument on est surpris de la quantité innombrable de petits cailloux qui en couvrent le pied et encombrent l'intérieur. En voici l'explication. Toutes les femmes qui passent dans le fond de la vallée se détournent pour jeter une pierre au tombeau d'Absalon. Quoique ce tombeau soit resté vide, la coutume s'est perpétuée comme s'il ne l'était pas. La mémoire du fils ingrat et rebelle est ainsi à tous les instants maudite.

Le tombeau de Josaphat est presque voisin du précédent. C'est une grande excavation à moitié enfouie et dans laquelle le roi de Juda n'a jamais été déposé.

Plus loin, l'on remarque la crypte taillée aussi dans le roc, et à une certaine hauteur, qui porte le nom de tombeau de Saint-Jacques-le-Mineur. De loin, les colonnes qui soutiennent le frontispice figurent le portique d'un temple grec.

Le tombeau de Zacharie vient immédiatement après. Il ressemble un peu par sa forme au tombeau d'Absalon ; il est surmonté d'une pyramide dont la base est très-élargie.

On voit ensuite une quantité innombrable d'autres tombeaux dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

A deux pas de ces sépulcres s'élève sur le plan incliné de la montagne le village de Siloë (*Kafr-Silwân*), dont les maisons sont tellement adhérentes au rocher que l'on est à se demander si elles ne sont pas taillées dans le rocher même : on dirait une ruche d'abeilles.

De l'autre côté du torrent, coule la fontaine de la Sainte-Vierge, ainsi appelée parce que selon la tra-

dition Marie y venait puiser de l'eau. Les habitants du pays l'appellent aussi fontaine du Dragon, à cause de son intermittence : ils croient qu'un dragon caché dans la sein de la terre d'où elle surgit, produit ses irrégularités. On arrive à la source, constamment bourbeuse, par une vingtaine de marches sur les quelles il faut prendre garde de ne pas glisser et rouler au fond. Les femmes du village viennent y laver le linge quand l'eau est assez élevée dans le bassin. Elle alimente la piscine de Siloë, située à l'angle de jonction des deux vallées de Josaphat et de la Géhenne, en fournissant l'eau par un canal souterrain à la fontaine du même nom.

La piscine de Siloë est remarquable par le souvenir du miracle de l'aveugle-né. Je pus descendre à peu près jusques aux deux tiers de sa profondeur, en partie comblée aujourd'hui, et où croissent quelques arbres.

Tout-à-fait à l'angle de jonction des deux vallées apparaissent encore les restes d'une ancienne piscine, et entre les deux on voit un arbre que l'on croit planté sur le lieu où le prophète Isaïe subit le dernier supplice sous le règne de l'impie Manassé.

Sur le versant opposé, en traversant la vallée de la Géhenne, on retrouve les traces du tombeau du grand-prêtre Anne, au milieu d'une quantité consi-

dérable d'autres, et au-dessus s'étend le champ du Sang (*Haceldama*), appartenant aux Arméniens. Il est jonché de débris de poterie. Ces débris rappellent ceux qui existaient à l'époque de l'acquisition du champ du potier dont parle l'Evangile, avec les 30 deniers de Judas. Il en est de ces débris comme de tous ceux que l'on voit aux environs de la ville. Ne sait-on pas d'ailleurs que ce champ fut entouré de murs et que sur le sol fut élevée une église qui n'existe plus?

Nous sommes ici à l'endroit de la vallée appelé autrefois *Topheth*, qui rappelle les terribles prédictions de Jérémie, inspirées au saint prophète par le spectacle de toutes les horreurs que les Juifs y commirent en l'honneur du dieu Moloch.

Laissons la vallée de la Géhenne, dans laquelle nous redescendrons tout-à-l'heure, pour remonter la petite vallée de Tyropœon, entre Ophel et Sion, et longeant la partie des murs qui limite la ville au midi; arrivons au Cénacle. Mais avant je m'arrêterai quelques instants pour contempler le plus joli site de Jérusalem, celui de la mosquée *El-Aksa*, ancienne église de la Présentation de la Vierge. Rien n'est gracieux comme ce petit coin du tableau : des remparts, un palmier, une mosquée, et pardessus tout cela un ciel d'Orient.

J'arrive au Cénacle. La chaleur commence à se

faire sentir, et je suis obligé de marcher au milieu de décombres et de monceaux de cendres que de toutes les parties de la ville on apporte aux pieds des remparts.

Je n'ai pour m'abriter et recueillir mes souvenirs, avant de pénétrer dans ce groupe de maisons où tant de faits se sont accomplis, qu'un maigre olivier dont l'ombre peut à peine me préserver de l'ardeur du soleil. Sous mes yeux s'élève cette mosquée qui était autrefois un temple catholique, et qui appartenait aux Franciscains; je vois ce lieu où a été institué l'Eucharistie et où J.-C., après s'être montré le jour de sa résurrection à ses disciples, leur apparut de nouveau huit jours plus tard; ce lieu, témoin de l'incrédulité de Thomas et de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, comme aussi de plusieurs autres épisodes de la vie des disciples du Fils de Dieu.

Arrivé sur le seuil de la mosquée, je trouvai deux ou trois petits arabes qui comprenant mon désir barricadèrent la porte au plus vite. Mon guide s'empressa d'intervenir, et de leur annoncer que je saurais payer leur complaisance; cette précaution oratoire produisit son effet et à l'instant même je vis se rouvrir un des battants, puis l'autre et je pénétrai bientôt dans une cour jusqu'au pied d'un escalier vers lequel l'un d'eux me conduisit. Là encore, avant de me laisser mettre le

pied sur la première marche, le petit drôle recommença sa pantomime et se posant fièrement sur la pierre il me barra le passage. Je voulus le franchir, mais ses cris devinrent tellement forts qu'un homme respectable et par son âge et par sa mise vint sur les lieux, et après avoir rudement tiré l'oreille à mon opiniatre adversaire lui dit quelques mots qui me laissèrent le champ libre.

La chapelle bâtie par les croisés, là où s'élevait autrefois le Cénacle, est toute petite, elle est divisée en deux par des piliers qui soutiennent sa voûte. L'on n'y voit plus comme indice de son origine qu'un agneau assez grossièrement sculpté, fixé à une clef de voûte de l'édifice. A côté de ce signe tout mystique et tout chrétien, doux symbole de l'amour du fils de Dieu, on est peiné de rencontrer les traces d'un culte de barbarie et d'avilissement.

Après avoir satisfait la cupidité du gardien de la mosquée je saluai en passant la maison où la Sainte Vierge à vécu après la Pentecôte et où quelques auteurs croient qu'elle est morte. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à quelque distance de la maison de Caïphe dont j'ai déjà parlé, on distingue sur un petit mur trois croix chacune pour les communions Catholique, Grecque, Arménienne, qui indiquent le lieu où la mère du Sauveur a cessé de vivre. En parlant du tombeau de la

vallée de Josaphat j'ai fait connaître les opinions émises à l'égard de cette mort.

Ce petit mur sert en partie de clôture aux cimetières Grec et Catholique. On voit çà et là quelques tombes récemment construites. Je pus m'incliner avec respect sur une pierre où je venais de lire un nom français. M. le comte de Coëtlosquet, vieillard presque septuagénaire, après avoir assisté aux luttes parlementaires de la révolution était venu retremper son âme au milieu des plus pieux et des plus touchants souvenirs, mais une grave maladie l'a enlvé en quelques jours. Il a été enseveli à Jérusalem avec toute la pompe due à son rang élevé et et à ses éminentes vertus. Mon guide me dit l'avoir accompagné quelquefois dans ses excursions.

Sur le mont Sion on montre encore la caverne où saint Pierre pleura amèrement sa faute, quand il eut par trois fois renié son divin maître, et à quelques pas de là le tombeau de David. Il n'y a plus aujourd'hui en ce dernier lieu qu'une pierre qui le recouvre sous laquelle personne ne pénètre, pas même les Musulmans, qui ont pour lui une grande vénération. Il paraît cependant que le tombeau est à peu près comblé; on ne l'ouvre, m'a-t-on assuré, qu'une fois l'an pour jeter dans le sépulcre les présents que le Sultan envoie de sa capitale.

Je terminai ici ma course sur la partie extérieure

du mont Sion; je redescendis dans la vallée de la Géhenne, pour y continuer mes explorations.

En remontant et suivant la route où je l'ai laissée, on parvient à une grande piscine appelée piscine inférieure, qui a environ 180 mètres de long sur 70 de large. Elle a été souvent appelée Bethsabée, mais par erreur. Un ancien aqueduc construit sous Ponce Pilate la domine; il amène l'eau des piscines de Salomon près de Bethléem jusques au temple de Salomon. Cet aqueduc arrive à la vallée en contournant la montagne du Mauvais-Conseil. Entre cet aqueduc et le sommet de la montagne, les Grecs possèdent une petite chapelle dédiée à saint Georges, au milieu des ruines d'un hameau.

Arrivée à la hauteur de la porte de Jaffa, la vallée prend le nom de vallée de *Gihon*, ou vallée de Grâce; et la partie de la ville qui la domine celui de Tours de Gaza. Au fond de cette petite vallée s'ouvre un vaste réservoir appelé l'étang des serpents ou piscine de Gihon; c'est là que Salomon a été sacré roi.

Les tombeaux d'Hérode Agrippa sont tout à côté.

Pour terminer notre course hors des murs de Jérusalem, arrivons à une distance de deux heures environ dans la direction du nord-ouest. Après avoir traversé le chemin de Jaffa, nous trouvons les tombeaux des Juges. Ce n'est pas que les juges d'Israël aient été ensevelis dans

ces monuments, mais ils leur étaient destinés. Voici en peu de mots leur disposition; elle diffère essentiellement de celle des tombeaux des rois.

Dans une chambre sépulcrale, à laquelle conduit un petit vestibule orné d'un frontispice élégamment sculpté, de nombreuses ouvertures sont symétriquement disposées sur trois faces d'un carré. Celles du rang supérieur correspondent à l'intervalle que laissent entr'elles celles du rang inférieur. Ces dernières sont au nombre de trois, celles du rang supérieur au nombre de quatre. Les corps devaient y être déposés de la même manière que dans les tombeaux des rois.

Enfin, en revenant vers la ville, les derniers débris dont le sol porte encore la trace sont ceux de la tour Pséphina et de la tour des Femmes, situées sur la ligne de la troisième enceinte

Je rentrai, après cette excursion longue et pénible, par la porte de Damas qui m'avait vu sortir au lever du jour.

Je ne veux pas quitter les environs de Jérusalem sans dire un mot des croisés qui ont joué un rôle si important dans la destinée de cette ville. L'histoire de la prise de la cité sainte est trop connue sous son côté froid et sévère, et sous son point de vue poétique, pour que je revienne sur les faits qui l'ont signalée. Je me

bornerai seulement à faire connaître quelles étaient les dispositions des assiégeants par rapport à la ville.

D'après la situation de Jérusalem, il est facile de voir que pour des troupes armées comme elles étaient au moyen-âge, les points les plus favorables à l'assaut étaient ceux qui s'étendaient de la porte de Jaffa à l'angle nord-est des fortifications. Dans tout cet espace, en effet, les croisés étaient ou de plein pied avec les remparts, ou même en plusieurs endroits ils les dominaient entièrement, ce qui leur donnait un avantage immense. Un autre point vulnérable était tout le côté du mont Sion, par le même motif.

Aussi, les assiégeants établirent-ils leur camp sur ce plateau Bezetha, qui était autrefois renfermé dans la troisième enceinte, et une de leurs divisions commandée par Raymond comte de Toulouse, occupait le mont Sion. Godefroy de Bouillon était campé entre la porte de Damas et l'angle nord-est, et Tancrède entre la forteresse Goliath et la porte de Damas. Tout autour de cette dernière surtout, la colline s'élève presque à la hauteur des murs. Ce fut en cet endroit que Godefroy de Bouillon s'élança le premier sur les remparts.

Au reste, cette tactique des croisés n'était pas nouvelle. La nature même des lieux l'indiquait, et nous la voyons adoptée par Titus et par Pompée. Titus

avait établi son camp sur tout l'emplacement qui entoure les tombeaux des Juges, en longeant le chemin de Jaffa. — Pompée avait occupé le mont du Mauvais Conseil.

Le lecteur connaît maintenant dans ses plus petits détails tous les lieux de Jérusalem où l'on peut évoquer des souvenirs. J'ai cherché, dans ma narration, à être le plus concis possible, évitant avec soin de la prolonger par des citations de textes et d'auteurs multipliés, sans cependant vouloir rien diminuer de leur intérêt et de leur autorité : c'est un récit de mes impressions que j'ai surtout voulu reproduire, et non un précis historique.

Digitized by Google

X.

JÉRUSALEM.

Sa population. — Les Musulmans. — Deux catégories : les Arabes et les Turcs. — Trois races d'Arabes : leur physionomie, leur caractère, leur vie. — La femme arabe à Jérusalem. — La famille. — Conséquences de la polygamie. — Les Grecs : diversité de communion entr'eux, leurs rapports avec la religion catholique, leur esprit, leur situation dans la question d'Orient. — Les Juifs, les Arméniens, les Protestants : leur mission à Jérusalem. — Les Catholiques : leur pauvreté, leur indifférence. — Sœurs de Saint-Joseph : leurs œuvres. — Société de Saint-Vincent-de-Paul : son rôle. — Souvenir à Mgr Valerga. — Réception des cinq Chevaliers du Saint-Sépulcre.

Après les ruines mortes de Jérusalem, jetons un coup d'œil sur ses ruines vivantes; je veux parler de sa population.

Quoique à l'aspect de ses différentes enceintes cela puisse paraître exagéré, la population de Jérusalem dans l'antiquité a été fort considérable. L'historien Josèphe, qui écrivait quelques années après la mort de

Jésus-Christ, parle, dans un de ses ouvrages, de 150,000 âmes au temps d'Alexandre-le-Grand, et des documents postérieurs portent à croire que ce chiffre a été plus tard dépassé de beaucoup. Il faut pour cela se rappeler que Jérusalem a toujours été le centre d'une population flottante fort grande, par le concours immense de pèlerins et de religieux qui s'y donnaient rendez-vous.

L'enceinte actuelle renferme à peine 18,000 habitants, dont le tiers environ musulman, 2000 Grecs, 1000 catholiques, 400 Arméniens, 100 Cophtes, quelques Syriens et Abyssiniens, 8000 Juifs, 60 protestants, et un bataillon de troupes turques.

L'administration militaire et civile est confiée à un pacha, et la justice à un kadi. C'est le rouage gouvernemental réduit à sa plus simple expression; le pacha remplit les fonctions de préfet et de maire; le kadi juge au criminel comme au civil. Il est inutile de dire que ce tribunal ne connaît pas de codes. En cas d'appel, il faut recourir au Mollah, dont le siége est au chef-lieu de la province. La police est faite par les soldats de la garnison, qui parcourent la ville la nuit en patrouilles; mais le jour on peut y être impunément dévalisé.

Les mahométans de Jérusalem sont tous Arabes. Il n'y a de Turcs que les soldats et les fonctionnaires.

Les Arabes se divisent en trois races : les Maugrebins, les Arabes et les Osmanlis, qui diffèrent et par leur type et par leurs croyances religieuses. Les Arabes eux-mêmes se subdivisent en Arabes et en Bédouins ou habitants du désert. Le caractère de ces derniers est parfaitement tranché, il est facile de les reconnaître à leur teint basané, à leur fière attitude et à leur étoffe serrée autour du front par une corde. Même dans l'intérieur de la ville, ils ne marchent jamais sans leurs pistolets à la ceinture et un long fusil sur l'épaule. Il est d'usage, du reste, et c'est même une nécessité pour les étrangers, d'avoir toujours avec soi quelque arme ostensible. Avec cela, chez de pareilles populations, on est sûr d'inspirer du respect.

Il est deux choses qui doivent surtout rassurer la confiance des étrangers à Jérusalem et dans les environs, la première c'est que chez les Arabes le nom de Franc inspire une espèce de crainte qui souvent paralyse leurs coupables intentions. Ils savent que les Francs sont braves et que le danger ne les effraie point. Aussi, une poignée de Français tiendrait-elle en échec un nombre double d'Arabes, et c'est en grande partie à cela que les voyageurs français doivent de n'être pas attaqués aussi fréquemment que les Grecs et les autres pèlerins qui traversent la Palestine. La seconde

raison, est le mauvais état de leurs armes et la grossièreté de leurs munitions.

Ces fusils et ces pistolets, que l'on regarde avec curiosité à cause de leurs incrustations d'argent et de leur forme, ne valent en général absolument rien.

Il n'est pas rare de voir les Arabes manquer leur but 9 fois sur 10. Ce n'est pas faute d'habileté et de coup d'œil; mais leur fusil fait long feu presque toujours et souvent même il part à travers le visage. J'ai été témoin de ce dernier fait. La poudre dont ils se servent est aussi grosse que du sable, elle ne pénètre pas aisément dans la lumière et l'étincelle produite par la pierre ne peut l'embraser.

Un fait assez étrange et qui peut donner une idée exacte de l'ignorance des Arabes en matière de munitions, se produisit pendant notre séjour sur les bords de la fontaine d'Elisée, dans le désert de Jéricho. Un de nos compagnons aperçut un oiseau-mouche sur le sommet d'un saule; l'ajuster et le tuer fut pour lui l'affaire d'une seconde. Mais au moment où il le relevait, un des Bédouins de notre escorte vint avec empressement considérer le petit oiseau, ne pouvant se rendre compte de la manière dont il avait été tué. Il ne comprenait pas qu'une balle eût atteint un objet aussi petit, et son étonnement augmenta encore lorsque le tireur lui eut mis dans

la main quelques grains de plomb. Ce projectile lui était entièrement inconnu.

Les Arabes sont en général de beaux hommes et leur extérieur porte encore les traces de cette ancienne fierté qui a dégénéré beaucoup chez ceux qui habitent la ville, mais dont le prestige est encore tout entier, et se traduit dans tous les mouvements de l'habitant du désert.

L'un et l'autre sont d'une sobriété extraordinaire; ils mangent peu de viande; leur nourriture se compose en général de pastèques et de fruits du pays; le tabac et le café forment leur plus grande consommation. L'Arabe, au désert ou dans la ville, a toujours du matin au soir le narguileh ou le chibouck à sa disposition, et il prend le café au moins toutes les heures. C'est là sa seule occupation. Il y a bien à Jérusalem des mahométans industriels, mais ils sont rares; la majeure partie des marchands sont juifs. Leurs moyens d'existence consistent dans les loyers excessifs qu'ils retirent des maisons et dans les tributs qu'ils exigent des établissements religieux, mais beaucoup ne vivent que d'aumônes. L'ignorance la plus complète est leur privilége; ils regardent avec mépris tout ce qui touche de près à la civilisation, et l'on ne s'occupe chez eux que des choses les plus indispensables à la vie.

La femme, qui est dans presque toutes les nations le principal ornement de la société, en est pour ainsi dire le rebut à Jérusalem. Je ne parle pas encore de sa position dans la famille et de ses rapports avec le chef de sa maison; ces observations trouveront leur place ailleurs, quand je donnerai un aperçu de Constantinople; je ne m'occupe maintenant que de l'effet que produit cette condition sur l'étranger qui arrive à Jérusalem.

Enveloppées des pieds à la tête dans une pièce d'étoffe qui n'a aucune forme, le visage complètement voilé, les femmes de Jérusalem se traînent péniblement dans les rues à moitié défaillantes, soit par suite de leur nonchalance naturelle, soit par suite de leurs funestes habitudes. Ajoutez à cela que la plupart sont dans un état de délabrement et de saleté hideux. A quoi donc emploient-elles leur temps pour avoir si peu de soin de leur extérieur? Le voici : à dater du jour de son mariage, une femme arabe ne touche plus ni une aiguille ni un métier. Quand il se fait une déchirure à son vêtement elle ne la répare pas, et elle n'abandonne le vêtement lui-même que quand il est sur le point de tomber en lambeaux. Elle passe la journée entière à fumer le *Narguileh* et à s'endormir dans ses vapeurs enivrantes. Il ne faut pas être étonné de la

quantité de femmes qui mendient à Jérusalem; c'est une conséquence forcée de leur manière de vivre.

La famille, dans cette triste cité, n'existe que de nom, les affections du foyer domestique y sont complètement ignorées. Du reste, son existence n'est pas constatée d'une manière légale, et d'après ce qui m'a été donné comme certain, il n'est tenu à Jérusalem aucune espèce de registre de l'état civil. On naît, on se marie, on meurt, sans que personne ne s'occupe de le constater.

Les conséquences de ce vice d'administration sont odieuses. Le Musulman peut, comme on le sait, prendre jusqu'à quatre femmes légitimes, et autant d'illégitimes que ses moyens lui permettent d'en entretenir. Un arabe convoite-t-il une jeune fille pour en faire son épouse, il l'achète à sa famille et la place dans sa maison; mais lorsque cette femme n'est plus assez belle pour lui plaire, s'il ne peut en entretenir deux à la fois, il renvoie la première et en prend une autre. La malheureuse victime est obligée de vivre de mendicité. Les femmes se marient à douze ou treize ans. Il en résulte qu'à vingt elles sont déjà, avec leurs funestes habitudes, vieilles et décrépites.

Une autre conséquence plus odieuse encore, est l'infanticide. Ce crime est, à ce qu'il paraît, d'autant plus fréquent à Jérusalem, qu'il demeure impuni. Personne ne s'enquiert de la naissance des enfants; aussi,

lorsque dans une maison il naît un pauvre petit être, si le père trouve que sa progéniture est trop nombreuse, il jette le nouveau-né par la fenêtre, et la nuit les chiens le dévorent.

Ce fait hideux n'est pas exagéré, car il s'est passé à Jérusalem la veille de notre arrivée, et il m'a été raconté par des personnes dignes de foi.

A côté de ces désordres, qui tous tiennent et à l'immoralité du Coran à l'endroit du mariage, et au vice d'administration, les Arabes ont quelques bonnes qualités. Je ne parle pas de leur sobriété; elle n'est pour eux d'aucun mérite, puisque l'excès de tabac et de café détruisent à peu près tous les appétits de l'estomac : je citerai seulement leur bonne foi et leur loyauté. Donnez votre parole à un arabe, cela lui suffira pour sa garantie; faites un traité avec lui, et vous pouvez être sûrs qu'il ne le violera pas, cela dit cependant sans préjudice de quelques exceptions.

A côté des Mahométans se groupe à Jérusalem la population grecque, plus puissante par sa position et sa fortune que par le nombre. Quelques détails assez précieux sont indispensables ici, car ils serviront à expliquer la condition des deux parties qui jouent un rôle si important dans la question des lieux saints.

La majeure partie, pour ne pas dire la totalité des

Grecs de Jérusalem, sont cloîtrés et appartiennent à la Communion russe. Ils sont riches et leur influence est prépondérante par la protection qu'ils trouvent dans le gouvernement dont ils suivent les croyances religieuses. Quels motifs les animent ? Un coup d'œil rapide sur leur principe et leur organisation nous le dévoilera tout entier.

Les Grecs diffèrent des Latins sur bien peu de points. Ils n'admettent pas comme dogme la procession du Saint-Esprit au même degré du fils que du père, et ils rejettent le purgatoire. Ils ne veulent pas reconnaître l'autorité du pape et exigent la communion sous les deux espèces.

Les Grecs ont un caractère généralement querelleur et empreint d'une vanité telle, que les Latins sont pour eux un objet de profonde antipathie. Cette dissention existe déjà depuis des siècles. La religion pour les Grecs est marquée d'un cachet de nationalité qui seul les dirige dans toutes leurs audacieuses entreprises. Ils sont du reste eux-mêmes fort divisés. Ils comptent trois Eglises dont chacune a un chef particulier et souverain. Les Grecs d'Athènes ont pour chef spirituel et temporel le roi, les Grecs de Constantinople ne reconnaissent que l'autorité de leur patriarche, et les Grecs de Russie regardent le Czar comme leur souverain et leur pontife. Ces derniers ne diffèrent

de leurs coreligionnaires de Constantinople, que parce qu'ils n'exigent pas un second baptême pour les Chrétiens qui entrent dans leur communion.

Cet aperçu succint nous dévoile l'impulsion à laquelle obéissent les Grecs de Jérusalem. Si vous leur demandez combien ils ont fait d'adeptes à leur religion depuis leur scission d'avec l'Eglise de Rome, ils seront bien en peine pour vous répondre. Ils ne se sont pas établis à Jérusalem dans le but de ramener à la foi les populations indigènes; ils ne veulent que l'usurpation; ce n'est pas l'esprit religieux qui les fait agir ce n'est que l'esprit de secte de nationalité. Aussi les a-t-on vus depuis longtemps ne reculant devant aucun moyen pour envahir insensiblement les sanctuaires que tous les traités avaient accordés aux Catholiques, et ils ont réussi, autant en dérobant avec audace la clé de la porte de Bethléem et l'étoile de la chapelle de la Nativité, que par leurs prétentions à la reconstruction de la coupole du Saint-Sépulcre, à fournir un prétexte à une guerre aussi injuste que dangereuse pour l'Europe. Evidemment la politique russe n'est pas étrangère à cette conduite des Grecs de Jérusalem, et ce qui le prouve, c'est que lorsque les Latins ont fait entendre leurs justes plaintes, avec une hypocrisie que l'on ne saurait trop flétrir, le cabinet russe a répondu qu'il ne s'opposerait pas à ce que les Latins jouissent

de leurs priviléges, mais que le seul point sur lequel ils étaient en désaccord était le genre d'architecture que l'on adopterait pour la coupole en voie de reconstruction. Serait-elle en style moderne ou byzantin? Ce n'était qu'une subtilité qui cachait la question beaucoup plus importante du protectorat. Je m'arrête à ces considérations qui sortent un peu de la limite que je m'étais tracée, mais qu'il était indispensable de bien connaître pour apprécier la valeur de la situation des Grecs et des Latins à Jérusalem.

Comme hommes privés les Grecs ont des qualités incontestables; ils observent avec une rigueur extraordinaire toutes les prescriptions de leur rit. Sobres et économes, ils ne pensent aux richesses que pour embellir leurs temples et leurs couvents. Leur extérieur est d'une grande simplicité, mais leurs églises sont chargées d'or et de draperies fort riches, et leurs couvents sont bâtis avec un luxe tout particulier.

La liturgie des Grecs diffère essentiellement de celle des Latins, leurs offices sont d'une longueur interminable, et ils observent quatre jeûnes par an. Ils font le signe de croix de droite à gauche, parce que, selon eux, Jésus-Christ présenta sa main droite la première aux bourreaux, et ils le répètent trois fois en les entrecoupant d'une profonde inclination.

Un mot sur les Juifs qui, à eux seuls, forment près de la moitié des habitants de Jérusalem. Je n'ai rien à dire de leurs mœurs et de leur religion ; on les connaît généralement assez ; je me bornerai à expliquer leur position dans la ville de leurs ancêtres.

Ils forment la majeure partie de la classe industrielle et marchande de Jérusalem ; ils y sont rois du bazar. La fortune cependant n'est pas en général leur partage et, à part quelques familles aisées, le reste vit au jour le jour, et même du produit des aumônes envoyées d'Occident. Personne ne s'en étonnera, en se rappellant ce que j'ai déjà dit au sujet des Juifs et de leur attachement pour Jérusalem. De toutes les parties du monde ils arrivent pour finir leurs jours auprès des sépulcres de leurs aïeux, et ceux-là sont obligés d'avoir recours à la bourse de leurs coreligionnaires. Du reste, quoique fort nombreux dans la ville, ils ne se mêlent à aucune des dissentions qui agitent les divers cultes ; ils attendent avec patience et résignation la venue de celui qu'ils vont implorer au pied du mur du temple de Zorobabel.

Les Arméniens, les Cophtes et les Abyssiniens ne donnent lieu à aucune observation particulière. A l'exception de la part que les premiers ont prise dans l'incendie du Saint-Sépulcre, ils n'ont manifestement

embrassé aucun parti dans la question des lieux saints.

Les protestants établis depuis 13 ans à Jérusalem y sont à peine au nombre de 60 environ, sous la direction d'un évêque. Leur but est, disent-ils, de convertir les Juifs, pour ne pas dire de les acheter ; ils ont clandestinement tourné leurs efforts vers les catholiques qu'ils entourent de promesses et de séductions. Avec de l'argent le protestantisme fait ses prosélytes un peu partout ; mais à Jérusalem c'est absolument comme chez un banquier, il y escompte la foi. Sous ce rapport seul ses missionnaires sont dangereux, parce que avec leurs ressources considérables, ils peuvent arriver à des résultats funestes pour la mission catholique de Jérusalem, qui n'a malheureusement à opposer à ses ennemis que sa doctrine et sa morale prêchée par la parole et par l'exemple.

Les catholiques forment à peine la dix-septième partie des habitants de Jérusalem ; ils sont tous pauvres, ne vivant que du produit de leur petite industrie et beaucoup d'aumônes. Mais les ressources ne sont pas abondantes entre les mains du digne prélat, Mgr Valerga, et il arrive souvent que, faute de secours, des malheureux renient leur foi pour quelques pièces de monnaie. La charité a trouvé, il

y a quelques années, de bien dignes interprètes et dans les sœurs de Saint-Joseph et dans quelques habitants qui ont organisé une conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

Outre les remèdes et les soins que les bonnes sœurs donnent gratuitement aux indigents et aux malades, elles ont établi dans leur maison une école de petites filles sans distinction de secte, où elles cherchent avec une patience vraiment angélique à former et l'esprit et le cœur de ces enfants qui appartiennent à toutes les religions. Elles leur apprennent divers petits ouvrages d'aiguille pour leur inspirer l'amour du travail; mais le degré d'indifférence est tellement grand chez les parents, qu'à peine hors de l'école ils défendent à leurs enfants de travailler.

Aussi, me disait la digne supérieure sœur Emilie, nous parvenons à élever ces jeunes filles jusques à l'âge de 12 et 14 ans dans de bonnes dispositions; mais le jour de leur mariage tous nos efforts sont perdus. Les jeunes filles devenues femmes brisent complètement avec leur passé, et ne connaissent plus que le *Narguileh,* et le fard dont elles teignent leurs sourcils et leurs ongles.

Avant de quitter Jérusalem nous fûmes invités à une séance de la société de Saint-Vincent-de-Paul, à une véritable réunion de famille : des confrères ser-

raient la main de leurs confrères animés d'un même esprit. Les membres de cette conférence sont au nombre de cinq, le chancelier du consulat de France, M. Lequeux, en est le président. Après l'exposé des travaux pendant l'année écoulée, dans un aperçu rapide, le président nous fit connaître la situation intéressante de l'œuvre. Si l'argent est nécessaire, ce n'est pas tant pour satisfaire aux besoins les plus pressants de la vie que pour lutter contre les efforts du protestantisme. Déjà plusieurs fois, dit M. Lequeux en terminant, il s'est présenté chez moi des pères de famille que nous faisons vivre par nos secours, et qui m'ont mis en ces termes le marché à la main : « Monsieur, les secours que votre société me donne par semaine ne sont pas suffisants; je puis recevoir davantage ailleurs; si vous n'augmentez pas les vôtres, je me ferai protestant. »

Quel parti prendre en présence d'un tel langage? Eh mon Dieu! celui qu'adoptent les membres de la conférence : ils augmentent les secours; non pour le malheureux qui ne recule pas devant la vente de sa foi, mais pour ses pauvres enfants que leur charité nourrit et élève dans les principes catholiques.

Tel est l'état où se trouve réduite la mission de Jérusalem ; ne doit-il pas soulever d'indignation et

de pitié à la fois toute âme généreuse, contre des expédients si honteux?

Enfin, je termine ce chapitre par un remercîment à Mgr le patriarche, qui a bien voulu récompenser la noble pensée de la caravane en offrant la croix de chevalier du Saint-Sépulcre à cinq de ses membres composant le comité de direction.

Nous avons assisté à la cérémonie de réception; la caravane entière a été témoin des promesses solennelles des nouveaux chevaliers; nous avons tous été pour ainsi dire leurs parrains. Monseigneur confère le grade avec l'épée et les éperons de Godefroy de Bouillon.

XI.

JÉRUSALEM.

Départ pour Bethléem par St.-Jean-du-Désert. — Couvent de Ste-Croix. — Ses peintures curieuses. — Tradition de l'arbre de la Croix. — St.-Jean-du-Désert, son effet pittoresque. — Le couvent des Franciscains, sa disposition. — Son personnel. — Souvenir de la naissance de S. Jean-Baptiste. — Chapelle du Couvent, son réfectoire, ses terrasses. — Promenades. — Quelques détails sur les habitants de St-Jean. — Combat acharné entre deux partis. — Usages barbares de ces habitants. — Le couvent est emporté d'assaut. — Chapelle de la Visitation. — Grotte de St-Jean-du-Désert. Départ pour Bethléem. — Fontaine de St- Philippe. — Beit-Djalla. — Panique de la caravane. — Entrée à Bethléem.

Le 10 Septembre notre caravane quitta Jérusalem pour visiter Bethléem, en passant par Saint-Jean-du-Désert, éloigné de la ville de deux heures à peine. Le chemin qui conduit à Saint-Jean-du-Désert commence à la porte de Jaffa et traverse à gauche la

Bissel del. Lith P Riviere Toulouse

Digitized by Google

vallée de Gihon, en longeant un cimetière musulman. Après une demi-heure de marche, l'on arrive à un couvent grec appelé Sainte-Croix, qui, dans le moment où nous le vîmes, n'était pas encore terminé. Il est destiné à des religieuses. La chapelle de ce couvent est bâtie sur le lieu même où la tradition locale a placé l'olivier dont le bois aurait servi à faire la croix de Jésus-Christ. Les gardiens indiquent encore derrière l'autel l'excavation produite par l'enlèvement de l'arbre. Je remarquai dans l'intérieur de la chapelle des peintures très-curieuses représentant des personnages des Saintes Ecritures et quelques patriarches grecs, et sur un pupitre, une espèce de *Te igitur* orné des plus jolies miniatures possibles, exécutées sur bois; les lettres étaient entourées d'arabesques d'un fini et d'une délicatesse extrêmes.

Dans le trajet que nous venions de parcourir nous n'avions vu que des collines arides et désertes, par une température très-élevée, quoique nous eussions attendu pour partir que le soleil se fût abaissé à l'horizon. Nous longions sur la hauteur la vallée de Thérébinthe, et de loin nous suivions des yeux sur son point le plus élevé, le lieu appelé Modin, où est le tombeau des Macchabées. Après deux heures de marche à travers des sentiers encombrés de quartiers de roc, nous nous trouvâmes en face d'une petite vallée

fertile et riante, au milieu de laquelle s'élève un pauvre village arabe. C'est Saint-Jean-du-Désert (*Aïn-Karim*).

A droite, derrière un groupe de cyprès gigantesques, l'œil s'arrête sur une masse énorme de constructions dont l'étendue embrasse presque la moitié du village; de vastes terrasses en couvrent le sommet, une petite coupole en occupe le centre. C'est le couvent des pères Franciscains; de grands murs servent à le protéger. Toute l'autre partie forme un groupe de maisons à toits plats en terrasse et presque sans ouvertures. Des champs cultivés entourent ce petit village, dont l'horizon se perd dans une perspective de montagnes. Le soleil couchant éclairait cette scène d'une nature belle et vigoureuse prise sur le fait. Çà et là quelques troupeaux de chèvres que de jeunes nègres ramenaient des côteaux voisins, ou bien un arabe fièrement monté sur son coursier docile, venaient animer le paysage que mes yeux ne pouvaient se lasser d'admirer.

Quelques minutes plus tard nous mettions pied à terre devant la porte du couvent.

L'intérieur de ce vaste édifice ressemble admirablement à son extérieur. Lorsque j'aperçus le couvent du haut de la colline, je crus voir un fort destiné à préserver le village des attaques de l'ennemi, dès que j'en eus franchi le seuil, je reconnus qu'il était disposé

pour sa propre défense. Des murailles, des portes, des escaliers sans fin, voilà ce qui frappe avant d'arriver au lieu de réception. La suite du récit prouvera que ces précautions ne sont pas inutiles. Chacun de nous reçut son logement dans les diverses parties du couvent destiné aux étrangers, et après m'être délivré de tous les embarras de la route, je jetai un coup d'œil rapide sur tout ce qui m'entourait.

Le personnel du couvent se composait, lors de notre visite, de huit religieux, dont cinq prêtres et trois frères, tous espagnols. L'un des bons pères avec lequel je causai longtemps me parla de Toulouse, où il avait séjourné en quittant, il y a plusieurs années, l'Espagne pour s'embarquer à Marseille. Il se rappelait avec plaisir, me dit-il, cette grande ville, où il avait remarqué beaucoup de piété. Je m'aperçus qu'il souffrait et ses yeux étaient dans un très-mauvais état. Les fortes chaleurs et la réverbération du soleil sur ces montagnes avaient produit l'irritation dont il était affligé. Son langage simple et résigné me toucha. Quoique jeune encore, il était facile de reconnaître que la vie du cloître l'avait rudement éprouvé; il s'estimait si heureux d'avoir pu obtenir de venir en terre sainte, que toutes ses douleurs s'effaçaient. Il parlait assez correctement français, ce qui me permit de prolonger longtemps notre agréable causerie.

La chapelle du couvent de Saint-Jean est élevée sur le lieu même de la naissance du précurseur du Fils de Dieu. Il y règne un heureux mélange de recueillement et de mystère, que fait naître son habile disposition. Le jour lui vient de la coupole qui domine l'autel, d'où il suit que la partie supérieure est inondée de lumière, quand la partie inférieure nage dans un demi-jour qui en augmente le charme et la poésie.

Les principales scènes de la vie de saint Jean sont représentées par des bas-reliefs en marbre blanc sur fond noir, d'un travail remarquable. Le maître-autel est orné d'un tableau de l'école espagnole, dont le sujet est la naissance du saint patron du couvent.

A Saint-Jean-du-Désert comme à Jérusalem, les pères Franciscains ont un orgue. Il est doux d'entendre au milieu de ces montagnes de la Judée, dans la solitude d'un monastère oublié de tout le monde, les accords harmonieux des mélodies sacrées. Chaque couvent possède un religieux musicien ; en général les Espagnols et les Italiens le sont tous par nature.

Le réfectoire du couvent est grandiose. Dans une salle immense, entourée de tables et de bancs en bois, et garnie de tableaux anciens dont le principal représente la Cène, les étrangers sont reçus et servis par les frères mêmes du couvent. Nous occupions en entier le réfectoire; c'était un coup d'œil charmant et qu'ani-

mait la plus franche gaîté. Après le souper notre promenade eut lieu sur les terrasses du couvent; elles sont très-grandes et dominent le village et la vallée entière. La soirée était magnifique; rien ne prête à la rêverie comme les nuits d'orient : la lune éclairait de ses rayons brillants les terrasses voisines, et les murs du couvent se détachaient blancs comme des fantômes sur l'ombre projetée des collines du levant. L'on n'entendait dans le silence de la nuit, que le bruit de nos pas sur les dalles de la terrasse, qui s'en allait mourir aux derniers échos.

Je rejoignis, au bout de quelques instants de douce contemplation, le père avec lequel j'avais causé avant le souper, et nous renouâmes la conversation interrompue par le signal du repas. Je lui demandai quelques détails sur les habitants de Saint-Jean-du-Désert, et en réponse à mes questions, voici les particularités que je recueillis :

Il y a très-peu de catholiques à Saint-Jean; tout le reste est composé de mahométans. Ces derniers sont d'un naturel extrêmement farouche et cruel. Ils sont presque constamment en guerre soit avec leurs voisins et surtout avec la tribu d'Abon-Gosh, soit entre eux. Récemment, me dit le religieux, et le 24 juin de cette année, jour de la fête du village, il fut question de nommer des chefs. Deux partis se formèrent aussitôt,

et comme leurs arguments peu nombreux d'ailleurs furent bientôt épuisés, la discussion devint une lutte acharnée; chaque homme prit son fusil, le village devint le théâtre d'un combat horrible. Chacun des deux partis, pour dominer et écraser l'autre, voulait s'emparer du couvent. Après avoir barricadé avec soin toutes les ouvertures, comme notre résistance aurait été complètement inutile, nous nous retirâmes dans la partie la plus isolée, et nous attendîmes avec résignation le sort qu'il plairait aux vainqueurs de nous réserver.

Le champ de bataille resta aux plus acharnés, et du haut des terrasses une vive fusillade s'engagea, qui en laissa plusieurs sur la place.

Vous comprenez, ajouta le bon père, quelles étaient nos angoisses; nous tremblions surtout pour la chapelle où nous nous étions réunis, et qui pouvait être l'objet d'une odieuse profanation ; il n'en fut rien pourtant. Après plusieurs heures de combat, le feu se ralentit, et les vaincus ayant déserté le village, le couvent fut évacué. Aujourd'hui même, après trois mois, les restes du parti défait sont encore expulsés de leurs demeures et errent dans les environs.

Un trait qui vous peindra le degré de barbarie de cette peuplade, me dit en terminant son récit le père Antonio, c'est celui-ci : lorsque les Arabes de Saint-

Jean-du-Désert se battent, comme c'est un déshonneur pour eux que de tirer sur une femme, ils placent leurs malheureuses compagnes devant eux, et par dessus leurs épaules, se faisant un rempart de leur corps, ils tirent sur l'ennemi. Au commencement de l'action, il y a beacoup de balles échangées sans resultat, mais lorsque la rage s'empare d'eux, ils tirent aveuglément et alors le préjugé n'a plus aucun effet. Nous nous quittâmes, car la soirée était déjà fort avancée.

Le lendemain de grand matin nous prîmes tous notre course vers la grotte de la Visitation, située à un quart d'heure du village. On longe la vallée par un chemin assez uni jusqu'à une fontaine abondante appelée *Aïn-Karim*, qui a donné son nom au village. Il y a un lavoir auquel se rendent les femmes du pays. L'eau de la fontaine se déverse dans la vallée, et arrose quelques petits jardins.

Le chemin, en quittant la grotte, devient rapide et conduit jusqu'à un amas de constructions qui tombent en ruines. C'est là que sainte Elisabeth habitait quand elle reçut la visite de la Sainte Vierge; c'est là aussi que fut prononcé avec tant de transport le plus sublime de tous les cantiques, *Magnificat anima mea Dominum.* Sainte Elisabeth occupait une petite chambre basse et obscure encore conservée, au fond de laquelle s'élève un pauvre autel formé par un avan-

cement du rocher. Le dessus est recouvert de pans de murailles qui s'écroulent, et à côté subsistent encore les restes d'un monastère de religieuses. Au milieu de la cour s'élève un superbe olivier.

Plusieurs messes furent célébrées par les ecclésiastiques de la caravane dans la grotte de la Visitation.

Nous continuâmes notre route en suivant toujours le sentier qui serpente sur toutes les collines et traverse des vignes d'une grande beauté rangées sur les versants en étages. Nous allions à la grotte de Saint-Jean. Au fond d'un petit vallon frais et ombragé, deux Arabes vêtus de longs manteaux de poil de chameau causaient négligemment allongés sur l'herbe, au bord d'une source, le fusil placé à leurs côtés. Nos guides lièrent conversation avec ces hôtes de la solitude, et pendant ce temps nous pûmes, sans être inquiétés, nous désaltérer au petit filet d'eau qui s'échappe de la source. Les Arabes, après avoir examiné nos fusils de chasse à deux coups et nos pistolets qui firent leur admiration, nous demandèrent de la poudre. Nous leur en cédâmes quelques charges, ce dont ils furent enchantés. Tout le monde sait quelle est la passion des Arabes pour les armes. Quand ils aperçoivent des étrangers, c'est le premier objet qui frappe leurs yeux, et excite leur convoitise. En examinant un de mes pistolets de poche, un bon habitant de Saint-Jean, ca-

tholique, m'en demanda le prix et s'informa auprès de moi s'il ne pourrait pas en avoir de pareils de France.

La grotte de Saint-Jean est encore éloignée d'une forte demi-heure de la fontaine où nous nous étions arrêtés. Le seul chemin qu'il faut suivre pour y parvenir est extrêmement pénible.

Cette grotte est située sur le penchant d'une montagne formant un des versants de la vallée de Thérébinthe, que nous retrouvons ici beaucoup plus large et plus fertile qu'avant d'arriver à Jérusalem. Elle consiste en une excavation de la hauteur d'un homme, taillée dans le roc. Elle prend jour par deux ouvertures, l'une qui lui sert de porte, l'autre de fenêtre. Son extrémité offre une espèce de banc sur lequel le pieux solitaire se livrait au repos. C'est dans ce lieu que saint Jean a passé sa jeunesse, au milieu des privations et livré à la prière, n'ayant pour tout vêtement qu'un cilice de poil de chameau, et pour nourriture que des sauterelles et du miel sauvage. A côté de la grotte et par une fente du rocher coule une source d'eau fraîche qui tombe goutte à goutte avec un agréable murmure au fond d'un petit bassin naturel garni de mousse. A travers les gerçures du rocher poussent çà là quelques caroubiers qui ombragent la grotte de leurs rameaux. Enfin au-dessus de la colline s'élèvent encore les ruines d'une église.

En face de la grotte et de l'autre côté de la vallée, au milieu d'un immeuse bouquet de verdure, se détache un hameau nommé *Isataf*. L'œil est si peu habitué dans la Palestine à jouir d'une belle végétation, que celle de ce paysage paraît admirable.

Un jeune pâtre à la figure intelligeute et animée, occupait seul la grotte où il gardait son troupeau de chèvres tout en jouant du chalumeau au pied de la fontaine. Il nous prêta, moyennant quelques *paras* (*), un outil avec lequel nous pûmes détacher de la voûte quelques fragments précieux du rocher.

Notre retour à Saint-Jean-du-Désert ne fut signalé par aucun incident intéressant. Le reste de la journée se passa en promenades autour du couvent ou en parties de chasses dans les environs, et la soirée nous ramena les mêmes agréments que celle de la veille. Je dois dire qu'au couvent nous fûmes admirablement reçus, avec tout le confortable que l'on peut désirer dans de pareils pays.

Le départ de Saint-Jean eut lieu le lendemain matin au lever du jour pour Bethléem. Nous prîmes notre direction vers la fontaine de Saint-Philippe. Le trajet que nous eûmes à parcourir avant d'y arriver fut au moins de deux heures, en franchissant mille et

(*) La quarantième partie de la piastre.

mille accidents de terrain qui retardaient considérablement notre marche. Tantôt c'était un large fossé dans lequel nos chevaux étaient obligés de descendre, tantôt c'était un reste de mur qu'il fallait gravir, et qui parfois occasionait une chute, tantôt enfin nous nous égarions au milieu de nombreux oliviers, dont les rameaux pendant jusqu'à terre nous empêchaient d'avancer.

Toute cette contrée jouit d'une riche fertilité. Ce ne sont partout que des vignes d'une hauteur considérable chargées de fruits, des champs cultivés avec soin, des bois d'oliviers dont la récolte promettait d'être productive.

L'eau de la fontaine de Saint-Philippe jaillit abondamment d'un rocher qui borde le chemin ; elle tombe d'une grande hauteur. C'est à elle que la vallée doit sa végétation. Les restes d'ornements retrouvés encore près de cette fontaine indiquent qu'elle a dû être élégamment construite. Quelques sculptures et de curieux débris ont bravé les coups du temps. Saint Philippe a baptisé avec l'eau de cette fontaine l'eunuque éthiopien de la reine Candace.

Pour arriver à Bethléem par le chemin le plus court, il faut, en partant de la fontaine, retourner sur ses pas et prendre le fond de la vallée à droite, longer ensuite pendant longtemps le lit d'un torrent com-

plètement à sec, qui passe pour une des artères de la rivière d'Ascalon.

Le défilé étroit qui encaisse ce torrent conduit dans une vallée large et toute complantée de beaux oliviers. D'un côté est une grande fontaine munie d'un réservoir en maçonnerie, vers laquelle nous courûmes avec empressement. Plusieurs femmes remplissaient leurs outres de peaux de bouc au réservoir, et nous donnèrent de l'eau qui avait un goût fort désagréable. Nous ne pûmes en boire que quelques gouttes. Sur la hauteur s'étend assez régulièrement un village nommé *Beit-Djalla*, presque tout habité aujourd'hui par des Grecs.

Nous voulûmes faire comprendre par notre présence à ces audacieux spoliateurs que les catholiques d'orient ne sont pas encore complètement sans appui. Aussi, au lieu de continuer notre route dans le fond de la vallée, nous nous détournâmes pour traverser le village. Notre entrée à *Beit-Djella* fit sensation; tout le monde accourut sur les portes, curieux de voir notre imposante caravane : le village entier fut en émoi. Nous reprîmes ensuite le chemin de Bethléem.

Avant d'arriver vers les premières maisons du village, nous aperçûmes au loin par dessus une éminence des têtes d'arabes qui venaient dans notre direction, et des canons de fusils qui reluisaient aux rayons du so-

leil. Une rencontre était toute notre préoccupation; aussi chacun de nous crut voir dans ces formes humaines des voleurs disposés à nous attaquer. A l'instant même toutes les armes furent préparées; le bruit des chiens que l'on armait se fit seul entendre; la colonne serra ses rangs pour opposer une plus forte masse : le moment fut court mais solennel. Quand nous fûmes arrivés à l'extrémité du chemin que suivaient nos prétendus agresseurs, des éclats de rire succédèrent à nos appréhensions. Ceux que notre imagination avait pris pour des voleurs, n'étaient autres que de pauvres pèlerins arabes montés sur leurs ânes, précédés de leurs femmes et enfants; les canons de fusils s'étaient transformés en longs tuyaux de pipes.

Quelques minutes après nous entrions à Bethléem, au milieu d'un concours nombreux de catholiques, qui connaissant le jour de notre arrivée, étaient accourus à notre rencontre pour nous fêter.

XII.

BETHLÉEM.

Aspect riant du pays et de ses habitants. — Notre réception. — Première visite à la grotte de la Nativité. — Sa description. — Spoliation des Grecs. — Belle église bâtie par sainte Hélène. — Couvent des Franciscains. — Les marchands de Bethléem. — Excursion aux environs. — La fontaine scellée. — Caravensérail. — Les Vasques de Salomon. — Hortus Conclusus. — Fertilité de ce pays. — Grotte du lait. — Village des pasteurs. — Trait d'audace des Grecs. — Départ pour Saint-Sabas. — Eglise des Saints-Anges. Episode de Ruth et de Booz. — Couvent de Saint-Sabas. — Souvenirs des Martyrs : leurs reliques. — Le Cédron. — Les deux Khans de Bédouins. — Leur physionomie. — Retour à Jérusalem.

En entrant à Bethléem, nous fûmes surtout frappés de l'air gracieux et avenant des Bethléémites et de l'aspect riant du pays. Nous avions quitté Jérusalem, et nous le reconnaissions déjà à la nature qui nous environnait. Au lieu de ces montagnes incultes et brûlées par le soleil, nos regards s'étaient

Digitized by Google

Bunel del. — P. Rivière lith.

Lith. P. Rivière Toulouse

BETHLEEM

Que on choisit aux environs au Chemin des Pasteurs

Digitized by Google

reposés sur des plants d'oliviers échelonnés en étages le long des côteaux, des figuiers fertiles, des vignes aux raisins couleur d'ambre, des champs qui portaient encore les traces d'une récolte récente.

L'intérieur de la ville offrait aussi une physionomie plus vivante. Ce n'était plus ces hommes au regard farouche qui vous heurtent avec brutalité dans les rues, mais bien des visages ouverts et épanouis; des lèvres sur lesquelles venait expirer un sourire, indice certain chez les Arabes d'un plaisir quelconque. Ce n'étaient plus ces femmes voilées comme des spectres et d'une saleté repoussante; elles avaient fait place à des jeunes filles gaies et alertes, couvertes de vêtements pittoresques par les formes et les couleurs, qui couraient devant nous pour nous témoigner toute leur joie.

Nous étions au milieu de frères, au milieu de véritables amis. A peine descendus de cheval, nous ne prîmes que le temps de déposer notre petit bagage de route et nous fûmes nous agenouiller pieusement sur le lieu même de la naissance du Dieu fait homme.

Quel jour heureux pour le monde, que celui où naquit dans cette pauvre étable, ignoré de tous et dans le dénûment le plus complet, cet enfant qui devait, quelques années plus tard, sceller de son propre sang le pacte de rédemption de toutes nos

iniquités! Ma pensée traversa sur les ailes de la foi les dix-huit siècles et demi qui nous séparent de ce jour, et je me représentai encore tout l'intérieur de cette scène saisissante de grandeur et de simplicité. Je revis et le divin Enfant, et sa sainte Mère, et la crèche, et les animaux qui l'entouraient, souvenirs précieux dont notre enfance a été si souvent bercée quand on nous faisait prononcer dès l'âge le plus tendre ce doux nom de Jésus.

La grotte de la Nativité est située à une assez grande profondeur au-dessous du sol, il faut y descendre par un escalier qui a une vingtaine de marches. Avant d'arriver à la grotte où est né le Sauveur du monde, on voit plusieurs petites chapelles dédiées à saint Joseph, aux saints Innocents, à sainte Paule et sa fille Eudoxie, dames romaines, et à saint Jérôme. La dernière est élevée dans la grotte où le saint a passé 38 ans de sa vie à méditer et où il a composé la *Vulgate*. Son tombeau est encore auprès de ces lieux vénérés.

La grotte de la Nativité a environ 8 mètres de long sur 3 de large, et autant de hauteur; elle est revêtue de marbre. Elle n'était pas du temps du Christ disposée telle qu'on la voit aujourd'hui. Les avenues qui y conduisent ont été faites pour les besoins du service. Elle s'ouvrait sur le village, mais elle a été murée de ce

côté. Le sol est recouvert en marbre incrusté de pierres précieuses.

La grotte se divise en trois parties : la chapelle de la Nativité, qui appartient aux Grecs ; puis, en face, celles de la Crèche et des Rois Mages, qui appartiennent aux catholiques. Sous l'autel même des Grecs on baise une plaque qui indique le lieu de la naissance du divin Enfant.

Une grande quantité de lampes d'or et d'argent brûlent sans cesse en ce saint lieu.

Les catholiques, il y a à peine 6 ans, étaient possesseurs de la chapelle de la Nativité, et leur titre de propriété, outre les nombreux firmans de la Porte, était une étoile d'argent incrustée dans le marbre et qui portait ces mots : *hic de Virgine Mariâ Jesus-Christus natus est* (c'est ici que Jésus-Christ est né de la Vierge Marie) ; mais, au mois d'octobre 1847, les Grecs enlevèrent cette étoile et la transportèrent à leur couvent de Saint-Sabas. Malgré leurs réclamations incessantes, les Latins n'ont pu encore obtenir à ce sujet la moindre satisfaction, et les Grecs se regardent comme possesseurs exclusifs de la chapelle.

Ce que je disais au sujet du dégoût que l'on éprouve au Saint-Sépulcre, de se trouver mêlé et confondu avec le schisme, est applicable aux sanctuaires de Bethléem.

Digitized by Google

Pourquoi faut-il que dans ces lieux où tout devrait inspirer le recueillement et la piété, l'on ne rève que de luttes et de dissensions! Il s'en fallut de bien peu que nous ne fussions obligés d'avoir recours à la force pour jouir du droit que les catholiques possèdent encore sur la grotte.

La chapelle paroissiale des Bethléémites, dédiée à sainte Catherine, précède la chapelle souterraine. Au-dessus de la grotte est la superbe église bâtie par sainte Hélène, qui fut respectée malgré les horreurs de la guerre.

C'est une nef immense soutenue par quatre rangs de colonnes en marbre rouge au nombre de 48, toutes de l'ordre corinthien. La voûte de cette nef est inachevée, ce qui permet d'en voir à l'intérieur toute la charpente. Sur les murs figurent encore des traces de peintures et de mosaïques. L'église a la forme d'une croix. Dans le fond, la partie qui était destinée au chœur appartient aujourd'hui aux Grecs; elle est séparée de la nef par un mur. L'édifice étant trop vaste pour leur usage, ils se sont appropriés le chœur et le reste sert de marché.

Quand donc sera-t-il donné aux catholiques d'expulser, comme le Christ le fit, les marchands de son temple, et, j'ajouterai, les Grecs avec eux?

A droite, en entrant, s'ouvrent les couvents des

Grecs et des Arméniens; à gauche, en face, celui des Pères Franciscains.

Ce dernier couvent est d'une construction grandiose quoique les religieux qui l'habitent ne soient qu'au nombre de 15 dont 8 prêtres et 7 frères espagnols et italiens, non compris un jeune prêtre bethléémite qui remplit les fonctions de curé de la paroissse depuis peu de temps.

Son étendue est considérable, et l'on peut y loger une grande quantité d'étrangers. Les galeries qui le traversent forment un vrai dédale. L'examen de ses murs atteste qu'il est tout prêt à repousser au besoin une vigoureuse attaque.

A 3 heures, comme à Jérusalem, les religieux font autour des chapelles une procession à laquelle ce jour-là nous fûmes invités. Nous y assistâmes avec plaisir, et notre caravane entière put grossir le cortége des pieux Franciscains.

Après le souper, les terrasses du couvent nous servirent de promenade. Les bons Pères vinrent se mêler à nous. Je ne saurais trop vanter les hautes lumières et la simplicité toute monastique du Père curé. Au physique comme au moral, c'est un caractère accompli. Ancien professeur à l'Université de Valence, il a préféré la paix du cloître à toutes les vanités de la science et du monde; il s'est réfugié dans ce petit coin de la

terre sainte où leur voix vient se briser contre la solitude et le désert. J'ai emporté de lui un bien agréable souvenir, car il a fait plus tard, dans le désert de Jéricho, preuve de beaucoup de complaisance à mon égard. Il porte le nom de Père Antoine.

Dès notre arrivée, les avenues du couvent furent converties en bazars; tous les Bethléémites catholiques apportèrent à l'envi leurs petits travaux, des chapelets, des croix, des coquilles de nacre travaillées, etc., etc. Pour des hommes sans science et sans art, ces petits objets ne manquent pas de mérite; ils suppléent à la perfection par les souvenirs qu'ils rappellent. Chacun de nous en fit une ample provision. C'était un moyen de donner l'aumône à ces pauvres gens dont les ressources se bornent aux produits de leur industrie.

Comme à Jérusalem, j'en avais distingué un qui m'intéressait plus que les autres; aussi ce fut à lui que je m'adressai de préférence et je n'eus pas à m'en plaindre. Ce pauvre homme était heureux quand il m'apercevait près de son petit étalage; il mettait tout sens dessus dessous pour exciter mon choix. — J'ai une nombreuse famille, me disait-il en italien, et cet hiver s'offre pour elle avec une triste perspective. Chaque fois qu'il me prenait par les sentiments, il était sûr de me vaincre; je lui achetais

sans même marchander. Il ajoutait aussi souvent que les catholiques étaient tourmentés par les Arabes qui les soumettaient à toutes sortes de vexations, et qu'ils appelaient de tous leurs vœux l'arrivée des *Frangi,* nom qu'ils donnent aux Français.

Le lendemain du jour de notre arrivée à Bethléem, la fraîcheur de la matinée nous engagea à faire une excursion aux environs. Nous fûmes d'abord à la grotte du Lait, distante d'une demi-heure de la ville. C'est une petite excavation dont le roc est friable et d'une couleur blanchâtre, que deux piliers supportent. Elle a été agrandie de beaucoup après que la Sainte Vierge y eut cherché un refuge avec son divin fils. Il existe deux opinions au sujet de son nom; la première, d'après laquelle la Mère du Fils de Dieu, effrayée des cruautés et des menaces d'Hérode, aurait vu tarir son lait, et l'aurait recouvré dans cette grotte; suivant la seconde, pendant que la Sainte Vierge y était cachée et allaitait son enfant, une goutte de son lait tomba sur le rocher et le blanchit.

Quoi qu'il en soit de ces deux opinions, toutes les femmes du pays viennent prendre des morceaux de rocher de cette grotte pour guérir leur stérilité ou les fièvres.

A quelques pas de là, au pied d'un grand olivier,

sont les ruines d'une maison que saint Joseph aurait habitée, suivant la tradition. De ce point on découvre un champ au milieu duquel s'élève, pauvre et délabré, le village des Pasteurs, où les bergers entendirent la voix des anges qui les appelait à Bethléem. Le pèlerin ne peut faire un pas autour des saints sanctuaires sans évoquer devant lui les plus touchants souvenirs.

A droite et dans le lointain, surgit, comme pour dominer toute cette scène, une colline pointue en forme de pyramide, qui porte le nom de Montagne des Francs. C'était un lieu d'observation pour les croisés.

Toute la vallée qui s'étend au-dessous du couvent vers le village des Pasteurs est d'une extrême fertilité, et convenablement cultivée. Il devait en être différemment sous les rois de Juda, et ce pays abondait en récoltes; le nom seul de Bethléem l'indique : Bethléem signifie maison de pain, et son autre nom *Ephrata* exprime l'idée de fertilité. Des deux côtés de la ville il est facile de reconnaître qu'elle ne porte pas, comme Jérusalem, un cachet sanglant de malédiction, à ne voir même que la physionomie de ses habitants.

De retour au couvent à l'heure du repas, j'eus la curiosité d'assister à la cérémonie funèbre célébrée pour un grec trépassé. C'est une confusion et un désordre inimaginables. Tout le monde, évêque, popes,

assistants et curieux, se pressent autour de la bière, et chacun chante des prières différentes sur des tons différents, d'où résulte une cacophonie désagréable. Pas la moindre dignité ne préside à cette cérémonie, si grave et si solennelle dans le culte catholique. Je fus loin d'être émerveillé du respect des Grecs pour les morts.

Dans l'après-midi, notre but de promenade fut la Fontaine Scellée, les Vasques de Salomon et l'*Hortus Conclusus.*

La Fontaine Scellée est à une bonne heure de marche de Bethléem. C'est le *Fons Signatus* du *Cantique des Cantiques.* Elle est formée de deux salles voûtées supportées par des arceaux, auxquelles aboutissent une douzaine de marches. Trois canaux laissent couler une source d'eau extrêmement bonne, que venaient puiser quelques femmes avec leurs outres de peaux de bouc, peu semblables, pour le pittoresque, à l'amphore de la Samaritaine. Un conduit en terre cuite déversait autrefois cette eau à Jérusalem.

A côté de la source scellée, s'élève un immense bâtiment carré, formé de murs en pierre crénelés, dont une petite porte est la seule ouverture. C'était un lieu de refuge pour les étrangers, un caravansérail. Il tombe en ruines.

En descendant la vallée dont l'eau de la source suit

la pente, on arrive à de grandes excavations à peu près carrées d'une profondeur considérable et complètement bâties en forte maçonnerie. L'eau de l'hiver est recueillie dans une première piscine, qui communique à une seconde par une petite ouverture, cette dernière laisse échapper l'eau d'une grande hauteur.

La seconde piscine est de plus de 100 pieds plus vaste que la première ; elle reçoit, outre l'eau des pluies, celle de la première piscine, qui s'est filtrée dans sa chute, pour la renvoyer à son tour dans une troisième piscine par une ouverture pareille à l'autre.

La troisième piscine est encore plus vaste que la première, et avec l'eau des pluies elle reçoit celle des deux précédentes piscines, et la laisse s'échapper par un conduit qui se joint à celui de la fontaine scellée pour aller à Jérusalem.

Au-dessous des piscines de Salomon, œuvres gigantesques et aujourd'hui complètement délaissées, se trouvent dans le fond de la vallée les anciens jardins du roi de Juda, l'*Hortus Conclusus*. Au milieu de la nature la plus nue et la plus sauvage, s'élève un véritable oasis, dont il serait difficile de trouver nulle part un rival pour la fraîcheur. J'y descendis avec quelques-uns de mes compagnons, pendant

que les autres continuant leur route sur la hauteur de la vallée, rentraient à Bethléem.

Ce jardin si remarquable à cause de sa fertilité est habité par un anglais protestant de l'Amérique du nord, établi dans cette contrée depuis environ six ans avec une très-nombreuse famille.

Il a demandé à la tribu campée dans ce pays l'autorisation de la culture, et comme son offre a été acceptée, il s'est mis à l'œuvre, et chaque année il augmente ses travaux. Je lui demandai s'il était propriétaire du terrain, et dans le cas contraire, si après tant de peines il ne redoutait pas une expulsion violente. Il me dit qu'à ce sujet il était d'une pleine et entière sécurité : les Arabes ne vendent pas aux chrétiens, il est vrai, le Coran le leur défend, mais ils leur louent à titre de bail pour l'espace de 99 ans, reversibles sur la tête des enfants mâles; en sorte que si le père meurt avant l'expiration de ce terme, ce qui est toujours certain, le même laps de temps recommence sur la tête des fils. Ce traité équivaut à une propriété. La posséderait-on, d'ailleurs, qu'elle ne servirait pas davantage, puisque les Arabes la respectent fort peu.

Cet Anglais ajouta : Monsieur, je paie tous les ans à la tribu un impôt considérable en fruits et en produits de toute nature, et elle est satisfaite. Malgré

ces charges, la récolte est tellement abondante et le terrain tellement fertile que j'ai encore des fruits en quantité pour les vendre et même pour ma consommation de toute l'année. Le terrain que je travaille, continua-t-il, me donne 6 récoltes par année : après le blé vient le maïs, après le maïs, le doura, puis les fèves, les pois, etc. Je confiai à la terre, il y a quelques mois, en février, des plants de vigne, et le mois de juillet suivant j'ai recueilli des raisins; les figuiers de 5 ans sont gros comme le corps d'un homme. Au mois de septembre nous fûmes reçus avec des monceaux de pêches.

Tous ces produits s'obtiennent sans grands efforts : il faut soulever légèrement la terre et semer dessus sans avoir besoin de labourer ni d'émotter.

Recueillir ces détails si prodigieux, voir de soi-même de si beaux résultats et penser qu'en France il y a tant de bras inoccupés, tant de bouches pour lesquelles le pain même le plus noir est du luxe, c'est à fendre le cœur.

Si la France, pour prix de son intervention puissante, obtenait le droit d'envoyer dans ces contrées si fertiles quelques milliers de colons, elle n'aurait plus autant à s'inquiéter à l'approche des rigoureuses saisons qui ne donnent au peuple d'autre perspective que la misère et la famine.

La Palestine est loin d'être peuplée en proportion de son étendue et de sa fertilité; personne n'a oublié les passages des Ecritures dans lesquelles ce pays, aujourd'hui si abandonné, était dépeint comme l'image la plus florissante de la richesse et de l'abondance.

Après avoir longé pendant quelque temps le fond de cette belle vallée dont la terre est aussi meuble et friable que le terrain d'un jardin, nous rentrâmes à Bethléem où nous reçûmes toujours un accueil cordial des Bethléémites et des bons Pères.

Dans la soirée nous fûmes prévenus que les Grecs, inquiétés de notre présence, avaient résolu le lendemain matin de nous empêcher d'assister à l'office dans la grotte de la Nativité. Cette audace nous émut et, à l'instant même, la décision énergique fut adoptée par un grand nombre d'entre nous d'obtenir, à l'aide de la violence, le libre exercice d'un droit dont les Grecs voulaient nous frustrer. Les plus résolus furent choisis le soir même et leur mandat était de se trouver avec leurs armes à la porte de la grotte à l'heure indiquée.

Le coup de main était hardi, il ne s'agissait de rien moins que de chasser les popes grecs quand ils se présenteraient pour célébrer leurs offices et d'enfoncer la porte dont eux seuls gardent la clé.

Digitized by Google

Cependant, avant de mettre ce projet à exécution, nous dûmes céder devant les conséquences qui en résulteraient et subir l'affront sanglant d'une expulsion. Nous n'étions à Bethléem que pour quelques heures; nous aurions sans contredit réussi, car nous avions pour nous le courage et la force; mais après notre départ, les bons Pères auraient été de nouveau exposés à toutes les avanies de ces infâmes Grecs. Une considération si majeure nous arrêta, et le lendemain matin, avant notre départ, quand nous voulûmes saluer pour la dernière fois le lieu adorable de la Nativité, la porte était fermée à l'intérieur, et les Grecs avaient avancé de plusieurs heures leurs offices pour empêcher les Latins de dire le leur.

Nous quittâmes les bons Pères Franciscains de Bethléem avec bien du regret, les remerciant de leur généreuse et cordiale hospitalité. Je puis affirmer sans crainte que nulle part la caravane n'a été aussi bien reçue.

En franchissant le seuil du couvent et au moment où je disposais ma monture, je me sentis pris par une main, et me retournant j'aperçus mon pauvre marchand bethléémite qui n'avait pas voulu me laisser partir sans venir me faire ses adieux. — Monsieur, me dit-il, recommandez-nous en France, car si l'on nous oublie nous serons bien malheureux dans ce

triste pays; et je ne pus l'empêcher de baiser ma main qu'il retenait dans les siennes. Cet homme reconnaissant me remerciait ainsi malgré moi de la prédilection que je lui avais témoignée en n'achetant qu'à lui. Les adieux que nous adressèrent les autres catholiques arrivés dès le matin à la porte du couvent nous émurent. Là où il y a de la foi il y a du cœur aussi.

La population de Bethléem est de 3000 habitants environ, dont 1500 catholiques, 1000 Grecs, quelques Arméniens et le reste Arabes. Les Bédouins des environs sont à ce qu'il paraît très-redoutés par leurs exactions.

L'honneur des femmes à Bethléem est poussé jusqu'au fanatisme; en voici un exemple qui m'a été raconté sur les lieux :

Un jeune homme, séduit par les charmes d'une jeune Bethléémite, s'était rapproché d'elle, et un jour, dans l'intérieur du village, ils furent surpris causant en secret. Aussitôt les parents de la jeune fille prévinrent ce jeune homme qu'il devait à l'instant même la demander en mariage. Ce dernier refusa. Alors les parents s'assemblèrent en conseil de famille et, déclarant le refus du jeune homme une injure à l'honneur de leur enfant, ordonnèrent au frère de cette dernière de poignarder le rebelle. Le frère refusa une

pareille mission. Indigné du refus, le père s'offrit lui-même pour la remplir; et quelques jours plus tard le malheureux obstiné avait cessé de vivre.

En quittant Bethléem, nous prîmes la direction du couvent grec de Saint-Sabas. Le chemin qu'il faut suivre longe pendant quelque temps les murs élevés du couvent bâti sur une éminence comme le reste du village. C'est un véritable mur de défense, et dans un pareil pays la précaution n'est pas inutile. La marche de la caravane fut un instant ralentie par le mauvais état du chemin tout hérissé de larges rochers sur lesquels les chevaux glissent comme sur un glacier et souvent risquent de s'abattre. L'on arrive ainsi dans une plaine large et unie, laissant à droite le village des Pasteurs et à gauche la chapelle des Saints-Anges, située au milieu d'un enclos complanté d'oliviers.

Cette petite chapelle fut bâtie par sainte Hélène. Il n'en reste que la partie souterraine possédée par les Grecs et qui est à une certaine profondeur. Ces lieux sont chers encore à la mémoire par l'épisode si touchant de Ruth et Booz. La plaine porte des signes évidents de fertilité et tout annonçait alors une récolte récente; mais l'œil y cherche en vain le vénérable vieillard et la timide Israélite; il n'y retrouve que

quelque vilain Arabe brûlé par le soleil, conduisant à sa suite une longue file de chameaux paresseux.

Ces champs animés sont les derniers que l'on voit jusques au couvent grec. Le voyageur ne traverse plus que d'immenses déserts perdus au milieu des accidents de terrains les plus pittoresques. Je doute qu'il y ait un pays au monde plus accidenté que cette partie de la Palestine. C'est un véritable réseau de collines qui vont en diminuant progressivement jusqu'à la mer Morte, éloignée de Bethléem de 8 heures de marche; mais nulle part aucune trace même la plus légère de végétation; tout y est desséché comme par un souffle de feu.

Après plusieurs heures d'une marche pénible, nous parvenions au sommet d'une colline plus élevée que les autres, d'où le regard aperçoit comme une plaque d'étain fondu les eaux de la mer Morte; le soleil qui y darde ses rayons ne s'y reflète pas; la teinte produite est mate comme sur un corps dépoli. Cet effet me surprit, et dès ce moment je jugeai que la nature des eaux de la mer Morte devait offrir une différence avec celles des autres mers.

Le couvent de Saint-Sabas est au fond d'une gorge encaissée et étroite, sur le penchant du torrent de Cédron.

Il était 11 heures quand nous y fûmes rendus. Nous

avions pris la précaution de nous munir d'une lettre du patriarche Grec, talisman indispensable pour faire ouvrir la véritable porte *Sézame* qui ferme le couvent. A l'extérieur et vu du chemin par lequel on y arrive, Saint-Sabas ne présente qu'un mur d'une hauteur considérable, sans autre ouverture que la petite porte d'entrée, et surmonté, à l'endroit le plus escarpé du rocher, d'une tour énorme percée de meurtrières. Au bruit de nos coups répétés contre la porte, à l'une des meurtrières de la tour apparut une tête de prêtre grec qui nous considérait attentivement. Après avoir fait connaître à ce gardien vigilant le but de notre visite et l'autorisation que nous avions reçue, il fit descendre à l'extrémité d'une corde un petit panier dans lequel la lettre du patriarche fut déposée. Après quelques minutes d'attente, la porte s'ouvrit, et nous fûmes introduits, en descendant plusieurs escaliers et en traversant plusieurs terrasses, dans le salon de réception des étrangers. Nous nous laissâmes tomber plutôt que nous ne nous couchâmes sur les nattes en paille, seul meuble de ce salon. Notre fatigue était si grande, que nos jambes refusaient leurs services, elle était augmentée par une chaleur de 40 degrés rendue plus vive par la réverbération des montagnes. Nous attendîmes ainsi le moment du déjeûner. A peine fûmes-nous installés que deux jeunes religieux du cou-

vent vinrent nous offrir, en guise de rafraîchissement, un petit verre d'une liqueur appelée *Mastic* mélangée avec de l'eau. Le mastic est le produit d'une plante qui croît abondamment à Smyrne; il a un peu le goût de notre anisette. Les raisins secs nous furent ensuite apportés.

Le couvent de Saint-Sabas, à l'intérieur, est d'une construction bizarre; sa position le rend à peu près inexpugnable, et il devait en être ainsi, car nul pays aux environs n'est plus ravagé par les Bédouins.

Après la porte d'entrée dont j'ai déjà parlé, se présente une petite plate-forme à laquelle aboutit un escalier garni d'une rampe en fer; le bas de cet escalier touche à une terrasse dont les deux extrémités et le centre sont occupés par des monuments religieux.

Celui du centre consiste en une petite chapelle circulaire dominée par une coupole. C'était la grotte où a vécu le saint anachorète qui a donné son nom au couvent et qui vivait dans ces tristes montagnes entouré de plusieurs milliers de fervents catholiques.

A gauche s'élève la chapelle de Saint-Jean-Damascène. Elle est remarquable par ses innombrables ornements et ses dorures. Tous les murs sont garnis de tableaux et de portraits parmi lesquels le connaisseur distingue des peintures d'un véritable mérite.

Du côté opposé est le lieu du martyre des disciples

de Saint-Sabas. La tradition dit qu'ils moururent au nombre de trois mille par les ordres du sultan Sélim, le plus cruel peut-être des descendants de Mahomet. Quoi qu'il en soit de ce nombre, les religieux montrent dans une encoignure du rocher un monceau de crânes vieillis par le temps, et protégés par un grillage. Sur le premier plan il y en a trois recouverts soigneusement, que les étrangers baisent avec respect. Ce tableau inspire à l'âme une profonde tristesse.

Après la seconde terrasse, il faut descendre sur une troisième, où est le réfectoire et le salon de réception. Quelques arbres chétifs poussent dans les crevasses du rocher, et sur un petit carreau de terre transportée les religieux cultivent des plants de cotonniers. Le logement des religieux est tout à fait sur la hauteur de l'édifice, qui domine le lit déséché du torrent.

Pendant que nous étions tranquillement allongés sur les nattes pour jouir de quelques instants de repos, une détonuation épouvantable se fit entendre dans l'intérieur de la chambre. La providence venait de témoigner toute sa bonté pour nous. En nous délivrant de nos bagages plusieurs fusils chargés avaient été déposés dans un angle de la pièce que nous occupions. L'un de ces fusils, qui n'était pas complètement appuyé contre le mur, glissa en suivant une impulsion involontaire qui lui fut imprimée, et en tombant contre la

muraille, quoique complètement désarmé, il produisit une explosion effrayante. Toute la charge avait traversé la planche d'un petit placard, à deux travers de doigt de la tête d'un de nos plus respectables compagnons, qui entendit siffler dans ses cheveux le plomb meurtrier. Dieu voulut que le coup partît dans cette direction, quelques lignes plus bas le plomb rencontrant la pierre vive, aurait fait balle, et nous aurions eu le plus grand des malheurs à déplorer. Nous fûmes longtemps à nous remettre de l'émotion produite par cet accident, heureusement sans aucune suite fâcheuse ; après deux heures de repos nous nous remîmes en route pour rentrer à Jérusalem.

En parlant, dans un des chapitres précédents, de mes impressions à la vue de la vallée de Josaphat, je disais qu'elle est loin de répondre à la tristesse dont on s'est plû à l'entourer comme d'un voile; et je disais aussi que plus loin, dans les gorges profondes de Saint-Sabas, tout y parlait beaucoup plus et de deuil et de mort. Maintenant je traverse ces vallées; me voici sur les bords de ce torrent de Cédron si resserré à Jérusalem, si large et si profond au-dessous de mes pieds. Je me demande, en le regardant avec attention et en interrogeant ses abîmes, si les eaux qu'il entraîne dans les mois d'hiver, ne sont pas destinées à réparer les désastres d'un torrent de feu qui, depuis des siècles, a

desséché ses bords. Ce sable brûlant et aride, ces rochers crevassés et noircis comme par une éruption, cette nature ingrate même à l'herbe qui n'y peut pas croître, et à quelques pas, sur les bords de la Mer Morte, le souvenir des vengeances célestes; tout cela est bien fait pour donner une idée de la terre quand viendra son dernier jour. Je ne m'étonne pas que des milliers de pieux anachorètes aient quitté le monde pour cette solitude; ils ne pouvaient choisir un lieu plus convenable pour s'ensevelir vivants au milieu de ce vaste tombeau.

Sur la crête de la colline le chemin, que l'on voit tracé de main d'homme, est assez large et assez praticable; il descend peu à peu le long du torrent qu'il traverse en plusieurs endroits. Arrivés au débouché d'une vallée, nous fixâmes nos regards sur un groupe de tentes noirâtres autour desquelles erraient de nombreux chameaux; c'était un camp de bédouins. Quoique nous fussions en nombre et suffisamment armés, nous prîmes cependant la précaution de ne pas laisser derrière nous de traînards, car nous ignorions quelles seraient à notre égard les dispositions de ces rois du désert. A notre approche, des chiens énormes sortirent en aboyant de leurs retraites, et à leurs cris hommes, femmes et enfants, tout fut bientôt debout. Quelques-uns avaient des armes, les autres fumaient avec insou-

ciance. Leur première pensée fut elle de nous arrêter? Je l'ignore; toujours est-il que plusieurs d'entr'eux arrivèrent jusque sur les bords du ravin pour nous considérer de près. L'aspect de notre équipement et de nos armes les encouragea peu, à ce qu'il paraît, car ils se retirèrent sans mot dire, et nous laissèrent librement franchir la limite de leur domaine.

De quoi vivent ces hordes de voleurs? Il est difficile de le savoir, car il n'y a autour d'eux absolument rien que du sable et des rochers; leurs chameaux eux-mêmes trouvent à peine de quoi brouter quelques touffes d'herbes desséchées. A quelques pas plus loin, dans une autre vallée tout aussi sauvage que la première, nous fîmes la même rencontre; mais cette fois nous traversâmes le campement dans son milieu. Nous pûmes saisir en passant quelques détails de cette vie de sauvages, dont on ne peut se faire une idée exacte même avec les plus fidèles descriptions.

Les tentes sont en poil de chameau, imperméables à la pluie et préservant aussi des ardeurs du soleil. Sous ces tentes nous aperçûmes des hommes cuivrés dans un état de nudité presque complète, ainsi que leurs femmes et leurs enfants, qui accoururent au-devant de nous. Nous dûmes leur en imposer, car nous ne remarquâmes pas la même agitation que dans la tribu précédente, et à part quelques femmes toujours cu-

rieuses et les enfants, qui vinrent à nous en nous tendant la main, le mot de *Bakchis* sur les lèvres, personne ne bougea. Dans le centre de la tribu, un chameau tout entier était suspendu aux cordes des tentes, et un bédouin s'occupait à le dépouiller de sa peau.

En sortant des dernières tentes, une jeune fille aux dents blanches comme de l'ivoire, portait sur ses épaules un grand vase d'eau, qu'elle venait de puiser à la source voisine. Elle nous permit d'en prendre, sans crainte et sans défiance. Les jeunes filles sont toujours plus douces et plus gracieuses, même dans les tribus du désert.

Ces deux rencontres me firent un plaisir inouï. Je venais de voir de près ces hommes de la nature n'ayant d'autres lois que ses lois, d'autres caprices que ses caprices; je venais de jeter un regard sur cette vie que tant d'écrivains célèbres ont rendue si poétique, qu'elle devient, pour ainsi dire, sous leur plume, un rêve de leur imagination. J'avoue qu'en dehors des illusions que l'on crée, la réalité est bien peu séduisante. Je ne trouvai là qu'un hideux pêle-mêle.

Nous suivîmes toujours le torrent de Cédron, jusques à la bifurcation des deux vallées de Josaphat et de la Géhenne; et après quelques minutes de marche nous rentrâmes à Jérusalem par la porte de Jaffa.

XIII.

LA MER MORTE ET LE JOURDAIN.

Départ de la caravane pour la mer Morte. — Escorte de bédouins. — Béthanie. — Demeure et tombeau de Lazare. — La Fontaine des Apôtres. — Première nuit sous la tente. — Arrivée à la mer Morte. — Le désert. — Les colonnes de sable. — Jéricho. — Notre campement. — Fontaine d'Elisée. — Le Jourdain. — La grotte et la montagne de la Quarantaine. — Retour à Jérusalem. — Adieux à mes compagnons. — Départ pour Jaffa. — Les voleurs de Latroûn. — Mon embarquement.

Notre course au Jourdain et à la mer Morte était fixée au 17 septembre. Ce jour fut attendu par nous avec impatience, car outre les émotions et les périls peut-être que nous rencontrerions sur nos pas, c'était une vie toute nouvelle que nous allions mener pendant trois jours; comme les Arabes, nous allions

habiter le désert. Plusieurs précautions nous étaient indispensables soit pour le confortable de la vie, soit pour notre propre sécurité. Aussi, M. Schembri, négociant de Jérusalem, qui était chargé de pourvoir à tous les détails du voyage, s'en est-il acquitté avec intelligence et facilité, malgré de grandes difficultés.

Pour nous garantir des attaques à peu près inévitables dans le trajet que l'on parcourt, notre guide fit un traité avec le chef d'une horde de Bédouins qui furent chargés de nous servir d'escorte. Nous devions précisément aller camper au milieu de leur tribu à Jéricho; il était alors fort naturel, plutôt que d'être dévalisés par eux, de leur en éviter la peine en les payant. La somme qui leur fut donnée était considérable; nous étions plus de 40; le chef exigea 4000 piastres (25 francs par tête). A ce prix il répondit de nous.

Au jour convenu, la petite troupe nous attendait en effet sur les hauteurs de la montagne des Oliviers, tout le long du chemin de Béthanie. Elle se composait de 17 hommes dont 15 à pied et le chef et son frère à cheval. Nous les vîmes partir devant nous, lestes comme des chasseurs d'Izars, sautant sur chaque rocher avec une souplesse de jarret incroyable. Tout leur accoutrement était extraordinaire. Leur tête brune s'encadrait dans une pièce d'étoffe rayée de di-

verses couleurs, mêlée de fils d'or, et retenue sur leur front par une tresse de corde; un manteau de poil de chameau négligemment jeté sur leurs épaules, cachait à demi une chemise épaisse, découverte sur la poitrine et serrée autour des reins par une grande ceinture à laquelle étaient suspendus des pistolets; enfin ils n'avaient d'autre culotte que leur peau brûlée par le soleil et endurcie par la marche et les fatigues. Cet extérieur n'offrait pas trop de sécurité et il faut compter beaucoup sur la loyauté de pareils gardiens pour s'aventurer avec eux dans de véritables coupe-gorges continuels; nos bonnes armes pouvaient, du reste, leur inspirer quelque respect.

Le premier village qu'il faut traverser en sortant de Jérusalem, sur le chemin du Jéricho, est Béthanie.

C'est là que vécut Lazare, c'est là qu'il mourut, et l'on peut descendre encore dans son tombeau.

A l'entrée du village s'élève, sur une éminence, une grande ruine qui passe pour avoir été la demeure de Lazare, de Marthe et Marie, famille aimée du Sauveur.

Le tombeau est à l'autre extrémité du village. Sa profondeur au-dessous du sol est extraordinaire; il se divise en deux parties. La première, à laquelle aboutissent une quinzaine de marches, est une petite chambre voûtée et circulaire, où Jésus-Christ,

en ressuscitant Lazare, lui dit : *Surge et ambula.* Le Sauveur, en prononçant ces paroles, se tenait à l'entrée du caveau qui forme la seconde partie où Lazare était enseveli.

Nous étions partis de Jérusalem à 4 heures de l'après-midi; le jour commençait à décliner; aussi n'arrivâmes-nous qu'à l'entrée de la nuit à la fontaine des Apôtres. Cinq tentes avaient été dressées pour nous recevoir. Ce coup d'œil, nouveau pour nous, excita notre satisfaction.

La fontaine des Apôtres est une source assez abondante qui coule dans un grand bassin en pierre. Elle s'appelle ainsi parce que les Apôtres, en suivant leur divin maître à Jéricho, avaient l'habitude de s'y arrêter. Elle est enfoncée dans une gorge assez étroite, rendez-vous habituel des voleurs.

Notre souper sous la tente fut des plus gais. La lune commençait à éclairer la crête des montagnes et, à sa lueur, nous apercevions autour de nous les Arabes qui commençaient leur faction. Ils étaient divisés en petits groupes et chacun d'eux gardait une des issues par lesquelles on aboutit au lieu où nous étions campés. Après le souper il fallut songer au repos. Des matelats avaient été apportés à dos de chameau, et chacun de nous put à son aise s'endormir, enroulé dans une bonne couverture. Mais avant de nous livrer

au sommeil, nous avions jugé prudent d'établir des sentinelles, non pas contre les voleurs, mais contre nos propres gardes, dont nous n'avions pas l'opinion la plus rassurante. Aussi nous divisâmes-nous la première nuit de veille d'heure en heure. Il est des circonstances dans la vie que l'on ne saurait oublier parce qu'elles laissent dans la mémoire des traces ineffaçables. Celle-ci est du nombre. Je n'oublierai jamais cette heure passée autour de nos tentes, l'arme au bras, épiant sans cesse le moindre bruit, surveillant le moindre mouvement de nos sentinelles, pour réveiller par un coup de feu nos compagnons en cas danger.

La nuit ne fut signalée par aucun incident, et à 3 heures du matin, nous reprîmes nos chevaux pour une journée de fatigues et de souffrances. Nous devions arriver le soir même à Jéricho; un spectacle bien beau nous attendait. Dès que le crépuscule commença à poindre, nous traversions une vaste plaine complètement déserte, et nous avions devant nous à l'horizon les hautes montagnes de l'Arabie, derrière lesquelles le soleil allait se lever. Pour la première fois, je voyais l'astre du jour apparaître aussi près de ce lieu que de nos pays on prendrait pour la limite de son domaine, et pour la première fois aussi mes yeux étaient frappés de l'infinie variété de tons qui se succédaient. C'était

d'abord le pur azur du ciel, puis une lueur blanche, puis un ton vert, rose, plus rose encore, rouge, jaune éclatant ; puis enfin toutes les nuances se confondirent en une seule, produite par les rayons dorés du soleil dont le disque immense apparaissait entre deux crêtes de la montagne.

Nous comprenions à la dépression considérable des accidents de terrain que le sol s'abaissait progressivement depuis notre départ ; il était facile de voir que nous approchions de l'un des points les plus bas du globe, le bassin de la mer Morte.

A l'extrémité d'une plaine à demi inclinée, nos regards aperçurent comme des ruines d'un ancien village entourées d'un grand mur. Nos Arabes, qui profitaient de temps en temps des plaines pour courir çà et là, lancèrent leurs chevaux au galop ; nous les suivîmes, et en un clin d'œil nous étions rendus devant la porte d'une masure auprès de laquelle nous nous apprêtâmes à nous reposer.

Ces ruines sont habitées par un santon musulman avec sa famille. Un santon est un solitaire entouré d'un très-grand respect et que l'on vénère après sa mort. Ce pauvre diable, que notre arrivée mit en émoi, crut sans doute que nous allions nous emparer de sa bicoque, car il s'élança à la fenêtre d'un air furieux et en formulant contre nous toute espèce de malédic-

tions et de menaces. Malgré notre grand désir d'entrer dans l'intérieur de sa demeure pour nous asseoir quelques instants, nous ne pûmes parvenir à le convaincre de nos bonnes intentions à son égard, et force nous fut de repartir. Il se mit alors à se promener sur le toit de sa maison, et ne redescendit que quand il nous eut complètement perdus de vue.

Enfin, à l'horizon, nous distinguons la mer Morte à l'extrémité d'une plaine immense limitée par les montagnes de l'Arabie. Le chemin est pratiqué dans le milieu d'une colline dont la nature est fort bizarre : on dirait un amas de cendres superposées par couches et qui s'éboule au moindre toucher. Leur couleur blanchâtre est peu agréable à l'œil, et les chevaux s'enfoncent jusqu'à mi-jambe dans les sables de même nature qui forment le sol du chemin.

La mer Morte, comme on le sait, occupe aujourd'hui la profonde vallée où s'élevaient les cinq villes de la Pentapole, dont les plus connues sont Sodome et Gomorrhe.

Sa longueur, d'après plusieurs auteurs est de 25 lieues environ sur 6 de large. D'après des expériences récentes, il paraîtrait que son bassin est à plus de 2000 pieds au-dessous du niveau de la mer Méditerranée. Nous y arrivions par l'extrémité septentrionale, à l'endroit où le Jourdain vient s'y déverser.

L'on a dit et écrit tant de choses étranges sur la mer Morte, qu'il ne sera pas inutile de constater ici le résultat de mes propres remarques, non comme savant, de bien s'en faut, mais comme voyageur qui aime à se rendre compte de ce qu'il voit, sans accepter pour vrai tout ce qu'il a ouï dire.

Selon plusieurs auteurs, les bords de la mer Morte sont complètement arides et désolés, pas la moindre trace de végétation et de vie n'y apparaît, l'on n'y voit ni le plus petit oiseau à sa surface, car celui qui s'y hasarde y meurt, ni un être vivant quelconque dans ses eaux.

Mes observations s'accordent peu avec celles qui précèdent.

Au débouché du chemin qui aboutit à la mer se présente une végétation pleine de vie et de force; ce sont des plantes grasses élevées, des buissons touffus, des roseaux et des herbes, au milieu desquel il serait difficile de pénétrer tant ils sont épais. Le terrain est gras et glissant, il porte des traces d'une humidité constante; et pourtant, au milieu du mois de septembre, les chaleurs, dans cette vallée, atteignent près de 40 degrés. Quelques oiseaux s'enfuirent des taillis à notre approche, nous leur tirâmes deux ou trois coups de fusil. A la surface de l'eau à une certaine distance, nous vîmes deux bandes de gros volatiles qui nous

parurent être des canards sauvages, et ils n'avaient pas l'air de se trouver le moins du monde incommodés par ses prétendues exhalaisons mortelles. Enfin, arrivé à une petite presqu'île qui pénètre assez avant, je trouvai moi-même quelques coquillages adhérents aux pierres que l'eau recouvrait complètement. Je ne sais s'il y a des poissons dans la mer Morte; nous ne séjournâmes peut-être pas suffisamment sur ses bords pour en apercevoir.

Nos chevaux, qui mouraient de soif, reculèrent de dégoût quand ils voulurent approcher leurs naseaux de l'eau pour boire.

Tout ce qui a été écrit sur la densité des eaux de la mer Morte est confirmé par l'expérience, et les essais que je fis avec quelques-uns de mes compagnons viendront augmenter les témoignages donnés à ce sujet. Malgré les observations qui m'étaient adressées, je m'avançai, mais avec prudence, sur un lit de cailloux glissants comme de la glace et sur lesquels il faut marcher avec la plus grande précaution. A peine fus-je allongé, que je ressentis à différents endroits de mon corps des démangeaisons excessives. Les parties surtout que l'usage fréquent des selles arabes avaient un peu endommagées furent mises à une terrible épreuve. Cette eau est rude au toucher, et si quelques gouttes pénètrent dans la bouche, les lèvres se dessèchent,

comme sous l'influence d'un toxique. La saveur qu'elle procure est celle d'un morceau d'alun. Mais ce qui est sans contredit le plus étrange, c'est le phénomène produit par sa densité : placé sur le dos, le nageur peut aisément sortir hors de l'eau le buste et les jambes, comme s'il était assis ; en sens inverse, il ne peut enfoncer que la partie supérieure de son corps. Bien mieux, dans cette position, la plus habituelle pour la nage, je suis resté près de cinq minutes complètement étendu, les bras en avant prêt à fendre l'eau, mais entièrement immobile. Enfin, à une distance de la plage où la profondeur était de 10 pieds au moins, choisissant la position la plus perpendiculaire qu'il m'a été permis de prendre, les bras en croix, je n'ai pu plonger au-dessus des aisselles.

Ces expériences ont été faites par moi et par deux de mes compagnons, MM. de Guinaumont et de Biencourt..

Beaucoup de personnes connaissent l'épreuve de Vespasien qui, voulant s'assurer de la densité de l'eau de la mer Morte, y fit précipiter des hommes attachés par les pieds et les mains, et tous revinrent à la surface.

D'après les analyses, il résulterait comme fait certain que l'eau de la mer Morte contient environ 25 pour 100 de matières salines, alors que celle de la

mer Méditerranée n'en contient que 4, ce qui fait que la première est six fois plus dense que celle-ci, ce qui explique aussi la difficulté que l'on éprouve à y nager.

Je cherchai, mais en vain, le bitume et l'asphalte dont je croyais voir les bords recouverts. Je n'y trouvai pas la plus petite substance noire, et je me consolai de ce mécompte, en me disant que peut-être il n'en était pas de même des autres parages que les voyageurs avaient voulu sans doute désigner, quand ils ont dit que l'on s'y enfonce dans une substance noire et pâteuse, qui est du bitume.

On a du reste beaucoup exagéré aussi l'impression qu'inspire la vue de la mer Morte. Sans doute il n'y a à sa surface ni mouvement ni vie; une légère brise vient à peine rider ses eaux, et il serait inutile d'y espérer la rencontre de la plus petite embarcation, alors que tout autour s'étend le vaste désert.

A l'heure où nous y arrivâmes, un léger brouillard la couvrait d'un voile incertain, à travers lequel il nous fut possible d'apercevoir au loin le réseau de montagnes qui entoure cet immense lac de tous côtés. Mais elles ne sont pas aussi tristes que quelques voyageurs ont bien voulu le dire, et, outre leurs accidents pittoresques, celles de gauche surtout étaient colorées de teintes toutes particulières, et semées çà et là de

larges sillons de verdure. Les opinions à ce sujet sont tellement contradictoires, que plusieurs auteurs semblent en avoir fait le tableau sans jamais s'en être approchés. Je me réunis, sous ce rapport, à ceux qui disent que l'aspect de la mer Morte n'est sombre que parce qu'elle retrace à l'esprit des souvenirs de la malédiction divine.

Sans doute l'extrême chaleur qu'il faut subir sur ses bords agissant sur l'imagination déjà frappée d'idées préconçues a influé sur l'appréciation dont elle a été l'objet. Placée dans toutes ses autres conditions, sous un climat plus tempéré, la mer Morte ne ressemble plus aux tableaux qui en ont été présentés. Il y a cela de particulier cependant, que, quelle que soit la profondeur sous laquelle vous l'apercevrez, elle n'a ni la teinte verte, ni la teinte bleue des autres masses d'eau; elle est d'abord grise, puis elle va tirant graduellement sur le roux.

Lorsque je sortis de mon bain, j'avais les lèvres, la figure et le reste du corps couverts de sel. Je fus obligé de boire plusieurs gorgées d'eau douce et de me laver le visage.

Nous nous avançâmes à travers une immense plaine recouverte d'un sable jaune épais et mouvant. Arrivés environ à une heure de distance de la mer Morte, en remontant toujours vers le nord entre les montagnes

de l'Arabie et le Jourdain, à l'est, et les montagnes de la Judée, à l'ouest, nous fûmes témoins d'un phénomène étrange.

Au-devant de nous, à une centaine de mètres, nous vîmes s'élever dans les airs une épaisse colonne de sable, soulevée comme une colonne d'eau sortant d'un puits artésien. Ce sable montait insensiblement jusqu'à une hauteur considérable, puis se dissipait en retombant. Nous crûmes de loin d'abord que c'était de la fumée s'échappant de quelques habitations voisines, qui montait perpendiculairement, car l'atmosphère n'était pas agitée par la plus petite brise. Nos Arabes partirent au galop pour s'assurer du fait et revinrent confirmer nos doutes en disant que c'était le sable qui s'élevait du sol. Ce phénomène se reproduisit sur trois points différents du désert avec les mêmes caractères.

Après deux heures de marche par un soleil de feu, sans une goutte d'eau pour nous désaltérer, nous arrivâmes enfin à un bosquet d'arbustes et d'acacias épineux qui nous abritèrent sous leurs frais ombrages. Nous touchions à l'ancienne Jéricho. Un torrent desséché d'où partirent en hurlant quelques chacals, nous en séparait, et de l'autre côté, sur les bords d'un ruisseau abondant, s'offraient à nos regards les ruines d'une grande construction, qui est la demeure du

scheik de la tribu des Bédouins de cette contrée. A côté se trouvent quelques mauvaises huttes de la hauteur d'un homme, dans lesquelles habitent les gens de la tribu; et en face s'étend un joli bois de grands arbres d'où s'envolèrent au bruit de nos pas une quantité considérable de tourterelles sauvages.

Autour de l'ancien castel, construction dont j'ai déjà parlé, gisent encore quelques fragments de colonnes et quelques débris. C'est là tout ce qui reste de cette ville de Chanaan, si célèbre par ses beaux palmiers, où l'on en cherche en vain aujourd'hui; cette ville dont Josué s'empara par le miracle de l'arche d'alliance qui en fit écrouler les murailles au son des trompettes; où Jésus s'est rendu plusieurs fois; et où est mort le cruel Hérode, surnommé le Grand. Le mauvais bourg qui existe aujourd'hui s'appelle *Rieha*. Ses habitants cultivent aux environs quelques champs de blé et de maïs; ils récoltent des raisins et des figues, et se livrent au brigandage sur les caravanes qui traversent le pays; mais elles sont rares.

En parcourant les taillis qui entourent *Rieha*, je recueillis sur des arbustes de trois ou quatre pieds de haut, armés de piquants dangereux, des fruits jaunes, de la grosseur des œufs de pigeon et d'un aspect agréable. Celui que j'eus la curiosité de partager m'offrit

un liquide visqueux à moitié solidifié. Je me rappelai alors les fameuses pommes de Sodome, si célèbres par l'illusion qui les entourait et auxquelles je n'avais pas songé en cueillant le fruit. Il se peut bien qu'elles n'aient aucun rapport avec ce que je pris pour elles; il est dit cependant qu'elles étaient jaunes et pleines de cendres.

On parle aussi des roses de Jéricho; j'en avais déjà vu au couvent de *Casa Nova*, et je les cherchai en vain dans la plaine que nous parcourions. La rose de Jéricho, telle que les arabes la vendent à Jérusalem, est une petite plante grisâtre, à tige surmontée de plusieurs autres qui se groupent en forme de bouquet et se resserrent. Elle se conserve très-longtemps, et s'ouvre toujours au contact de l'humidité. Je ne sais ce que cette plante peut avoir de commun avec une rose, à laquelle elle ne ressemble absolument en rien.

A une demi-heure de *Rieha*, la fontaine du prophète Elisée coule sous un massif de verdure. Nos tentes étaient dressées au bord du ruisseau; nous les aperçûmes avec la joie du pauvre voyageur qui, après une journée de fatigues, voit devant lui son lieu de repos. Il en était ainsi de nous; nous marchions depuis 14 heures.

Au pied d'un petit monticule ombragé de divers

arbustes, et dans un bassin à peu près circulaire, trois ou quatre sources s'échappent du sable en bouillonnant, c'est la fontaine d'Elisée. Elle porte le nom du prophète parce que, selon les Ecritures (*IV Rois*, 11, 19), l'eau de la source était mauvaise et frappait de stérilité les campagnes voisines, Elisée la rendit bonne en y jetant une poignée de sel.

La végétation qui entoure cette fontaine dans tout son parcours est luxuriante. La plus grande partie des plantations se compose de chalefs à feuilles étroites, appelés par les anciens *myrobolam*, à cause du beaume que produisaient ses fruits, qui servent aujourd'hui à faire de l'huile, et leurs noyaux des chapelets; puis, de jujubiers aux grappes rouges et nombreuses, et de gigantesques roseaux.

L'eau de la fontaine se divise en deux branches, l'une qui descend vers *Rieha* et l'autre qui se perd dans le plus épais des taillis.

Ce lieu si agréable abonde en tourterelles sauvages et en perdrix grises qui s'envolent par troupes au moindre bruit, aussi la chasse en est-elle toujours productive. Il ne faut pas être surpris de faire lever à ses pieds quelque chacal.

A peine installés dans notre campement, nous reçûmes la visite du scheik de Jéricho, qui revenait des environs escorté de 5 Bédouins de sa tribu. Son exté-

rieur nous parut assez ouvert, et il nous dit en nous quittant que nous pouvions être en pleine sécurité. Il ne portait pas de fusil; sa seule arme, ainsi que celle de ses compagnons, consistait en une grande lance qu'il tenait majestueusement appuyée sur l'étrier de gauche. Elle se distinguait des autres par une houppe de laine au point de jonction du bois avec le fer.

Après le souper, assaisonné du plus brillant appétit, la nuit étendit ses ombres dans la vallée, et nous invita à prendre des mesures pour la sécurité de tous. Nous pouvions avoir à craindre et les habitants de *Rieha* et nos Arabes eux-mêmes; aussi, comme dans la nuit passée à la fontaine des Apôtres, les sentinelles se succédèrent à tour de rôle.

La température des nuits dans le désert de Jéricho est extrêmement douce, ce qui provient sans doute de la dépression considérable de la vallée dans laquelle il est situé.

Le lendemain à 3 heures du matin nous fîmes nos préparatifs de départ. Nous devions passer une partie de la journée sur les bords du Jourdain, qui coule à l'opposé de *Rieha*. La distance de Jéricho à ce fleuve est d'environ deux heures. Notre désir était d'y être rendus avant le lever du soleil; aussi

Digitized by Google

nous mîmes-nous en route peu de temps après notre réveil.

En sortant des taillis de *Rieha,* on traverse une plaine étendue où apparaissent quelques traces bien rares de végétation ; le terrain semble pourtant y être fertile, mais nulle part il ne porte le plus petit indice de culture ; c'est un véritable désert, sans un arbre, sans une cabane, rien qu'un sol poussiéreux et ardent. Après une heure et demie de marche, le sentier s'engage dans de profondes ravines creusées sans doute par les débordements du Jourdain, et dont le fond est parsemé de touffes de tamarins, de roseaux et de divers autres arbustes. Evidemment dans les grandes crues de l'hiver, le fleuve sort de son lit et vient envahir ces lits secondaires qui sillonnent une partie de la plaine. A quelque distance de là coule le fleuve lui-même.

Il se distingue à ses bouquets d'arbres, parmi lesquels dominent les acacias, les tamarins, les roseaux d'une hauteur prodigieuse, et les saules. Ses bords, vus de près, offrent un coup d'œil délicieux, grâce aux nombreux tamarins dont les formes sont fantastiques et gracieuses. Ce n'est pas un assemblage de feuilles, de branches, de masses d'ombre et de lumière ; on dirait une gaze, un réseau d'un vert un peu grisâtre étendu avec art sur un tronc capricieux. Les fils légers

de ces arbres sont assez nombreux pour intercepter les rayons du soleil, sans perdre leur transparence; à ses pieds on est dans un demi-jour.

Le lieu de cette halte est celui que choisissent tous les pèlerins, et qui passe avec raison pour avoir été le témoin de l'entrée des Hébreux dans la terre promise, et du baptême de Jésus-Christ.

Les ecclésiastiques au nombre de huit faisant partie de la caravane, célébrèrent les saints mystères sur les bords du fleuve, ainsi que le Père-curé de Bethléem, qui s'était joint à nous pour ce petit voyage; puis nous nous délassâmes à l'envi dans les eaux du Jourdain.

A cet endroit le courant est d'une rapidité extrême, et quoique la largeur du fleuve ne dépasse pas 60 pas, il est fort difficile de le traverser. Au-dessus, au contraire, s'étend un bassin calme et profond où le baigneur trouve l'agrément et la sécurité. L'eau, quand nous la vîmes, avait une teinte argileuse qui lui enlevait toute sa transparence et sa propreté, ce qui ne nous empêcha pas d'en boire beaucoup, soit à cause de la chaleur, soit à cause de son goût.

Un petit incident vint un instant troubler notre tranquillité. L'un de nos compagnons, excellent nageur du reste, après avoir pris ses ébats dans la partie supérieure du fleuve, se laissa aller à le dérive; mais

quand il voulut se redresser, le courant le souleva, le renversa, et le roulant sur le côté, l'entraînait avec une rapidité extrême, quoique le lit eût à peine là 3 pieds de profondeur. Déjà le corps entier de notre compagnon avait disparu, sa tête elle-même fut un instant submergée, lorsque mes regards attirés d'un autre côté se reportèrent sur lui. J'étais sur le rivage occupé à la garde des habits, et je tenais un fusil entre mes mains. Jeter mon arme, enlever mon burnous blanc, retirer de ma ceinture la paire de pistolets qui ne me quittaient pas, tout cela ne fut que l'affaire d'une seconde et je m'élançais déjà à moitié vêtu au secours de l'imprudent nageur, lorsque je le vis revenir, le visage encore tout bouleversé par la crainte. Après le lit de cailloux qui n'avait pu lui offrir aucune résistance, il avait fort heureusement rencontré un trou assez profond où il lui avait été possible de jeter quelques brasses vigoureuses qui le remirent à flot.

Nous passâmes près d'une heure dans l'eau.

Le Jourdain est le seul fleuve de la Palestine; son nom arabe est *El-Arden* ou *Scheriat-el-Kebir*. Il est formé par la jonction de trois sources qui découlent des chaînes libaniques, et il parcourt environ un espace de 40 à 45 lieux. Il n'est point navigable, car son cours est extrêmement irrégulier; après de gran-

des profondeurs d'eau viennent des gués, puis de nouvelles profondeurs.

Ce qui porte à croire que le lieu où nous étions est bien celui du passage des Hébreux, à pied sec, avec l'arche d'alliance, qui fit diviser le fleuve en deux parties, c'est que ce peuple, disent les Ecritures, traversa le Jourdain en face de Jéricho, au nombre de 2,000,000, hommes, femmes et enfants.

Le Sauveur du monde reçut le Baptême à l'endroit même où nous nous baignions; et ce qui le fait croire, c'est qu'après avoir été régénéré par les eaux du fleuve, il se retira à Jéricho dans la grotte de la Quarantaine, située immédiatement en face de ce village.

J'emportai deux flacons d'eau du Jourdain et quelques petits coquillages très-curieux qui s'attachent aux cailloux du rivage. A deux heures de l'après-midi nous étions de retour à notre campement.

En me baignant dans le Jourdain je m'étais aperçu de la disparition d'une petite croix d'or qui m'avait été remise, ainsi qu'à tous mes compagnons, à Notre-Dame-de-Lagarde. Je tenais à cet objet, non pas tant pour sa valeur que pour le souvenir qu'il devait plus tard retracer à ma pensée. Il ne m'avait pas quitté, du reste, pendant toute la traversée, et je m'en voyais privé avec peine. Je songeai alors que je devais l'avoir laissée par mégarde sur le bord de la mer Morte, à

l'endroit où je m'étais plongé dans ses eaux. J'eus un instant la pensée que je la retrouverais, et je fis appeler sur le champ le Scheik de la tribu qui nous escortait, avec l'intention de l'envoyer à sa recherche.

Le Scheik arriva quelques minutes après; mais comme toute la difficulté était de lui exprimer mon désir, je dus recourir à l'obligeance du bon père Antoine, curé de Bethléem, dont la connaissance profonde de la langue arabe me fut d'un grand secours.

Scheik, dis-je à l'aide de mon interprète, à l'arabe qui se tenait debout devant moi, j'ai perdu un objet qui m'était bien précieux, et j'ai compté sur toi pour le retrouver.

Vois-tu cette croix (*salib*), ajoutai-je en lui en montrant une pareille? Celle que j'ai égarée lui ressemble comme la moitié d'un fruit ressemble à l'autre moitié. Elle est là-bas sur les bords de la mer où tu nous as vus l'aurore dernière. Acceptes-tu ?

— Fils de chrétien, tes paroles sont belles et coulent de ta bouche comme l'eau de la fontaine, répondit le Scheik, mais le désert est grand, et sur les bords de cette mer terrible, comment retrouver un objet aussi petit que celui que tu me fais voir?

— Scheik, ton coursier est rapide comme l'éclair, et tes yeux perçants comme ceux de l'aigle; je ne doute

pas qu'ils n'aperçoivent une petite croix brillant sur le sable.

— L'arabe du désert ne fait rien pour rien, reprit le Scheik.

— Je le sais, dis-je à mon tour; aussi je te réserve une récompense : si tu retrouves ma petite croix, je te donnerai à peu près sa valeur, c'est-à-dire 50 piastres; si tu reviens sans me la rapporter, tu n'en recevras que 15.

Ce marché ne parut pas satisfaire entièrement le Scheik; cependant, après avoir hésité quelques minutes, sur les instances du père Antoine, il me dit : Eh bien! soit, je partirai.

— Va, lui dis-je, tu peux compter sur moi.

Après notre dîner, je m'acheminai avec le père Antoine et quatre ou cinq de mes compagnons vers la montagne de la Quarantaine, qui s'élève à un quart de lieue de la fontaine d'Elisée. Arrivés à quelque distance de sa base, nous vîmes une source extrêmement abondante qui va se déverser dans un réservoir dont l'extrémité est occupée par un reste de bâtisse qui annonce un ancien moulin. Nous franchîmes ce cours d'eau, et laissant à notre droite des restes importants de constructions, nous gravîmes le sentier pénible et escarpé qui monte dans la direction d'une large ouverture qui existe dans le roc. C'est la grotte de la Quarantaine.

Le Fils de Dieu, après son baptême, s'est retiré dans cette grotte pendant quarante jours, pour faire pénitence, et c'est là qu'il fut tenté par le démon qui le transporta sur le sommet de la montagne, en lui promettant la royauté de tout le pays que l'on découvre de ce lieu élevé.

La grotte est assez vaste, et à côté s'élèvent les ruines d'une chapelle bâtie par sainte Hélène. Tout autour sont pratiquées de nombreuses ouvertures, qui donnent le jour à d'autres grottes où ont vécu pendant des siècles de pieux solitaires, dans le jeûne et les mortifications. Aujourd'hui, nous dit-on, les Arméniens viennent y séjourner à diverses époques de l'année. L'accès est dangereux, et il n'est possible d'y parvenir qu'en étant soutenu. Elle est à une grande hauteur au bord d'un précipice effrayant; une chute y serait mortelle. Quant au sommet de la montagne, il ne faut pas songer à le gravir; les rochers sont impraticables.

Le point de vue qui se découvre de la grotte est ravissant. A ses pieds, c'est la vallée de Jéricho et du Jourdain, où la perspective s'étend au loin de toutes parts; derrière soi les montagnes de la Judée, et en face, de l'autre côté, celles de l'Arabie, que domine le mont Nébo, d'où Moïse aperçut la Terre Sainte, et où il mourut sans pouvoir y pénétrer.

Il était tard quand nous songeâmes à redescendre, et déjà nous apercevions au milieu des bouquets d'arbres les feux de notre campement et ceux de la tribu de *Rieha*, qui se perdaient dans l'immensité de la nuit. En rentrant sous la tente, je trouvai le Scheik qui m'attendait. La course, me dit-il, avait été inutile, et malgré mes questions, je n'en pus tirer autre chose sinon qu'il avait visité toute la plage sans apercevoir l'objet de mes désirs. Je lui donnai, en conséquence, les 15 piastres, persuadé qu'il m'avait trompé, et que croyant la croix d'une valeur plus considérable, il n'avait pas voulu s'en dessaisir. Le bain de la mer Morte me coûta ainsi 12 francs, valeur de la croix, plus 3 francs, équivalent des 15 piastres; en tout 15 francs. C'est payer cher le plaisir de faire une expérience.

Quand la nuit eut étendu ses voiles sur le désert, nos bédouins allumèrent autour des tentes des feux immenses, et après avoir dépouillé un mouton entier, ils se disposèrent à le faire rôtir pour leur repas. Nous jouîmes à cette occasion d'un grand spectacle, qui est trop curieux pour que je le passe sous silence. C'était une *fantasia*.

Déjà, en traversant le désert, nos arabes, montés sur leurs chevaux ardents comme le feu, nous avaient donné quelques scènes admirables de poésie et de pit-

toresque; ils avaient couru le *Djérid*, simulant des combats à la lance et au javelot; mais le soir, ce fut un tableau d'un tout autre genre, et que le pinceau d'un Vernet pourrait seul représenter.

Les bédouins s'étaient divisés en deux bandes. Dans l'une étaient les arabes; dans l'autre, cette race qui tient de l'arabe et de l'africain. Chaque groupe se composait de sept ou huit individus environ, debout, serrés les uns contre les autres, et attendant le signal donné par un chef placé au-devant d'eux. Ce dernier commence la scène, par un chant monotone, auquel ses compagnons ajoutent un refrain; puis, peu à peu le chant s'anime, le chef l'accompagne d'un battement de mains, les autres l'imitent; le chef se courbe, les arabes se courbent comme par un même ressort, faisant avec rapidité les mêmes gestes que le chef exécute. A mesure que le mouvement se précipite tantôt en avant, tantôt en arrière, tantôt sur les côtés, comme les ondulations d'un champ de blé secoué par les vents, un grognement sourd sort de toutes les poitrines; puis le chef contrefait les mouvements d'une bête féroce ou d'un singe; ou bien deux arabes simulent un combat pendant lequel les spectateurs continuent leur fatigant exercice. Ils s'arrêtent enfin quand ils n'en peuvent plus. Dire l'impression que produit la vue de ces êtres doués de

raison, dont le seul but, dans ce jeu, est de contrefaire la bête féroce, me serait impossible. Otez-en l'intérêt qui s'attache toujours à la nouveauté, que le lieu, l'heure et la bizarrerie des costumes augmentent encore, et vous ne retrouverez que du dégoût, s'il ne s'y mêle pas un peu de frayeur. Et penser qu'il faut se fier à de pareils gardiens, pour s'endormir à côté d'eux! Après les précautions déjà signalées, nous nous livrâmes à quelques heures de repos, malgré la chaleur insupportable de nos tentes.

A 2 heures du matin nous étions sur pied. Nous retournions à Jérusalem, tous désireux d'éviter la chaleur si dangereuse des montagnes qui s'inclinent vers la vallée. Nous ne partîmes cependant qu'à trois heures, par suite du retard que les moukres mirent à charger les chameaux qui devaient transporter nos bagages. En somme, pendant ces trois journées de vie nomade, nous n'avions eu à déplorer aucun accident, et qui plus est, nous avions joui même du confortable. Outre nos bons matelas, nos draps et nos couvertures, un cuisinier avait suivi la caravane, et muni de provisions suffisantes, il avait pu nous traiter comme si nous n'avions pas quitté le couvent.

Nous ne prîmes pas au retour le même chemin qui nous avait conduits à Jéricho. Nous laissâmes les taillis à gauche pour nous engager dans les défilés

étroits et profonds des montagnes de la Judée. Le sommeil et la fatigue m'accablaient; je m'endormais sur le dos de mon cheval, qui lui-même n'était pas trop sûr de sa marche. Aussi, je fus obligé à tout moment de m'accrocher à la selle pour éviter de tomber. A dix heures nous étions à la fontaine des Apôtres, d'où, après un instant de halte, nous continuâmes notre route vers Jérusalem, qui nous vit rentrer dans ses murs avant l'heure où le muezzin appelle pour la seconde fois les fidèles à la prière.

Après deux jours de repos, que j'employai à revoir les lieux saints, pressé de rentrer dans le sein de ma famille et désireux de profiter du passage du premier paquebot des côtes de Syrie, je m'occupai de mes préparatifs de départ. Je devais me joindre à deux de mes compagnons que leurs occupations rappelaient en France.

C'était le 27 septembre, à 5 heures du soir. Je fis mes adieux à ceux des pèlerins qui devaient aller le lendemain visiter la Samarie, et je quittai le couvent, ainsi que M. le baron de la Chapelle et M. Bonjour, pour me rendre à Jaffa. Nous avions avec nous un guide et un mulet pour les bagages. Notre petite troupe se renforça au départ d'un Anglais, d'un Grec et d'un négociant de Chypre, accompagné de son drogman Ibrahim, dont nous

n'avons eu qu'à nous louer. En tout huit personnes.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que je quittai Jérusalem. Dès que nous fûmes arrivés au pied du monticule d'où nous avions aperçu pour la première fois la ville sainte, comme tout porte à croire que je ne la reverrai plus, je mis pied à terre et baisai le sol avec reconnaissance pour toutes les douces impressions que j'y ai ressenties; et ma tristesse en quittant, à la fois, la Terre-Sainte et les compagnons si chers que j'avais appris à connaître et à aimer s'exhala dans un long et dernier adieu. Je rejoignis en toute hâte le reste de la petite troupe qui m'avait devancé; quand je me retournai, Jérusalem avait disparu.

Nous traversâmes des pays dejà connus et décrits, mais dans une obscurité des plus complètes, car la nuit était bientôt venue et nous étions à 8 heures du soir à quelque distance d'Abou-Gosh, auprès d'une fontaine où nous devions faire une légère collation. La crainte d'être attaqués, nous retint à une distance suffisante du village, et le campement fut établi en ce lieu assez découvert pour nous mettre à l'abri d'une surprise.

Le repas fut léger et il en fut de même du sommeil. Nous étions à la belle étoile, par une nuit magnifique; il eût été fort agréable de se reposer quelques heures,

mais les moustics nous assaillirent et ne nous laissèrent pas un instant de calme. A minuit nous étions en route pour Ramla.

Arrivés en face de Latroûn, il était 2 heures du matin, le clair de lune était splendide et nous permettait de distinguer autour de nous. A moitié hauteur, dans la direction du village, 4 ou 5 formes humaines qui s'avançaient, se dessinèrent à nos yeux; à quelques pas elles s'arrêtèrent, et une voix nous demanda en arabe où nous allions et si nous étions escortés par des cavaliers.

Ibrahim, notre guide, jeune homme de Damas, d'un caractère intelligent et ferme, répondit que nous n'étions pas tenus de faire connaître notre route, que nous n'avions pas de cavaliers dont nous pouvions fort bien nous passer.

La même voix reprit : Si vous n'avez pas de cavaliers pour vous conduire, nous allons vous servir d'escorte ou vous viendrez chez nous, nous voulons savoir qui vous êtes; et en même temps un bruit comme celui des armes que l'on prépare arriva jusqu'à nos oreilles, et nous vîmes au reflet de la lune briller des canons de fusils. Ces malheureux, ainsi que je le distinguai bien, étaient venus en chemise pour nous arrêter.

Ibrahim, qui comprit leur intention, nous cria de

nous tenir prêts, et à l'instant chacun de nous arma ses pistolets, mais aussitôt, s'adressant aux bandits : Brigands, leur dit-il, si vous approchez vous êtes morts; et il les coucha en joue. Cette fermeté inattendue les décontenança; ils rebroussèrent chemin en disant : Il paraît qu'ils ont les reins forts. C'est au moins la traduction que nous donna le guide.

Que serait-il arrivé sans l'intelligence du drogman? Je l'ignore; mais seuls, ne connaissant nullement la langue du pays, nous aurions inévitablement été assaillis, et, malgré tout notre bon vouloir de nous servir de nos armes, ce n'eût été qu'à grand peine en présence d'un ennemi qui ne tire que de fort loin et qui, à travers les rochers, au milieu de la nuit, disparaît comme un fantôme.

Presque tous les voyageurs qui sont passés à Latroûn en faible nombre ont été attaqués par les habitants de ce mauvais village, peuplé de voleurs. On se rappelle que la tradition fait de Latroûn le lieu de la naissance du bon larron. La conversion de ce malheureux n'a guère été profitable à ses descendants, à ce qu'il paraît, puisqu'après plus de 18 siècles, ils ne vivent encore que de leurs déprédations.

La réception dont nous fûmes l'objet au couvent de Ramla, je le dis avec peine, fut déplorable. Nous étions déjà excessivement fatigués et dépourvus de toute es-

espèce de vivres. M. le baron de la Chapelle, affaibli par la longueur de la route, le défaut de sommeil et par une grave indisposition, se soutenait avec difficulté. Nous demandâmes dès notre arrivée une chambre et des lits pour nous reposer ; mais ce que l'on nous offrit n'aurait pas même été accepté par un homme de la rue. Les religieux reconnaissaient cependant que nous n'étions pas des mendiants, et que quelques égards étaient dus sinon à la position, au mérite et aux vertus incontestables de mes deux compagnons de route, au moins à leur état de souffrance et de faiblesse. En vain nous essayâmes de parler au supérieur du couvent pour lui demander une réception plus convenable, il nous fut impossible de l'aborder. Nous nous vîmes obligés de solliciter un morceau de pain et un verre d'eau, et il nous fallut envoyer notre drogman en acheter dans le village. Ne pouvant coucher dans les draps qui étaient d'une saleté repoussante et pleins d'insectes divers, nous prîmes le parti d'étendre des matelas dans le jardin, sous une treille, pour nous reposer. Le Père-supérieur, que nous avions en vain réclamé, passa à côté de nous sans même nous adresser la parole. Quelle triste manière de comprendre leurs devoirs et de pratiquer la charité envers les étrangers. Pauvres moines ! Et pourtant, à notre pre-

mier séjour, ils nous avaient bien reçus. Quelle pouvait être la cause de ce changement? Nous ne pûmes le savoir. Peut-être avaient-ils été déçus dans leurs projets au sujet de la rétribution qu'ils espéraient de nous. Enfin, honteux eux-mêmes de voir que dans leur hospice des étrangers, des Français, des catholiques étaient obligés de recourir à l'extérieur pour avoir du pain, ils nous firent servir un déjeûner détestable. Nous le leur payâmes largement. A l'honneur de nos compatriotes, il est bon que l'on sache qu'il n'y a pas un moine Français dans le couvent.

Nous quittâmes Ramla, ce toit si inhospitalier et ces religieux si peu charitables, et à 4 heures de l'après-midi nous arrivions à Jaffa. Le jour même de notre entrée au couvent, on en retirait un pauvre Maronite qui y était décédé la veille. Je m'informai auprès du frère servant quel était le malheureux défunt; mais celui-ci me répondit avec une grossièreté peu commune : Qui que ce soit qui entre ou qui sorte, peu m'importe, je n'en fais pas moins ma besogne, et il me tourna le dos. Cette indifférence est trop peu dans la nature et doit exister surtout bien moins chez les hommes qui sont dévoués à l'hospitalité, pour ne pas être monstrueuse.

Le lendemain, à 6 heures du soir, après avoir serré la main à M. Damiani, qui m'avait si cordialement

reçu à notre premier passage, après avoir donné un nouveau souvenir au couvent des pestiférés, nous nous embarquâmes à bord de l'*Eurotas,* bâtiment à vapeur de 160 chevaux. Nous quittions définitivement la Terre-Sainte.

Digitized by Google

XIV.

DE JAFFA A BEYROUTH.

Départ de Jaffa. — Souvenirs historiques de la côte de Syrie. — Kaïffa. — Le mont Carmel. — Son aspect. — Le frère Jean-Baptiste. — La grotte du prophète Elie. — Saint Jean d'Acre, son passé et son présent. — Tyr, ses vicissitudes, son état actuel. — Sidon ; sièges qu'elle a soutenus. — Dévouement de Saint Louis. — Beyrouth, son riant coup-d'œil, promenade des pins. — Le Liban. — Les sœurs de Saint Vincent-de-Paul. — Histoire de Beyrouth. — Les anglais et le chateau fort.

Il n'est pas de voyage plus agréable que celui de la côte de Syrie. Chaque jour ce sont des lieux nouveaux que l'on salue, des souvenirs intéressants que l'on évoque, des noms de peuples et de héros que l'on prononce; Tyr, Sydon, Alexandre et César; Antoine et Cléopâtre, les croisés et le premier consul; c'est le panorama historique le plus complet que le voyageur puisse désirer. Ce qui augmente encore l'attrait de la

côte de Syrie, par la voie de mer, c'est que l'on ne marche que la nuit, et chaque journée est consacrée à visiter le pays et ses ruines.

La première station, après le départ de Jaffa, est celle de Kaïffa et du mont Carmel. Nous y étions le 25 septembre à 5 cinq heures de matin.

Kaïffa est une petite ville bâtie sur le bord de la mer, au dire de plusieurs auteurs, sur le même emplacement que Porcina, ville phénicienne, et dont quelques pauvres maisons, entourées d'un mur d'enceinte, forment aujourd'hui toute l'étendue. Des agents consulaires représentent les diverses puissances dans ce bourg, qui ne reçoit dans sa rade que des bricks marchands. La ville est adossée à une chaîne de montagnes se ramifiant, au sud, avec celles de la Samarie, et dont l'extrémité, couronnée par le superbe couvent du mont Carmel, vient se perdre dans la mer.

Le couvent est situé à l'extrémité d'un sentier étroit et escarpé, sur le flanc de la montagne, que des groupes d'oliviers garnissent dans les bas-fonds. La végétation y est belle et vigoureuse, et de tout temps la fertilité du pays a été en réputation.

Arrivé au pied des murs du couvent, le voyageur croit plutôt avoir devant lui une place forte que l'habitation de quelques moines. Tout y est disposé pour

soutenir un siége, et les assaillants n'auraient pas beau jeu. Des portes revêtues de fer, des murs élevés à créneaux et meurtrières, des saillies pour protéger les murs, et une terrasse qui domine les hauteurs; tel est l'aspect de cet édifice.

A l'intérieur tout respire le recueillement et la piété. L'on y visite avec intérêt une église, un couvent, un hospice pour les malades, une hôtellerie pour les pèlerin, et un jardin en terrasse dont le centre est occupé par un monument modeste élevé à la mémoire des Français morts au couvent en 1799.

L'église du mont Carmel est dédiée à la S.-Vierge; elle est bâtie sur l'emplacement de la grotte du prophète Elie, qui est au fond de la nef; elle est surmontée d'un dôme que l'on aperçoit de loin. Trois objets d'art la décorent; ce sont : le tableau de la mort de saint Louis, une fort belle statue de la Vierge et une autre du prophète Elie.

L'étranger reçoit au couvent du mont Carmel l'hospitalité la plus franche et la plus cordiale des bons religieux qui l'habitent; il y trouve plus que le nécessaire et tout ce qui peut même en ce pays être regardé comme du luxe.

Le personnel se compose de 12 carmes dont 6 prêtres et 6 frères.

Tout le monde se rappelle avoir vu il y a quelques

années un pauvre moine parcourant l'Europe entière, un bâton à la main, quêtant pour la reconstruction d'un monastère. Ce bon religieux était le frère Jean-Baptiste de l'ordre des carmes, et le couvent pour lequel il implorait la charité de tous était le couvent du mont Carmel.

Parti absolument sans ressources des ruines de son monastère, le frère Jean-Baptiste, qui avait eu la douleur de voir, en 1821, les Turcs détruire le pieux asile où il s'était retiré, et qui existait depuis près de six siècles, se dirigea vers la France dans le but de demander au gouvernement d'intervenir pour que les carmes fussent rétablis dans leurs droits. Le Sultan accéda aux réclamations de la France, et les carmes furent autorisés à reconstruire leur couvent. Mais l'argent manquait. L'appel fait à l'Europe par le frère Jean-Baptiste ne resta pas stérile, et après quelques années de voyages et de fatigues, il lui fut donné de voir s'élever de nouveau les murs de ce magnifique édifice, que l'on admire aujourd'hui et dont la renommée s'étend dans le monde. Il me serait difficile de dire toute la persévérance et le courage nécessaires pour mener à boune fin une tâche si pénible, il faut avoir vu les lieux pour le concevoir.

Le mont Carmel est percé dans tous les sens d'une quantité innombrable de grottes, où se retiraient, de

Digitized by Google

temps immémorial, les solitaires attirés dans ce lieu par les vertus et les miracles d'Elie, qu'un char de feu enleva au ciel, et de son disciple Elysée qui, non loin de l'église, rendit la vie au fils de la Sunamite. L'ordre des carmes remonte au commencement du 13me siècle, époque à laquelle les anachorètes du mont Carmel se réunirent sous une règle commune.

Le mont Carmel n'est pas célèbre seulement par ses souvenirs religieux; les auteurs païens nous apprennent que de tout temps il a eu des oracles célèbres. Au pied de la montagne existent encore une grotte appelée l'Ecole-des-Prophètes, et au-dessus quelques excavations qu'ont habitées les moines après la destruction de leur couvent, objet de vénération pour tous les cultes; les musulmans eux-mêmes entourent de respect la grotte du prophète Elie.

Des hauteurs du monastère l'aspect du pays est grandiose; il s'étend d'un côté sur des chaînes de montagnes vertes et riantes, et de l'autre il embrasse la mer. Comme l'âme y est à l'aise pour méditer et rêver, et combien elle pénètre alors la vie contemplative des solitaires qui n'avaient devant eux que l'immensité pour les rapprocher de Dieu !

Quelques heures après avoir quitté Kaïffa et le couvent du mont Carmel, le bâtiment relâcha à Saint-Jean-d'Acre.

Vue de la mer, la ville a un aspect extrêmement pittoresque. Ses grands murs blancs plongent leurs pieds dans les flots, et sont couronnés de dômes et de minarets. Un bois de palmiers est à sa droite, et semble l'entourer d'un réseau de verdure. Tout autour s'étend une vaste plaine où paraissent de loin en loin quelques traces de culture, mais qui est déserte malgré sa grande fertilité. Le Bélus en arrose une partie.

Le nom ancien de Saint-Jean-d'Acre est *Ptolemaïs*, son nom arabe est *Acca*. Elle est célèbre par les siéges nombreux qu'elle a supportés. Les Egyptiens, les Romains et les Arabes en ont eu la possession jusqu'au commencement du 12me siècle, où les croisés, sous la conduite de Beaudouin 1er roi de Jérusalem, s'en rendirent maîtres. Mais, comme les autres villes de la côte, l'année 1187 la vit tomber au pouvoir du farouche Saladin, la terreur des armées chrétiennes. Reprise quatre années plus tard par Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste, elle se soutint environ un siècle entre leurs mains, pour revenir de nouveau sous la domination de l'Egypte; puis, en 1517, au pouvoir des Turcs.

Saint-Jean-d'Acre est célèbre encore par sa résistance aux armées françaises sous les ordres du général Bonaparte qui fut obligé d'en lever le siége. Enfin, elle a été bombardée, en 1832, par Ibrahim-Pacha, et huit

années plus tard par les flottes combinées de l'Angleterre et de l'Autriche, qui ne pourront jamais se glorifier d'un exploit complètement inutile. Cette ville a été le théâtre des plus grandes actions comme des plus terribles horreurs.

Tel est le côté historique de l'ancienne Ptolémaïs ; pénétrons dans ses murs.

La satisfaction éprouvée à son aspect s'efface comme par enchantement dès le premier pas que l'on fait dans la ville. Il faut suivre des rues étroites et sales, des bazars à moitié déserts, et à chaque instant se heurter contre des ruines d'églises, de mosquées, de palais. La population de Saint-Jean-d'Acre est portée à 16,000 âmes ; mais cinq minutes passées dans la ville suffisent pour accuser l'exagération de ce chiffre. Le port de l'ancienne Ptolémaïs était un des meilleurs de toute la côte, aujourd'hui il est presque entièrement comblé. C'est au siége de cette ville que les Musulmans firent usage pour la première fois du feu grégeois, dont les effets ont été si funestes aux croisés.

La population catholique y est de 1200 individus environ, presque tous Maronites, sous la conduite de deux prêtres franciscains et un frère. Il y a un couvent et un hospice.

Après Saint-Jean-d'Acre la première station est celle de Tyr. Quel exemple frappant d'une grandeur déchue!

quel squelette informe d'un colosse puissant! Qui dirait, à voir cet amas de maisons tristres et à moitié ruinées, ces rues étroites et sales, ces murs qui semblent la clôture d'un champ de morts, que l'on est devant Tyr? Quelle est la cause de cette ruine si complète? Demandez-le à son orgueil. Sa chute avait été prédite et l'événement l'a prouvé. *(Isaïe, XXIII; Ezéchiel, XXVI).*

Parler de Tyr, c'est rappeler des événements et des noms mémorables qui tiennent une place importante dans l'histoire des temps anciens.

Fille de Sidon, célèbre comme elle, Tyr était bâtie sur le continent, mais à une faible distance de la mer. A quelques mètres en face s'élevait une petite île qui n'avait encore pas d'habitants, lorsque le roi d'Assyrie, Nabuchodonozor, que nous avons déjà vu s'emparer de Jérusalem, vint mettre le siége devant ses remparts. Après 13 ans de luttes, la ville fut prise et complètement détruite. Elle fut rebâtie après quelques années daus l'île qui rejoignait la terre ferme. Les nouveaux habitants l'isolèrent en déblayant les ruines entassées par les Assyriens pour combler le bras de mer.

Alexandre, roi de Macédoine, s'en empara dans la suite et jeta entre le continent et l'île un môle qui les réunit. Tyr reconquit quelques lambeaux de sa gran-

deur passée, mais elle la vit s'évanouir à l'invasion des Sarrasins qui s'en rendirent maîtres au milieu du 7e siècle. Elle tomba ensuite au pouvoir des croisés 5 siècles plus tard et refleurit encore pendant quelques années, mais elle fut enfin prise par les Musulmans, en 1289, et ce fut pour la dernière fois. Depuis cette époque, chaque année, chaque jour continue l'œuvre de destruction des infidèles, instruments eux-mêmes de la Providence qui, depuis tant de siècles, avait fait annoncer au monde, par la voix de ses prophètes, la ruine d'une des plus opulentes cités.

L'on sait déjà que c'est de Tyr que partirent pour Jaffa les bois de cèdres destinés par le roi Hyram à la construction du temple de Salomon.

A la ville de Tyr se rattachent encore de poétiques souvenirs. C'est elle qui a donné le jour à Carthage, et citer ce dernier nom, c'est rappeler à la fois et Didon et son immortel poète Virgile.

Tyr est aussi remarquable par ses nombreux conciles et son archevêque Guillaume.

Aujourd'hui, Tyr, dont le nom est *Sour*, occupe la petite presqu'île triangulaire qui était l'île autrefois et qui a été définitivement unie au continent. Elle ne contient plus dans son sein que 2500 habitants environ, composés de Grecs catholiques, de Maronites et d'Arabes-Mathoualis. Ses maisons sont bâties avec les

ruines des anciens édifices, ce qui lui donne l'aspect d'un monceau de décombres au milieu desquels s'élèvent encore quelques fragments de colonnes. L'ancienne cathédrale est presque ensevelie, elle paraît servir de nid à des huttes de Turcs. Disons enfin en terminant, que l'on ne parle plus à Tyr de sa fameuse pourpre.

La distance entre Tyr et Sidon est à peine de quelques lieues, et le bateau à vapeur la franchit en deux heures.

La ville de Sidon a joui dans l'antiquité d'une grande renommée pour ses travaux d'art, ses verreries et ses teintures de pourpre. Elle remonte à une époque des plus reculées, puisque Moïse l'appele la fille aînée de Chanaan. En 1440 avant notre ère, quand les Juifs vinrent s'établir dans la Palestine, elle portait déjà le nom de grande ville. Le poète de l'Iliade la chante à cause de ses œuvres recherchées.

Comme sa fille et sa rivale, Sidon tombe au pouvoir de Nabuchodonosor qui lui fait subir le même châtiment. Elle se relève cependant de ses ruines encore fumantes, et en 481 avant Jésus-Christ, elle était la ville la plus riche de la Phénicie, après avoir été sa capitale.

On la vit, en 333, se rendre à Alexandre-le-Grand,

qui venait de remporter sa belle victoire d'Issus.

Jésus-Christ l'a visitée, et l'Ecriture place dans ses environs la scène touchante de la Chananéenne.

Assujétie au sort des villes de la Phénicie ancienne, Sidon tomba au pouvoir des Musulmans qui la conservèrent jusqu'au commencement du 12me siècle, où Baudouin s'en empara. Saint Louis s'est immortalisé à Sidon par un trait du plus sublime dévouement. On sait qu'après les massacres des croisés, la peste se répandit autour de la ville et que les soldats n'osaient s'approcher des cadavres pour les inhumer. Le roi de France alors se saisit d'un corps qui exhalait une odeur putride et le porta lui-même dans une fosse.

Les croisés perdirent définitivement Sidon en 1291.

Vue telle qu'elle est aujourd'hui, *Saïda* ou Sidon n'offre pas même la plus faible image de son ancienne splendeur. Son port, autrefois le plus fréquenté et le plus sûr de la Phénicie, ne donne asile maintenant qu'à quelques petits bâtiments de peu d'importance, et n'est même pas pour eux d'une grande sécurité, puisqu'il n'existe plus, à moins que l'on ne veuille décorer de ce nom l'espace formé par quelques rochers.

Ainsi que toutes les villes qui ont eu de longues luttes à soutenir, Sidon conserve encore quelques traces de ses fortifications. Mais depuis les croisades elles

n'ont pas servi, et dans peu de temps elles s'affaisseront sur elles-mêmes, tant leur état de délabrement est complet.

L'intérieur de la ville est formé de ruelles sales et obscurcies par les arceaux et les nattes qui les recouvrent. Elles ont de plus un caractère que j'ai retrouvé dans quelques autres villes du littoral et qui consiste à être formées de deux parties, la chaussée et les trottoirs. La chaussée est une espèce de cloaque étroit où piétinent les animaux qui circulent dans la ville et y entretiennent toujours une boue infecte. Les trottoirs sont formés de larges dalles juxtaposées avec assez d'art. Il y a aujourd'hui peu de commerce à Saïda.

La campagne, autour de la ville, est fraîche et riante des jardins bien cultivés l'entourent, et l'on y retrouve une grande quantité de beaux palmiers et des bananiers dont les fruits sont réputés les meilleurs de la côte de Syrie. Les bananes s'y vendent fort cher.

La population de la ville est de 6000 âmes environ.

Après *Saïda* s'étend une vaste plaine bornée à l'est par les ramifications de la chaîne des monts Liban, qui perdent au loin leurs sommets escarpés et couverts de neiges.

De distance en distance apparaît un khan de Druses ou quelque pauvre village à moitié abandonné et

perdu au milieu de bouquets de pins et de palmiers. A 4 heures du soir nous arrivions à Beyrouth.

Beyrouth est une des villes les plus commerçantes de l'Asie-Mineure et la plus importante, sans contredit, de toute la côte de Syrie. A la voir s'incliner gracieusement vers la mer, avec ses nombreux pavillons, ses dômes, ses terrasses, ses arceaux, ses villas resplendissantes de blancheur, et sa couronne de pins gigantesques, on dirait une coquette qui descend au rivage pour se contempler au milieu de ses atours. Le panorama de Beyrouth est vraiment pittoresque, surtout quand le soleil couchant éclaire de ses rayons amoureux les ruines de son vieux château et les bâtiments nombreux qui stationnent devant son port. A droite c'est le désert avec ses sables rouges et ardents, le désert mouvant qui s'agite et envahit tous les jours, menaçant d'engloutir les jardins riants qu'il avoisine; à gauche c'est une pointe de terre semée de tentes vertes et nombreuses qui servent de campement à la garnison de la ville; dans le fond, derrière la colline qui domine les maisons, le Liban, avec ses teintes fantastiques, avec ses sommets couronnés de grands cèdres et presque toujours entourés de nuages.

Il était trop tard pour aller à terre; j'attendis le lendemain. Dès que le soleil fut levé, nous descendîmes M. Bonjour et moi dans une petite embarcation

qui nous déposa sur le port. Le prestige qui entourait pour moi l'ancienne Béryte s'effaça au premier coup d'œil que je jetai sur ses rues et ses maisons. Partout la même saleté et le même encombrement. Une foule considérable se presse dans les ruelles étroites qui conduisent du port au centre de la ville, traversée par la ligne des bazars. Le frère du négociant de Chypre qui avait fait le trajet de Jérusalem à Beyrouth avec nous, nous attendait, il était prévenu de notre arrivée dès la veille. La maison de campagne où il passe la belle saison est à une légère distance de la ville et sur la hauteur; nous nous y rendîmes. Cette villa, agréablement assise sur un plateau élevé, est disposée à la façon orientale. Sur un jardin nouvellement planté mais dont la végétation est magnifique, s'ouvre un grand vestibule auquel conduisent quelques degrés, et qui donne accès d'un côté au salon de réception et des deux autres aux appartements. Le parquet de ce vestibule est formé de grandes dalles de marbre noir et blanc figurant des dessins capricieux, et les murs sont ornés de peintures simples et de bon goût. Le salon, dont la maîtresse de la maison, Mme Diab, nous fit les honneurs avec amabilité, est une belle pièce carrée percée de six ouvertures qui entretiennent une délicieuse fraîcheur, entourée de divans et garnie de nattes où se couchent les orien-

taux. Il va sans dire que nous fûmes reçus à l'européenne, c'est-à-dire sur des chaises et des fauteuils, à notre grande satisfaction, car on comprend la difficulté qu'éprouve à s'accroupir comme les Turcs celui qui n'a pas l'usage de cette attitude gênante. Après les rafraîchissements, un jeune serviteur m'apporta une magnifique narguileh en cristal, garni de ciselures d'argent d'un goût et d'un travail exquis. La disposition des maisons en orient donne à leur intérieur une température extrêmement basse en comparaison de l'atmosphère extérieure, les étrangers peuvent en être incommodés à cause de la transition subite d'une chaleur excessive à une fraîcheur pénétrante.

Après quelques instants passés dans les charmes d'une conversation vive et animée par l'accent grec prononcé et l'esprit de Mme Diab, nous prîmes congé de son intéressante famille pour nous diriger vers la promenade des Pins en grande réputation à Beyrouth et que nous désirions voir avant la chaleur du jour.

Nous nous mîmes en quête de bonnes montures, pour n'avoir pas le désagrément de nous enfoncer dans les sables brûlants qu'il faut traverser. Moyennant quinze piastres (3 francs et quelques centimes) nous eûmes un cheval pour chacun de nous et un guide avec son cheval. Mon quadrupède était vif et fringant; je ne pouvais le toucher à peine sans le sen-

tir bondir sous moi, impatient qu'il était de dévorer l'espace. Je le contins pourtant, car les chemins étaient passablement mauvais. Ce qu'on appelle la promenade des Pins consiste en un immense taillis d'arbres de cette espèce divisé en quatre parties par de larges sentiers. La verdure sombre qui se détache sur le sable rougeâtre des avenues produit un effet singulier. Du rond-point l'on jouit à chaque extrémité d'un tableau de perspective ravissant. D'un côté, des maisons blanches comme du lait avec leurs toits en terrasses, entourées de nopals, de pins, de jujubiers, de palmiers et de sycomores, qui se détachent sur un ciel pur et serein; de l'autre, le Liban avec sa végétation luxuriante, ses accidents nombreux et les reflets iodés de ses bruyères, où la lumière se fait jour comme à travers un prisme aux mille couleurs. La promenade des Pins remonte à une haute antiquité, puisque plusieurs auteurs prétendent qu'elle a fourni le bois pour les machines de guerre des croisés; toutefois la plantation qui existe actuellement date de quelques années à peine.

Lorsque nous eûmes parcouru le taillis à peu près dans tous les sens, nous aperçûmes dans l'endroit le plus isolé et le plus épais un groupe de femmes turques, qui étaient venues, sans doute, pour y chercher la fraîcheur. Elles étaient complètement découver-

tes, et notre approche dut les effrayer, car un eunuque s'approcha de nous en nous faisant signe de changer de direction, ce que nous fîmes sans hésiter.

Nous reprîmes le sentier de la ville; le guide, qui jusque-là n'avait gardé qu'une modeste allure, se lança tout à coup au galop. Nos montures suivirent cet exemple, mais avec une vitesse et une précipitation telles, que ma respiration en était embarrassée; de plus, nous étions perchés sur de hautes selles arabes ne nous permettant pas de garder l'équilibre parfait, et les chevaux s'enfonçaient jusqu'au genou dans le sable, qui, dans la rapidité de leur course, se soulevait autour de nous comme un nuage. Un instant je fus sur le point de tomber; le vertige m'avait saisi; aussi, par prudence je me cramponnai de mon mieux à la selle. Le guide nous sachant derrière lui courait de plus belle, et se retournant de temps à autre, il nous disait *Tayeb*, qui en arabe signifie bien, voulant nous demander si nous étions satisfaits; l'amour-propre de ne pas avoir l'air de reculer, me fit répéter le mot *Tayeb*, mais tellement étranglé par la vitesse de la course, que le guide l'entendit à peine. En un clin d'œil nous fûmes rendus. Quand les chevaux arabes sont lancés, ils ne connaissent plus de frein.

Nous pûmes, en descendant de cheval, faire notre visite aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. L'établis-

sement que ces héroïnes de la charité occupent à Beyrouth est situé sur le point le plus élevé de la ville qu'il domine tout entière. L'air y est sain, le coup d'œil embrasse la ville, la mer, le désert et le Liban. Les constructions ne sont pas entièrement achevées, l'on y travaille encore tous les jours. C'est la sœur supérieure qui dirige elle-même les travaux. Les œuvres entreprises par les sœurs de la charité sont nombreuses et elles promettent un bon avenir. Outre l'école gratuite où l'instruction primaire est donnée aux petites filles sans distinction de religion, l'établissement possède encore un pensionnat pour les jeunes filles des bonnes maisons de Beyrouth, un hospice pour les malades, une pharmacie, tous les jours une consultation gratuite et les remèdes. Il se présente au parloir de l'infirmerie des malades de toutes les sectes et, malgré leurs croyances, les bonnes sœurs les réunissent tous dans leur ardente charité. Cette année seulement a commencé une œuvre destinée à de bons résultats, c'est celle des jeunes institutrices que la communauté forme avec soin et place ensuite dans les villages maronites de la montagne.

Le local est convenablement disposé. De grandes galeries s'étendent dans toute la longueur de la façade et servent de préau aux pensionnaires pour leurs récréations.

En parcourant les travaux que l'on exécute, nous

pûmes admirer l'intelligence et l'habileté de la sœur supérieure qui nous faisait les honneurs de la maison. Elle nous raconta un fait assez singulier et presque providentiel.

Au milieu de la cour, en creusant pour les fondements, on trouva deux immenses colonnes, débris de l'antiquité romaine. Il fallait les enlever, mais leur poids semblait défier les bras nombreux des travailleurs. Cependant une poulie est préparée et un câble énorme enroulé autour du bloc gigantesque. Après une heure de peines et de sueurs les ouvriers étaient parvenus à le soulever jusqu'à moitié hauteur du sol où il devait reposer. Les efforts semblaient échouer pour le soulever encore, lorsque les manœuvres, tous musulmans, eurent l'idée d'implorer leur prophète. Un instant de recueillement suivit cette détermination qui parut à tous solennelle et décisive; mais au moment où les ouvriers d'un commun accord eurent prononcé le mot *Allah! Allah!* le câble se rompit et le bloc retomba avec fracas dans la terre, où il s'enfonça plus profondément qu'auparavant.

Nous rentrâmes, après notre visite, dans les bazars de Beyrouth; un spectacle nouveau nous y attendait. la population qui circule dans cette partie de la ville est incroyable; c'est un mouvement, une agitation à faire tourner la tête, et les yeux sont fatigués par le

mélange bizarre de tous les costumes de l'Orient. A côté du riche et élégant Levantin, à la veste courte et dégagée, marche le Bédouin drapé dans son immense manteau, ou le Druse dans sa casaque rayée, que côtoie l'habitant du Liban au costume de Damas étincelant de chamarures. Ici, c'est le turban et la longue pelisse de l'Arabe; plus loin, la calotte rouge des Turcs, ou la corne dorée des Maronites. Mais à Beyrouth, comme partout, la partie la plus notable des habitués du bazar ce sont les femmes, voilées comme des fantômes, traînant avec elles leurs enfants le long des boutiques de comestibles. Le soldat turc joue aussi son rôle dans cette scène de la vie orientale; on le voit aller aux provisions et rapporter sur son bras des pastèques ou une botte d'oignons. Cette mosaïque humaine est de temps en temps interrompue dans son harmonie par quelque chapeau noir européen qui jure avec l'ensemble et le coup d'œil général.

Le commerce est la principale richesse de Beyrouth, dont la position est sous ce rapport des plus favorables, comme le port de tout le Liban et de Damas surtout, grande et importante cité.

Au nom de Beyrouth ne se rattachent pas de grands souvenirs historiques. Colonie romaine depuis des siècles, elle fut détruite en 566 par un tremblement de terre; rebâtie, prise par les Musulmans; puis, en 1111,

par Baudouin ; en 1187, elle subit le sort des autres villes de la côte, elle tomba au pouvoir de Saladin, qui la perdit de nouveau, et enfin, pour la dernière fois, elle revint sous la domination des Turcs.

En 1840, les Anglais bombardèrent, pour le plaisir de le faire, le château qui s'élève au milieu de l'ancien port, et qui tombe en ruines.

La population de Beyrouth est de 40,000 âmes, dont les deux tiers mahométans et Grecs schismatiques, et l'autre tiers catholiques.

Il y a un couvent de Pères franciscains, des lazaristes, des capucins et des jésuites.

Après une journée passée dans ses murs et ses environs, je regagnai, avec M. Bonjour, notre paquebot.

XV.

DE BEYROUTH A RHODES.

Tripoli. — La Marine et la haute ville. — Végétation du pays. — Intérieur de la ville. — Le facteur de la poste. — Nahar-Aba-Ali. La mosquée. — Point de vue. — Latakié; sa division. — Ruines romaines. — Alexandrette. Sa situation. — Climat fiévreux. — 14 condamnés à mort. — Mersina, port de Tarse, patrie de S. Paul. — Pompéiopolis. — Magnifiques ruines. Souvenirs qu'elles rappellent. — Retour à bord. — Incidents. — Mauvais temps. — Rhodes. Sa situation; son histoire, le Colosse de Rhodes, les Chevaliers, état actuel de la capitale. — Départ pour Smyrne.

Le 27 septembre, à midi, nous arrivions à Tripoli de Syrie. Le bâtiment devait y séjourner à peine quelques heures; nous avions strictement le temps nécessaire pour une excursion dans le pays; je me hâtai d'en profiter. Je descendis à terre avec M. de Saint-Edme, commissaire des postes à bord de l'*Eurotas*, et

dès que les exigences du service furent satisfaites, nous nous acheminâmes dans la direction de la ville haute. Tripoli est en effet divisée en deux villes : la Marine, qui s'étend le long de la mer, et où abordent toutes les marchandises d'importation et d'exportation, et la ville proprement dite qui s'élève sur la hauteur. Nous ne nous arrêtâmes pas dans la première, qui offre au voyageur assez de l'aideur et de saleté pour l'en éloigner ; et, après l'avoir traversée, nous nous mîmes en route vers le but le plus intéressant de notre course.

Une distance de 20 minutes environ sépare la basse de la haute ville, et elles sont reliées par un chemin ravissant de beauté. A droite et à gauche ce ne sont que des haies de vignes grimpantes qui s'enlacent au tronc des saules et des jujubiers ; des bambous qui balancent mollement leurs fines aigrettes, des buissons odorants et des bouquets de menthes et de ravenelles. Ce chemin est d'une largeur peu commune, en grande partie couvert de gazon, et toujours sillonné par les habitants, qui vont d'une ville à l'autre nonchalemment montés sur leurs ânes. Après mille et mille détours, on aperçoit dans un échappé de vue un pâté de maisons entouré de la verdure la plus riche, les ruines d'un immense château et les cimes azurées du Liban.

Le voyageur arrive à la ville en longeant de superbes jardins dont les arbres sont couverts de fruits. Il est surpris de la quantité d'eau de sources qui se répand dans toutes les rues. A chaque pas, le long d'un mur coule une fontaine que tapissent des plantes grimpantes et que viennent animer de temps en temps des groupes de jeunes filles au costume varié, portant sur les épaules leurs longues amphores de grès d'Egypte nommées gargoulettes. Cette abondance d'eau fait que les rues de Tripoli sont un peu moins sales que celles des autres villes, auxquelles elles ressemblent du reste en tout point par la largeur et les constructions.

Tripoli possède un bazar dont les principales marchandises consistent en cotons et en soie; il est entièrement voûté et d'une grande longueur. Après l'heure de midi, presque toutes les boutiques en sont fermées. Le porteur des dépêches du consul, petit drôle alerte et intelligent qui nous avait fort récréés par son air d'importance, nous servait de guide. Chemin faisant, nous vîmes venir un gros gaillard à la face épanouie, costumé richement et monté sur un âne de belle taille, qui, ayant aperçu le facteur, s'était empressé de lui demander une lettre que très-probablement il espérait devoir être dans le paquet des dépêches. Pour vérifier le fait, il fallait ouvrir le paquet destiné au consul; mais

M. de Saint-Edme était là, et, fort de sa présence, qui à coup sûr était la seule cause de son refus, le commissionnaire résista. Après les supplications vinrent les menaces, après les menaces on faillit en venir aux coups, mais ce dernier tint bon et serra plus que jamais le paquet dans les plis de sa veste. Force fut à l'imprudent solliciteur, ignorant la qualité de mon compagnon de route, de rebrousser chemin, non sans maugréer contre la ténacité du petit facteur qui se retourna vers nous tout fier de sa victoire. Nous étions restés à dessein étrangers au débat.

Après qu'il eût remis les dépêches, comprenant que nous n'avions pas grand chose à faire au bazar, le guide nous dirigea vers l'extérieur de la ville, sur les bords de la rivière qui la traverse et dont le nom est *Nahar-aba-Ali*. Nous y arrivâmes en suivant un sentier qui longe la hauteur et qui domine le lit de la rivière, perdu au milieu d'une forêt de citronniers, de grenadiers et de toutes espèces d'arbres du plus bel effet. Cette fraîcheur inattendue nous saisit d'admiration.

Nous avions devant nous une petite mosquée vers laquelle nous nous laissâmes conduire. Elle est construite sur une source extrêmement abondante qui déverse ses eaux au fond du ravin. Un dôme gracieux la couronne, et, sur une de ses faces, s'élève un pa-

villon supporté par des colonnes qu'entourent de ses bras noueux un tronc de vigne sauvage dont les branches retombent de chaque côté en festons gracieux. Au centre de ce pavillon coule un jet d'eau dans un petit bassin en pierre.

La chaleur nous accablait, nous demandâmes des rafraîchissements, car la mosquée sert aussi de café. On nous offrit des limons verts et une tasse unique dans laquelle nous fûmes obligés de boire tous les deux une limonade de notre façon. Un enfant nous apporta ensuite un narguileh et le café.

Tout en nous reposant ainsi, nous assistâmes à la prière de quatre ou cinq musulmans prosternés au milieu d'une des ailes du pavillon dont nous occupions l'opposée. Cet exercice dura au moins une demi heure. Nous aurions bien voulu les prendre sur nos albums, mais la prudence nous en empêcha, et nous nous contentâmes de dessiner une vue de la partie de la ville qui occupe la rive droite du *Nabar-aba-Ali*. Devant nous s'étendait une immense perspective d'arbres terminée par quelques dômes, des minarets, des mosquées, puis des groupes de maisons; à notre droite, une montagne hérissée de rochers; à gauche, la façade postérieure de l'ancien château, et derrière nous en remontant la vallée, la chaîne du Liban, que les vapeurs du soir commençaient déjà à entourer.

Le soleil s'abaissant à l'horizon nous avertit que l'heure du départ approchait; aussi prîmes-nous rapidement notre course vers le rivage, dont nous étions encore éloignés. En suivant de nouveau le chemin que nous avions déjà parcouru, nous remarquâmes une agitation beaucoup plus grande; tous les habitants rentraient de la Marine portant chacun leurs provisions. Les uns se dirigeaient en droite ligne vers Tripoli, d'autres s'enfonçaient dans de petits chemins mystérieux et couverts, qui aboutissent à des maisons de plaisance. Au coucher du soleil nous étions rendus à bord; nous pûmes jouir des derniers effets de lumière, qui donnaient une vie toute féérique au paysage. Que de fois j'ai regretté de ne pas connaître les secrets de la palette si bien inspirée par une nature riche et voluptueuse dans ses replis cachés.

Tripoli est renommée par ses récoltes en blé, maïs, tabac et coton; ses fruits sont excellents, et l'on vante ses grenades, ses figues, ses amandes et ses citrons. Sa population est environ de 15 à 16 mille âmes, dont presque tous mahométans et juifs; il y a fort peu de catholiques. C'est là qu'est le chef-lieu du pachalick.

A 6 heures nous nous remîmes en route par une mer calme et unie, pour nous réveiller le lendemain au lever du jour à Latakié.

Latakié est comme Tripoli formée de deux villes,

l'une sur le bord de la mer et l'autre à une petite distance ; ni l'une ni l'autre ne valent comme construction et sous le rapport de la propreté celle de Tripoli. Le chemin qui conduit de la première à la seconde est aride et escarpé; çà et là quelques oliviers lui fournissent un peu d'ombrage, mais c'est tout.

En qualité d'artiste, M. de Saint-Edme, qui faisait le voyage de Syrie pour la première fois, voulut m'accompagner dans mes courses et, à Latakié comme à Tripoli, nous nous élançâmes à la recherche de tout ce qui mérite d'être vu.

En arrivant dans la partie élevée de la ville, les regards sont attirés par un mur très-élevé muni de distance en distance d'arceaux autour desquels serpente le lierre et la clématite. Ce mur et ces arceaux servent de conduit à un filet d'eau qui aboutit à la ville inférieure. Puis, à droite, à l'extrémité de la rue, après avoir traversé une partie de la ville totalement déserte, on se trouve en présence d'antiquités romaines. C'est d'abord un ancien portique, dont la moitié seule a bravé les injures du temps et de la dévastation, et ne forme plus qu'une longue corniche supportée par quelques colonnes en marbre rouge, dont le chapiteau est extrêmement endommagé, mais

où j'ai encore pu reconnaître des lignes qui m'ont indiqué la feuille d'acanthe.

Nous ne pûmes pas approcher de très-près ces ruines, entourées de mauvaises bicoques appartenant à des Turcs. Malgré toutes nos sollicitations, un des habitants de ces masures ne voulut pas nous laisser pénétrer dans son logis pour y parvenir; il fut même insensible à la vue de quelques pièces de monnaie. Tant de fierté chez un disciple de Mahomet nous étonna. Nous y perdions plus que lui, car s'il ne profitait pas d'un salaire auquel il n'avait pas lieu de s'atteudre et dont l'abandon ne dut pas lui laisser de grands regrets, nous perdîmes, nous, l'occasion de toucher avec respect les pierres témoins de la grandeur et de la décadence du plus grand peuple.

Nous fûmes cependant en partie dédommagés à quelques pas plus loin. Il nous fut permis de visiter l'intérieur d'un ancien temple ou mausolée romain, qui aujourd'hui sert de demeure à une famille arabe. Quelques piastres nous en ouvrirent l'entrée. Tous les habitants de Latakié ne professent pas, à l'endroit de l'argent, les mêmes sentiments. Après avoir fait le tour du monument, nous prîmes la position la plus commode pour le dérober en partie à l'indifférence musulmane. Le dessin que j'en ai rapporté vaudra

beaucoup mieux pour mes lecteurs qu'une froide description.

Ces antiquités remontent à la domination romaine en Syrie. C'est, du reste, la seule curiosité qu'il y ait à voir à Latakié. Nous y passâmes notre matinée.

Dans l'après-midi nous nous baignâmes en pleine rade. Quoique la saison fût déjà bien avancée, puisque c'était le 28 septembre, la chaleur de l'eau était presque insupportable.

La population de Latakié est à peine de 5000 âmes. En 1796, la ville fut presque complètement détruite par un tremblement de terre. Son commerce est très-étendu; il consiste surtout en exportation de riz, de café, de soies, et de tabac, qui est réputé le meilleur de

l'Orient. Sa campagne n'est pas aussi fertile que celles de Tripoli et de Beyrouth, et elle le devient de moins en moins à mesure que l'on s'avance vers le nord. La chaîne du Liban s'éloigne et diminue pour faire place à celles du Taurus.

L'heure du départ était fixée à 5 heures, nous nous rendîmes à bord, et quelques instants après la vapeur nous entraînait vers Alexandrette, que nous aperçûmes le lendemain à notre lever au milieu d'un taillis de lauriers roses. C'était le 29 septembre.

Au centre d'une plage immense, sans arbres et sans culture, s'élèvent quelques cabanes en bois et quelques maisons inhabitées une grande partie de l'année, c'est là Alexandrette. Cette petite ville n'a absolument aucune importance par elle-même; elle ne mérite l'attention du voyageur que comme port d'Alep qui en est éloignée de 25 lieues environ dans la direction des montagnes.

Alexandrette est située sur le golfe d'Ajazze, près de l'embouchûre d'un petit ruisseau, appelé *Belum* ou *Soldrat*. Son nom arabe est *Scanderoum*. Avant la découverte du Cap de Bonne-Espérance, elle servait d'entrepôt à toutes les marchandises des Indes. Son climat est malsain; les fièvres y règnent presque pendant tout l'été à causes des marais nombreux qui l'entourent. Aussi, à notre arrivée nous apprîmes que le

consul anglais avait délogé pour chercher un asile à Alep.

Je débarquai dès que l'ancre fut jetée pour avoir une idée du pays; mais celle qu'il vous laisse est peu satisfaisante. Je m'engageai dans un épais fourré de lauriers roses, me dirigeant vers un groupe de maisons perchées sur quatre piquets comme les habitants des Landes sur leurs échasses. J'aperçus à une faible distance quelques hôtes de ces étranges demeures, chaussés avec de longues bottes, qui sortaient du fourré où je m'étais aventuré. C'étaient des pêcheurs revenant du rivage. Leur singulier domicile excita ma curiosité; aussi, arrivé dans la ville, je m'empressai de demander la cause de leur bizarre fondement. Les marécages qui s'étendent sur le bord de la mer sont constamment couverts d'exhalaisons fiévreuses et de serpents; aussi les pêcheurs, qui sont obligés d'habiter la plage, ont imaginé d'élever leurs maisons à une hauteur de 8 ou 10 pieds, pour éviter les miasmes pestilentiels et les morsures des reptiles. C'est aussi pour cela qu'ils portent de longues bottes. Je me repentis, en apprenant ces détails, de m'être hazardé à travers ces endroits malsains. Ce qui n'empêche pas qu'à la saison des fleurs le pays doit etre magnifique à voir.

La plaine abonde en tortues de terre; on les ren-

contre à chaque pas dans les champs. Les chasseurs y trouvent aussi beaucoup de francolins (*). A une faible distance de la ville, sur une éminence, existent encore les ruines d'un vieux château à moitié écroulé et dont la base est munie d'anneaux fortement scellés. J'ai conclu de ce fait que dans un temps reculé ce château devait être sur les bords de la mer, et que ses anneaux avaient dû servir à amarrer des navires.

Le golfe d'Alexandrette est, dans la Méditerranée, le point le plus éloigné de Marseille. La chaîne du Taurus longe la mer, elle y est d'une certaine élévation.

Après quelques heures de séjour dans ce pays triste et désolé, qui ne vit que par le passage des marchandises destinées à Alep, je regagnai le bord.

Au moment où tout était prêt pour le départ, nous vîmes arriver vers le bâtiment deux ou trois petites barques dont l'une était montée par des agents de la police turque, et l'autre contenait avec peine 14 Bédouins à la figure sauvage, couverts de haillons et portant au cou de lourdes chaînes. Leurs mains étaient emprisonnées dans une espèce de cangue qui les privait de tout mouvement. Un jeune nègre se trouvait au milieu d'eux ; ses mains étaient libres.

(*) Sorte de gibier de la grosseur d'un perdreau et d'un goût exquis.

On annonça au capitaine du bâtiment 14 condamnés à mort, que le pacha d'Alep envoyait à Constantinople.

C'était une tribu entière de Bédouins qui avaient été arrêtés après avoir commis des assassinats, des viols et des incendies sans nombre.

Pareille société à bord n'était pas fort aimable, aussi le capitaine fit-il des difficultés pour recevoir ces prisonniers, et ce ne fut que sur un ordre du consul qu'il leur donna passage. Leur embarquement ne se fit pas sans quelque peine. Pour enjamber de leur petite barque sur l'échelle du bâtiment, ces malheureux, liés l'un à l'autre par le cou, furent sur le point de tomber dans la mer; on fut obligé de les aider pour en venir à bout.

Outre le peu d'agrément que procurait la présence de ces condamnés, il fallait aussi ne pas diminuer la sécurité des passagers. Que l'un d'eux fût parvenu à briser ses fers, et cette bande d'assassins pouvait, pendant la nuit, égorger l'équipage et se rendre maître du bâtiment. Aussi, quand une place sur l'avant leur fut assignée, le capitaine mit à côté d'eux un matelot armé jusqu'aux dents avec ordre de faire feu à la moindre tentative de révolte. Nous passâmes la nuit dans quelques craintes; rien cependant ne vint justifier nos appréhensions.

Le 30, à 5 heures du matin, nous arrivâmes à Mersina.

C'est une toute petite ville entièrement neuve, de peu d'importance, et qui sert de port à l'ancienne Tarse, aujourd'hui Tarsous, patrie de saint Paul, qui n'en est éloignée que de 4 lieues.

Pendant la traversée de Beyrouth à Mersina, j'avais recueilli à bord divers renseignements auprès de la dame du consul hollandais dans cette dernière ville; j'appris d'elle qu'à quelque distance en suivant toujours la plage, il était facile de visiter de superbes ruines d'une ancienne cité, qu'elle appela Pompéiopolis. Ce nom m'était complètement inconnu, aucune des relations que j'avais lues ne le rappelait à ma mémoire, et je cherchais en vain quel souvenir appliquer à des lieux qui, d'après la description, devaient avoir eu une certaine valeur historique.

Je n'avais que quelques heures pour une excursion, aussi mon empressement à descendre à terre fût-il grand. Mais lorsque je fus au milieu de la ville je me trouvai fort embarrassé pour m'orienter et surtout pour me procurer une monture quelconque. J'avais beau parler italien, on me répondait en arabe, ce qui me fit perdre un temps précieux. J'allais renoncer à ma course, lorsque je me heurtai, au milieu du bazar, contre le cuisinier du bord qui renouvelait ses provisions. Tiens,

lui dis-je, vous voilà ma foi bien à propos pour me tirer d'embarras; indiquez-moi un guide qui puisse à l'instant même m'accompagner aux colonnes. C'est ainsi qu'on désigne à Mersina les ruines de Pompéiopolis. Je ne pouvais mieux m'adresser, car à peine avais-je prononcé ces paroles que le cuisinier appela un Arabe qui passait, et après quelques mots échangées, me dit : Tenez, voilà un guide qui se charge de vous accompagner pour 25 piastres. Soit, dis-je, et j'acceptai.

Quelques minutes après je courais au grand trot sur un cheval de bonne allure, côte à côte avec mon arabe, au milieu des taillis immenses qui avoisinent Mersina. J'étais seul avec lui, n'ayant d'autre moyen de faire comprendre ma pensée que le langage des muets, car le pauvre homme n'entendait pas un mot d'italien, et à mon tour je ne connaissais que deux mots arabes. Aussi, mon admiration pour le pays si fertile et si boisé que je parcourais fut-elle silencieuse, et à mon grand regret, car j'aurais désiré prendre des renseignements sur une infinité de détails qui attiraient mes regards. Après une heure et demie d'une marche rapide, nous arrivâmes au bord d'un frais ruisseau dans lequel un troupeau de chèvres se désaltérait.

Je me rappelai que dans les renseignements que m'avait donnés la dame du Consul hollandais, il était

question d'un ruisseau au bord duquel avait eu lieu la première entrevue d'Antoine et de Cléopâtre. Etait-ce bien exact? Je n'oserais l'affirmer, quoiqu'il soit certain que le triumvir romain ait appelé la fille de Ptolémée à Tarse; mais je ne m'arrêtai pas moins avec un infini plaisir au milieu de ce faible cours d'eau, dont les bords sont ombragés de lauriers-roses et de nopals gigantesques, me disant qu'ils étaient bien dignes, à la saison des fleurs, de couvrir de leur charme les amours de la reine d'Egypte.

Après avoir doublé une petite éminence qui s'avance dans la mer, où je n'aperçus qu'une barque de pêcheur amarrée sur la grève, et une pauvre femme attisant un feu de bois mort, je m'arrêtai auprès d'un tombeau dans lequel un arabe s'abritait des ardeurs d'un soleil brûlant. J'étais sur le sol même qui a recouvert les dépouilles d'Aratus et Philémon, poètes de l'ancienne Grèce. Que sont-ils devenus ces peuples si fiers de Sparte et d'Athènes, ces grands noms qui ont retenti dans le monde entier, et que la postérité apprend à répéter encore? Hélas! les voyageurs qui ont parcouru la terre classique de la littérature et des arts, n'y ont plus retrouvé que des ruines, et à côté de ces ruines, d'autres ruines; les débris des monuments à côté des débris de ceux qui les ont élevés. Je saluai avec respect les cendres de ces poètes, que les vents de la mer ont

déjà depuis bien des siècles dispersées loin de leurs tombeaux.

L'arabe, nonchalamment allongé dans l'un des deux cœnotaphes, me regarda d'un œil indifférent, et ne daigna pas même tourner la tête pour me voir partir.

J'apercevais à quelques pas de moi au-dessus d'un épais massif d'arbustes, un rang de hautes colonnes symétriquement disposées; c'était Pompéiopolis (*). En un clin d'œil j'y arrivai; mais la difficulté fut très-grande quand il fallut s'en approcher. Je descendis de cheval et me glissai à travers des éclaircis du fourré jusqu'au pied même des colonnes; je pus en mesurer le diamètre et la hauteur. Je calculai que leur hauteur totale devait être de 30 pieds environ sur 3 de diamètre. Elles étaient surmontées d'un chapiteau énorme aux feuilles d'acanthe admirablement sculptées et entouré d'une guirlande. Le nombre de celles qui sont encore debout et intactes, s'élève à 43; il s'en trouve plusieurs autres à moitié renversées. Deux seulement sont à cannelures; toutes les autres n'ont aucun ornement. Outre ces colonnes, le sol est recouvert de débris considérables de beaucoup d'au

(*) Pompéiopolis, dont le nom arabe est *Metzla*, occupe l'emplacement de l'ancienne Soles, ville bâtie par les Athéniens ou les Rhodiens sur le bord de la mer. Elle reçut dans son sein les pirates défaits par Pompée, qui lui donna son nom.

tres que le temps a détruites, et dont on voit les places vides à côté de celles qui sont debout. Le guide me suivait avec curiosité, il me fit comprendre par un signe que tout l'emplacement était autrefois couvert de colonnes.

L'ordre dans lequel sont placées celles que le voyageur admire, porte à croire qu'elles formaient le portique d'un temple. Quelques-unes sont sur une ligne droite; puis, vers l'extrémité de cette ligne, à un intervalle de quelques mètres, commence une autre ligne parallèle à la première, qui vient se joindre à une troisième pour faire avec elle un angle droit.

Je cherchais avec avidité quelques fragments de ces monuments oubliés du monde, et qui peut-être ont été les témoins de grands événements, mais j'essayais en vain d'en arracher à ces blocs gigantesques, lorsque j'aperçus un débris de guirlande que le choc d'un chapiteau avait détaché dans sa chute. Je m'en emparai avec satisfaction et le remis à mon guide, pour être sûr de ne pas l'égarer pendant le trajet.

Après avoir parcouru dans tous les sens ce lieu triste et sauvage, que le chacal doit avoir choisi pour sa demeure, je regagnai le sentier qui m'avait amené de Mersina, en traversant des débris et des tombeaux romains extrêmement curieux. Le soleil commençait à s'élever, et l'heure s'écoulait rapide, au milieu de

toutes les émotions que la vue de ces lieux faisait naître en mon âme. Ces colonnes annoncent les restes d'une grande et belle cité, mais tout a disparu pour faire place à des buissons incultes et aux bêtes sauvages. Il serait à désirer que des fouilles importantes fussent faites à Pompéiopolis; on y découvrirait, j'en suis sûr, des antiquités dont nos musées verraient avec plaisir enrichir leurs collections.

Arrivé sur la hauteur, j'aperçus de loin la fumée du paquebot; évidemment l'heure du départ approchait : j'allais arriver trop tard. Je fis remarquer cette fumée à mon guide, qui comprit aussitôt ma pensée et lança sa monture au galop. J'avais déjà fait ma première expérience dans les sables de la promenade des Pins à Beyrouth ; aussi, à la seconde, je m'accrochai de suite à la selle, et lâchant les brides du cheval, je le laissai à toute sa liberté. Nous passions comme deux fantômes; nos chevaux ne touchaient pas la terre, tant leur rapidité était grande. En moins de 20 minutes nous eûmes franchi l'espace parcouru déjà en une heure et demie. Les arabes qui nous voyaient passer ainsi frémissaient malgré eux du danger auquel nous nous exposions, car au moindre faux pas l'un de nous aurait été jeté à une distance prodigieuse. J'arrivai au port accablé de fatigue et d'émotion. La crainte de manquer le paquebot m'avait fait braver le péril.

Digitized by Google

Je n'étais pas au bout de mes tribulations. Sur le port, il me fallait une barque pour rejoindre le bâtiment ; il n'en restait que deux amarrées à la jetée. Je me précipitai dans la première, en faisant signe au matelot de me conduire à ma destination ; mais plus ma parole et mon geste étaient pressants, plus ce drôle restait impassible. J'avais beau m'agiter, saisir les rames comme pour manœuvrer moi-même, le sang-froid avec lequel il me regardait faire, me mettait hors de moi. Du reste, la barque était attachée. Evidemment il voulait m'exploiter. Enfin, après 10 minutes d'attente, un nouveau venu se joignit à moi, puis un troisième, et alors seulement le batelier se décida à démarrer son canot. Mais à peine se fut-il mis en mouvement, que notre poids fit incliner la faible embarcation et que nous eûmes en une seconde de l'eau jusqu'à moitié jambe. D'un coup de rame je ramenai la barque au bord et m'élançai sur la jetée, il s'en allait temps ; à peine étais-je sauvé que le canot s'enfonça. Heureusement qu'il n'y avait en cet endroit que 3 ou 4 pieds d'eau. Les trois hommes qui n'avaient pas eu le temps de sauter sur la jetée en furent quittes pour un demi bain.

Pendant cette scène la machine du paquebot chauffait et le moment du départ était arrivé. Je m'emparai de la seule barque qui restât, et ainsi que les trois

autres passagers, je parvins sans accident mais non sans crainte à l'échelle du bâtiment. Quelques minutes plus tard l'ancre était levée.

La soirée du 30 septembre et la matinée du 1er octobre furent belles; mais vers 2 heures un orage s'annonça à l'horizon, et quelques instants s'étaient à peine écoulés qu'au milieu des éclairs et du bruit incessant du tonnerre, une trombe d'eau vint nous inonder. Elle ne fut cependant pas de longue durée, et il ne resta de ce petit contre-temps qu'une houle assez forte.

Le 2 octobre, à l'aube, nous fîmes notre entrée dans le port de Rhodes. Depuis deux ou trois jours le temps avait été mauvais dans ces parages; aussi la mer était fort agitée, et malgré qu'il fût encore de grand matin, le temps menaçait. Le capitaine crut prudent de ne pas rester dans le port qui, par des coups de vent, n'offre pas de sûreté. Nous regagnâmes donc le large pour jeter l'ancre en mer. Un grain vint foudre sur le bâtiment mais, en navire habitué aux caprices de la mer, il resta solide sur ses ancres. Laissons se dissiper l'orage, et jetons un coup d'œil rapide sur le passé historique de Rhodes.

L'île de Rhodes est située sur la côte méridionale d'Anatolie, à quelques milles du continent. Elle a 44 lieues de tour sur 16 de long et 6 de large. Son climat est sain et son terrain extrêmement fertile. Dans l'an-

tiquité, elle s'était déjà acquis un nom par la naissance de Cléobule, l'un des sept sages de la Grèce; de l'astronome Hipparque, et des poètes Anaxandride et Timoléon.

En 285 avant notre ère, Rhodes eut à soutenir un siége fameux contre Démétrius Poliorcète qui s'en empara. Elle a brillé par son école d'éloquence où sont venus se former les grands orateurs de Rome, et aussi par ses œuvres d'art.

Qui n'a pas entendu parler du fameux colosse de Rhodes! C'était une statue d'Apollon, œuvre de Charès, d'une si grande hauteur, que les vaisseaux tout mâtés passaient entre ses jambes. Son poids était de 720,000 livres. Elle fut renversée 56 ans après son érection, et ses débris ne furent enlevés que 900 ans après sa chute. Aujourd'hui les Rhodiens n'en connaissent plus la place.

En 1309, lorsque les chevaliers de Saint-Jean eurent perdu le royaume de Jérusalem, ils vinrent se réfugier à Rhodes, qu'ils ont conservé jusques en 1523, époque où ils en furent chassés par Soliman II, après un siége héroïque dans lequel s'est illustré le grand maître Villiers, de l'île Adam.

L'île est traversée dans sa longueur par une chaîne de montagnes. Sa population décroît tous les jours; elle n'est plus que de 25,000 habitants, dont 10,000

pour la capitale. Il y a, sur ces 10,000 habitants, une grande quantité de Juifs qui, avec les Musulmans, ont seuls le privilége de résider dans la ville ; les chrétiens habitent sur le port et à l'extérieur

Maintenant pénétrons dans cette cité riche, comme Malte, en souvenirs chers à la France, mais qui, hélas! est bien loin de lui ressembler sous le rapport des monuments.

La ville est entourée d'une triple fortification et de deux fossés. A l'entrée du port s'élève à chaque extrémité une tour, celle de droite est la plus remarquable et par sa hauteur et par sa construction.

Les rues de la ville sont désertes, beaucoup même sont complètement inhabitées, et leurs maisons tombent en ruines. A chaque pas on rencontre des traces du séjour des chevaliers : ce sont des écussons, des fleurs de lys gravées sur les portes et les fenêtres que masquent aujourd'hui les grillages des Musulmans jaloux, des ogives, des voûtes, des arceaux dominant les rues, et au milieu de tout cela personne ; la solitude la plus complète. L'ombre des chevaliers semble encore habiter ces demeures et en éloigner leurs indignes possesseurs. Les Arabes, il faut leur rendre cette justice, ne détruisent pas, mais ils ne restaurent rien. Comment ne seraient-ils pas indifférents pour des monuments alors que pour leurs propres habitations

Les Turcs

ils sont d'une apathie sans égale? C'est lorsque la maison tombe sur son dos qu'un Turc songe à la restaurer; mais alors c'est une nouvelle demeure qu'il faut rebâtir.

L'église Saint-Jean, ancienne cathédrale de Rhodes, est aujourd'hui une mosquée. Sa situation est fort belle, elle domine la ville entière et se voit de très-loin en mer. Le palais des grands maîtres est devenu la résidence du pacha. Ce qu'il y a de curieux encore, c'est la rue des Chevaliers; l'étranger retrouve des armoiries que le temps a respectées. Le coup d'œil qu'elle présente de la partie inférieure est très-pittoresque.

Rhodes compte peu de Catholiques. Elle est le siége de plusieurs consulats. Outre la capitale, l'île a encore une ville nommée Linde, et six bourgs.

Sa fertilité est remarquable. Ses fruits sont extrêmement recherchés; mais le vin est la plus importante de ses productions.

L'île abonde en serpents, aussi tous les habitants quand ils sont dans la campagne sont-ils munis d'une paire de bottes qui arrivent jusqu'au-delà du genoux et qui sont d'un cuir très-épais.

Notre journée s'écoula comme un songe au milieu

de tant de songes que réveillaient sous chacun de nos pas les vicissitudes de Rhodes et des chevaliers. Nous vîmes avec peine arriver l'heure du départ; il fallut bien se séparer.

A 4 heures nous étions en route pour Smyrne.

Digitized by Google

XVI.

DE RHODES A CONSTANTINOPLE.

Vue de l'Archipel. — Souvenirs historiques. — Samos. — Scio. — Smyrne. Coup d'œil de la rade. — Les sœurs de charité; leurs œuvres. — Origine de Smyrne. Anecdotes sur Jani Katerdji. — Aspect de l'intérieur de la ville. Les bazars. — Population de Smyrne. — La mer Egée. — Ruines de Troie. — Bésika. — Les flottes. — Les Dardanelles. — Gallipoli. — Mer de Marmara. — Arrivée à Constantinople. — Déception.

A notre départ de Rhodes, la mer s'était sensiblement calmée; mais nous avions à peine perdu l'île de vue, que le vent souffla avec violence dans la direction du nord-ouest, et lançait jusque sur le pont du bâtiment l'écume des vagues en courroux. Nous approchions de l'archipel; le capitaine, craignant de s'aventurer au milieu de la nuit, avec les bourrasques, à travers les îles nombreuses et resserrées qui le compo-

sent, mit le cap en dehors, laissant à notre gauche le groupe gracieux des Cyclades. Ce fut à regret que je vis s'effacer à l'horizon les îles si célèbres de Naxos, Délos, Paros, Cos et Micone, qui occupent une grande place dans l'histoire de la Grèce et dans la Mythologie ; ces îles qu'ont à jamis immortalisées Phidias et Praxitèle en sculptant les marbres de Paros, Diane et Apollon originaires de Délos; Hyppocrate et Esculape dont Cos garde encore le souvenir; ces îles, si florissantes dans l'antiquité, sont aujourd'hui tellement désertes et stériles que l'on y retrouve à peine quelques troupeaux de chèvres suspendues aux flancs de leurs montagnes.

Plus loin, c'était la presqu'île d'Halycarnasse *(Boudroun)*, l'île de Capra aux sommets élevés; puis, Pathmos, célèbre par l'exil de saint Jean.

Au lever du jour, nous étions en face de l'île de Samos. Comment penser à Samos sans se rappeler le nom de l'un des plus grands philosophes et mathématiciens de l'antiquité, Pythagore; en apercevant ses croupes de montagnes les yeux cherchent les ruines du fameux temple de Diane à Ephèse, dont les colonnes ornent Sainte-Sophie de Constantinople. Saint Paul a aussi habité Samos, et saint Jean l'évangéliste y a vécu avant son exil à Pathmos. C'est enfin à

Ephèse que plusieurs auteurs ont fait mourir la Sainte-Vierge.

Samos et les petites îles qui l'avoisinent sont situées dans la mer rendue célèbre par la fable de l'imprudent Icare, fils de Dédale, qui s'y laissa choir après avoir tenté de s'élever dans les airs, et qui lui a donné son nom. C'est, aujourd'hui, le golfe de *Scala Nuova* (Néopolis).

Enfin, après avoir franchi plusieurs petites îles qui terminent au nord le groupe des Sporades, nous arrivâmes à Scio. Qui ne connaît les malheurs de cette île si belle et si riche, lors de la dernière insurrection des Grecs?

Plus de 40,000 Sciotes périrent, dit-on, de la main des Turcs.

La ville de Scio s'élève en amphithéâtre au bord de la mer, au milieu d'une végétation admirable. Ses maisons blanches et vertes ressortent avec éclat de cet entourage pittoresque, et derrière elles se dressent, dans toute leur nudité, des montagnes crayeuses qui contrastent singulièrement avec la beauté et la fraîcheur du paysage. Quelques vaisseaux marchands sont encore à l'ancre dans le petit port. Scio est l'ancienne Chios qui, avec 6 autres villes de la Grèce, se sont disputé l'honneur de la naissance d'Homère.

A 4 heures de l'après-midi, par un temps magnifi-

fique, nous faisions notre entrée dans la rade de Smyrne.

Cette rade, dont la ville occupe l'extrémité opposée à l'ouverture, est, au dire de beaucoup de voyageurs, la plus belle du monde. Formée par la nature elle-même, les bâtiments y sont dans la plus complète sécurité, non-seulement par rapport aux vents qui n'y soufflent jamais à cause des montagnes qui l'entourent, mais encore par son ancrage qui est extrêmement solide. Les bâtiments peuvent arriver jusqu'à quelques mètres des quais avec une longueur de chaîne de 6 brasses.

La ville se présente sous l'aspect le plus favorable; ses maisons sont en général bien construites, et tout y annonce l'aisance produite par le commerce immense dont elle est le centre. Des bâtiments de toutes les nations se balancent dans la rade, et tous les pavillons étrangers s'y donnent rendez-vous.

Je ne débarquai que le lendemain, 4 octobre, de grand matin, avec MM. de la Chapelle et Bonjour, dont j'étais le compagnon de voyage. Notre première visite fut pour les bonnes sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. L'établissement qu'elles occupent est situé dans le plus beau quartier de Smyrne. Ici, comme à Beyrouth, on retrouve cette propreté, cet ordre qui distinguent les œuvres des sœurs de la charité. Le local est parfai-

tement approprié, bien bâti, bien aéré, entièrement neuf, mais seulement déjà insuffisant pour le nombre des élèves. Les mêmes travaux de Beyrouth s'exécutent avec succès à Smyrne. Une école pour les enfants pauvres, un pensionnat pour les riches, une pharmacie, des consultations gratuites, des remèdes, voilà la constante occupation des bonnes sœurs. Elles espèrent en améliorant l'esprit et le cœur de ces jeunes filles qui sont pour la plupart destinées à être mères de famille, apporter leur tribut à l'amélioration de la ville entière. La Providence les encourage dans cette voie par les heureux résultats qu'elles obtiennent. J'offris mes hommages à une compatriote que sa vocation a appelée ainsi loin de son pays. J'admirai sur ses traits le contentement et la joie, indice éclatant du bonheur dont jouit une conscience pure.

En visitant la maison dont une assistante nous fit les honneurs en l'absence de la digne mère-supérieure, je remarquai que tous les volets étaient en fer ainsi qu'une grande partie des portes. C'est une précaution contre les incendies qui, à Smyrne, comme à Constantinople, font d'affreux ravages.

Voici quelques détails sur Smyrne qui sont pleins d'intérêt. Je les ai recueillis dans un excellent article de M. Pierre David, ancien consul-général à Smyrne. Cette ville prend son nom d'une princesse d'Ephèse,

Digitized by Google

nommée *Smyrna*, qui, obligée comme Didon de quitter sa patrie, vint fonder une colonie en Eolide, au pied du mont Sipyle. Le peuple qu'elle réunit sous les murs de sa nouvelle ville, pénétré de reconnaissance, donna à l'œuvre le nom de son auteur.

On voit encore des ruines de cette ancienne ville dans le château-fort qui domine la hauteur. La ville était bâtie sur les bords du Mélès. Elle aurait donné le jour à Homère, ainsi que le prouverait le nom de Mélésigène, décerné parfois au poète le plus célèbre de l'antiquité. Aujourd'hui, l'emplacement de la ville est occupé par le village de Bournabat, en arabe *Bouron-Abat* (nez du vent). Des restes de colonnes brisées jonchent encore le sol. Au pied de la montagne se trouve le tombeau de Tantale, dont le supplice est passé en proverbe, et non loin de la ville une grotte appelée grotte d'Homère.

Smyrne fut ruinée par les Lydiens, et plus tard relevée par Alexandre-le-Grand. Ce héros de la Macédoine était si pénétré de respect pour la célébrité du chantre d'Hector et d'Achille, qu'il conçut le projet de rebâtir la ville qui l'avait vu naître. Comprenant, dit M. Pierre David, de quelle importance serait pour une cité nouvelle la situation avantageuse que la nature semble lui avoir faite, il feignit d'avoir eu un songe dans lequel sa déesse favorite lui

aurait ordonné de jeter les fondements de la ville à l'endroit même où elle est aujourd'hui. A l'aide de ce stratagème employé pour déterminer les habitants à abandonner leurs ruines, le roi de Macédoine parvint à donner à Alexandrie une véritable rivale.

Dès que notre visite aux sœurs de Saint Vincent fut terminée, je me préparai à courir hors de la ville à la recherche de ces lieux qu'a illustré la naissance d'Homère, mais les habitants m'en dissuadèrent par la crainte que l'on avait alors à Smyrne des arrestations opérées par un célèbre bandit nommé Jani Katerdji. Je me fis raconter en détail les scènes diverses auxquelles ce personnage singulier a donné lieu, et qui me privaient du plaisir de voir de belles antiquités. Et, d'abord, un mot sur le héros de ces tristes aventures.

Jani Katerdji était, il y a quelques années, muletier au service des riches négociants de Smyrne; industrieux et actif, son existence était honnête. Doué d'un caractère ferme et résolu, il était toujours chargé de préférence à tout autre des plus rudes transports, des plus périlleuses entreprises. Un jour, après l'accomplissement d'une mission dans laquelle sa vie avait été en danger, il se présenta chez le négociant dont il avait fidèlement rempli le mandat; mais au lieu de recevoir une récompense digne de l'importance

de ses services, il ne trouva qu'avarice et ingratitude. Indigné de ce procédé honteux et sentant dans son âme un dégoût profond pour la conduite du négociant, après avoir vendu ses mulets, dit adieu à la vie paisible de commissionnaire et voué une haine mortelle aux habitants de Smyrne, il se lança dans les montagnes avec quelques partisans, et devint un redoutable bandit.

Sa haine se portait principalement sur les négociants de la ville; il avait juré que pas un ne sortirait de Smyrne sans être arrêté et soumis à une forte rançon. Ce qui fut dit arriva.

Dans une circonstance, un jeune homme fils d'un riche négociant, quitta Smyrne tout joyeux, pour une partie de chasse; l'infortuné, ne se doutait pas, qu'il ne devait plus y rentrer. Jani bien informé le suit, s'empare de lui dans un lieu désert, et lui ordonne d'écrire à son père pour envoyer 10,000 francs environ, en le prévenant que si dans le délai de huit jours la réponse n'est pas favorable, il recevra une de ses oreilles. Huit jours se passent pendant lesquels le père, croyant que son fils employait un stratagème pour lui arracher de l'argent, ne répond pas. Les huit jours écoulés, ce père imprudent reçoit dans une missive une oreille d'homme; plus que jamais il croit à une plaisanterie. Huit jours encore, et une

seconde oreille lui est envoyée; mais pas plus de réponse n'est faite à cette terrible menace qu'à la première, lorsque, au bout de huit autres jours, c'est une caisse volumineuse que l'on dépose à la porte du négociant. Quelle est son horreur, lorsque le premier coup de ciseau lui fait apercevoir une tête. Il tombe évanoui aussitôt. Cette tête était celle de son fils.

Quelques mois après c'était une scène beaucoup plus effrayante encore. Des jeunes gens se réunirent pour une partie de chasse dans une petite île à quelque distance de Smyrne. Jani, informé de leur projet, y arriva avant eux avec plusieurs de ses compagnons. Dès qu'il aperçut les embarcations approcher, il se rendit sur le bord de la mer soigneusement déguisé, et, accostant les jeunes chasseurs : Messieurs, leur dit-il, vous n'ignorez pas que vous n'êtes plus à Smyrne et que, mettant le pied sur ce sol, vous devez être munis de papiers constatant votre identité. Les jeunes gens se regardèrent avec surprise, car ils étaient au dépourvu ; ce que sachant fort bien, Jani les engagea à se rendre chez le magistrat du lieu pour décliner leur qualité. A une pareille invitation, il était impossible de ne pas satisfaire, et les jeunes Smyrniotes se rendirent au lieu indiqué. Ils attendaient depuis quelques instants dans la salle d'une maison isolée au milieu d'un taillis, lorsque, par une

porte dérobée, leur apparut Jani lui-même que chacun d'eux connaissait bien. Les imprudents poussèrent un cri de surprise et d'effroi et voulurent fuir, mais les issues étaient gardées. Il fallut se résigner. Jani leur dit que cette ruse devait en atteindre deux, qu'il désigna, et dont l'un était un employé des postes qui, quelques jours avant, lui avait refusé un billet d'embarquement. Son choix fait, Jani leur dit d'écrire à leurs parents pour obtenir d'eux une rançon énorme et congédia les autres. Mais ces derniers, dont les armes avaient été adroitement enlevées sous prétexte d'une visite de la part du magistrat devant lequel ils étaient amenés, voulurent cependant opposer de la résistance et emmener leurs deux compagnons. Une lutte s'engagea dans laquelle les deux ôtages furent massacrés et plusieurs autres grièvement blessés. Le reste s'enfuit vers les embarcations, mais toutes avaient disparu excepté une. Ils s'y élancèrent avec une telle précipitation, que cinq d'entr'eux périrent dans les flots.

Tel fut le terrible résultat de cette odieuse machination. C'est au moyen de ces arrestations constamment suspendues sur la tête des Smyrniotes que pas un des négociants n'a osé s'aventurer hors des murs pendant près de deux ans. Les maisons de campagnes ont été désertes; et, malgré le déploiement

Digitized by Google

de forces, l'autorité n'avait pu encore s'emparer du redoutable bandit, lorsque nous arrivâmes à Smyrne.

Ces détails n'étaient pas de nature à rassurer un étranger, aussi force fut à moi de renoncer à mon projet d'excursion, et je restai dans l'intérieur de la ville, dont voici un aperçu.

La ville de Smyrne est vaste et bien bâtie. Le quartier franc a des rues larges, droites et propres; le quartier musulman, au contraire, situé à l'extrémité méridionale, a conservé ses rues étroites et boueuses, et ses chiens traditionnels. La grande rue parallèle au port serait, à n'en pas douter, la plus belle, sans un étranglement quila rend disparate dans son milieu, et pour ainsi dire divisée en deux. La partie de la ville où demeurent les consuls est régulière; les maisons sont toutes bâties en pierre et d'une grande propreté. De l'autre bout, elle mène aux bazars.

Les bazars de Smyrne sont en voûte comme dans les grandes cités d'Orient, et le commerce y est très-considérable. Ses boutiques sont pourvues des mêmes articles que l'on trouve dans nos grandes villes. Smyrne compte du reste un grand nombre d'Européens. Le pays est assez fertile et ses fruits sont excellents; mais celui qui y domine et par le nombre et par la qualité, c'est la figue. Cette ville possède des entrepôts de

figues où de jeunes filles sont occupées du matin au soir à les préparer et à les encaisser pour l'exportation.

La population de Smyrne est de 40,000 âmes environ ; chiffre énorme quand on arrive des déserts de la Palestine. Mais ce qui plaît surtout à l'œil du voyageur, c'est de voir dans le plus grand quartier de la ville les femmes convenablement et gracieusement vêtues, laissant à découvert leur visage qui, en général, ne déplaît pas. Il lui semble renaître quand il sort de ce pays de fantômes où la femme n'a à l'extérieur absolument rien d'humain par même la forme. Ici, au contraire, tout est grâce, tout est coquetterie. Les femmes, dans les moindres détails de leur parure, semblent guidées par un désir de plaire qui, sans aucun doute, ne doit pas rester inaperçu. La coiffure me frappa surtout le plus. Une petite calotte rouge légèrement inclinée vers l'oreille recouvre la partie supérieure de la tête, et son large flocon de soie bleue s'étale tout autour en rayons infinis. De longues nattes de cheveux encadrent la figure et viennent ensuite se boucler autour de la calotte qu'elles retiennent dans sa position en formant une espèce de couronne. Appliquez là-dessus une longue résille en dentelle noire qui laisse apercevoir le corsage élancé de la vive et pétulante Grecque et vous aurez le portrait de la plus grande partie des femmes de Smyrne.

Leur type, en général, est beau de teint et de lignes. C'est bien la coupe hardie de figure des portraits antiques.

Les hommes ne sont pas à beaucoup près aussi remarquables que les femmes. Il est, du reste, assez difficile de les distinguer, tant leurs races sont confondues. Ce que je viens de dire s'applique, bien entendu, au quartier des chrétiens, car, au-delà des bazars, se retrouve cette barbarie musulmane qui condamne la moitié de l'espèce humaine à ne vivre que sous un morceau d'étoffe.

Le nombre des catholiques est de 4,000 environ, c'est le dixième de la population, dont les Turcs forment la moitié, les Grecs, Arméniens et Juifs, le reste. Smyrne a un archevêque, des prêtres libres, des lazaristes et d'autres communautés; la religion catholique y jouit de très-grandes libertés.

Le 4 octobre, à 6 heures du soir, nous quittâmes Smyrne. Pendant la nuit, nous relâchâmes à Mételin pour le service des dépêches, et le lendemain matin nous aperçûmes Ténédos. L'île, autrefois si riche et si fertile, n'est aujourd'hui qu'un rocher aride et presque inhabité.

A quelques pas plus loin, les îles d'Imbro et de Lemnos sortent du sein de la mer Egée.

Mais nous avançons toujours, nous touchons à une

partie du rivage qu'il est impossible de franchir sans jeter un coup d'œil profond sur le passé. Arrêtons-nous un instant. Que notre pensée, malgré la vapeur qui nous entraîne, retienne nos esprits vers ce petit coin de terre, où l'indifférent cherche en vain ce qui peut attirer les regards et arracher à l'âme le cri d'admiration qui se fait entendre. Répétons avec le poète : *Campus ubi Troja fuit.* C'est là que fut Troie. Et qu'en reste-t-il donc maintenent ? Rien, si ce n'est deux petits tertres que l'on désigne aux voyageurs comme étant les tumulus d'Hector et d'Achille. Le Simoïs et le Scamandre sont encore là. Mais, que sont-ils devenus ces deux ruisseaux riants, qui ont tant de fois inspiré les nobles vers de l'immortel Homère? Hélas! ses deux ravins desséchés méritent-ils aujourd'hui leur glorieux nom? Il est douloureux de penser que là où tant de héros ont vécu, où tant de nobles sentiments ont brillé, l'œil ne rencontre plus aujourd'hui un seul être vivant.

Je fus arraché à mes tristes rêveries par les cris plusieurs fois répétés : la flotte! la flotte! J'avais en effet devant moi, en me retournant, le coup d'œil le plus imposant que la pensée humaine puisse concevoir, celui d'une grande réunion de vaisseaux de guerre. Le spectacle était nouveau pour moi qui n'a-

vais jamais vu de flotte; aussi je courus à l'avant pour en jouir plus distinctement.

Le bras de mer, dans lequel stationnaient les vaisseaux, n'est pas très-large; ils présentaient par suite un tableau ravissant. A notre arrivée, nous entendîmes plusieurs détonations, et en même temps les signaux furent hissés; il était 8 heures, la flotte saluait les pavillons. Je comptai 32 bâtiments appartenant aux marines française et anglaise, dont 6 à trois-ponts. Quelle impression produit la vue de ces masses énormes de 60 pieds d'élévation, dont la moitié sous l'eau, l'autre au-dehors, contenant près de 180 pièces de canons, plus de 1,200 hommes, tous les agrès et bagages, et des vivres pour plus de 6 mois, avec toutes les munitions nécessaires pour la guerre?

A quelque distance de la flotte, un grand trois-ponts démâté, servant d'hôpital, était à l'ancre, c'était le *Bellérophon*. Le lieu du mouillage s'appelle *Besika*, du nom d'un petit village qui domine la côte; en face se trouve l'île des Lapins, dangereuse à cause de ses bancs de sables, et sur laquelle, quelques mois avant notre passage, avait échoué le magnifique trois-ponts le *Friedland*.

Nous arrivons au détroit des Dardanelles. Ici commencent les nombreux châteaux-forts qui longent les

deux rives ; nous nous trouvons entre les deux continents, l'Europe et l'Asie.

A quelque distance de l'entrée, sont situés les deux points nommés Sestos et Abydos si célèbres par l'aventure audacieuse de Léandre qui traversa le détroit à la nage pour voir celle qu'il aimait ; et célèbres aussi, depuis, par l'expérience de lord Byron qui voulut s'assurer s'il était possible à un homme de traverser cette large étendue d'eau. L'expérience lui en prouva la possibilité.

A chaque instant, sur notre route, nous rencontrions des bateaux à vapeur porteurs de dépêches, et des frégates chargées de soldats qui se dirigeaient vers Constantinople.

Pendant la traversée, nous avions recueilli des bruits peu rassurants. Le dernier mot du Sultan n'avait pas encore été dit sur la question de la guerre, et tout à Constantinople respirait une exaltation fébrile, qui augmentait encore notre désir d'y arriver.

Nous allions nous trouver au foyer même des nouvelles qui, depuis plusieurs mois, tenaient l'Europe entière en haleine ; nous allions voir de près ce peuple que la guerre la plus injuste menace jusque dans ses foyers. Tous les détails qui arrivaient à bord étaient recueillis par tous avec une égale avidité.

Depuis notre départ de Beyrouth, nous fîmes la

traversée avec un dignitaire de l'Empire, un général de brigade circassien, homme de bonnes manières, élevé presque à l'européenne et que l'on eût pris pour un officier de nos armées, si ce n'eût été son langage. Son nom est Achmed-Pacha. Il arrivait de Damas qu'il gouvernait et se rendait auprès d'Omer-Pacha, généralissime de l'armée turque. Nous avions aussi a bord une collection complète de Turcs et d'Arabes allant à Constantinople, et parmi eux quelques Juifs; de sorte que le pont du bâtiment offrait un coup d'œil intéressant.

Pendant les huit jours que dura la traversée de Beyrouth à Constantinople, nous pûmes étudier la manière de vivre des Turcs et leur extrême sobriété. Ils ne vécurent absolument que de pastèques, de pain et d'eau.

Sur l'avant étaient relégués les 14 Bédouins condamnés à mort, précisément au-dessus de ma cabine et pendant toute la nuit j'entendais leurs chants lugubres et le bruit de leurs chaînes sur le pont. C'était un triste tableau de les voir groupés en demi-cercle sous une toile, une lanterne suspendue devant eux pour que l'on pût épier leurs mouvements, et le matelot armé qui veillait sans cesse à leurs côtés. Ils étaient aussi calmes que s'ils allaient être rendus à la liberté. Dans leur regard vif et dur, se lisait cette

énergie des mauvaises natures qui se raidissent contre l'aspect de la mort, ne croyant pas qu'elle puisse les atteindre.

Nous fûmes bientôt en regard de Gallipoli. Pendant le peu de temps que le paquebot s'arrêta, je pus considérer quelques détails de cette petite ville bâtie sur les bords du détroit, au point où la mer de Marmara commence. A Gallipoli, j'ai revu pour la première fois, depuis le départ de Marseille, les toits en tuiles de nos pays. Nous nous retrouvions en Europe. La ville est de peu d'étendue, dominée par un monticule sur lequel s'élèvent des ruines, et une tour carrée qui paraît avoir dépendu d'un fort. Un groupe de maisons dont la mer baigne le pied, deux ou trois minarets, quelques bouquets d'arbres, et une dizaine de petites barques de pêcheurs; c'est là tout.

En contemplant ce site, le voyageur pense aux ruines de Lampsaque et à Thémistocle, ce nom si connu dans l'histoire d'Athènes.

Les rives des Dardanelles ne sont pas remarquables par leur beauté ; çà et là de légères traces de végétation clairsemées sur un terrain jaunâtre attirent seules les regards. La côte d'Asie, de distance en distance, offre cependant des montagnes riantes et bien accidentées.

A notre arrivée à Gallipoli nous traversâmes une

Digitized by Google

véritable flotille de petits bricks de commerce de toutes les nations, qui se rendaient dans la mer Noire pour en rapporter du blé. Ils avaient toutes voiles dehors et profitaient des rafales de vent de sud-est pour vaincre les courants rapides du détroit. J'en comptai 80, tous réunis dans un petit espace. Un peintre de marine aurait eu de quoi se récréer.

Le soleil se couchait derrière les sommets des montagnes d'Europe, lorsque nous quittâmes Gallipoli. Le temps commença à s'obscurcir, et quand le jour fut complètement tombé, on ne distinguait plus le ciel de l'eau. Au milieu de la nuit, nous fûmes réveillés en sursaut par des cris et la voix de l'officier de quart, qui ordonnait des manœuvres précipitées. Je montai à moitié vêtu sur le pont, avec la conviction que le bâtiment venait de sombrer, car je ne le sentais plus en mouvement; mais à peine eus-je mis la tête hors de l'escalier qu'une lame vint me fouetter le visage et me couvrit d'eau. La mer embarquait, comme disent les marins, et la nuit était horrible. Autour de nous tout était inondé. Je sortis néanmoins pour savoir ce qui s'était passé. C'était un petit brick marchand qui, dans l'obscurité, n'ayant pas vu les signaux, était venu se heurter contre les tambours et avait failli être culbuté. Heureusement que la machine put être

arrêtée immédiatement, sans cette précaution le paquebot le coulait à fond. Ce choc se renouvela fréquemment dans la nuit; l'affluence des bricks était telle que le bâtiment ne pouvait tenir une route directe sans crainte d'occasioner de graves accidents, plusieurs fois même il fut obligé de s'arrêter.

Le lever du jour ne fut pas serein. Nous arrivions à Constantinople, empressés de jouir de ce panorama féérique, de ce coup d'œil le plus beau du monde; mais nous fûmes mystifiés. Le temps était couvert de brouillards, et des nuages énormes s'élevaient au-dessus de la ville. Il nous fallait le soleil pour éclairer ces amphithéâtres de maisons, de palais, de mosquées; pour faire briller les flèches des minarets, pour donner enfin la vie à ce resplendissant tableau. Mais il ne parut pas. Vue sans le soleil, Constantinople perd la moitié de son prestige; c'est absolument comme une vieille coquette sans fard.

Nous saluâmes, en la voyant, cette antique Bysance, sombre et triste par ses innombrables cyprès, et la mosquée Sainte-Sophie, et la pointe du sérail, et les côtes d'Asie, et le Bosphore enfin, dans lequel le paquebot put choisir son mouillage.

XVII.

CONSTANTINOPLE.

Débarquement. — Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. — Division de la ville. — Stamboul, ancienne Byzance. — Fontaine de la place du Sérail. — Sublime Porte. — Place de l'Atméïdan. — Les Janissaires. — Serpentin de bronze. — Obélisque. — Musée des anciens costumes. — Citerne des mille colonnes. — Autre des 28 colonnes. — Lieu de la mort du dernier Empereur d'Orient. — Le Séraskierat. — Exercice des troupes. — Portrait des soldats turcs. — Les Bazars. — Les esclaves. — Aqueduc de Valens. — Murs de l'ancienne byzance. — La pointe du Sérail. — Les blaquernes. — Le château des 7 tours. — Le Fanar. — Balata.

Le paquebot n'était pas encore arrêté que déjà une nuée de caïks déversait sur le pont tous les portefaix et courtiers des hôtels de Constantinople ; en un instant nous fûmes inondés de cartes et de prospectus. C'était un pêle-mêle inouï. L'un parlait français, un autre anglais, un autre italien, puis un quatrième arabe,

nous ne savions de quel côté nous tourner. Au milieu de cet assaut il fallait songer aux bagages, et ce n'était pas peu dire, avec le pont encombré de marchandises et d'effets. Je suivis mes deux compagnons de voyage qui se laissèrent conduire à l'hôtel d'Europe.

Nous fûmes déposés au bas du quartier de *Top-Anah*. Bien nous en valut d'avoir avec nous un domestique de l'hôtel pour emporter nos bagages, car nous avions à peine mis le pied hors de l'embarcation, que nous fûmes entourés par une dizaine de faquins qui nous arrêtèrent en nous proposant, l'un un cheval, l'autre une voiture. Je me vis sur le point d'être enlevé et placé sur un animal qui fort tranquillement mangeait sa botte de foin au fond d'un mannequin. Mes gestes significatifs me débarrassèrent de cette tourbe insolente.

L'hôtel d'Europe est situé sur une élévation dominant le Bosphore. La rue qu'il faut suivre est tellement rapide que les chevaux ont de la peine à la gravir. Dès que nous fûmes installés, nous songeâmes à faire notre première visite aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, ainsi que nous l'avions fait sur la route. Nous leur apportions des nouvelles des maisons de Beyrouth et de Smyrne. Ce fut avec un vif plaisir que la vénérable supérieure nous reçut, quand elle apprit que nous arrivions de terre sainte. Elle nous dit qu'elle

avait eu le bonheur elle aussi de visiter les saints lieux, et elle nous demanda si depuis quelques années les événements n'avaient pas trop changé l'ordre des choses dans ce triste et malheureux pays. Elle nous parla ensuite des œuvres que sa maison accomplissait, et nous visitâmes en détail l'établissement. Il est fâcheux qu'il soit dans un tel état de pauvreté. Ce n'est pas l'établissement beau et aéré de Smyrne ni celui de Beyrouth.

Avant de nous séparer, nous causâmes assez longuement de l'état de la population à Constantinople et des sentiments des Turcs à l'égard des sœurs de Saint-Vincent. Mon Dieu! nous répondit la vénérable supérieure, nous faisons tous les jours des vœux pour le triomphe de la cause des Turcs. Le jour même où la Russie sera maîtresse de Constantinople, nous sommes sûres d'être impitoyablement chassées. Non-seulement les Turcs nous tolèrent, mais même ils nous entourent de respect. Ils sont émerveillés, disent-ils, de voir des femmes, dont la plupart sont jeunes, belles, riches, quitter leurs parents, leur patrie, leurs richesses, pour venir dans un pays étranger soulager l'infortune.

La bonne sœur nous raconta deux traits qui prouvent en faveur des Turcs. Il y a quelques années, les sœurs de charité de la maison eurent l'idée de faire une petite loterie pour augmenter les ressources destinées aux indigents. En distribuant de tous côtés mes

billets, nous dit-elle, il me vint à l'esprit d'en envoyer au pacha du quartier, vieillard respectable et très-aimé des habitants. Les billets furent acceptés. Cette tactique se renouvela pendant plusieurs années avec le même succès, et je ne m'étais plus occupée du pacha, lorsque récemment je vis arriver au parloir un jeune homme employé dans quelques bureaux qui demanda à me parler. Il venait de la part de son maître me faire des reproches, parce que, disait-il, je l'avais oublié cette année dans la répartition des billets de loterie.

Je fus touché de cette généreuse attention, et je fis faire au digne vieillard mes excuses. Il est consolant, ajoutait la bonne supérieure, de voir ainsi des Mahométans eux-mêmes aller pour ainsi dire au-devant des œuvres de charité.

L'autre fait est plus important encore.

L'année dernière, à suite d'une insurrection, un jeune grec fut arrêté et condamné à huit années de fers. Nous connaissions la famille de ce malheureux jeune homme; aussi nous empressâmes nous de tâcher d'adoucir son sort. Deux de nos sœurs se rendirent à la Sublime Porte demandant à parler au grand visir. A leur aspect tous les militaires se rassemblent, les employés se lèvent avec déférence, et le grand visir lui-même, dès qu'il est prévenu, vient au-devant de nos deux compagnes. Lorsque la supplique fut exposée, le premier di-

gnitaire de l'empire après le Sultan leur dit que les formalités n'étaient pas encore remplies, et qu'il fallait attendre, pour parler de grâce, que la condamnation fût devenue définitive. Le grand visir reconduisit les deux sœurs jusqu'au dernier degré de l'escalier du palais avec toute la considération que l'on accorde aux ambassadeurs eux-mêmes. Une seconde visite eut lieu quelques mois après, son succès dépassa toutes les espérances; la grâce fut accordée au condamné; et aujourd'hui même, nous dit la supérieure, les deux sœurs qui l'ont obtenue se rendent à la Sublime Porte pour y prendre l'ordre d'élargissement. Nous avons su plus tard qu'elles avaient été reçues avec la plus grande déférence et les témoignages du plus profond respect.

Et cependant c'étaient deux femmes modestes, deux religieuses, qui allaient ainsi frapper au palais d'un premier ministre, dans un pays où tout est encore si arriéré, où la femme est regardée comme un être secondaire. Elles n'attendirent pas un instant dans le palais du premier ministre d'un prince musulman.

Combien d'heures d'antichambre ces bonnes sœurs auraient-elles été obligées de faire chez nos puissants du jour et probablement sans résultat!

Rentrés à l'hôtel nous nous pourvûmes d'un guide pour nous accompagner dans le dédale des rues de

Constantinople; ce fut un grec que le maître d'hôtel nous procura.

Comme Rome, Constantinople est bâtie sur sept collines qui entourent les deux bras du Bosphore; la ville se divise en cinq parties, appelées Stamboul, Galata, Péra, Tophana et Scutari.

Stamboul et Scutari sont situés en face l'un de l'autre, sur deux pointes qui forment l'entrée du port; les trois autres quartiers sont sur leur ligne parallèle. La partie du Bosphore qui sépare la ville turque de celle des Francs, s'appelle la Corne d'or; elle est large d'environ 400 mètres. Deux ponts de bateaux permettent de la traverser.

Nous commençâmes nos courses par Stamboul.

Pour arriver au premier pont, il nous fallut suivre dans toute sa longueur la rue de Galata, c'est-à-dire nous soumettre à une épreuve de patience. Tant de monde circule dans cette rue étroite et boueuse, qu'il est difficile de s'avancer sans être heurté ou par des ânes chargés, ou par des portefaix qui vous renverseraient impitoyablement, si l'on n'était retenu par la masse des passants. Sur le pont c'était encore le même encombrement. La quantité de gens qui traversent en cet endroit le Bosphore est inouïe; nos ponts de Paris ne peuvent même pas être mis en comparaison. Après

des manœuvres habiles, nous parvinmes sains et saufs sur les bords de Stamboul.

Cette partie de la ville est exclusivement réservée aux Turcs. C'est d'abord le quartier des comestibles, qui est toujours sale et obstrué d'embarras et de chiens; puis tout-à-coup des rues silencieuses et désertes.

Stamboul occupe l'emplacement de l'ancienne Byzance, entre la mer de Marmara et le Bosphore, et l'on retrouve encore de la ville grecque les restes de ses trois enceintes, les Blaquernes, le château des Sept Tours, quelques citernes et un aqueduc.

Nous trournâmes vers la gauche dans la direction des murs de l'ancien sérail. Sur une petite place triangulaire, que bornent d'un côté le palais des Sultans, de l'autre la mosquée de Sainte-Sophie, nous aperçûmes une fontaine avec un toit pointu et élevé recouvert en ardoise. Sa forme est octogone, et sur chacune de ses faces, au milieu d'arabesques sculptées dans la pierre, sont gravés des versets du Coran en lettres d'or sur fond bleu.

Il faut dire que l'eau est très-rare à Constantinople, et que les Turcs lui ont voué un culte. Ainsi, toutes les fontaines de l'intérieur de la ville sont dues à la munificence de riches musulmans qui, à leur mort, lèguent une somme considérable pour

en établir, et les destinent à leur propre tombeau. A chacune de ces fontaines sont fixés des vases de cuivre par une longue chaîne de même métal, et un homme est chargé de tenir constamment ces vases pleins d'eau ; les passants peuvent ainsi se désaltérer à rien ne coûte.

A côté de la place où se trouve la fontaine dont j'ai parlé, un vaste bâtiment, destiné aux officiers d'état-major de l'armée turque, est encore en construction.

Nous suivîmes toujours par une ruelle étroite et escarpée les murs du sérail jusqu'à la place de la Sublime-Porte.

La Sublime - Porte est le palais des ministères. Elle est ainsi nommée par suite de l'ancien usage de traiter les affaires sur la porte des édifices. Ce monument n'offre rien de remarquable. Au milieu d'une vaste cour, où l'herbe croît comme en plein champ, ce qui prouve peu l'affluence des visiteurs, s'élève une longue ligne de constructions fort ordinaires et dans un état de délabrement incroyable, dont le centre est formé par un pavillon avancé. Quelques colonnes et un escalier extérieur distinguent cette partie du reste de l'édifice. A l'intérieur c'est le même délabrement, la même nudité. La Sublime-Porte ne vaut même pas le moindre Hôtel-de-

Ville du moindre de nos départements. Sa plus grande partie est en planches, badigeonnées d'une teinte incarnat.

C'est pourtant là que se traitent les affaires importantes de l'Empire. Le plus mesquin des bâtiments appelé la plus sublime de toutes les portes! Si la gravité des Turcs n'était pas connue, on serait tenté de croire qu'ils se moquent d'eux-mêmes.

A quelque distance de la Sublime-Porte s'élève la magnifique mosquée Achmet sur la place de l'Hippodrome, à côté du tombeau de son fondateur. La description des mosquées, comme celle des tombeaux et du sérail, sera l'objet d'un chapitre; je ne m'en occupe donc pas en ce moment. J'arrive au milieu de la place de l'Hippodrome, qui mérite sous bien des rapports de fixer mes regards.

Son nom était place de l'Atméidan; elle était deux fois plus grande. La révolte des deux partis appelés les Verts et les Bleus la rendit célèbre. C'est pendant cette sédition que sainte Sophie fut brûlée.

Treize siècles plus tard, cette place devait être le théâtre d'un événement mémorable qui a porté un grand coup à l'empire turc, tout en le délivrant d'un lourd fardeau : c'est la ruine des janissaires, dont je veux parler.

Soldats privilégiés, ils formaient l'armée d'élite de

l'Empire, la garde impériale des sultans. Tant que l'empire turc songea à étendre ses limites, les janissaires contribuèrent largement aux victoires et aux triomphes remportés par les sultans. La guerre était leur élément. Mais lorsque l'empire turc commença à décliner, lorsque la paix fut pour lui une condition de son existence, cette milice ardente, qui se composait de 100 mille hommes, divisés en mille légions ou *ortas*, devint un obstacle sérieux à la tranquillité de l'intérieur. L'oisiveté dans laquelle ils vivaient entretenait chez eux des séditions et des révoltes et leur esprit de corps était devenu si puissant qu'il contrebalançait l'autorité des sultans eux-mêmes.

Déjà les souverains de l'Empire avaient manifesté des projets de réforme, mais deux sultans y avaient perdu la vie, lorsque le père du padischa actuel, le sultan Mahmoud, arrêta leur dissolution. A cette nouvelle, le corps entier se révolte et s'enferme dans la caserne dont on voit encore les débris sur la place de l'Hippodrome. L'étendard sacré du prophète est arboré, les hommes dévoués au sultan accourent de toutes parts et un siége commence. Bombardés d'un côté, pressés par l'incendie de l'autre, les révoltés se sauvent ou périssent en combattant. Ceux qui furent arrêtés passaient devant un conseil qui les condamnait à mort.

La date de cet événement est restée célèbre dans les annales turques : c'est le 16 juin 1826 qu'eut lieu l'extermination des janissaires.

Sur la place de l'Hippodrome s'élèvent trois colonnes : la première, composée d'une infinité de pièces, n'offre absolument aucun intérêt ; elle est sur le point de s'écrouler. Vient ensuite un petit serpentin de bronze, à moitié détruit, que Constantin a rapporté de Delphes, où il supportait le trépied dans le temple d'Apollon. La partie qui a été enlevée représentait trois têtes de serpent.

Enfin, on s'arrête avec plaisir devant un obélisque en granit rouge, orné d'hiéroglyphes et supporté par un socle en forme de cube.

L'origine de ce monolythe est fort incertaine. Quelques auteurs prétendent qu'il fut apporté de Rome par Sardocias, l'an 369 ; d'autres croient et peut-être avec plus de raison, que Constantin le fit apporter d'Egypte. En l'examinant avec attention, il est facile de voir que les proportions ne sont pas observées rigoureusement. On attribue ce défaut à une chute à la suite de laquelle il se brisa en partie. L'impératrice Théodora le fit retailler et relever.

Au-dessous du socle est un fragment de pierre sur lequel a été gravée une inscription latine. J'aurais bien désiré la prendre dans mes notes, mais je craignis quel-

ques injures ou voies de fait de la part de plusieurs Turcs, qui s'étaient arrêtés en même temps que moi devant l'obélisque, et qui auraient pu se formaliser de me voir écrire auprès de ce monument.

Avant de quitter la place de l'Hippodrome, entrons un instant dans un musée des anciens costumes. Toutes les transitions des vêtements arabes et turcs y sont réunies; les janissaires surtout y sont richement représentés. Ce qui m'a frappé le plus dans ces costumes, c'est la coiffure. Autant elle est étroite et basse aujourd'hui, autant elle était large et haute autrefois. Les deux extrêmes ne sont pas beaux. Certains turbans doivent peser 20 livres, et condamnaient sans doute les Turcs à une immobilité complète. Je remarquai dans ce musée une armure de Circassien ; la cotte de maille, les cuissards, les brassards, rien n'y manque. J'ai vu aussi le petit appareil porté devant les pachas comme l'insigne de leur dignité, il consiste en une perche au sommet de laquelle sont attachées deux ou trois queues de cheval.

En prenant une petite rue à l'angle de la place opposé aux monuments, le guide nous conduisit à une citerne digne d'être visitée; elle s'appelle la citerne des Mille Colonnes, mais en réalité elle n'en a que 227, qui supportent une voûte très-élevée. Elle a 190 pieds de long sur 66 de large. Ses colonnes sont d'or-

dre byzantin et chacune est ornée d'une croix.

Cette citerne est d'une grande antiquité. Elle s'appelait Philoxine, et sert aujourd'hui de filature de soie. La partie qui est à découvert n'est, à ce qu'il paraît, que la moitié de la citerne; l'autre a été enfouie sous les décombres que le sultan Achmet y a fait jeter lors de la construction de sa mosquée.

Tout-à-fait sur la hauteur de Stamboul, dans le quartier le plus désert, se trouve une autre citerne que nous avons visitée, à 28 colonnes sur deux rangs. Comme la première, elle sert aussi de filature de soie. Elle est à peu de distance d'une mosquée, la plus élevée de toutes, bâtie par le sultan Sélim, oncle d'Abdul-Medjid, victime de ses tentatives de réformes des janissaires.

En traversant la cour de cette mosquée complètement abandonnée, un enfant ameuta contre nous une bande de chiens. Notre drogman avait une courbache ou cravache de nerf de rhinocéros, il leur tint tête pour nous donner le temps de gagner le large. Plus loin, en plein quartier turc, des enfants nous lancèrent des pierres. Evidemment ils devaient nous prendre pour des Russes.

En parcourant les hauteurs de Stamboul, le guide nous fit arrêter au milieu d'une petite place, et nous montrant une pierre, nous dit qu'elle indiquait

le lieu où avait péri, en combattant pour sa capitale, le dernier des empereurs d'Orient, Constantin Dracosès. L'empire de Byzance était à son déclin; les querelles religieuses agitaient sans cesse les Latins et les Grecs et faisaient naître dans l'Empire des dissensions intestines, lorsque les Turcs, descendus des plateaux du nord, vinrent fondre sur ces peuples ramollis et dégénérés. La ville de Constantin fut assiégée, et quoique défendue par sa position et par ses murailles, les Turcs la prirent et la saccagèrent; il se commit des actes d'une barbarie affreuse; la ville nagea dans le sang. Il y a maintenant quatre siècles.

Le *Séraskiérat,* que nous visitâmes ensuite, est la demeure du ministre de la guerre. C'est un immense bâtiment dont la construction est fort ordinaire. A l'un de ses angles s'élève une tour d'où l'on découvre la ville entière.

Nous assistâmes, le jour de notre visite, à l'exercice d'un régiment d'infanterie, et de quelques pièces de canon. Je fus surpris quand j'entendis la voix du commandant donner les ordres en français, et les officiers subalternes répéter à leur tour *garde à vous, portez armes!* La théorie militaire turque a adopté nos formules de commandement. Je ne fus pas émerveillé des manœuvres: pas d'ordre, pas d'ensemble, pas de coup d'œil; quand le régiment marchait au pas de

charge, deux chevaux seraient passés parfois entre les fantassins et souvent pressés les uns contre les autres, ils se gênaient dans leur marche. Leur manière de viser est déplorable : ils tiennent le canon tellement élevé, qu'à 25 pas ils n'auraient pas touché le premier étage d'une maison. Ces exercices dénotaient la précipitation et l'enthousiasme des circonstances. On fabriquait des soldats le plus promptement qu'il était possible; mais quels soldats!

Puisque j'en suis sur cet article, autant vaut que j'achève le tableau. A vrai dire, rien n'est moins soldat qu'un soldat turc. Constamment accroupi sur ses deux talons, le narguileh ou le chibouk à la bouche, quand il est obligé de monter sa faction vous le voyez à moitié plié en deux, tenant son fusil avec peine. Les troupes sont, du reste, fort mal entretenues. La garnison de Jérusalem était dans un état piteux; la plupart de ceux qui la composaient n'avaient pas d'habits et beaucoup n'avaient pas de souliers. Quand elle a quitté la ville, afin de rejoindre le corps d'armée, elle n'avait pas un seul cheval pour sa cavalerie, ses chefs furent obligés de mettre en réquisition toutes les bêtes de somme, et nous fûmes sur le point de nous voir enlever nos quarante chevaux; grâce à nos instances, ils nous furent laissés. A Beyrouth, j'ai vu deux factionnaires à la porte d'une caserne montés sur de petits ta-

bourets; ces malheureux étaient nu-pieds, ils craignaient probablement les rhumatismes.

Le costume des troupes turques est une copie du costume français. C'est la petite veste et la tunique, avec les buffleteries et le pantalon à sous-pieds; mais les Turcs n'ont pas cette variété d'uniformes si riches dans nos armées; c'est toujours la même forme, la même couleur, à l'exception de quelques brandebourgs et de quelques plaques indiquant l'arme à laquelle les soldats appartiennent. Leur coiffure est le fez rouge avec un gland bleu garni d'une plaque en cuivre. Depuis le sultan jusqu'au simple soldat, tous sont coiffés de la même manière. Les armes, à l'exception de l'artillerie qui passe pour être bonne, ne sont pas merveilleuses. La France a été obligée de faire des envois considérables de fusils à piston, sans cela les troupes étaient dépourvues de moyens de défense. Les sabres de la cavalerie ont, en grande partie, des manches en bois; ils sont extrêmement courts. Enfin, les munitions des Turcs ne sont pas de première qualité.

Avec de pareils éléments, comment expliquer les succès que les feuilles publiques annoncent tous les jours, sinon par l'enthousiasme exalté et le fanatisme qui animent les soldats de l'Empire? Il est vrai qu'ils se battent pour une cause sacrée. Mais il ne faut pas remonter bien haut pour retrouver le passé

des Turcs, et si nous enlevons quatre siècles de leur histoire, nous les verrons faisant aux Grecs absolument ce que la Russie veut faire à leur égard.

Du Séraskiérat nous descendîmes aux bazars. Cette partie de la ville turque est un monde nouveau ; c'est un labyrinthe où l'étranger se perdrait s'il n'en connaissait les détours. Les bazars sont tous voûtés, munis de ciels-ouverts qui les éclairent, et garnis de deux rangs de boutiques. Plusieurs quartiers sont divisés par des colonnes qui forment une voie au milieu et deux bas-côtés. L'effet produit est agréable à l'œil. Dans cette ville, toute dévouée au commerce, une foule considérable se presse, s'anime, et à la foule des promeneurs se joint celle des acheteurs. Chaque branche de commerce a son quartier : il y a le bazar des chaussures, le bazar des soiries, le bazar des orfèvres, le bazar des porcelaines, le bazar des armes. Cette division fait que l'acheteur n'hésite pas longtemps à trouver ce qui lui convient. Rien n'est plus curieux que le bazar des chaussures ; on ne voit partout que des babauches, des bottines, et des pantoufles admirablement brodées ; mais tout y est fort cher. Les marchands demandent en général le double de la valeur de l'objet, et il faut toujours leur faire un rabais de 50 pour 100 ; rarement ils vous laissent partir. Ce qui me parut le plus singulier, ce fut le bazar des dro-

guistes; à peine y avais-je mis les pieds, que j'éternuai avec violence, comme si j'eusse plongé mon nez dans une tabatière. C'était l'effet produit par la réunion d'une infinité de drogues dont les exhalaisons se mêlaient.

Des entrepôts des choses mortes et inanimées, nous fûmes visiter le bazar d'esclaves en passant derrière une belle mosquée, où étaient autrefois les cafés fréquentés par les fumeurs d'opium. Aujourd'hui, ces lieux d'ivresse et de torpeur, sont presque abandonnés, et s'il en est encore quelqu'un ouvert, ce n'est plus que pour les vieux Turcs qui n'ont pu se défaire de la déplorable habitude de s'anéantir, et ne la perdront qu'en le faisant pour la dernière fois. Au reste, ce que les Turcs d'autrefois se procuraient d'une manière factice, eux, ces hommes sobres et actifs, leurs descendants en jouissent à leur insu et comme malgré eux. Considérez un Turc, gravement accroupi, occupé à fumer, vous croyez que sa pensée travaille? vous vous trompez: ces têtes, si recueillies et si sévères, mûrissent sans doute de grands projets? Non, elles n'ont d'autre souci que de ne penser à rien. C'est là tout le Turc, voilà sa vie.

Le bazar des esclaves est situé dans un lieu fort reculé. Le jour où nous en approchâmes, la vente n'avait pas lieu, et, du reste, les *Francs* ne peuvent

pas pénétrer dans l'enceinte de la salle; mais nous parvinmes néanmoins à apercevoir quelques esclaves. Les unes allaient chercher de l'eau dans de grands vases, d'autres lavaient du linge à une petite fontaine, et plusieurs étaient nonchalemment accoudées à une fenêtre d'où elles nous regardèrent en riant ironiquement. Pauvres créatures! comprenaient-elles la tristesse de leur position? Les esclaves ne sont pas entièrement vêtues; elles ont la figure complètement à découvert. Celles que nous pûmes voir étaient nègresses; elles avaient les bras et les jambes nus. A leurs bras étaient fixés des bracelets en métal, et des anneaux de même matière ornaient leurs pieds. Tels sont les signes de l'esclavage. C'étaient, du reste, de robustes femmes dans toute la force de l'âge et de la vigueur. Quand une esclave est vendue, dès qu'elle entre dans la maison de son maître, elle se couvre entièrement comme les autres. Le Coran ne devient obligatoire pour les femmes esclaves qu'à partir de ce moment.

Il ne nous restait plus, pour connaître la ville turque, qu'à visiter les mosquées et les murs d'enceinte. Nous ne pouvions encore entrer dans les temples turcs faute de firman; nous nous décidâmes à faire le tour de l'enceinte.

Nous redescendîmes au point d'où nous étions partis, en longeant l'acquéduc de Valens. Constantinople,

quoique bâtie sur des collines, possède fort peu d'eau pour la population considérable qui l'habite, et de tout temps il en a été ainsi. Ce qui le prouve, c'est que dès l'origine de l'empire d'Orient, les empereurs firent construire des aqueducs qui amenaient dans la ville l'eau des collines éloignées. L'acquéduc de l'empeur Valens en est un exemple. Il est fort ancien et il ne sert presque plus aujourd'hui. Restauré par l'empereur Justinien Ier, et plus tard rebâti par Soliman Ier; il traverse une partie de la ville turque du nord au midi, il a deux rangs d'arcades. A quelque distance de la ville, dans la vallée de Belgrade, on rencontre à chaque pas des aqueducs entretenus avec soin.

Arrivés près du port, nous prîmes à gauche la rue dont un des côtés est formé par les anciens murs. L'antique Byzance ne s'étendait pas au-delà des limites du sérail et de l'ancien palais des Sultans; mais lorsque Constantin transféra en Orient le siége de son empire, cette ville prit des proportions beaucoup plus grandes, et s'étendit dans l'autre partie du grand triangle compris entre la Propontide et le Bosphore.

Deux siècles après le grand Constantin, l'empereur Anasthase craignant les invasions des Perses, qui déjà avaient inquiété les frontières, et des habitants des bords du Danube, fit construire les murs dont nous allons parcourir l'étendue.

Cette enceinte a environ de 12 à 14 mille anglais de circonférence, depuis la pointe du sérail jusqu'aux Blaquernes, et des Blaquernes au château des Sept Tours. Elle comptait autrefois 43 portes, mais il n'en reste plus aujourd'hui que 20. Depuis la pointe du sérail jusqu'aux Blaquernes, il y en a sept; des Blaquernes aux Sept Tours six, et du château des Sept Tours au sérail on en compte sept autres.

Nous suivîmes la rue du fanar, quartier des riches Grecs. Sur notre route je remarquai des maisons anciennes et solidement construites en briques, qui, malgré leur apparence triste et un peu lugubre par la couleur sombre des murailles, annoncent à l'intérieur l'opulence et la richesse. Ces maisons ont des saillies sur la rue comme dans quelques autres quartiers, en sorte que sur certains points, du premier étage des maisons les voisins pourraient se donner presque la main. Dans la ville turque toutes les fenêtres sont garnies d'un impitoyable grillage en bois tellement serré, que l'on ne peut du dehors absolument rien distinguer à travers. Mais ici, comme dans tout le quartier franc, les fenêtres sont parfaitement libres, ce qui me permit d'apercevoir dans plusieurs maisons des figures grecques d'une pureté remarquable. Il est difficile de se faire une idée du plaisir qu'éprouve le voyageur quand il sort d'un pays de momies, à revoir ce que la

main de Dieu a mis de plus suave, de plus gracieux sur les traits de la femme. Après le fanar vient Balata ou le quartier des Juifs. Après la face d'une médaille vient son revers; après l'opulence, la plus affreuse misère. Tout ce que l'imagination peut concevoir de pauvre, de triste, de malsain, ne donne pas une idée suffisante de la désolation de maisons juives de Balata. Au-dessus d'un véritable cloaque, car il serait impossible d'appeler autrement une rue où se déverse un égoût, toujours pleine d'une eau infecte, s'ouvrent à une distance assez longue, des maisons, ou plutôt de pauvres réduits où le jour peut pénétrer à peine. C'est là que vivent, végètent et pullulent des familles juives. Leur teint jaune et maladif accuse les privations, les souffrances et les atteintes d'un mal occasionné par l'atmosphère environnante. Les enfants, qui se traînent dans ces bourbiers sont tous malingres et chétifs; à travers leur peau blafarde percent des humeurs, signes certains d'une santé perdue. C'est de Balata que partent tous les vieillards qui vont finir leurs jours à Jérusalem. La coiffure des femmes juives est curieuse.

En suivant toujours cette même direction, nous arrivâmes aux Blaquernes, cet ancien palais témoin de tant de massacres pendant le siége de Constantinople par les Vénitiens, puis au château des Sept Tours bâti

par Jean Tzimiskès, mais qui aujourd'hui n'en compte plus que quatre. Ce château servait, sous les premiers Sultans, à renfermer les ambassadeurs des puissances auxquelles la Porte déclarait la guerre. Cet usage est abandonné. Je ne sais, du reste, si l'on se serait contenté d'enfermer le prince Menschikoff, s'il fut tombé au pouvoir des fanatiques turcs. La porte dorée est renfermée dans le château des Sept Tours. Enfin, de ce château au sérail les anciens murs n'offrent rien qui mérite de fixer l'attention.

L'aspect général de la ville turque, à l'exception de la partie qui avoisine le port, n'est pas aussi repoussant que celui des autres villes déjà parcourues, et diffère essentiellement de celui de Galata et des bas-quartiers de Péra. On y retrouve beaucoup plus de propreté et beaucoup moins de chiens. Cette différence tient à deux causes : la première, c'est que toute la haute ville n'est habitée que par des fonctionnaires et des turcs riches; la circulation y est à peu près nulle; la seconde, c'est que les chiens ne trouvant dans ces rues absolument rien à dévorer, se concentrent dans les environs des boucheries et des autres magasins de comestibles, qui sont tous situés dans la basse ville. Aussi, sur la ligne des bazars, c'est un mouvement incroyable, tandis que c'est un désert au milieu duquel s'élèvent de nombreux tombeaux de familles, depuis les bazars jusqu'à l'autre extrémité de la ville.

XVIII.

CONSTANTINOPLE.

Galata. — Sa tour; coup-d'œil qu'elle offre. — Péra. — Le petit champ des morts; son aspect — Grande rue de Péra. — Le parc d'artillerie. — L'école polytechnique. — Toph-Ana. — Belle Fontaine. — Mosquée Mahmoud. — Pavillon de l'horloge. — Betchik-Tache. — Nouveau palais du sultan; sa description. — Le Harem. — La salle du trône. — Les appartements; les bains. — Extérieur de l'édifice. — Portiques. — Mosquée du Palais. — Scutarie, sa physionomie. — grand champ des morts. — Caserne. — Sa situation.

Après Stamboul, Galata est le plus ancien quartier de Constantinople. Il s'étend depuis le second pont de la Corne-d'Or jusqu'au près de la place de *Tophana*. Il reste encore de son enceinte de vieux murs et trois portes : une sur le petit champ des morts, l'autre au débouché du pont, et le troisième à l'extrémité de la rue de Galata, qui aboutit à Tophana.

Digitized by Google

Ce quartier est le plus animé par la nature de son commerce; les habitants y trouvent à peu près tout ce qui est nécessaire à leurs ménages. Il sert aussi de rendez-vous aux matelots. Il n'offre rien de curieux que sa tour élevée, point de mire des soldats pompiers, qui tirent un certain nombre de coups de canon suivant la direction où ils aperçoivent les lueurs d'un incendie. Le panorama que présente le haut de cette tour est magnifique, tout Constantinople se déroule en amphithéâtre avec sa variété infinie de tons et de couleurs. Pour en franchir le seuil, il faut payer un bakchis, et pour jouir du coup d'œil au sommet, il faut en payer un second. On n'a jamais vu de mendiants plus industrieux que les gardiens turcs.

En parcourant les rues de Galata, je fis une remarque fort singulière. J'aperçus sur une enseigne le nom d'un avocat, *Avvocato Dottore*. Je n'aurais jamais cru qu'à Constantinople la science du droit fut susceptible d'être mise en boutique; il n'y manquait plus que les comptoirs et les commis. Il paraît, du reste, que ce procédé n'est pas infructueux; car je tiens d'une bonne source que mes honorables confrères de la capitale des sultans gagnent tous les ans des sommes fabuleuses.

La physionomie générale de Galata est loin d'être satisfaisante. Les rues sont fort étroites, fort sales, et tou-

jours encombrées d'une foule immense. Je sortis de ce quartier par la porte du petit champ des morts, et me trouvai ainsi dans Péra. Il n'y a dans tout le quartier franc, à Constantinople, que deux promenades, le grand et le petit champ des morts. Au premier abord, il est difficile de se faire à l'idée que l'on puisse se promener dans un asile où tout doit respirer le recueillement et la tristesse; mais ce qui nous paraît naturel ne l'est pas pour les orientaux. Ainsi, nous avons vu à Jérusalem, à Jaffa et dans les diverses villes que nous avons parcourues, les cimetières occuper les chemins et les avenues; mais à Constantinople l'intérieur même de la ville est consacré a la sépulture. Dans le quartier turc, comme je l'ai dit, se présentent à chaque pas des lieux de repos pour des familles entières; dans le quartier franc, ce sont deux vastes emplacements qui ont été consacrés au suprême repos de tous.

Rien n'est moins triste que le petit champ des morts, parce que le respect ne l'entoure pas. Otez à nos cimetières leur isolement et leurs clôtures, et vous les dépouillerez de leur mystère. Que sera au village le pauvre champ de repos, si vous lui enlevez sa haie d'aubépines et sa porte cachée qui n'a d'ornement qu'une modeste croix? Ce qu'il est en orient, une grand route, un lieu de promenade, un lieu de ren-

dez-vous. Sur les tombes, les femmes s'assemblent pour fumer, causer, prendre des rafraîchissements et des friandises, et souvent, à l'ombre d'un cyprès, vous apercevrez une jeune fille mélancoliquement assise, se voilant à demi et épiant les passants. Demandez-lui ce qu'elle vient faire auprès d'une tombe; à coup sûr elle n'y vient pas pour prier. Je ne m'étonne plus que quelques voyageurs aient fait du petit champ des morts un lieu enchanteur où la voix tendre du rossignol vous enivre, au milieu des plus épais ombrages, s'ils l'ont vu à travers le prisme si trompeur de l'illusion, ou dans les yeux noirs et veloutés d'une belle arménienne. Pour moi, je n'y ai trouvé que la plus indigne profanation.

Le quartier de Péra est le mieux peuplé de la ville. Sur la hauteur habitent les riches banquiers et négociants; les hôtels particuliers y sont construits avec élégance et solidité. C'est là que sont les divers consulats et palais d'ambassades. La grand rue de Péra a surtout un caractère complètement européen, et le costume des Francs y domine; il ne faut pas être surpris d'y voir de fort beaux magasins. Cette rue n'est malheureusement pas achevée.

Le palais de l'ambassade russe est à l'entrée de la rue. A l'époque de notre séjour à Constantinople, les événements étaient déjà fort avancés, et les membres

de l'ambassade avaient quitté la ville. Sur la porte du palais quelque malin avait écrit : *Ecurie à louer.* Tout le quartier de Péra est habité par des français, des italiens, des arméniens et des grecs; ces deux dernières nations y dominent. Je me promenais fort tranquillement le long des magasins, lorsque je vis un attroupement devant la boutique d'un boulanger. Les curieux étaient attirés par la scène qui se passait à l'intérieur : un agent de police suivi de deux soldats pesait l'un après l'autre tous les pains, et ceux qui n'atteignaient pas le poids voulu il les mettait à part. Quand son examen fut terminé, trouvant sans doute le cas grave, il appréhenda au corps le boulanger délictueux et le remit aux mains de ses satellites, qui le conduisirent en prison. Le malheureux! m'écriai-je en voyant cet acte de sévérité. Eh! monsieur, me dit en se tournant vers moi un spectateur, pas tellement à plaindre; il doit s'estimer heureux de la réforme de la loi. Autrefois on clouait les délinquants par l'oreille à la porte même de leurs boutiques. L'argument était concluant; je continuai mon chemin sans répliquer.

Tout à fait à l'extrémité de la rue de Péra, se trouve une caserne d'artillerie et un grand parc pourvu de boulets et de canons, puis, du côté opposé, le grand champ des morts. En descendant dans la direction du parc, j'arrivai à des vacants très-étendus, domaine de

plusieurs bandes de chiens, puis au quartier sale et infect des pauvres grecs et arméniens.

Sur la hauteur s'élève un vaste bâtiment carré à trois étages, qui a toute l'apparence d'un fort. C'est l'ancienne Ecole de médecine convertie en Ecole polytechnique de l'empire. La situation et l'étendue de ce bâtiment le rendent imposant. Après avoir parcouru tout le quartier de Péra, je regagnai l'hôtel, où j'avais laissé mes deux compagnons de voyage.

Le lendemain je visitai *Toph-Ana*. C'est le quartier le plus rapproché du lieu ordinaire des débarquements. C'est donc celui qui frappe le premier les regards, quand du magnifique panorama du Bosphore l'étranger reporte ses yeux sur les détails intérieurs du tableau.

Il aperçoit d'abord une belle fontaine carrée, dont chaque face est ornée de trois niches, celle du milieu pour le jet de la fontaine, et les deux autres comme enjolivement. La saillie des angles a disparu pour faire place à une petite facette que surmonte un cul-de-lampe élégamment sculpté. Le faîte de la fontaine est couronné par une corniche triple et une balustrade en fer. Au milieu des innombrables arabesques sculptées sur le marbre des côtés, des versets du Coran sont gravés en lettres d'or sur fond bleu. Ce mélange de marbres, de fleurs, de fruits, de dessins chimériques, d'or

et d'azur, produit l'effet le plus heureux qu'il soit possible de désirer. C'est toute la délicatesse de l'art unie à son grandiose. Mais quelques pas de plus, et notre admiration s'accroît davantage.

N'êtes-vous pas ravis d'étonnement, lorsque vos yeux aperçoivent ces deux aiguilles se dressant devant vous comme par enchantement, et qu'une main invisible semble tenir dans l'équibre le plus parfait? Dans le quartier turc à chaque pas l'on admire les minarets élevés aux angles des mosquées, mais en est-il de comparable à ceux de la mosquée Mahmoud? Une colonne de marbre cannelé, d'un diamètre fort restreint, entourée à moitié de sa hauteur de deux galeries en pierre tellement sculptées qu'elles ressemblent à un feston de dentelles, et surmontée d'une flèche en zinc doré, que terminent deux sphères et un croissant; le monument a 50 pieds d'élévation au moins; voilà ce minaret. Un escalier tournant en occupe l'intérieur, et trois fois par jour le muezzin gravit ses degrés pour appeler les fidèles à la prière. Ces deux chefs-d'œuvre de l'architecture orientale font à juste titre l'admiration des étrangers et le désespoir des architectes; ils sont inimitables dans leur hardiesse.

La mosquée Mahmoud, que ces deux minarets rendent célèbre, est située au milieu d'un parc garni d'une superbe grille en fer. Dans la cour sont disposés des

canons, des boulets; des soldats et des ouvriers vont et viennent dans tous les sens. C'est la fonderie de canons, qui a donné son nom au quartier : *Top*, canon, et *Ana*, fonderie. Je n'ai pu en visiter l'intérieur. La mosquée Mahmoud est élégante et coquette, sans être spacieuse. Son architecture est simple, mais c'est un vrai bijou dans son genre. A côté s'élève un petit pavillon dont l'ensemble est vraiment remarquable; l'artiste s'est plû à réunir dans un petit espace de terrain trois chefs-d'œuvre. Le pavillon de l'horloge est ce monument quadrangulaire et à deux étages que vous apercevez tout au bord de la mer. Quatre belles colonnes groupées de deux à deux ornent chaque face de l'édifice, et chaque groupe supporte en guise de chapiteau une bombe en marbre surmontée d'une grenade. Au milieu de ces ornements belliqueux, s'élève le corps supérieur du monument, qui est dominé par le dôme de l'horloge, flanqué de huit consoles élégantes. Enfin, au-dessus de l'édifice se dresse une colonne de 20 pieds d'élévation sur environ 2 pieds de diamètre, terminé par une lance en fer doré; bizarre et capricieuse conception de l'architecte, qui a voulu couronner ainsi d'une aiguille qui traverse l'espace, l'édifice où sont les aiguilles qui traversent le temps.

Nous sommes à *Toph-Ana*; suivons toujours devant nous, mais non sans donner quelques minutes de no-

tre temps à l'examen de ces nombreuses boutiques de pipes de terre rouge, dont il se fait une consommation inouïe en orient. L'industrie des pipes à Constantinople et dans tout le levant est lucrative et beaucoup de pauvres gens en font leur gagne pain. Nous arrivons en traversant une suite de petits faubourgs qui longent le Bosphore, d'un côté, et une colline où sont perchées des maisons en bois peintes des plus vives couleurs, ombragées de cyprès et de pins maritimes, jusqu'au village de *Betchik-Taché*, qu'occupe le nouveau palais du sultan Abdul-Medjid. Aussi bien le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici la description de ce palais, que les divers auteurs n'ont pas donnée, soit parce qu'il n'existait pas encore pour les uns, soit qu'il ne fût pas assez avancé pour les autres, soit enfin que quelques-uns n'aient pu y pénétrer. Cette description aura d'autant plus d'intérêt, que dans quelques mois à peine le palais sera habité, et que personne alors ne pourra en connaître les détails minutieux. Nous avions fait à l'hôtel la connaissance d'un jeune homme très-lié avec l'architecte, il nous offrit son concours pour en visiter l'intérieur, nous l'acceptâmes avec empressement.

Notre visite, en sortant des bureaux, commença par le Sérail. Voici d'abord la division générale de l'édifice : A gauche de la façade se trouve un petit

corps de bâtiment séparé, destiné à la sultane Validé; nous n'y pénétrâmes pas; puis sur une des ailes, la portion de l'édifice destinée aux femmes du Sérail; ensuite et au milieu, la salle du trône, à l'autre extrémité la salle des ambassadeurs et les appartements du Sultan. Ainsi que je l'ai dit, le palais n'est pas encore terminé; aussi, sous les voûtes désertes retentissaient çà et là des coups de marteau et les chants des ouvriers. Nous pénétrâmes dans les appartements réservés aux femmes du Sérail. Ils se divisent en trois grandes pièces carrées, dont le plafond est sculpté et doré ou couvert de peintures: ce sont des fleurs, des fruits, des arabesques de couleurs très-vives et tout à-fait dans le goût de la peinture orientale. A chaque angle de ces quatre grands salons, qui communiquent par des passages, s'ouvre une chambre décorée dans le même style et destinée aux hôtes de cette prison que le maître s'efforce de rendre gaie et riante par la variété des ornements. L'un de ces salons prend jour sur le Bosphore, l'autre sur les jardins, et celui du milieu par le haut de l'édifice. Ces grands salons sont les lieux de rendez-vous des odalisques, suivant leurs goûts et leurs fantaisies. Les bains sont au milieu du bâtiment; ils se composent de deux petites pièces dont les murs sont peints en rose, éclairées par des ouvertures au plafond, sem-

blables aux verres d'une lanterne magique. Le parquet est dallé en marbre blanc. La première salle est destinée à l'attente des baigneuses, et la seconde au bain.

Les Turcs ne se plongent jamais dans une baignoire; leurs bains ne sont autres que des douches de vapeurs qui excitent une transpiration abondante suivies des opérations de massage et de frictions. Mais, au Sérail, la baignoire est remplacée par une grande coupe où l'eau est déversée au moyen d'un robinet; l'odalisque s'incline dans la position de la Vénus-Aphrodite, et une jeune fille répand sur ses blanches épaules des eaux parfumées.

Un passage particulier conduit du Sérail aux appartements du Sultan, en traversant la partie destinée à la salle du trône.

Malheur, trois fois malheur à qui oserait le franchir quand le Sérail sera peuplé; il serait fort heureux s'il n'y perdait la tête.

Une porte en fer intercepte toute communication entre le sérail et les appartements du Sultan, et cette porte est munie d'une serrure dont je n'ai pas encore vu la pareille pour la grosseur. Le chef des eunuques et le Sultan possèdent seuls une clé de cette serrure.

Nous voici à la salle du trône. Sommes-nous trans-

portés dans un palais des mille et une nuits, ou sommes-nous le jouet d'un songe? Tout ce qui frappe mes yeux est tellement étrange que mes yeux même ne peuvent en revenir. Tant de marbres, tant de peintures, tant d'or sont jetés à profusion dans cette enceinte que le regard en est ébloui. La salle du trône, dont on cherchera vainement la pareille dans le monde, occupe toute la partie de la façade qui avance et s'élève au-dessus des deux corps latéraux. Elle est circulaire et surmontée d'une coupole hardie et dégagée. Le périmètre de la salle est garni de colonnes des plus beaux marbres, groupées par quatre, soutenant en partie la voûte. Dire tout ce qu'il y a de sculptures et de couleurs serait difficile, car l'imagination ne saurait peindre ce qui dépasse l'imagination elle-même. Du reste, quelques échafaudages s'élevaient encore le long des murs et nous empêchaient de jouir du coup d'œil général. Le trône n'était pas encore dressé; il doit être situé en face les croisées qui s'ouvrent sur la terrasse, au bord du Bosphore, au milieu des nombreuses peintures dont quelques-unes sont de mauvais goût; elles sont l'œuvre de peintres italiens qui, par moments, ont laissé divaguer leur pinceau.

En sortant de la salle du trône dans la direction des appartements du Sultan se présente un magnifique escalier double en pierre blanche, où vous inon-

dent des flots d'une lumière rougeâtre. Tout se colore de la même teinte, les colonnes, les marches, les dorures; c'est l'effet produit par un ciel-ouvert garni de verres de teinte rouge qui éclaire l'escalier d'honneur. Au sommet de l'escalier s'ouvrent les portes de la salle de réception des embassadeurs. Il faut savoir bon gré au décorateur d'avoir eu l'heureuse idée de recevoir les représentants des puissances dans une pièce tout-à-fait européenne. Ici, plus de peintures, plus de colifichets; tout est grave, sevère, mais riche et parfaitement en harmonie avec la nature du lieu et les personnages qui doivent y figurer. Dans la salle de réception, il ne s'agit pas d'éblouir, comme dans la salle du trône, il faut y traiter les affaires.

La licence et le luxe du coloris ont disparu pour faire place aux sculptures dorées sur fond blanc dont le plafond est chargé. Cette salle est d'une fort belle dimension et parfaitement carrée. Elle est parquetée en mosaïque. Aux quatre angles s'ouvrent les appartements du Sultan; ils consistent en plusieurs salles carrées, recouvertes de lambris en noyer sculpté, et de riches peintures. Les parquets sont aussi en mosaïque.

Lorsque ces appartements seront meublés, il n'y aura rien de comparable en richesse. Nous jetâmes aussi un coup d'œil sur le petit salon particulier;

les peintres et les décorateurs y mettaient la dernière main. Au milieu de tous les détails de bon goût qui distinguent cette pièce, je remarquai l'excès de rationalisme des décorateurs qui ont prodigué outre mesure le tricolore. Ces artistes sont Français; leur chef est le décorateur de l'Opéra et les autres sont de Lyon qui a fourni les tapisseries.

Les Turcs ne reposent pas dans des lits, mais bien sur des tapis et des fourrures; et, dans le palais, il y a autant de chambres à coucher que de pièces. Le souverain passe la nuit où sa fantaisie le guide, et le chef des eunuques noirs lui envoie, pour dorer ses rêves, une compagne choisie au milieu des trois cents femmes du Sérail, dont il ignore souvent même et le visage et le nom.

Les bains du Sultan sont en harmonie avec tout le reste du palais; mais, selon moi, ils en sont la plus élégante partie. Leur disposition est absolument la même que celle des bains des odalisques : deux salles contiguës éclairées par le haut, dont la seconde seulement est munie de la coupe. On se croit, en y entrant, dans une carrière d'agathe où la main d'une fée enchanteresse se serait plue à se tailler un boudoir. On marche sur de l'agathe, les murs sont en agathe, le plafond est en agathe, la coupe elle-même est en agathe, et tout cela est poli et brillant comme le

marbre le plus précieux. C'est l'Egypte qui a fourni ces pierres remarquables, dont la couleur est chamois veiné de blanc.

Nous ne pûmes pas visiter les appartements du rez-de-chaussée destinés aux salons à manger. Au moment où nous y arrivions, plusieurs dignitaires de l'Empire chargés de surveiller l'exécution des volontés de leur maître venaient d'y entrer. Une foule d'officiers et d'esclaves encombraient les passages; nous en sortîmes inaperçus.

L'extérieur du palais est aussi grandiose que l'intérieur.

Ce n'est pas cette masse énorme de constructions qui distinguent surtout notre Louvre et nos Tuileries ; ces pierres séculaires entassées comme par des colosses qui semblaient avoir pris à tâche de rendre, par l'immensité des édifices, le prestige déjà bien éclatant de la royauté qu'ils devaient contenir. On pourrait peut-être lui appliquer à la rigueur le reproche contraire, celui d'être un peu disproportionné en ce sens que les deux pavillons latéraux seraient trop bas pour le corps du milieu. Mais aussi, comme ce défaut d'harmonie est largement compensé par la richesse de l'ornementation ! L'œil se fatigue et se perd à suivre les mille et mille sculptures qui sillon-

nent la façade de la salle du Trône. L'édifice est en pierre et en marbre blanc.

Il serait difficile d'assigner un ordre particulier d'architecture à ce monument qui est la réunion de tous les ordres suivant le goût oriental. Le milieu de la façade de la salle du trône est garni de deux étages de colonnes groupées par couples supportant un double chapiteau. Le fût des colonnes est cannelé et le chapiteau porte des feuilles d'acanthe admirablement sculptées ; c'est l'ordre corinthien dans toute sa pureté. L'entablement est en harmonie avec les colonnes. L'architrave et la frise sont chargées d'ornements de la plus belle exécution. Pour ménager les proportions, et en même temps pour rester fidèle à l'ensemble de l'édifice, l'architecte a placé entre chaque fenêtre un couple de colonnes aplaties, cannelées comme les précédentes et du même ordre. Chaque fenêtre elle-même est garnie de deux colonnes de plus petite dimension qui en supportent le plein-cintre au rez-de-chaussée, et un fronton au premier étage; ce fronton, en arcade, est brisé à la partie supérieure; des rosaces ou des écussons en saillie en occupent le tympan. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont surmontées de bas-reliefs représentant des arabesques très-légères. Celles du premier étage sont divisées dans leur milieu par une colonne large à la base et se ré-

trécissant considérablement à son col de jonction avec le chapiteau. La partie inférieure qui repose au-dessus du socle est ornée de feuilles d'acanthe. Enfin, au-dessus de la corniche supérieure avançant en forte saillie, l'édifice est terminé par une galerie en pierre sculptée, et à chaque point correspondant aux colonnes de la façade, s'élève un piédestal orné de guirlandes qui supporte une urne en marbre blanc.

Les deux pavillons latéraux sont ornés de colonnes aplaties et sans cannelures, et garnis aussi d'une galerie en harmonie avec celle de la salle du trône.

On entre dans le palais par un escalier extérieur à triples rangs de degrés. Des piédestaux de marbre blanc en garnissent les angles et sont destinés à recevoir des chevaux ou des vases.

La terrasse, que baigne le Bosphore, consiste en une plateforme soigneusement pavée, que protége une belle grille en fer reliée de distance en distance par des colonnes de pierre blanche où sont sculptés des faisseaux d'armes et des trophées.

En regard de la porte du palais et devant l'escalier d'honneur, la terrasse est interrompue et laisse libre le bord du Bosphore pour l'embarquement du Sultan. Deux magnifiques colonnes lui servent d'entrée. Elles sont en marbre blanc le plus pur, carrées et chacune de leurs faces est formée par deux petites colonnes

surmontées de chapitaux. Des armes et des trophées les enrichissent. Sans aucun doute elles supporteront des urnes, comme les piédestaux des perrons.

La façade opposée à celle du Bosphore s'étend sur un jardin dont le tracé seul était indiqué. Deux portiques tout en marbre blanc, admirables de matière et d'exécution, donnent accès dans la cour du palais. Leur architecture ressemble à celle de l'édifice lui même; mais les ornements y sont encore plus prodigués. Au milieu des colonnes, des bas-reliefs, des rosaces, des écussons, apparaît entouré de toute la richesse et de tout le prestige de l'art le chiffre du sultan, doré sur fond vert.

Ce luxe de sculptures, qui fatiguent l'œil, ne saurait être supporté dans nos monuments; mais l'étranger aime à retrouver toute cette poésie, toute cette verve d'imagination artistique dans ces pays et sous un ciel où l'on a besoin de tant de merveilles et de rêves pour faire accepter ses tristes et déplorables réalités.

Le sultan Abdul-Medjid a un goût très-prononcé pour les constructions; il ne possède pas moins de quinze palais sur les bords du Bosphore, mais celui de Betchik-Tache est le seul qui mérite ce nom. Tous les autres sont bâtis en planches.

L'architecte chargé de la direction de ces importants travaux, auteur du dessin, est un jeune Armé-

nien qui a étudié pendant plusieurs années à Paris.

A côté de son palais, le Sultan fait construire une petite mosquée particulière, la plus rapprochée de sa nouvelle résidence; elle est loin d'égaler les merveilles que ma faible plume a essayé de décrire.

La résidence actuelle du Sultan est encore plus éloignée de la ville que celle de Betchik-Tache. Elle n'offre qu'une particularité assez piquante; c'est qu'elle a été bâtie dans l'espace de six mois, et cependant ses constructions sont très-vastes.

Il faut être ambassadeur ou dignitaire de l'Etat pour y pénétrer.

Revenons aux divisions de la ville. Il ne nous reste plus à parcourir que la partie située en regard de la pointe du Sérail, sur la côte d'Asie, c'est-à-dire le faubourg appelé *Scutari*. Traversons le Bosphore.

Scutari offre une grande différence avec les quartiers de l'autre rive; il y a moins de mouvement et d'animation, mais aussi beaucoup plus de propreté. Les rues sont larges et alignées, les maisons blanches et bien bâties. C'est la ville asiatique. Tout ce qui vous entoure est musulman et de religion et de costume. Ici, pas de Grecs, pas de Francs, pas d'Arméniens, l'on ne rencontre que des Turcs, aussi faut-il être beaucoup plus circonspect.

Il y a trois choses à voir à Scutari : les derviches

hurleurs, le grand champ des morts et la caserne. Je parlerai des derviches hurleurs dans le chapitre suivant. En deux mots, voici le tableau du champ des morts : les Turcs, depuis l'extension considérable des Francs dans leur empire, ont sans doute pressenti qu'un jour leur étoile pâlirait sous ce même ciel qui l'avait vue briller de si beaux feux et que peut-être ils seraient expulsés à leur tour de cette terre où ils étaient entrés en conquérants; aussi, depuis longtemps ont-ils adopté pour leur dernière demeure le sol d'Asie où ils ont toujours été les maîtres. Le lieu de leur sépulture est appelé le Grand-Champ-des-Morts.

Figurez-vous un immense bois de cyprès gigantesques parsemés d'un millier de pierres sur lesquelles sont gravés des versets du Coran que couronnent ou des turbans ou des fez rouges. Trois grands chemins le traversent. Je n'ai de ma vie vu nulle part des cyprès aussi grands et aussi majestueux. De loin, cet ensemble de verdure sombre produit un saisissement involontaire, car, pour nous qui, dans les branches des cyprès agitées par le vent, croyons entendre des murmures plaintifs, la vue de cet arbre rappelle notre pensée à de tristes impressions. Le champ des morts de Scutari est beaucoup mieux entretenu que ceux de Péra, mais comme ces derniers, il a pour les vivants

la même destination. C'est le lieu de promenade des femmes turques.

Le jour de notre visite à Scutari était un vendredi, jour de fête pour les Turcs comme le dimanche pour les Chrétiens, et l'affluence des femmes y était grande. Elles étaient toutes accroupies le long des tombeaux, causant, mangeant, fumant leurs chibouks et leurs narguilehs. A notre approche, plusieurs qui avaient enlevé leur *gachmak* ou voile se couvrirent subitement le visage de leurs mains. Les Européens sont assez rares dans ces parages, aussi n'avaient-elles pas pris toutes les précautions qu'exige d'elles la loi de Mahomet.

Le sultan Abdul-Medjid bâtit des palais, mais son père, le sultan Mahmout, bâtissait des casernes. Celle de Scutari attire l'attention, au moins à l'extérieur, par son étendue et sa propreté. En général, les casernes de Constantinople sont fort bien situées. Outre celle de Scutari, il y en a une au fond de la Corne-d'Or, sur une hauteur, et une troisième destinée à l'artillerie, sur la place du nouveau palais.

Les mosquées de la ville d'Asie n'offrent rien d'intéressant.

Des hauteurs de Scutari, Constantinople se présente sous le plus bel aspect. L'étranger a devant lui toute la pointe du Sérail et ce triangle qui renferme l'ancienne

ville ; à droite le Bosphore avec ses palais et ses innombrables maisons ; à gauche les îles des Princes et la mer de Marmara.

Plusieurs pachas possèdent, sur le rivage du Bosphore qui longe la côte d'Asie, des kiosques, où ils renferment leurs femmes sous la garde des eunuques. Quand on se promène au pied de ces tristes murailles, l'oreille entend des voix mystérieuses murmurer quelques sons étouffés derrière un grillage épais. C'est là, sur le bord de la mer, que viennent s'exhaler ou les plaintes de la déception ou les emportements de la jalousie.

XIX.

CONSTANTINOPLE.

Les caïks. — Panorama du Bosphore. — La tour de Léandre. — Rencontre des marsouins. — Le sultan allant à la mosquée. — Son cortége. — Les derviches tourneurs et hurleurs. — Les rues ne sont pas éclairées. — Nécessité de porter une lanterne. — La police et les chiens. — Les incendies.

Après avoir parcouru tous les quartiers et examiné avec soin ce qui peut attirer l'attention du voyageur, je me hâtai de quitter ces rues tortueuses, sales et glissantes pour me promener sur le Bosphore. Je descendis donc au port. Là stationnent constamment une quantité innombrable de petites embarcations appelées Caïks. Ce que c'est qu'un caïk, cela paraît facile à dire, et pourtant il n'en est rien. Je vous dépeindrai une barque longue et étroite, sans quille, aux bouts pointus élégamment sculptée et dorée, et qui se tient comme par miracle en équilibre; ce sera bien

là un caïk, et pourtant je sens moi-même qu'il manque quelque chose à ma description. Mais faites mieux; voilà une de ces petites barques, entrez-y avec moi; avant de lever un de vos pieds du sol, assurez-vous d'avance de l'axe du frêle esquif, et choisissez la place que votre pied doit y occuper. Alors seulement abandonnez la terre, car si vous vous placez en dehors de l'axe, l'équilibre est rompu, le caïk chavire, et avec lui vous coulez au fond de l'eau. Avez-vous compris maintenant ce que c'est qu'un caïk? Aussi, lorsque vous voudrez user de ce moyen de transport, qui cependant a bien ses charmes, si vous êtes novice, examinez avec soin le batelier; d'ordinaire, son œil exercé ne le trompe pas : il vous indique lui-même votre place; accroupissez-vous à la façon orientale, et ne bougez plus, si vous ne voulez encourir les réprimandes de votre locomoteur. Vous le voyez lui aussi exactement au centre de son banc, les deux jambes étendues l'une de chaque bord pour se faire équilibre, et mesurant ses mouvements avec la régularité d'un pendule. A l'aide d'une pareille organisation, le caïk ne glisse pas sur l'eau, il y vole. De là l'agrément de ces courses sur le Bosphore et la prodigieuse quantité de caiks qui s'y croisent dans tous les sens. Souvent il arrive que deux caïks lancés avec force se choquent. La pointe de fer aiguë de l'avant vient alors percer

le flanc le plus faible, souvent même elle caresse le dos des passagers.

J'aimais assez les promenades sur le Bosphore, et il ne se passait pas de jour que je ne prisse, moyennant quelques piastres, un caïk à une seule rame pour sillonner la surface du port. Au bout de deux jours les bateliers avaient fini par me connaître, et dès que j'apparaissais au débarcadère, j'étais sûr qu'ils devaient se disputer pour avoir la préférence.

Les bateliers de Constantinople appelés aussi caïks, sont de deux races, les Turcs et les Grecs. Ces derniers se reconnaissent à leurs cheveux roux; ils sont extrêmement criards.

Mon but, lorsque pour la première fois je m'aventurai dans un caïk, au milieu du Bosphore, était de contempler à mon aise le panorama ravissant dont une matinée de brouillard nous avait privés à notre arrivée. Le jour était choisi à souhait; un soleil pur et radieux éclairait de ses mille rayons les mille petits détails de ces grandes masses de maisons et d'édifices, et rien ne pouvait échapper à mon regard admirateur. J'étais au milieu d'un vaste amphithéâtre dont les gradins sont des palais, des mosquées, des minarets, des maisons et des groupes de cyprès et de jujubiers; la pointe du sérail avec ses édifices sombres et ses tristes bosquets, puis Sainte-Sophie et la mosquée Achmet,

dans le lointain, celles de l'Orosmanie, de Soliman-le-Magnifique, et plusieurs autres, couronnées par une cinquantaine de minarets. La perspective de la Corne d'Or, terminée par une croupe de montagnes, l'arsenal de marine et le ministère; Galata avec sa tour, que domine le champ des morts; Péra, avec ses maisons rouges, jaunes, bleues, violettes; Tophana, avec ses admirables constructions; et enfin au loin la ligne des villages échelonnés sur le Bosphore, et se reliant à la côte d'Asie, que vient terminer Scutari; voilà tous les éléments de ce bel ensemble, qu'anime encore une nuée de bâtiments et de barques de toute espèce.

C'est une de ces grandes scènes du monde devant lesquelles toute description échoue, et que je n'ai pas eu la témérité d'entreprendre.

Dans une de mes courses vagabondes, je me dirigeai vers la pointe du sérail, pour traverser l'entrée du Bosphore à l'endroit où le courant est le plus rapide. Mon *Kaidji* soufflait et suait sang et eau pour ne pas se laisser aller à la dérive. Je mis ainsi 20 minutes pour franchir ce bras de mer jusqu'à la tour de Léandre.

Il était déjà tard lorsque j'atteignis ce but; le soleil venait de disparaître derrière Stamboul, et les flots du Bosphore avaient pris leur teinte la plus sombre. Tout à coup je vis à quelques mètres du caïk deux énormes

Digitized by Google

marsouins sauter hors de l'eau, puis deux autres, et enfin une troupe entière, qui arrivait vers nous. Je me rappelai qu'en guise de distraction et de passe-temps ces poissons renversent d'un coup de queue les embarcations légères, et j'étais peu rassuré. Outre la distance qui me séparait encore de l'îlot où est bâtie la tour, j'aurais eu à lutter contre un courant terrible, qui m'aurait rejeté en pleine mer. Heureusement, j'avais sur moi mes pistolets chargés; une idée subite vint à mon esprit, et au moment où les marsouins se rapprochant de très-près du caïk, s'élancèrent, je tirai sur l'un d'eux. A l'instant même je vis l'eau écumer, et tout avait disparu. Sans le secours de mes armes peut-être aurais-je couru un grand danger.

La tour de Léandre, à laquelle j'arrivai après cette périlleuse rencontre, est située sur un petit îlot qui s'avance à une distance de 200 mètres de la côte d'Asie. Le nom qu'on lui a donné a induit à erreur plusieurs narrateurs sur son origine. Il est évident que le nom de Léandre ne peut rappeler le souvenir du jeune grec qui a traversé le détroit des Dardanelles, et que probablement il a été appliqué par ignorance à la tour dont je m'occupe. Voici, d'après quelques chroniques, son origine :

Un sultan nommé *Mohammed-Miker-Schigio* possédait une fille de la plus rare beauté et dont les char-

mes étaient admirés dans tout l'empire. Un devin avait prédit que cette enfant mourrait de la morsure d'un serpent. Le père, pour éviter pareil malheur, fit construire au milieu de l'eau une tour dans laquelle la jeune captive fut renfermée. Mais le fils du roi de Perse, qui avait entendu parler des grâces de l'héritière du Sultan, brûla d'un vif désir de la voir; il réussit à lui faire parvenir une corbeille où étaient groupées les fleurs les plus rares et les plus précieuses. Fatalité! cette corbeille renfermait une vipère, qui s'était glissée à travers les fleurs, et la pauvre fille, en aspirant leur parfum, fut cruellement mordue. Un médecin appelé déclara que le seul moyen de sauver la vie de l'infortunée, était de sucer les lèvres de la plaie. A cette nouvelle, le fils du roi de Perse se présente et accomplit son acte de dévoûment et d'amour. La récompense se devine : il épousa la fille du Sultan. Cette version est probablement un conte de veillées. Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant longtemps la tour a servi de point d'attache à une chaîne qui aboutissait à la pointe du sérail et fermait aux bâtiments l'entrée du Bosphore. Elle a dû être élevée dans ce but.

Chaque vendredi, le Sultan se rend en pompe à la mosquée pour assister aux prières publiques, tantôt par terre, tantôt par mer, suivant le temple qu'il

choisit. C'est un spectacle assez intéressant pour que l'étranger en jouisse ; il n'a, du reste, d'autre moyen de voir Sa Hautesse, qui ne se montre au peuple que ces jours-là.

Le premier vendredi de notre séjour à Constantinople, le Sultan allait à la mosquée de Betchik-Taché. Le cortége impérial devait partir du palais avant midi ; aussi demi-heure à l'avance, étais-je rendu sur la voie qu'il devait parcourir. Des troupes étaient échelonnées de distance en distance, et quelques curieux, des femmes en grande partie, stationnaient le long des murs. Tous les visages portaient l'empreinte de l'apathie, caractère distinctif de la physionomie turque, et nulle part on ne lisait cette joie et cet empressement qui de tout temps ont animé les peuples de nos royaumes quand ils assistent au défilé du cortége de leur souverain.

La musique annonça le départ. La garde impériale formait la haie. Entre ses rangs s'avançaient à pied les officiers de la garnison et de la maison de l'Empereur, ainsi que tous les pachas revêtus de leurs uniformes ; puis le grand écuyer suivi de trois chevaux de main richement harnachés et tenus par des eunuques ; les ministres, à cheval, escortés de domestiques portant derrière eux des tapis et les chibouks, venaient ensuite, suivant leur rang dans le conseil, et

précédant trois autres chevaux couverts des housses les plus riches. Enfin, on voyait le Sultan lui-même, accompagné du capitan-pacha et du chef des eunuques noirs. Derrière eux marchait une foule d'eunuques et d'écuyers.

Trois choses me frappèrent d'abord dans cet appareil : l'énorme embonpoint des ministres, la figure morne et pensive du Sultan et le profond silence de ses sujets. Pas une exclamation, pas un cri ne se firent entendre, toutes les bouches restèrent muettes et tous les yeux indifférents. Si quelques fonctionnaires se détachaient des groupes, c'était pour venir se prosterner devant leur souverain, mais l'enthousiasme se bornait là. Les ministres qui précédaient l'Empereur étaient, un seul excepté, d'une obésité effrayante, leurs chevaux pliaient sous le fardeau.

Le Sultan avait l'air abattu et malade, le regard éteint et fixé vers la terre. Son costume, quoique fort simple, ne manquait pas cependant d'une grande richesse; il se composait d'une tunique bleue, que recouvrait une longue houppelande en drap de même couleur, dont le collet et les parements étaient brodés en diamants; un riche cimeterre pendait à sa ceinture, et il montait un cheval blanc de la plus pure race.

A quelque distance de la mosquée, qui est sur une

hauteur, les imans vinrent au-devant du cortége en brûlant des parfums.

Le second vendredi, ce fut un spectacle différent, le Sultan se rendait par mer à la mosquée Ste-Sophie. Pour jouir du coup d'œil de son embarquement, je me plaçai dans un canot avec le capitaine M. Michel et M. de Saint-Edme, à quelques mètres à peine de la porte du palais de Tschéragan, qui donne sur le Bosphore. Un caïk de la plus grande beauté attendait Sa Hautesse. D'une longueur peu ordinaire, il est, à l'extérieur, tout sculpté et richement doré. A l'avant, qui se prolonge en flèche, un aigle d'or étend ses larges ailes, et sur l'arrière s'élève un dais en velours rouge soutenu par des pieds d'or et une balustrade d'argent. Un dôme orné de panaches blancs surmonte ce dais, dont chaque côté est garni de draperies assorties à l'étoffe, et retenues par des cordons et des glands d'or. Sous le dais se place le Sultan. Vingt-huit rameurs richement costumés attendent le signal du départ que donne un haut dignitaire de l'Empire placé sur l'avant pour commander les manœuvres. Derrière le caïk impérial vient celui des ministres, qui ressemble au premier moins l'aigle, la richesse du dais et le nombre de rames. Enfin, en troisième ligne se rangent d'autres barques pour les officiers de la maison de l'Empereur.

Quand le Sultan apparut à la grille de son parc, une fanfare joua la *Marseillaise* et diverses marches mal exécutées. Nous étions tellement rapprochés de Sa Hautesse que nos saluts attirèrent son attention, mais son regard restra complètement vitreux et sans expression. Dès qu'il eut pris sa place deux ministres se rangèrent à ses côtés, les 28 rames s'abaissèrent à un signal donné, et dans une seconde l'embarcation avait franchi une distance incroyable. Au même instant, le Bosphore retentit d'une salve d'artillerie, répétée au loin par ses admirables échos. Chaque bâtiment de guerre de tous pavillons en station dans le port tira vingt-un coups de canon. Il y en avait une douzaine. Ce fut un coup d'œil magnifique que de voir le cortége impérial fendre les eaux et disparaître au milieu du bruit et d'un nuage épais de fumée.

Après ce spectacle, qui ne manque pas de grandeur, l'étranger ne peut se dispenser d'en rechercher un autre d'un tout autre genre, qui intéressera sa curiosité. Je veux parler des derviches. Les derviches sont des fanatiques musulmans voués au célibat et à des pratiques d'une rigueur extraordinaire. Les Turcs les ont en grande vénération. Il y en a de deux sortes à Constantinople, les tourneurs et les hurleurs. Les premiers ont leur mosquée dans une des basses rues du Péra, les seconds sont à Scutari.

Commençons par les tourneurs. Dans une salle circulaire, entourée d'une tribune, dont les piliers forment dans le bas une enceinte pour les visiteurs, on voit paraître à l'heure accoutumée, à pas lents, l'un derrière l'autre, dans l'attitude la plus grave, des hommes de tout âge, vêtus d'une grande pelisse de diverses couleurs, et coiffés d'un chapeau de feutre gris en forme de pain de sucre, légèrement arrondi. Ce sont les derviches. Arrivés à leur place respective, ils se saluent profondément, et après que le chef a ouvert la cérémonie, par une prière, une musique monotone se fait entendre, et ils commencent à marcher à pas lents autour de l'enceinte, en se saluant, de deux à deux, devant la niche située au midi de la mosquée.

Cette promenade, faite aux sons du fifre et du tambourin, et de quelques voix nasillardes, sert de prélude à la grande cérémonie ; elle dure environ dix minutes. A un moment donné, tous les derviches s'arrêtent, se saluent et ôtent leur pelisse. Leur costume alors est assez bizarre : il se compose d'une grande robe dont le corsage est à pli de corps et la jupe extrêmement large, serrée à la taille, et de pantalons aussi très-amples. Leurs pieds sont nus. La musique reprend sur un air nouveau, et les derviches, les deux bras étendus en croix, le gauche plus élevé

que le droit, commencent une espèce de valse sur eux-mêmes, avec une symétrie et une mesure incroyables, gardant toujours entr'eux la même distance, sans jamais se heurter ni s'embarrasser. Le mouvement se précipite insensiblement et devient enfin tellement rapide qu'au bout de quelques minutes ces pauvres insensés sont couverts de sueur. Pendant ce mouvement de rotation, leur robe se gonfle et forme autour d'eux une large circonférence. Ce manége dura, montre en main, 24 minutes. Ils s'arrêtèrent exténués, mais sans donner le moindre signe de faiblesse, se saluèrent en croisant leurs bras et revêtirent leurs pelisses. L'ensemble de cette scène était fort original.

Le spectacle des derviches hurleurs est loin d'être aussi intéressant. Il fait mal à voir, parce qu'il se rapproche de tout ce que la nature a de plus dégradé, des instincts et des mouvements de la bête féroce. Le lecteur se rappelle le récit que je lui ai fait des fantasias des bédouins du désert; ce n'était qu'une copie.

Dans une petite salle, devant un vieillard à la barbe blanche, se tiennent accroupis une douzaine de musulmans, sans costume particulier, qui poussent des cris accompagnés d'un mouvement d'oscillation régulier et uniforme. Ces cris augmentent progressivement et les derviches se lèvent. Alors commence pour eux un

exercice vraiment affreux : de leur gosier sortent des sons inarticulés semblables aux grognements d'une brute, ils se meuvent de droite à gauche, d'avant en arrière avec une telle précipitation, que l'on s'attend à chaque instant à les voir tomber d'épuisement. Pour cet exercice les derviches se tiennent serrés l'un contre l'autre, se baissent et se relèvent d'un seul et même mouvement. Ce qu'il y a de plus douloureux dans ce spectacle, c'est que des enfants même y remplissent un rôle. Il est triste de voir l'homme se dégrader ainsi au point de chercher par des efforts inouïs à se rapprocher de la bête. Déplorable religion que celle dont l'exaltation, au lieu de pousser ses adeptes vers l'exagération du beau, les entraîne à se laisser aller au dernier degré de l'avilissement!

Après cet exercice qui brise l'âme de dégoût, le chef des derviches accomplit une partie de sa cérémonie, qui consiste à marcher sur des enfants malades, que des parents aveuglés étendent sous ses pas dans l'espoir de leur guérison. Un témoin de ces atrocités m'a dit à l'hôtel même, en me parlant des derviches, que le jour où il se rendit à leur séance un pauvre enfant mourut sous les pieds du chef. Je ne pus attendre jusqu'au bout l'exécution de cette scène d'horreur.

Tout autour des murs de la salle je remarquai suspendus des instruments de supplice, tels que des lances,

des limes, des scies, des pinces, à la discrétion des derviches. Ils sont libres, après avoir rempli leur office, si l'exaltation déborde chez eux, d'armer leurs mains de ces appareils, et de les diriger sur eux mêmes. Quelques-uns dans le délire de leur surexcitation, se sont percés les joues de part en part.

Les rues de Constantinople ne sont pas éclairées, et dès que la nuit survient il faut se garder de sortir, ou sinon, porter une lanterne.

Si vous sortez dans la ville sans cette précaution, vous courez deux dangers : la prison ou les chiens; vous évitez l'un pour tomber dans l'autre; de Charybde vous allez en Scylla. A ce propos un mot sur la police de Constantinople. Les agents de la force publique sont des gendarmes revêtus d'une tunique bleue, et dont la poitrine est ornée d'une dizaine de petits cylindres en cuivre, logés chacun dans une poche exprès. Un grand sabre pend à leur côté. Ces sbires circulent dans chaque quartier où ils ont un corps-de garde, ils se promènent pendant le jour de long en large; ils vous arrêtent en cas de dispute, et se constituent fort souvent vos juges. Vous êtes étranger; vous avez une contestation avec quelqu'un, vous êtes frappé et vous croyez obtenir la réparation des coups et des injures? Détrompez-vous. Vous êtes arrêté d'abord, mis en prison, et comme vous ne parlez ni ne comprenez

le langage de vos gardiens, ils ne prononcent qu'un seul mot que tout le monde connaît, celui de *Bakchis*. C'est un appel, ni plus ni moins, à votre bourse. Exécutez-vous, et vous serez libre.

Mais la nuit, c'est bien pis; ce nest pas une contestation, une querelle qu'il faut pour tomber entre les mains de ces dépositaires de l'autorité, mais tout bonnement le défaut de lanterne. La patrouille rencontre quelqu'un sans cet accessoire obligé pour sa conservation, sans ce passeport dans un pays qui n'y voit clair que pendant douze heures, elle l'arrête, le traîne en prison, où il passe bien et dûment la nuit, et le lendemain, pour sortir, il doit mettre la main à la poche, ou se faire réclamer par son ambassadeur. Lorsque l'ambassadeur est à Thérapia, si l'on n'a pas de l'argent sur soi, il faut rester à la merci des gendarmes.

Le second danger à courir pour celui qui échappe à la patrouille, c'est le nombre des chiens, plus terribles encore, car à l'œil fin et perçant ils joignent un odorat particulier pour sentir l'étranger.

Beaucoup de personnes croient difficilement ce que les voyageurs ont dit des chiens de Constantinople, d'Alexandrie et de tout l'Orient en général; ce n'est cependant pas exagéré. Cette ville seule en possède 50,000. Je ne sais comment ce chiffre a été précisé, car il est probable que le gouvernement ne fait pas

pour les chiens ce qu'il ne fait pas pour les hommes, à savoir, qu'il ne tient pas pour eux un registre de l'état civil. Toujours est-il que l'on ne passe pas dans une rue sans en apercevoir au moins vingt, et il y a beaucoup de rues dans la cité. Chaque quartier a ses chiens, chaque rue a ses chiens et chaque extrémité de rue même, quand la rue est longue, a aussi les sieus. Les chiens à Constantinople forment une partie notable de la population; elle y a son domicile, ses moyens d'existence, ses droits. Son domicile, c'est la rue, dont il faut bien se garder de la déposséder; ses moyens d'existence consistent dans tout ce que les Turcs rejettent de leurs maisons; ses droits sont gravés dans le cœur des Musulmans. Quoique fort étrange ce fait est vrai. Les Turcs n'admettent jamais les chiens chez eux, mais ils ne souffriront pas qu'on les tue. Une révolution fut sur le point d'éclater lorsque le Sultan réformateur Mahmoud a voulu faire disparaître cette ignoble race. Bien plus; chaque jour les Turcs déposent sur le seuil de leurs portes les restes de leurs repas pour les chiens de la rue, et au pied de beaucoup de maisons sont pratiquées des excavations, pour que les femelles mettent bas leurs petits. C'est vraiment une affection sans exemple. Les pauvres bêtes! ils sont si gentils! Rien n'est plus repoussant que la vue de ces animaux au poil ferme comme celui d'un loup, au museau

pointu, aux oreilles droites, et tout couverts de plaies. La plupart sont tellement dévorés par la gale que l'on s'en écarte avec dégoût. Cependant c'est là une partie de la force armée pendant la nuit. Dès que le soleil est couché, ces chiens, que pendant une grande partie du jour vous verrez allongés au milieu de la rue, immobiles et plongés dans le sommeil, se réveillent à la recherche de leur nourriture. Si un étranger s'approche alors d'une bande, il est sûr d'être poursuivi, harcelé et peut-être même mordu, et si la nuit les surprend aux prises avec de pareils adversaires, et surtout sans lanterne, il est bien heureux de n'être pas dévoré. Malheur à lui s'il vient à faire un faux pas; toute cette meute se jette dessus, avide de prendre sa part de ses dépouilles.

A plusieurs reprises, pour m'assurer de cette division si singulière des chiens par quartiers, je me suis rendu aux vacants qui bornent le parc d'artillerie sur la hauteur de Péra, et chaque fois j'ai compté au même lieu 50 chiens que j'ai reconnus être à peu près toujours les mêmes.

Un soir je m'étais attardé sur les bords du Bosphore, je revenais tranquillement à l'hôtel, lorsque arrivé au détour de la rue qui mène à Galata je fus assailli par une vingtaine de chiens. Le moment était critique; il faisait presque nuit, et ces animaux avaient probablement

faim; de plus, un grand imbécile de boutiquier les excitait après moi. Je les sentais déjà à mes talons, lorsque décidé à user du grand remède, je pris à chaque main un de mes pistolets de poche, et je couchai en joue le stupide turc et les chiens eux-mêmes. Ces deux arguments étaient péremptoires; aussi produisirent-ils leurs effets. Les chiens s'arrêtèrent court, et le turc ébahi s'empressa de les rappeler.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que sur cent personnes qui passeront dans une rue, les chiens n'aboieront qu'une seule fois et ce sera contre un étrauger; ils ne se trompent jamais.

Enfin, une des plus grandes singularités de Constantinople, ce sont les incendies, une de ses merveilles. Dans une heure, un moulon entier disparaît comme par enchantement. Toutes les maisons sont bâties en bois dans les anciens quartiers de la ville, par principe d'économie. Voici le raisonnement d'un Turc : ma maison, bâtie en pierre, me rapportera tant, mais si un incendie arrive, elle sera tout aussi bieu dévorée par les flammes; si je la fais bâtir en bois, elle me coûtera beaucoup moins et me rapportera la même somme; je vais donc bâtir en bois. Il résulte de cela que les incendies étant très-fréquents à Constantinople, les loyers y sont à un prix fou. Ainsi, l'on m'a assuré que le maître de l'hôtel où j'étais descendu payait

12,000 fr. de loyer par année, d'une maison qui ne rapporterait pas 2,000 francs dans nos pays. Calculant les chances des incendies, les Turcs gagnent la valeur de leurs propriétés au bout de cinq ans de location. Cependant les quartiers neufs de Péra commencent à être bâtis en pierre; aussi les incendies y sont-ils moins dangereux; car alors il est possible de maîtriser les progrès des flammes, ce que l'on ne peut jamais espérer dans un quartier tout construit en planches de sapin.

Les lois de l'expropriation publique sont assez curieuses à Constantinople. Il m'a été rapporté que si un quartier gène les projets du gouvernement, en quelques heures son procès est fait et il a disparu. Le jury d'expropriation c'est le feu. Je ne répète cela, bien entendu, que sous toute réserve. Malgré mon ardent désir d'être le témoin de l'un de ces fabuleux incendies, je n'ai pu jouir de ce coup d'œil. Jugez donc le spectacle que doit présenter un millier de maisons en proie aux flammes dévastatrices, et les reflets admirables qu'il doit produire dans les eaux du Bosphore.

XX.

CONSTANTINOPLE.

Les eaux douces d'Europe. — Le Cydaris et le Barbyzès. — Rencontre du Sultan. — Course dans le Bosphore. — Thérapia. — Buyuk-Déré. — Villas des Ambassades. — La flotte turque. — Palais de Méhémet-Ali. — La mer Noire. Les Arméniennes. — Les platanes de Godefroy de Bouillon. — Eaux douces d'Asie. — Belgrade. — Pyrgos. — Les îles des Princes. — Brousse. — Moyens de transport. — L'Arabat.

Par une de ces belles après-midi d'octobre, rares à Constantinople, nous louâmes, moyennant 10 piastres, un large caïk à deux rames, pour les eaux douces d'Europe, promenade très-fréquentée au printemps par les femmes turques. C'était un vendredi jour plus particulièrement destiné au repos parmi les autres jours de la semaine que les Turcs consacrent aussi au même exercice; nous espérions que le beau soleil aurait attiré hors de la ville une nombreuse réunion.

Pour aller aux eaux douces d'Europe, il faut traverser la Corne-d'Or dans toute sa longueur, en passant entre la pointe du Sérail et Galata, le riche quartier des Grecs et l'arsenal de marine que précède l'hôtel du capitan-pacha. A mesure que le caïk approche de l'endroit le plus rétréci de cette partie du port, l'eau prend une teinte et une odeur peu agréables, et elle va tellement en diminuant, que l'on a été obligé d'indiquer par des piquets blancs les passages les plus sûrs.

Nous arrivâmes, après avoir franchi le coude, à l'embouchure de deux ruisseaux dont l'eau est à peu près toujours jaunâtre, le *Barbyzès* et le *Cydaris*, se réunissant au promontoire de *Semystra*. Depuis une demi-heure notre caïk naviguait dans les eaux du Cydaris, dont les rives dès le début sont tellement arides et desséchées que nous fûmes tentés de nous croire victimes d'une déception comme le voyageur en éprouve à Constantinople, lorsque nous aperçûmes poindre à l'horizon plusieurs bouquets d'arbres épais. Nous approchions de notre but. Quelques caïks suivaient la même direction que le nôtre, avec des femmes turques nonchalamment allongées sur leurs coussins, laissant retomber hors de la barque leurs mains blanches comme de l'ivoire, rendues plus blanches encore par le rose vif dont leurs ongles sont colorés. Au mi-

lieu d'un petit bois s'élève un kiosque dont le ruisseau baigne les murs; il est destiné aux femmes du sérail pendant la belle saison; la garde en est confiée à des soldats. Plus loin, l'ombrage s'épaissit, le ruisseau se resserre et s'abaisse; l'embarcation est obligée de gagner le bord.

Une vaste prairie s'offre aux regards, entourée de beaux arbres, et sillonnée par des groupes de femmes qui rient et folâtrent, ou des amazones et des cavaliers. Çà et là quelques musiciens attirent les enfants et leurs esclaves, et des familles sont assises au pied des frênes séculaires pour un repas champêtre. A la belle saison, le coup d'œil doit être fort animé et pittoresque. Sur le vert tapis de la prairie, les promeneurs nombreux, aux costumes éclatants, doivent produire un effet agréable; mais le jour de notre excursion ils étaient rares; aussi, à défaut de la réunion que nous avions espérée, fallut-il nous contenter de parcourir le frais vallon.

Le Sultan possède, aux eaux douces d'Europe, un palais, ou du moins une villa, située sur les bords du Cydaris et entourée d'un bosquet. Des jets d'eau, des bassins, des cascades embellissent le parc de ce palais; mais le ruisseau est tellement bas qu'à peine une goutte d'eau y circule. Tout est du reste abandonné et dans un état de négligence incroyable. Le palais

tombe en ruines et le parc est complètement inculte. Les bords du ruisseau, en remontant son cours, sont encaissés comme un canal et complantés de frênes très-beaux qui se rejoignent en berceau. A côté se trouve un petit bois touffu et épais, reudez-vous habituel de la jeuuesse aux mœurs faciles. Cette végétation riche et luxurieuse contraste d'une façon étrange avec l'aridité et la nudité des montagnes qui entourent le vallon et le rendent d'autant plus agréable que pour y arriver et en sortir il faut passer sous les feux d'un soleil ardent. La beauté du site et sa fraîcheur avaient probablement séduit les croisés qui y fixèrent leurs tentes lors de leur passage pour la Terre-Sainte.

Au retour, notre caïk fut croisé par celui du Sultan qui venait passer la soirée à son palais. Sa Hautesse était accompagnée de quelques hauts fonctionnaires et se tenait couchée sous un immense parasol rouge pour l'abriter des rayons du soleil. Elle n'était pas dans son caïk de cérémonie et sa promenade se faisait sans bruit. Seize vigoureux rameurs enlevaient comme un jouet l'embarcation légère que suivaient quatre ou cinq autres caïks. Nous saluâmes le souverain de l'empire ottoman : il souleva son parasol, promena sur nous son regard indifférent, et, pas uu signe, pas une inclinaison ne nous fit apercevoir que notre politesse était comprise.

Le lendemain de notre excursion, nous nous mîmes en route pour les eaux douces d'Asie et le Bosphore jusqu'à *Thérapia* et *Buyuk-Déré*. Cette promenade, la plus agréable sans contredit, peut se faire avec un caïk à plusieurs rames; mais comme la distance est longue et qu'il faut vaincre la résistance des courants, ce mode de transport devient beaucoup trop lent et beaucoup trop coûteux; il vaut infiniment mieux prendre un autre moyen. Une douzaine de petits bateaux à vapeur font, plusieurs fois par jour, le trajet du Bosphore, s'arrêtant aux nombreux villages échelonnés de la ville *Buyuk-Déré*. Ce sont les *Omnibus* de Paris. Pour 1 franc environ on parcourt une distance de quatre lieues en moins d'une heure et demie. Ces bateaux partent du premier pont de la Corne-d'Or. Nous avions choisi une fort belle journée pour jouir du ruban de palais et de jardins qui se déroule sur les deux rives d'Europe et d'Asie. Nos billets étaient pour *Buyuk-Déré*, dernière station des bateaux à vapeur.

Le Bosphore se trouve encaissé entre deux chaînes de montagnes qui limitent les deux continents. Tous les voyageurs ont admiré la rivalité que la nature s'est plu à semer à chaque pas sur les deux rives opposées, et ce n'est pas sans raison, car elles ne le cèdent en rien l'une à l'autre. Si l'Asie étale aux re-

gards une végétation plus riante parfois et plus belle, l'Europe se montre orgueilleuse de ses riches villas qui couronnent la crête de ses côteaux, de leurs murs éclatants de blancheur et de leurs jardins cultivés par l'art le mieux entendu. D'un côté, ce sont des bosquets, des ombrages que la nature a jetés au gré de son caprice; de l'autre, l'œil admire des œuvres de patience et de goût, des terrasses recouvertes de clématites et de lierre, des vignes grimpantes qui s'entrelacent aux citronniers, des bouquets de pins maritimes qui étendent leurs rameaux épais et toujours verts sur des kiosques ravissants de formes et de situation.

Les ministres et pachas de Constantinople possèdent des palais et des villas sur la rive d'Europe, où ils passent une grande partie de la belle saison. La rive d'Asie en compte beaucoup moins peut-être, mais la nature a pris seule le soin de les orner.

Le Bosphore n'a pas une largeur considérable; de distance en distance, il forme quelques renflements qu'occupent un village et un petit port. Sur tout le trajet on compte des groupes de bâtiments en station dans l'attente d'un vent favorable pour remonter les courants et arriver à la mer Noire.

Thérapia est un charmant village bâti sur les bords du Bosphore; il suffit d'une heure en bateau à vapeur pour en franchir la distance qui le sépare de

Constantinople. Les ambassadeurs y ont leurs résidences d'été; le parc de l'ambassade russe est magnifique, mais aujourd'hui tout est désert.

Le village est situé à l'entrée d'une grande baie où mouille la flotte turco-égyptienne. Sur la rive opposée est situé le palais bâti par Méhémet-Ali encore inachevé; sa position est heureuse, il domine une grande partie du Bosphore.

Le jour de notre visite à *Buyuk-Déré,* la flotte turque était au complet. Je comptai 14 vaisseaux dont 3 de haut bord. Une quantité considérable de bâtiments de commerce mouillaient dans la baie attendant les vents favorables, et beaucoup d'autres se dirigeaient vers la mer Noire, remorqués par de petits bateau à vapeur spécialement chargés de ce service. Le coup d'œil de la baie était animé.

Le village de *Buyuk-Déré* est fort rapproché de Thérapia, et il est facile en se promenant le long des quais d'arriver de l'un à l'autre en une demi-heure. Ses maisons et ses jardins sont frais et riants; ils appartiennent en grande partie aux riches Arméniens et aux Grecs de Péra. Plusieurs familles anglaises viennent y louer, pendant l'été, de délicieuses villas dont la mer baigne les pieds et que la montagne abrite des rigueurs du vent du nord. Les jardins sont en terrasses superposées et garnies de plantes grimpantes qui les tapis-

sent de verdure ; les liserons et la clématite y abondent.

En nous promenant sur les bords du Bosphore, nous dirigeâmes nos pas vers la mer Noire, peu éloignée de *Buyuk-Déré*. Arrivés sur une élévation d'où la vue s'étend de tous côtés, nous découvrîmes à deux points de rocher une grande nappe d'eau que les rayons du soleil, repercutés par d'épais nuages blancs, faisaient briller d'un vif éclat. C'était la mer Noire. Arriver à pied sur ses bords en suivant la crête des montagnes, eût été trop long, et nous n'avions à notre disposition aucun caïk pour nous y transporter en ligne droite; aussi, malgré mon grand désir, je fus obligé de me contenter du panorama que j'avais sous les yeux.

Des bâtiments nombreux encombrent l'entrée de la mer, entraînés malgré eux par les courants qu'elle produit dans le canal de Constantinople.

En traversant le dernier village au-delà de *Buyuk-Déré*, j'aperçus un groupe de jeunes filles arméniennes, costumées avec la plus grande élégance et la plus grande richesse. Coiffées comme les Grecques de Smyrne, avec un fez rouge entouré d'une natte de cheveux, elles portaient une veste courte en étoffe de soie de couleur noire, aux manches larges et laissant à nu leurs bras d'une admirable beauté, un petit gilet blanc piqué emprisonnait leur gorge naissante

que cachait aux regards indiscrets une chemise de la plus fine batiste; de larges pantalons à la turque, de même couleur que la veste, retenus dans le bas par une coulisse, ajoutaient un charme de plus à ce costume original; leur taille était dessinée par une écharpe flottante; des brodequins serraient leurs pieds délicats. Cette apparition, toute de couleur locale, fixa mes regards. Les beautés sont précieuses partout, même sur les bords du Bosphore.

Entre *Buyuk-Déré* et Thérapia, en côtoyant la mer, on arrive à une belle prairie au milieu de laquelle s'élève un bouquet de platanes, remarquables et par leur grosseur, et par le souvenir historique qui se rattache à leur ombrage. Quatre troncs principaux le forment se subdivisant chacun en deux énormes arbres dont les rameaux s'entrelacent et se mêlent

pour répandre autour d'eux un vaste rayon d'ombre. Un Arabe industrieux a établi à leurs pieds un café; il a même converti l'un de ces platanes en une salle où peuvent se tenir accroupis six consommateurs. Le tronc de l'arbre a été creusé et arrondi par le fer et le feu. Au moment où j'y arrivai, deux Arabes en occupaient l'entrée; une tente et un banc sont fixés au-dessous pour la commodité des visiteurs.

La tradition affirme que Godefroy de Bouillon s'est reposé sous l'ombrage de ces arbres, déjà parvenus sans doute à une certaine grosseur. Si le fait est exact, les platanes de *Buyuk-Déré* comptent leur existence par siècles. Leur circonférence est énorme.

La dernière visite à faire sur les rives du Bosphore, est celle des eaux douces d'Asie. Elles sont à gauche en rentrant de *Buyuk-Déré* à Constantinople. Comme les eaux douces d'Europe, celles d'Asie portent ce nom par suite de la présence d'un ruisseau qui vient se jeter dans le Bosphore. Les eaux douces d'Asie sont le rendez-vous général des femmes turques pendant les fortes chaleurs de l'été. Outre les ombrages toujours frais de cette vallée, elles ont encore, pour apaiser les rigueurs de la saison, le vent de la mer Noire qui en tout temps est presque froid. Le lieu est rendu célèbre par l'orgueilleuse conception de Darius, qui jeta un pont de bateaux sur le Bos-

phore, et par la retraite si fameuse des dix mille, la gloire de Xénophon.

De chaque côté du Bosphore s'élèvent deux châteaux forts placés un peu sur la hauteur.

Les environs de Constantinople donnent lieu à plusieurs autres courses lointaines. D'abord c'est Belgrade et sa belle allée ombragée par de superbes forêts; ensuite Pargos. Il faut une journée de marche à cheval pour se rendre de Constantinople à Belgrade. Dans toute la vallée les travaux des sultans et les aqueducs pour approvisionner d'eau la capitale, fixent l'attention du voyageur.

Du côté opposé et dans la direction du midi, en face de l'entrée du port de Constantinople, s'étendent les îles des Princes, attrayantes par leur belle végétation et auxquelles conduisent tous les jours des bateaux à vapeur.

Enfin, beaucoup plus au midi encore, sur la côte de l'ancienne Bythynie, de riches et beaux souvenirs se déroulent aux yeux des visiteurs. Les bateaux à vapeur desservent une partie de la côte pour les y déposer à quelques heures de distance de Brousse. Cette ville est située au pied du mont Olympe, une des cités les plus riantes de l'Asie; elle contient plus de 50,000 habitants, dont les quatre cinquièmes turcs et le reste grecs et arméniens. Il y a très-peu de chrétiens. Toute

la contrée est riche en sources et surtout en eaux thermales; elle n'a conservé aucun débris de ses antiquités, et la ville de Brousse a été rebâtie plusieurs fois. Après avoir joué un rôle important dans l'histoire de l'empire ottoman, puisqu'elle a fait elle-même des sultans, cette ville n'est plus aujourd'hui qu'un simple pachalik. Le château est bâti sur le lieu le plus élevé de la ville.

Brousse est encore remarquable parce qu'elle est devenue la résidence d'un homme dont le nom est à jamais gravé dans l'histoire de l'Algérie, d'Abd-el-Kader. Elle n'est qu'à une journée de Nicée, ville célèbre par ses conciles, de même que Calcédoine et Nicomédie ses voisines.

Les moyens de transport à Constantinople sont, comme je l'ai dit, par mer, les bateaux à vapeur et les caïks, et par terre, les nombreux chevaux en station à tous les carrefours. Quand vous louez un cheval pour une course, vous louez aussi le conducteur de la bête, qui suit au trot derrière vous. Il y a encore des voitures de louage extrêmement bizarres ornées de dessins et de sculptures dorées. Il va sans dire qu'il est impossible de trotter dans les rues, ou trop escarpées ou trop mal pavées, et d'ailleurs le pourrait-on, elles sont tellement étroites qu'il ne serait pas prudent de le faire sans risque d'écraser les passants ou les chiens. Les voi-

tures de louage servent surtout aux femmes turques, qui parcourent ainsi une partie des quartiers de la ville pour leurs emplettes. Un eunuque les suit constamment, la main appuyée à la portière, chargé de remplacer l'œil du maître.

Ces voitures, qui ne manquent pas de richesse et d'élégance, ont chassé à tout jamais l'ancien carosse des Turcs, l'antique *Arabat*. On ne le retrouve guères plus aujourd'hui qu'à Scutari et sur la côte d'Asie. C'est un grand char où peuvent contenir à l'aise une dizaine de personnes, et que traînent avec une majesté en raison directe de leur noblesse une paire de bœufs. La lenteur de ce véhicule est incroyable; elle est devenue proverbiale dans le pays. C'est à Scutari que j'ai vu le premier *Arabat*, le long du grand champ des morts. Il faut en vérité être bien flegmatique pour supporter ce moyen de locomotion, qui s'harmonise du reste parfaitement avec le caractère turc.

Tous les employés supérieurs se rendent à cheval à leurs bureaux. Suivant leur importance, ils ont un ou plusieurs serviteurs qui les accompagnent, une main posée sur la croupe du cheval et portant en bandoulière la moitié de l'existence d'un bon turc, son tapis et son chibouk. Malgré les rigueurs de l'été, les fonctionnaires sont tous revêtus d'une pelisse fourrée de peaux.

XXI.

CONSTANTINOPLE.

L'Esky-Seraï, ancien palais des sultans. — Son intérieur. — Ses jardins. — Le Trésor. — Le collége des Iscoglans. — La Bibliothèque. — La salle du trône. — Lieu de l'exécution des grands. — L'arsenal. — Ministère des finances. — Sainte-Sophie : Coup d'œil extérieur : Beauté de sa coupole : Ses mosaïques. — Colonnes de marbre antique. — Tradition de la main de Mahomet II. — Scène de magnétisme. — Portes de bronze — Mosquée Achmet : Sa beauté extérieure. — Tombeau de Mahmoud. — Mosquée Solymanie : Sa grâce et sa belle situation. — Mosquée des pigeons sacrés.

Dès le premier jour de notre arrivée à Constantinople nous nous étions informés s'il nous serait possible de visiter le sérail et Sainte-Sophie ; mais aucun firman n'avait été accordé encore, et nous fûmes obligés d'attendre l'occasion. Pour entrer dans le sérail et dans les mosquées, il faut être porteur d'un firman délivré par le Sultan, qui coûte ordinairement 250 francs. Cette somme ne revient pas à Sa Hautesse,

mais elle sert à payer les nombreuses gratifications que reçoivent les employés et les dignitaires le plus haut placés de l'empire. Plusieurs étrangers se réunissent pour obtenir un firman, et leur plaisir n'est pas aussi onéreux. Nous étions déjà au dixième jour, et notre départ approchait, lorsque le maître d'hôtel nous prévint qu'un firman avait été accordé. Nous nous joignîmes avec empressement, M. de la Chapelle, M. Bonjour et moi à quelques anglais et allemands, et sous la conduite d'un Cavas, nous arrivâmes par un beau matin à la porte du Sérail.

L'étranger ne pénètre pas sans éprouver une certaine émotion dans cette triple enceinte témoin des gloires de l'empire, théâtre de crimes odieux, où l'on ne retrouve plus aujourd'hui que des souvenirs, des murs à moitié abandonnés et des femmes, autrefois sultanes, à jamais reléguées dans cet ancien palais.

Il entre d'abord dans une grande cour qu'occupe un bâtiment immense et un jardin inculte. Des soldats se promènent ou fument à l'ombre des platanes et des sycomores séculaires qui en forment l'avenue. Un des gardiens ouvre alors l'entrée d'une cour plus petite, entourée d'un côté par les appartements du Sultan, et de l'autre par le harem. C'est dans cette cour que le chef de l'état doit monter à cheval quand il se rend à la Mecque. Abdul-Medjid n'a pas encore

entrepris ce pélerinage. L'herbe y croît abondamment; elle atteste que les étrangers seuls viennent en troubler la solitude.

Un grand escalier conduit aux appartements du Sultan; il est extrêmement bas pour une entrée de palais de souverain, et rien n'annonce une demeure impériale. Il faut se déchausser en mettant le pied sur la première marche de l'escalier. Il y a, du reste, des nattes de paille partout, sans cette précaution il ne serait pas aimable de rester une heure entière sur des dalles de marbre. Plusieurs personnes apportent une paire de pantoufles qu'elles mettent à leurs pieds en entrant. Les mœurs turques ont cela d'étrange, qu'en entrant dans un lieu public ou même chez un riche particulier, ce n'est pas le chapeau qu'il faut tenir à la main, mais bien les bottes. Chez nous la politesse exige de se découvrir, en Turquie, d'ôter ses souliers.

Dans une grande pièce servant de vestibule, nous parcourûmes une collection de mauvaises lithographies coloriées représentant des batailles de l'empire, des marines et des vues de la Suisse. Ce specimen du musée des anciens sultans pouvait flatter la France, mais à coup sûr il ne donne pas une idée très-haute de l'amour des arts en Turquie. On parcourt ensuite une série de chambres fort médiocres ornées d'arabesques d'assez mauvaise exécution, dorées sur fond bleu ou vert.

Elles sont toutes basses et prennent jour sur des jardins. L'une d'elles nous fut montrée avec beaucoup de respect par les gardiens, et nous ne pûmes y pénétrer. C'est la chambre d'honneur des anciens sultans, celle qui était destinée aux premières entrevues avec les femmes dont on peuplait leurs harems. Son ameublement respire encore un luxe tout oriental. Aux six croisées qui l'éclairent sont fixées de riches draperies en soie rose et blanche et en damas le plus beau. Autour d'une couche molle et mystérieuse s'étendent de larges rideaux de même étoffe et de même couleur que les draperies des croisées, et dans un angle s'étale un voluptueux divan. Un riche tapis occupe toute la superficie de cette chambre que deux soldats firent entrevoir avec malice à deux jeunes dames allemandes de notre société.

Cette chambre regarde le Bosphore à l'endroit même où les sultans faisaient jeter les femmes infidèles enfermées dans un sac avec leurs complices. Elle paraît choisie pour indiquer aux odalisque que dès la première nuit passée dans les bras de leur maître, elles devaient se rappeler le terrible châtiment réservé à leur infidélité.

Les jardins qui entourent le Sérail sont entretenus avec soin. Comme il ne nous était pas permis de pénétrer dans le harem, nous les traversâmes dans toute leur largeur, après avoir jeté un coup d'œil dans une salle souterraine que les sultans avaient choisie pour

respirer dans le milieu du jour une agréable fraîcheur. Un bassin occupe le centre de cette salle, où l'eau jaillit d'une foule de petits tuyaux. Le long des murs on a simulé des jets d'eau, des cascades, qui jouèrent en notre présence. Les sultanes venaient s'endormir au bruit de leur doux murmure.

Nous franchîmes l'enceinte qui forme l'intérieur du Sérail pour arriver dans une vaste cour au milieu de laquelle s'élève une colonne en marbre gris d'une seule pièce élevée par Constantin. De gigantesques cyprès l'entourent de leur éternel ombrage.

Avant de quitter le Sérail, je pensai à toute la poésie dont les écrivains se sont plû à entourer et ce palais et les sultanes. Efforts capricieux d'imaginations brillantes, mais qui sont trop souvent à côté de la vérité. Quelques minutes passées dans ces lieux tristes et déserts, dont l'état est le même depuis des siècles, suffiront pour faire tomber le voile que les auteurs ont jeté sur leurs rêves d'orient. Ce palais n'est rien, absolument rien en comparaison de celui de *Betchik-Tache*, mais il faut dire aussi que celui-là est féérique. La police du Sérail était confiée à des gardes appelés *Bostandjis*.

Non loin de l'*Esky-Seraï* ou vieux palais, est la place des exécutions des grands, occupée aujourd'hui par des jardins. Il existe encore un siége en marbre blanc sur lequel se plaçait le sultan Amurat III pour assister à ces tristes spectacles.

Digitized by Google

L'étranger pénètre ensuite dans une grande cour où sont réunis quatre bâtiments d'un style et d'un caractère particulier. Ce sont l'école des pages ou *Itcoglans*, le trésor, la bibliothèque et la salle du trône. Cette cour est complantée de superbes arbres qui la couvrent de leur ombrage. A droite en entrant, du côté du Sérail, est l'école des pages, à gauche, le trésor, en face, dans un petit pavillon, la bibliothèque, et plus loin la salle du trône. Rien de curieux n'attire l'attention dans les deux premières, à l'exception de quelques peintures extérieures fort anciennes, et l'avancement des toitures. La bibliothèque n'a peut-être de remarquable que son désordre et sa pauvreté pour une ville comme Constantinople. Tout y est confondu comme dans une boutique de bouquiniste; les livres sont empilés dans des casiers peints en gris et garnis d'un treillis de fer. Le guide montra une carte généalogique des sultans, où je remarquai depuis quatre siècles leur grand nombre, ce qui prouve que les règnes ne sont pas très-longs chez les Turcs. Le peintre, fort embarrassé sans doute de représenter les sultans, leur a donné à tous la même figure, à quelques petites particularités près. Plusieurs portraits ont été déchirés évidemment à dessein.

La salle du Trône mérite de fixer les regards, car c'est là en effet que les souverains se montrent tels aux yeux des nations et de l'histoire; c'est là qu'ils appa-

raissent dans tout le cérémonial de la puissance et de grandeur. Elle forme une petite pièce carrée, lambrissée en bois peint de couleur très-sombre, et prend jour par une seule fenêtre et deux portes. L'une d'elles s'ouvre sur un vestibule orné d'un baldaquin en pierre que soutiennent deux colonnes et auquel aboutit un escalier double : c'est l'entrée réservée au souverain. L'autre, qui est en face, s'ouvre sur un passage couvert longeant un des côtés d'une vaste cour. Cette salle n'a qu'un seul ornement, c'est une espèce de tréteau surmonté d'une flèche qui supporte de grandes draperies. Le Sultan, pour la réception d'un ambassadeur, se tenait allongé sur ce tréteau, entouré par les draperies, de façon à être complètement dérobé aux regards. Le bout de sa manche seul passait hors des tentures. Une obscurité profonde régnait dans la salle dont aucun détail ne pouvait être distingué par les étrangers.

Quand l'ambassadeur se présentait, il s'annonçait en se disant le serviteur du serviteur du Sultan. Notre drogman, grec de nation, assez peu fort sur la valeur des synonymes, nous dit que l'ambassadeur s'annonçait comme le domestique du domestique du Sultan. Il ne saisissait pas la nuance entre le mot serviteur et le mot domestique. Après cette introduction, le Sultan présentait sa manche à baiser, et congédiait l'ambas-

sadeur en prescrivant de lui servir à manger. Cet ordre s'exécutait dans une dépendance du Sérail, située à droite de la salle du Trône, sur un des côtés de la seconde cour. Cette cour est traversée par une avenue de cyprès tellement élevés que les plus hauts peupliers de nos contrées ne pourraient les égaler. La gauche de cette cour est occupée par les cuisines du Sérail.

La porte d'entrée de la salle du Trône est garnie d'un large auvent sous lequel le Sultan se plaçait à l'époque de la fête du Baïram, et les Turcs venaient lui baiser les pieds.

A l'extrémité de l'avenue s'ouvre une grande porte gothique surmontée de crénaux et flanquée de deux petites tours. Son aspect est lugubre et le souvenir qui s'y rattache la rend encore plus effrayante. Les hauts dignitaires étaient décapités dans ces tours, et leur tête exposée sur le devant de la porte dans une niche pratiquée à cet effet et qui se voit parfaitement encore. Après avoir franchi cette porte, on arrive dans une première cour, très-vaste, que tout le monde traverse. Elle est formée par le ministère des finances, l'arsenal et quelques autres édifices.

A peu près vers le tiers de cette cour s'élève un couple de vieux platanes dont l'un a 11 mètres de circonférence. Comme celui de *Buyuk-Déré*, il est complètement creux et deux hommes pourraient bien y contenir.

Notre attention fut attirée par un mouvement inusité qui avait lieu à la porte de l'arsenal. Nous obtînmes, non sans quelque difficulté, de pouvoir y entrer; nous fûmes témoins d'un déchargement immense de caisses contenant des fusils; l'envoi, nous dit-on, était de 50,000; ils arrivaient de France.

L'arsenal a plutôt l'air d'un magasin de marchand de fer que d'un dépôt d'armes. C'est un fouillis de fusils, de sabres, de pistolets. Les gardes ont bien essayé de représenter quelques dessins dans la grande salle, mais la difficulté a triomphé du bon vouloir. J'ai eu tout le loisir d'y considérer les sabres de la cavalerie qui ont des poignées en bois. Quelques étendards flottent aux parois de la grande salle. La moitié des armes qui l'encombrent sont dans un tel état de rouille qu'il serait impossible de s'en servir immédiatement en cas de grand danger.

Quelques pierres tumulaires ornées de la croix grecque occupent une partie de la cour de l'arsenal; elles remontent évidemment à des temps antérieurs à la conquête. Hors de l'arsenal, dans un petit espace entouré d'une grille, figurent aussi de grands sarcophages en marbre, de la même époque.

Enfin, le ministère des finances est cette grande maison à trois ou quatre étages tenant immédiatement à la porte qui donne sur la place de la mosquée

Sainte-Sophie. Au moment où nous sortions plusieurs employés supérieurs arrivaient sur de riches montures.

Nous nous trouvâmes bientôt hors des trois enceintes de l'ancien Sérail, délaissé par le sultan Mahmoud, qui y vivait avec peine, ayant toujours sous les yeux le tableau des assassinats de ses prédécesseurs Sélim III et Mustapha. L'abandon de son palais fut pour l'Empire une ère nouvelle de réformes et d'entreprises hardies que son fils son successeur a essayé de soutenir.

Nous voici enfin à Ste-Sophie. Ce nom était le premier sorti de notre bouche à notre arrivée à Constantinople, comme il est aussi le seul que prononce dans le monde entier celui qui parle de cette ville. Il est aisé de comprendre quelle dut être notre joie en approchant de cette magnifique construction, joie mêlée pourtant de tristesse, car la croix ne brille plus sur ces dômes qui semblent si bien faits pour elle.

L'extérieur de Sainte-Sophie est peu attrayant; il ne laisse pas deviner l'intérieur d'une si belle basilique. Elle est entourée de petites maisons sales et basses qui en masquent les murs. Du reste tout son caractère a été détruit par suite des réparations récentes que l'édifice a été obligé de subir. La voûte menaçait ruine et, d'un moment à l'autre, il était à craindre de plus fâcheux accidents. Les puissances chrétiennes s'émurent de la position d'un édifice si précieux, et il ne fallut rien moins que tous les efforts de la diplomatie pour obtenir du gouvernement de la Porte la promesse qu'il ferait consolider la voûte. Un artiste chrétien fut chargé, il y a quelques années, de ce soin; les travaux furent bientôt exécutés. La voûte fut immédiatement étayée, cerclée par deux énormes barres de fer et retenue par des contreforts extérieurs, qui la masquent, mais la mettent à l'abri des rigueurs du temps et la consolident.

L'église de Sainte-Sophie fut bâtie par Constantin, à la suite de révoltes et de séditions terribles; elle devint plus tard la proie des flammes et ne fut relevée de ses ruines que sous Justinien Ier. Elle a la forme de la croix grecque. Sa coupole, qui, dit-on, est la plus hardie après celle de S.-Pierre de Rome, est plus elliptique que ronde; quatre demi-coupoles la soutiennent, figurant les quatre croisillons égaux de la croix grecque.

L'intérieur de la coupole est orné de riches mosaïques qui avaient été recouvertes d'une épaisse couche d'or, mais délivrées récemment de cette importune profanation, pour les rendre à l'admiration des étrangers; les personnages, toutefois, sont encore badigeonnés, parce que le Coran défend de représenter des formes humaines.

Deux doubles galeries, supérieure et inférieure, font le tour de la mosquée, soutenues par de fortes colonnes des plus beaux marbres. Tous les temples de l'antiquité furent dépouillés de leurs chefs-d'œuvre les plus précieux pour contribuer à l'édification de ce temple du vrai Dieu. A gauche, en entrant, ce sont les colonnes de vert antique du temple du Soleil de Balbek; à droite, celles du temple de Cléopâtre, à Alexandrie; au fond, le granit rouge du temple de Diane, à Ephèse.

Quelques fragments de mosaïques apparaissent encore aux arceaux voûtés des galeries supérieures.

L'intérieur de la mosquée est garni de petits verres destinés à l'illumination, et une quantité prodigieuse se détache dans toute les directions de la voûte. De grandes nattes recouvrent le parquet pour empêcher de mettre les pieds sur les dalles de marbre, car il faut entrer sans chaussure. Aux murs sont suspendus des tableaux verts encadrés dans des baguettes dorées, où

sont écrits en lettres d'or les chiffres de plusieurs sultans. A la place du maître-autel est la niche qui indique aux Musulmans la direction de la Mecque, qui n'est pas ici celle du tombeau du Prophète. Pour ne pas détruire une partie de l'édifice, et ne pouvant, dans son état actuel, placer leur niche autre part, les Turcs l'ont pratiquée là où elle est, mais elle se trouve au levant. Afin d'obvier à cet inconvénient et d'éviter aux fidèles une erreur, car leurs prières ne seraient pas bonnes si elles n'étaient faites sur l'axe même de la Mecque, les Imans ont tourné les nattes vers le midi, et alors en s'accroupissant, au lieu de regarder au-dessus de leur tête pour s'adresser à leur Dieu, les Musulmans regardent au-dessous de leurs pieds. La rigueur de l'orientation est telle pour les disciples de Mahomet, que la plus grande partie portent toujours avec eux une boussolle. La niche est ornée de deux énormes cierges que l'on allume dans les grandes cérémonies.

A gauche de la niche est la tribune particulière du Sultan, et à droite une petite chaire où les Imans lisent tout haut le Coran aux fidèles les jours de réunions solennelles; quelques femmes causent ou prient isolées et perdues au milieu de l'immensité de cet édifice, et deux ou trois derviches accroupis dans un coin murmurent tout haut quelques versets. Le guide m'a indiqué

sur un des piliers à droite, au fond de la mosquée, une grande tache de sang qu'il fait remonter à la prise de Constantinople, voici comment : lorsque la ville fut prise, un grand nombre de grecs s'étaient réfugiés dans l'église Sainte-Sophie, attendant leur sort au pied des autels qu'ils avaient si souvent profanés par leurs disputes. Tout fut passé au fil de l'épée ; Mahomet II, à ce qu'il paraît, ne resta pas en arrière en fait de cruautés, et fatigué de massacrer, la main teinte de sang ennemi, il s'appuya contre une des colonnes de la basilique. Cette main se grava sur la pierre en traces de sang, où elle apparaît encore. C'est au moins le récit qui me fut fait. La position un peu élevée des traces de ce sang rendrait peut-être la version suspecte.

Je remarquai dans l'intérieur de la mosquée une scène assez étrange, et qui se rapporte trop au magnétisme pour que la comparaison ne soit pas venue immédiatement à mon esprit. Un prêtre musulman, entièrement vêtu d'étoffe de couleur verte, comme les descendants du Prophète, se tenait assis devant un vieillard ; il lui passait fréquemment les deux mains tantôt sur les bras, tantôt sur le front, tantôt sur la poitrine, avec une régularité et une symétrie qui accusaient des règles. Au bout de quelques instants, le vieillard s'assoupit. Le drogman me dit que c'était une cure entreprise par l'iman, auquel les fidèles attribuaient sans doute

une grande puissance. Après un quart d'heure, le vieillard se leva et partit.

Nous sortîmes nous aussi de l'admirable édifice où les chants chrétiens ont retenti tant de fois, et qui est aujourd'hui livré à un culte muet, mais non sans admirer les portes énormes qui en ferment l'entrée. Elles sont d'airain massif; leur épaisseur est de 12 centimètres environ; un seul homme ne peut pas en faire mouvoir les battants. Ces portes en remplacent d'autres aussi en bronze d'une grande beauté sur lesquelles étaient sculptées de superbes chevaux. Ces dernières ont été transportées à l'église de Saint-Marc à Venise. Sainte-Sophie a quatre minarets.

La mosquée Sainte-Sophie est comme la principale des mosquées impériales ou *Djamys,* qui sont au nombre de 14. Constantinople en compte environ 200 autres d'un ordre secondaire, et 300 particulières, ce qui les porte ainsi à un chiffre élevé. La plus ancienne mosquée est celle d'*Eïacab,* l'un des compagnons du Prophète. C'est là où l'étendard sacré de Mahomet est déposé, et dans cette mosquée les sultans, lors de leur avénement au trône, vont en grande cérémonie ceindre le cimeterre impérial.

Notre firman nous donnait le droit de parcourir toutes les mosquées, mais comme après Sainte-Sophie, les autres ne sont que de pâles reflets de cette belle et

Digitized by Google

admirable construction, nous nous bornâmes aux deux principales, la mosquée Achmet et la Solymanie.

La mosquée d'Achmet doit son origine au sultan de ce nom. Elle est située sur la place de l'Hippodrome, dont elle occupe la plus grande partie. Son extérieur est vraiment gigantesque, et par la masse de l'édifice, et par l'emplacement qui lui est destiné. On entre d'abord dans une première cour carrée entourée de grands murs et ombragée par de vieux platanes. Au milieu de cette cour s'élève la mosquée. A l'extérieur s'étendent de petites galeries soutenues par un rang de colonnes extrêmement gracieuses; les fidèles y font leurs ablutions avant d'entrer dans le temple : des fontaines sont disposées à cet effet. Sur la façade principale s'ouvre un portail d'une hauteur colossale du plus pur gothique. Ses côtés sont ornés de colonnades en marbre, et le sommet d'un cul-de-lampe à petites facettes, qui retrace le style arabe dans toute sa vérité. Ce portail donne accès dans une seconde cour carrée, dont trois côtés sont formés par des arceaux très-larges, et le quatrième par la façade de la mosquée. Les piliers sont de fort belles colonnes de marbre de toutes les nuances et de toutes les qualités, d'un seul jet et fort élevées. Leur ensemble produit un effet délicieux. Les arceaux sont recouverts en grandes dalles de marbre plaquées avec art.

Digitized by Google

A l'intérieur, la mosquée d'Achmet n'offre aucune particularité saillante. Elle manque même de grâce par son défaut de légèreté. C'est d'abord une coupole imitation de celle de Sainte-Sophie, soutenue par des piliers horriblement lourds et écrasés. Tous les murs sont peints en gris, et pas un ornement ne relève leur triste nudité. A la voûte sont fixés une infinité de petits verres à illumination tellement bas qu'il est facile de les atteindre avec la main. Quelques tabourets sont disposés de distance en distance pour la lecture du Coran, et dans un des bas-côtés est placée la chaire pour la prière publique. En somme, l'intérieur ne répond pas à l'extérieur, et après avoir contemplé cette série de petits dômes qui entourent la coupole, on est tout surpris de ne plus retrouver qu'une masse lourde et sans grâce. La mosquée Achmet est la seule qui ait 6 minarets.

Le tombeau du sultan Mahmoud, le plus riche et le plus élégant de Constantinople, est situé sur la partie élevée de la rue que nous avons suivie pour nous rendre à la citerne des 100 colonnes.

Ainsi que je l'ai dit en parlant de l'aspect de Stamboul, à chaque pas se présentent des lieux réservés à la sépulture de familles riches, et à côté des mosquées il n'est pas rare de trouver une chapelle sépulcrale des sultans. Elles s'appellent *Burbehs*. Les sul-

tans les font construire avant leur mort pour y réunir leur famille, et les ornent de fontaines dont les défunts ordonnent l'entretien.

Le *Turbeh* du sultan Mahmoud est remarquable. Sa forme est ronde et de beaux marbres en revêtent l'intérieur. Il renferme plusieurs tombeaux. Le plus élevé est celui du Sultan lui-même, recouvert de riches draperies de velours brodés d'or, et de superbes cachemires. Sur la partie supérieure est fixé un fez, avec une aigrette à plumes de coq et un soleil en diamants.

A côté de ce cercueil est celui de la femme favorite du Sultan; plus bas, les draperies qui l'ornent sont brodées d'argent sur fond noir. On voit ensuite d'autres petits cercueils des enfants et autres membres de la famille. Il est probable que les corps sont parfaitement embaumés; les derviches sont chargés d'y brûler constamment des parfums.

Sur un des points de cette salle sépulcrale est placée une caisse en marbre blanc contenant la barbe du prophète. A coté, et sans doute en son honneur, est suspendu un cadre doré qui laisse apercevoir, sur une étoffe de soie, une strophe de vers arabes.

Notre dernière visite fut pour la mosquée Solymanie. En nous y rendant, du *Turbeh* du sultan Mahmoud, nous remarquâmes la colonne brûlée, dévorée par les flammes, et qu'il a été nécessaire de

garnir de cercles de bronze pour prévenir sa chute.

La mosquée Solymanie est située au centre de Stamboul, sur une éminence qui domine le bas de la ville, Galata, Péra et une partie du Bosphore. Elle n'est peut-être pas aussi grandiose à l'extérieur que la mosquée Achmet, mais sous tous les rapports elle est plus gracieuse et plus coquette. Ses portiques sont plus légers, d'un style arabe plus prononcé; ses galeries extérieures, quoique un peu hautes, produisent néanmoins un charmant effet. Les minarets même sont plus élancés et plus hardis. La cour est, comme les autres, ombragée de grands platanes.

L'intérieur est aussi une reproduction de Sainte-Sophie pour la forme de la coupole, moins toutefois les croisillons. L'ensemble satisfait l'œil qui y retrouve toutes les proportions convenables. Les colonnes sont dégagées et toutes en marbres antiques. Elles ont appartenu aux temples des diverses villes de l'Empire, dépouillées à l'envi de leurs ornements pour embellir Constantinople. Notre guide nous indiqua une de ces colonnes, la première en entrant, à droite, comme étant celle que Siméon le Stylite a rendue célèbre par le séjour de quarante années passées sur son sommet. Les ornements de cette mosquée ressemblent en tous points aux autres. Des nattes en paille, des tabourets incrustés de nacre, des lampions, une chaire et une

niche, voilà tout son ameublement. Elle offre une particularité qu'il ne faut pas omettre, c'est qu'elle est destinée à renfermer tous les bagages et les effets des pèlerins qui sont à la Mecque. L'on nous montra, sur une galerie, des monceaux de malles et de coffres contenant tout l'avoir des Musulmans qui font le pélerinage et qui les retirent à leur retour. Sur une autre galerie sont aussi empilés sans ordre une quantité innombrable de livres et de manuscrits.

Avant de terminer l'article des mosquées, je dirai deux mots de celle des pigeons sacrés, dont nous n'avons pas visité l'intérieur, mais que j'avais déjà traversée plusieurs fois en parcourant la ville turque. Cet édifice est précédé d'une tour carrée qu'entourent de larges arceaux formés par des colonnes des marbres les plus précieux. Au milieu s'élève une délicieuse fontaine, comme on n'en trouve qu'à Constantinople, et qui est destinée aux ablutions. A l'une des portes de la cour se tient constamment un homme dont la mission est de nourrir les pigeons sacrés. La cour en est encombrée. Ils arrivent de toutes les parties de la ville aux heures fixées pour la distribution de leur nourriture, et les Turcs se garderaient bien d'en tuer un seul. Ils sont d'une espèce très-petite et presque tous de la même couleur. Il s'en trouvait au moins un millier le jour où j'assistai à leur réunion.

XXII.

CONSTANTINOPLE.

Les Turcs : leur origine, leurs conquêtes, leur établissement à Constantinople, leur apogée, leur décadence, leurs rapports avec la Russie.— Causes de la chute de l'Empire turc. — Commencement des réformes du sultan Mahmoud ; Abdul-Medjid son fils et successeur ; son portrait ; il continue les réformes de son père. — Concessions importantes obtenues par la France et l'Angleterre Portrait des Turcs. — Traits de mœurs.

Partir de Constantinople, et se borner à raconter ses beautés comme ses laideurs, serait présenter au lecteur un tableau incomplet et insuffisant, avec d'autant plus de raison, que les Turcs se trouvent aujourd'hui dans une situation telle qu'ils attirent les regards de l'Europe entière. Le nom de Constantinople est sur toutes les bouches, et cette renommée m'impose le devoir de reproduire les impressions que

mon séjour au milieu de ses habitants a pour jamais gravées dans mon esprit. La tâche est délicate et périlleuse; car, pour la remplir en conscience, il faudra dire toute la vérité, et la vérité est souvent comme ces traits acérés qui vont droit au cœur. Ce chapitre entier est consacré aux habitants de Constantinople. En peu de mots je rappellerai le passé des Turcs, ce qui m'amènera naturellement à parler de leur présent, et le lecteur déduira, comme une conséquence, leur avenir.

Originaires des plateaux de la haute Asie, les Turcs ne formaient qu'une horde de brigands, vivant au milieu des pays sauvages sur les frontières de la Chine et de la Perse. C'était un mélange de Tartares et de Scythes, races conquérantes et féroces qui, plus d'une fois, avaient fait trembler les Empereurs au sein même de leurs capitales.

Convertis à l'islamisme après la conquête de la Perse par les Arabes, les Turcs secouèrent le joug des peuples qui les dominaient, et une de leurs tribus, les Seldjoucides, se rendit maître d'une grande partie de l'Asie centrale.

Chassés à leur tour par les Mogols, ils se répandirent au-delà des monts Taurus dans les belles plaines de l'Asie-Mineure, sous la conduite du belliqueux Osman, et, en 1239, après s'être emparés des pas-

sages du mont Olympe, ils campaient dans la Bithynie. Profitant des dissensions et des luttes intérieures des Grecs, ces hardis conquérants enlevèrent aux empereurs d'Orient plusieurs provinces de l'Asie-Mineure, et fixèrent leur résidence à Brousse, qui devint leur capitale.

Orcan, fils d'Osman, fit bâtir un palais dans cette ville et l'appela la Sublime Porte. Il étendit le pouvoir de ses armes jusques aux dernières limites de l'Asie-Mineure, et menaçait déjà l'Europe. Son fils, Soliman Ier, y pénétra le premier, s'empara de Gallipoli et du littoral, qu'il fortifia et fit de fréquentes excursions dans l'intérieur. Amurat Ier, son successeur, prit Andrinople en 1360 et toute la partie qui forme aujourd'hui le nord de la Turquie d'Europe. C'est lui qui a créé la fameuse milice des janissaires, les soutiens de la gloire des Sultans.

Les années qui suivent le règne d'Amurat Ier sont toutes signalées par les victoires les plus éclatantes. Bajazet s'empare ensuite de la Thessalie, met en déroute les armées de Bohême et de Hongrie à Nicopolis, le 28 septembre 1396, et vient planter son étendard jusque sous les murs de Constantinople.

Un moment d'irrésolution sauva la capitale de l'empire d'Orient. Bajazet imposa un tribut à l'Empereur et obtint de bâtir à Constantinople une mos-

quée. Cette politique habile lui ménageait ainsi des intelligences, mais un revers inattendu lui enleva et l'empire et la vie. Vaincu par Tamerlan, roi des Tartares Mongols, à la bataille d'Ancyre, en 1402, il fut emmené prisonnier et mourut en captivité.

L'un de ses fils, Mahomet Ier, fit de nouvelles conquêtes ; il battit les Vénitiens à Thessalonique, en 1420.

Les flottes des Turcs datent de cette époque. Elles sont dues au grand visir Ibrahim.

Amurat II illustra son règne par la prise de Belgrade, la bataille de Varna, en 1444, et celle de Kaschau, où les chrétiens furent complètement vaincus. Mais la date la plus célèbre de l'histoire des Turcs est, sans contredit, celle de la prise de Constantinople par Mahomet II, fils et successeur d'Amurat II, en 1453.

A partir de cette époque, l'histoire de l'Empire turc devient celle de plusieurs autres puissances de l'Europe. Les royaumes d'Occident s'émurent à la vue des conquêtes toujours croissantes des descendants d'Osman, et sentirent la nécessité de traiter avec eux.

La prise de Constantinople fixa définitivement les Turcs en Europe. La ville de Constantin devint leur capitale et l'Empire turc commença dès-lors à avoir une existence régulière.

Mahomet II acheva son règne par la conquête de

la Morée, de la Bosnie, de l'Epire, et de plusieurs îles de l'Archipel enlevées aux Vénitiens. Il mit même un pied sur l'Italie, après la prise d'Otrante. Son petit-fils, Sélim Ier, étendit ses conquêtes jusqu'en Egypte, soumit l'Arabie, la Syrie et la Palestine. Et cette puissance formidable, qui s'avançait ainsi sur trois continents, s'augmenta encore sous Soliman-le-Magnifique, devenu Sultan en 1519.

Le règne de Soliman est l'apogée de la gloire ottomane : à toutes les victoires déjà célèbres, il faut encore ajouter les noms de Rhodes, de la Hongrie, de l'Allemagne, de Malte; et parler des chevaliers de Saint-Jean, de Barberousse, du génois Doria et du grand maître Lavalette. L'Occident entier fut menacé, et peut-être aurait-il succombé dans sa lutte contre ce génie belliqueux, si des causes de ruine intérieure ne s'étaient glissées dans le sein même de l'empire.

Toutes les puissances avaient envoyé des ambassadeurs et sollicité la paix. A dater de la mort de Soliman, les rôles changent et la Porte elle-même va solliciter des traités.

Après une série de Sultans qui regnèrent sans laisser de trace remarquable dans l'histoire, l'Empire ottoman eut encore quelques jours de succès sous Sélim II et Mahomet IV. Mais, à côté de la conquête de Chypre par le premier, se place la désastreuse bataille de

Lepante, où Don Juan d'Autriche battit les flottes turques; et, comme contrepoids à la conquête de Candie par le même, il faut constater l'échec de Vienne et le désastre de Mohacz, en 1687. Les Turcs perdirent une à une toutes leurs possessions de Hongrie. Le Sultan fut jeté dans un cachot par ses propres sujets, irrités de tous leurs revers, et son successeur Mustapha II ne fut pas plus heureux. La bataille de Zeutha, où le prince Eugène défit les Turcs, en fournit la preuve.

Enfin, la guerre de Pologne, qui avait commencé par quelques succès, acheva de ruiner la puissance de l'Empire. Mahomet IV était remonté sur le trône; après avoir traité en maître les ambassadeurs des puissances, il fut obligé de subir le traité de Carlowitz, en 1699.

Les hostilités étaient ouvertes avec la Russie par la guerre de Pologne; et, à partir de ce moment, l'Empire turc eut en elle une adversaire redoutable. Les années qui suivent sont mêlées de succès et de revers. Après le traité d'Azow, en 1700, la Porte et la Russie, qui s'étaient fait des concessions réciproques, recommencèrent leurs hostilités. Un nouveau traité intervint, en 1711, sous le nom de traité de Pruth; il fut désavantageux à la Russie qui avait essuyé des revers. Mais sept ans plus tard, les terribles batailles

de Péterwaradin et de Belgrade, où le prince Eugène tailla en pièces les armées d'Achmet III, obligèrent la Porte à signer le traité de Passarowitz, qui lui enlevait Témeswar, Belgrade, une partie de la Servie et la Valachie. Ces provinces lui furent rendues à l'issue de la nouvelle guerre contre l'Autriche, par le traité de Belgrade, en 1739, sous Amurat IV. Enfin, après les traités de Kaïnardji, 1774, et de Jassi, 1792, désavantageux pour la Turquie, nous arrivons jusqu'en 1807 et 1808, années doublement fatales à l'Empire ottoman.

Les Janissaires s'étaient révoltés et avaient massacré le sultan Sélim III, pendant que la Russie envahissait la Valachie et la Moldavie, et que l'Angleterre poussait une de ses flottes jusque dans le port de Constantinople, sous les murs du Sérail. La ferme intervention de la France sauva l'Empire d'un péril imminent. La flotte anglaise se retira jusqu'à Alexandrie. Le sultan Mahmoud conclut un traité avec l'Angleterre qu'il voulait ménager. La France était alors en guerre acharnée avec cette puissance; aussi, ce traité fût-il la cause de l'abandon de la Porte par Napoléon dans les clauses de la paix de Tilsitt. La Russie n'attendait que cette occasion, car elle voyait avec crainte l'alliance de la France et de la Turquie; aussi, dès que la rupture des deux Etats lui fut connue, elle recom-

mença les hostilités et obtint enfin des Turcs le traité de Bucharest, le 28 mai 1812, qui lui cédait la Moldavie, la Bessarabie, les forteresses du Dniester et du Danube, et les défilés du Caucase.

Libre de ce côté, le sultan Mahmoud, animé du plus grand désir d'opérer des réformes, détruisit le corps redoutable des Janissaires, qui chaque jour organisaient des révoltes sanglantes ; il lutta contre l'insurrection grecque, que d'horribles massacres réprimèrent, et qui fut terminée par le combat de Navarrin et le traité du 27 juillet 1827.

La Russie chercha de nouveaux motifs de guerre contre la Porte. Elle l'accusa de n'avoir pas exécuté les traités. Le Sultan indigné répondit à ces calomnies par le *Hatti-Shérif* du 30 septembre 1827, qui contenait une déclaration de guerre. Cette détermination héroïque faillit placer l'empire ottoman à deux doigts de sa perte. La Russie marchait rapidement, et déjà, après avoir franchi le Danube, elle s'avançait à travers la Roumélie, lorsque le traité d'Andrinople (1829), intervint. D'immenses sacrifices furent imposés au Sultan, mais sa situation désespérée ne lui permettait pas de refuser, il les accepta.

Quelques années plus tard, la révolte de Méhémet-Ali, pacha de l'Egypte, mit à nu toute la faiblesse de l'empire ottoman. Ses armées furent battues sur

tous les points, et sans l'intervention de la Russie, c'en était fait peut-être de la souveraineté du Sultan. Après quelques difficultés survenues entr'elles, les grandes puissances intervinrent, et le traité de Londres (15 juillet 1840), termina le différend, et assura à Méhémet-Ali la possession de la Palestine et l'hérédité du gouvernement de l'Egypte.

Nous avons ainsi parcouru les différentes périodes de la vie de cet empire, que nous avons vu s'établir sur les ruines de l'empire grec, et nous voici maintenant à une époque toute contemporaine, celle du règne du sultan Abdul-Medjid, fils et successeur du sultan Mahmoud.

Comme on a pu le voir par l'exposé succint que j'ai fait des diverses vicissitudes de la vie de l'empire ottoman, les descendants d'Osman, après avoir fait trembler l'Europe entière par le bruit de leurs armes, après avoir posé les limites de leur puissance sur trois continents, après avoir enfin atteint une apogée éclatant de gloire, sont déchus rapidement de leur splendeur. Comme les autres puissances qui ont su jouir en paix de leurs conquêtes par les bienfaits de la civilisation, la Turquie aurait pu rester maîtresse des pays immenses que le sort des armes avait fait tomber en son pouvoir. Mais autant l'élévation avait été prompte, autant la décadence devait aussi être rapide.

Digitized by Google

Parmi les causes de cette décadence, quatre surtout se signalent par leur importance. Ce sont : la polygamie, l'expulsion des peuples vaincus des affaires, la politique des sultans qui faisait périr les princes qui pouvaient leur succéder, et enfin l'ignorance absolue des classes populaires.

Le Coran admettait la polygamie, institution fatale à l'existence d'une société, car elle détruisait tous les liens de famille, qui sont la base fondamentale d'un état.

Lorsque les Turcs s'emparèrent de Constantinople, ils y trouvèrent un peuple possédant au plus haut degré la science de la civilisation, un peuple déjà vieux dans l'art de gouverner, mais égaré par de mesquines discussions religieuses qui avaient soulevé dans son sein les luttes les plus funestes. Le premier soin des vainqueurs devait être de s'allier aux vaincus, de les admettre dans leur gouvernement, de s'incorporer à eux pour devenir eux-mêmes capables de soutenir le poids du fardeau énorme qu'ils avaient à supporter. Mais le dédain des Turcs pour les Grecs était si grand, ils se regardaient, dans leur ignorance toute primitive, comme tellement supérieurs à ces peuples, qu'ils les flétrissaient du mot de *Giaours* (infidèles), et qu'ils les déclarèrent à jamais incapables d'exercer les fonctions publiques.

Digitized by Google

C'était à la fois impolitique et imprudent; impolitique, car les Turcs n'avaient jamais vécu que par le Coran et par le sabre, et leur science gouvernementale était à peu près nulle; imprudent, car ils pouvaient soulever au milieu d'eux des révoltes par l'état d'abaissement dans lequel ils comprimaient un peuple aussi vaniteux et aussi querelleur que les Grecs.

Ce qui devait les perdre les soutint pendant longtemps. A défaut de science il fallut du despotisme; à défaut de lois il fallut la volonté du souverain.

La troisième cause de décadence des Turcs est encore frappante. Le sultan Mahomet II, dont le règne a été du reste si brillant et illustré par la prise de Constantinople, est rabaissé singulièrement dans l'histoire par l'introduction de cette politique funeste. Mahomet II admit le fratricide pour raffermir son trône, et les sultans ses successeurs ont suivi cet exécrable moyen. De nos jours encore ne voit-on pas les malheureux enfants mâles des sœurs ou filles du sultan étranglés?

Sélim Ier fit assassiner son père, ses deux frères et ses cinq neveux. Soliman-le-Magnifique fit soigneusement enfermer dans le Sérail tous les princes qui à sa mort étaient appelés à lui succéder. Amurat III et Mahomet III firent égorger leurs frères.

Cette politique barbare ne procurait même pas aux

sultans la tranquillité qu'ils avaient pu en espérer. Dans la solitude du Sérail, qui devenait une prison pour eux et d'où ils ne devaient sortir que pour le trône ou pour le cordon fatal, les princes ourdissaient sans cesse des complots. C'était tantôt avec les Ulémas, tantôt avec les Janissaires, corps également puissants et tumultueux. Il en résulta aussi que cette famille d'Osman, si riche en gloire et en courage, tomba dans la décrépitude, et après Soliman l'histoire ne compte parmi ses descendants que deux princes dignes de leurs ancêtres. Que l'on ne s'étonne donc pas que le sultan Mahmoud ait abandonné l'ancien Sérail, où sa jeunesse avait été captive, et qui lui retraçait tant de crimes et d'odieux souvenirs.

Enfin, l'ignorance du peuple devait contribuer pour sa large pert à la chute de l'empire.

Les Turcs ont toujours professé et professent encore le plus grand mépris pour toutes les sciences. Aussi, les vit-on, lorsque le temps des conquêtes fut passé, tomber dans le dernier degré de l'abrutissement. Le despotisme des souverains et de leurs inférieurs augmenta encore cet état déplorable, et le peuple se montra dès-lors complètement indifférent à toutes les agitations du Sérail, et à tous les revers qui s'étaient accumulés sur sa tête. D'un fatalisme absolu pour tous les événements de la vie, il s'était vu implanté sur un

sol étranger, il y avait établi sa domination, et il attendait avec l'impassibilité la plus grande le moment où il en serait expulsé. Une seule chose l'animait; c'était le fanatisme religieux; et encore même, dans les derniers temps, ne pouvait-il plus comme autrefois le conduire à la victoire.

Ajoutez à ces quatre grandes causes de démoralisation l'ambition ardente des Ulémas, dépositaires de l'instruction et de l'autorité religieuse, et les révoltes fréquentes des Janissaires, qui faisaient et défaisaient les sultans, et à côté du tableau matériel de l'empire ottoman, vous aurez son portrait moral.

Comprenant que l'empire ne devait plus chercher par les armes et les conquêtes les éléments de stabilité qui lui faisaient défaut, le sultan Mahmoud, malheureux dans ses guerres, se tourna vers la réorganisation morale de ses états; il fit, mais trop tard, ce que ses prédécesseurs avaient dédaigné de faire. Il s'entoura d'hommes éminents et capables, dont quelques-uns avaient étudié en France et dans les pays étrangers, et se prépara ainsi à porter une main hardie sur tout le système d'administration. Mais celui qui avait échoué devant la destruction des ignobles chiens de la ville, ne pouvait mener à bonne fin des entreprises beaucoup plus importantes. L'ignorance et la superstition populaires s'étaient opposées à la première,

les Ulémas luttaient sans cesse contre les secondes. Mahmoud mourut, laissant l'œuvre ébauchée à son fils Abdul-Medjid.

On est à se demander, après ces quelques lignes, comment a pu se soutenir cet empire si vaste, et qui, malgré les démembrements qu'il a subis, est encore en étendue le plus grand de tous les empires. Eh mon Dieu! ce qui le soutient, c'est sa propre force d'inertie, c'est son propre poids, et c'est aussi sa nécessité d'être pour établir l'équilibre européen. Sans cesse en butte aux convoitises de la Russie, la Porte ne s'est soutenue à l'état de puissance que par la médiation constante de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche. Sans l'intervention de ces états, depuis longtemps le colosse du nord se serait déjà abattu sur une proie si facile à saisir, qui se jettait presque dans ses bras. Mais la nécessité de l'existence de l'empire ottoman était là, et c'est à elle qu'il doit d'être ce que nous le voyons encore aujourd'hui.

Voilà pour le passé de la Turquie. Quelques mots sur son état présent.

Le sultan Abdul-Medjid, depuis le commencement de son règne, est entré dans une voie large de réformes. Entouré des mêmes hommes que son père avait choisis, il a jeté les bases d'une administration

nouvelle, qui emprunte la plus grande partie de ses éléments à la France.

Cette œuvre n'est évidemment pas la sienne; elle émane du ministre Reschid-Pacha, qui a longtemps habité notre pays, et qui est tout imbu des principes innovateurs dont la tendance se fait sentir depuis quelques années en Turquie. La Réforme fut proclamée le 3 novembre 1839, par le *Hatti-Schérif* de *Gulkané*. Comme je l'ai dit déjà, le Sultan régnant ne produit pas une impression favorable. Quoique jeune encore, son corps est usé, et son regard éteint ne brille plus de ces feux que l'intelligence sait y allumer. On ne le dit pourtant pas sans capacité; mais les plaisirs du harem et autres ont étiolé ses facultés intellectuelles, et dans le peuple même, ainsi que je m'en suis assuré, il passe pour avoir les idées peu lucides; on le dit malade. Il aime, du reste, beaucoup le français, dont il fait son étude favorite; mais il est fâcheux que pour former son esprit et son cœur il ait choisi les romans de M. Alexandre Dumas.

Les reformes tentées par le Sultan à l'instigation de ses ministres, sont fondamentales et essentielles, car elles touchent aux plus grands principes de l'existence même des sociétés : la liberté de tous, les impôts et l'armée. Quand on songe que le gouvernement de la Sublime Porte a subsisté sans avoir une seule loi pour

guider sa justice, sans aucune base pour ses impôts, sans aucune règle pour ses levées, sans le moindre système d'administration, cela paraît un rêve. Autant vaudrait dire qu'une colonne s'est tenue debout sans sa base, qu'un édifice a bravé le temps sans fondement. Les réformes ont porté sur ces divers points. L'égalité de tous a été proclamée; aucune exécution n'a été faite sans un jugement, et un code pénal a été commencé; la transmission des propriétés est regardée comme sacrée; la vénalité des charges abolie, le recrutement des troupes et la levée des impôts régularisés, et l'administration municipale organisée.

L'instruction publique a subi beaucoup moins les influences des innovations, parce qu'elle est tellement inhérente à la religion, que les Ulémas en sont les maîtres. Ce sont eux qui donnent gratuitement l'instruction dans les *Médressés* ou colléges attachés à chaque mosquée, et ils sont fort jaloux de leurs prérogatives, car ils ont eu longtemps le privilége de l'instruction. Aussi sont-ils toujours en opposition avec les réformateurs. Leur corps se compose des Ulémas, dont le chef est le *Cheik-Ul-Islam* choisi par le Sultan, des Imans ou desservants des mosquées, et des muezzins chargés d'annoncer l'heure de la prière. Malgré l'opposition des Ulémas, le Sultan a organisé un conseil supérieur de l'instruction publique, qui récemment a créé

une école de médecine et une école polytechnique.

Des réformes beaucoup plus importantes viennent récemment d'être introduites dans le système gouvermental de la Turquie, sur les instances des puissances alliées. Jusqu'ici le Sultan s'était borné à améliorer la position des *Raïas;* le fanatisme turc lui suscitait toujours des obstacles; mais il a été obligé de se courber devant la volonté de la France et de l'Angleterre. L'impôt de capitation aurait été aboli, l'égalité des Chrétiens devant la loi proclamée, et leur droit à la propriété sanctionné.

Les conséquences de ces réformes sont incalculables; les demander au nom des puissances a été l'œuvre d'une politique des plus habiles. C'est un moyen long mais infaillible d'éteindre la domination turque à Constantinople, d'amener par le temps et la force des choses l'expulsion des Musulmans du continent européen. Il serait trop long de développer cette pensée, que l'organisation de l'empire turc fait assez clairement ressortir.

Le peuple turc, ainsi que j'ai pu m'en convaincre pendant mon séjour à Constantinople, est complètement dégénéré. Ce n'est plus cette race active et entreprenante, ivre de gloire et de combats, qui volait à la conquête du monde par cette seule pensée qu'il ne pouvait plus y avoir qu'un seul empire, et que cet

empire était pour les descendants de Mahomet.

Aujourd'hui, le Turc n'a d'autre rêve que celui qui s'échappe du fourneau de son chibouk; il n'a d'autre ambition que celle de ne pas manquer de café plusieurs fois le jour. Sa sphère d'activité s'est tellement rétrécie, qu'à le voir on serait tenté de croire qu'il n'a plus été créé pour marcher. L'état d'accroupissement dans lequel il passe sa vie a contrefait ses membres et l'a rendu petit, ramassé et trapu. Qu'est devenu ce port si fier et si majestueux du Tartare et du Scythe fondant, la lance à la main, sur leurs ennemis? Indifférent à tout ce qui se passe autour de lui, il traite de *Giaour* (infidèle) le ministre réformateur Reschid-Pacha; le mot de Patrie n'a aucun charme pour son oreille, il ne frémit qu'au nom de sa religion. Aussi, en réalité, les Ulémas sont-ils ses maîtres, et ils l'ont suffisamment prouvé. J'ai recueilli à Constantinople le fait suivant qui m'a été rapporté: lorsque la Russie annonça ses audacieuses tentatives, le corps des Ulémas s'émut vivement; les ministres furent assemblés pour prendre une détermination en face du péril qui les menaçait. Plusieurs opinaient pour l'acceptation des conditions proposées, et le Sultan était de cet avis; d'autres votaient pour la guerre. Dans cette alternative, le Sultan seul pouvait faire triomcelle des deux opinions suivant la décision qu'il pren-

drait. Les Ulémas, m'a-t-on dit, l'auraient menacé du cordon, s'il ne se décidait à la guerre, et cette dernière détermination fut acceptée.

Leur audace s'est manifestée par des actes de violence auxquels ils ont donné lieu, et que les feuilles publiques annonçaient naguère. Après quelques revers essuyés par la Turquie, les puissances médiatrices avaient envoyé une note à la Porte, dans laquelle étaient renfermées les diverses conditions de paix qu'elles croyaient pouvoir être demandées à la Russie. Le divan fut assemblé, et le Sultan accepta la note proposée. Les Ulémas soulevèrent une émeute dans les rues de Constantinople, et à leur instigation, quelques corps de troupes massacrèrent leurs officiers. Ils veulent la guerre à tout prix. Hélas! ils s'abusent sur la situation de l'Empire.

La Porte peut mettre sur pied une armée de 400 mille hommes au moins; mais sur cette force considérable, la moitié environ est formée d'une troupe régulière, et l'autre moitié de soldats irréguliers et d'un contingent auxiliaire. Si l'on distrait du premier corps celui des Osmanlis, qui a conservé l'ancienne valeur de ses pères, les soldats réguliers sont mal disciplinés et dépourvus d'officiers capables. C'est un ramassis de troupes de toutes les nations de l'Empire, ce qui leur enlève entièrement l'unité. Les troupes irrégulières

sont encore pis : la plupart se composent des tribus de Bédouins du désert pour lesquels la guerre de partisants est le seul élément possible, et qui, en bataille rangée, ne tiendront jamais contre un ennemi serré. Le contingent auxiliaire se trouve à peu près dans la même situation. Pour entretenir ces troupes l'Empire n'a pas d'argent; des emprunts sont proposés de tous côtés, et il y a quelques mois, pendant mon séjour à Constantinople, le gouvernement en était aux expédiens. Tout l'argent monnayé avait été enlevé par les troupes, et les étrangers étaient obligés de prendre, bon gré, mal gré, du papier-monnaie que tout le monde refusait d'escompter. Il fallait perdre 25 pour 100 sur les pièces de monnaies françaises pour avoir de l'argent. Une longue campagne sera donc désastreuse pour la Turquie.

Les Turcs ont, il est vrai, remporté quelques succès, mais qu'est-ce que l'enthousiasme quand il s'agit de tenir tête aux armées russes; avec de tels éléments on ne peut que succomber.

Aussi, la France et l'Angleterre, sans que j'aie à scruter les intentions des gouvernements et à m'occuper de leurs actes, s'emblent, à mon point de vue du moins, avoir compris la véritable situation de l'Empire ottoman, en voulant à tout prix la paix. Ce n'est pas que la France surtout craigne les consé-

quences d'une guerre et recule devant les armées de l'empereur Nicolas. Nos troupes ont trop souvent appris les chemins de la victoire pour les avoir déjà oubliés; mais l'Empire ottoman a tout à redouter d'une guerre qui, pour lui, serait peut-être aussi fatale que l'ont été toutes celles qu'il a eues à soutenir contre la Russie.

Quel peut être l'avenir de l'Empire turc? La providence seule le sait et nous ne pouvons lire dans ses décrets; cependant, il est des destinées qui s'annoncent par des signes tellement évidents, que l'on ne saurait les méconnaître. Ces signes pour l'Empire turc sont ceux de la décadence la plus imminente. Quelques écrivains, animés d'un beau zèle pour la cause de la Porte, augurent beaucoup des réformes entreprises par le Sultan et ses ministres; mais il en est de ces réformes comme de l'opération qui consiste à inoculer dans les veines d'un vieillard le sang d'un jeune homme. Le jeune homme se sacrifie, mais il n'empêche pas le vieillard de périr.

La polygamie, ai-je dit dans le cours de ce chapitre, détruit la famille, mais des vices plus honteux encore détruisent l'individu en le dégradant. J'ai appris moi-même que les Turcs étaient descendus aussi bas.

Comment expliquer autrement l'immense diminution que la population turque a subie dans l'étendue

de l'Empire en général, et à Constantinople en particulier. La population tolale de la ville est de 800,000 âmes environ dont 400,000 Musulmans, mais sur ce dernier chiffre il y a 52,000 esclaves.

Il ne faut pourtant pas refuser aux Turcs quelques qualités. Ils sont en général sobres, le plus grand nombre élude le Coran à l'endroit du vin; ils sont hospitaliers et loyaux dans les traités. Signalons aussi leur tolérance pour toutes les religions.

Quelques détails sur les mœurs turques ne seront pas inutiles à la fin de ce chapitre, quoiqu'il ait été consacré à des aperçus d'un ordre plus élevé. Dans l'intérieur d'une maison, les hommes et les femme ont chacun leur appartement distinct et séparé; les repas n'ont pas lieu en commun, et la nuit seule les réunit. Longtemps on a cru que les femmes turques étaient dans un état d'esclavage absolu, mais il n'en est rien, c'est tout le contraire : leur liberté est immense, elles vont, elles viennent, elles s'absentent sans que jamais le mari ne s'enquière du lieu ni du motif de l'absence; elles ont, du reste, un motif bien simple de se mettre à l'abri des investigations : il est défendu à un homme de pénétrer dans l'appartement de sa femme quand une etrangère y est entrée; aussi, lorsqu'une femme veut s'absenter sans que son mari le sache, elle place à la porte de son appartement une paire de babou-

ches, et disparaît; le mari aperçoit les babouches, il croit qu'une femme étrangère est en visite chez la sienne; et comme les visites peuvent durer plusieurs jours, la femme infidèle jouit à l'aise de sa liberté.

Les femmes turques sont en général petites et jolies. Leur teint est blanc et se ressent de cette perpétuelle interception de l'air et du soleil qui résulte de l'usage de se voiler. Pourtant elles trouvent le moyen de tourner à leur profit la lettre du Coran, en laissant à découvert les yeux et le nez. Les jeunes filles ne se voilent pas du tout; les femmes vraiment belles mettent un *yackmak* en gaze tellement transparente, que le visage entier se voit à merveille. Les vieilles seules se voilent entièrement; pour celles-là on n'y perd pas beaucoup.

Il est facile de faire une remarque, c'est que les plus beaux traits sont altérés par les ravages de la petite vérole. Le vaccin n'a été introduit que très-récemment, et encore l'ignorance du peuple s'oppose-t-elle à sa bienfaisante propagation.

XXIII.

LE RETOUR.

Adieux à Constantinople — Coup d'œil du paquebot. — Scènes d'études. — Rentrée à Smyrne. — Arrestation de Jani Katerdji. — Les Cyclades. — Syra. — Coups de vent. — Le paquebot relâche à Milo. — Grèce continentale. — Le cap St-Ange et son ermite. — Cérigo. — Le cap Matapan. — Mauvais temps. — Malte. — Adieux à mes compagnons. — Retour à Marseille.

Le 15 octobre, à 6 heures du soir, l'*Eurotas* levait l'ancre pour rentrer à Marseille. Nous étions rendus à bord quelques moments avant le départ pour jouir des derniers rayons du soleil qui éclairaient encore les minarets et les coupoles. Les adieux ne furent pas enthousiastes, nous restâmes froids. Nous avions parcouru cette cité immense, si séduisante par son aspect, mais dont les charmes disparaissent dès le premier pas fait au sein de ses murs, cette cité où tant de souvenirs, de monuments et d'hommes s'entassent

Digitized by Google

pêle-mêle, mais où le voyageur ne trouve rien qui l'entraîne, rien qui puisse lui laisser des regrets. Je jetai un dernier regard autour de moi, et lorsque l'ancre fut levée, je vis s'effacer insensiblement et Sainte-Sophie, et le Sérail, et les échelles des maisons des quartiers européens, Scutari lui-même avec sa vaste caserne blanche; puis enfin les îles des Princes : nous étions alors en pleine mer de Marmara.

La nuit était venue; ne pouvant plus jouir du coup d'œil qu'offrent les rives, j'examinai le personnel du bateau. C'est une véritable arche de Noé que l'intérieur d'un bateau à vapeur faisant le service de Constantinople; d'ordinaire, les trois continents y sont représentés. Le persan, avec sa longue robe et son bonnet à poil, mange gravement ses pastèques à côté de l'habitant de Tunis; le turc à la figure décrépite et usée aspire le parfum de son *Narguileh*, sur le même tapis que le fier et superbe arabe; le dandy du boulevard des Italiens caresse avec grâce sa fine moustache tout en causant avec une belle et jeune grecque; enfin l'arménien, le napolitain et le corse raniment leur vivacité toute méridionale dans une partie de whist ou de dominos. Le moraliste et le dessinateur trouvent dans cette vie de paquebot, l'un pour sa plume, l'autre pour ses crayons, un choix complet de sujets d'études. C'est comme un échiquier de physionomies et de passions

humaines où l'habile joueur n'a qu'à choisir ses cases.

Les courants de la mer de Marmara réunis à la force de la vapeur, imprimaient au paquebot une marche rapide; aussi, après avoir salué de nouveau au lever du jour la petite ville de Gallipoli, nous nous arrêtions quelques instants au milieu des escadres au coucher du soleil. Nous fûmes présents au salut des pavillons. Les détonnations du canon, la musique qui leur succéda, le mouvement de tous les signaux qui sont amenés ne manquent pas de charmes. Notre arrivée était attendue avec impatience, car nous apportions des nouvelles toutes fraîches de Constantinople, où les bruits de guerre se répandaient dans l'air. Nous avions assisté à des préparatifs immenses, des exercices, des départs de volontaires, des travaux à l'arsenal, la fonte de canons et de boulets, tout cela était d'un intérêt puissant pour les officiers de la flotte, qui s'attendaient d'un jour à l'autre à franchir l'entrée du détroit. Nous reçûmes à bord un commandant de vaisseau, un capitaine de frégate, M. Montour, le gracieux compositeur, et un sous-ingénieur de marine, qui tous les trois rentraient à Toulon. Avant de partir, je jetai aux vents un mélancolique et dernier adieu pour les ruines de Troie. Le lendemain, après avoir traversé pendant la nuit les îles de la mer Egée, nous faisions pour la seconde fois notre entrée dans la rade de Smyrne.

Je descendis à terre immédiatement; j'avais à prendre quelques commissions pour Toulouse et à revoir les bonnes Sœurs de la charité. Dès que j'entrai dans la première rue de Smyrne, je fus frappé de l'air de réjouissance qui animait toutes les physionomies. Chacun s'abordait avec gaîté; on aurait dit que quelque événement heureux venait de s'accomplir. Je questionnai un passant qui me parut l'un des plus joyeux, et j'appris de lui que l'autorité venait de faire une importante capture; Jani Katerdji avait été arrêté. Je m'associai de grand cœur à toute la joie des Smyrniotes, car depuis plusieurs années, plongés dans les alarmes les plus vives, ils n'osaient sortir de la ville; leurs maisons de campagne étaient complètement abandonnées. Le gouverneur avait été changé depuis notre premier passage, et le pacha nouveau avait pris à cœur de délivrer la contrée d'un bandit aussi redoutable que redouté. Des mesures énergiques furent ordonnées, mais sans résultat, lorsque le bruit courut que le fameux Jani était dans l'intérieur de Smyrne avec deux ou trois de ses hommes. Immédiatement le quartier où il était fut cerné, chaque domicile fouillé avec soin, et Jani se voyant perdu se livra lui-même avec ses deux compagnons. A l'instant même il fut jeté en prison, il n'y eut pas de chaînes trop lourdes pour lui. Chaque habitant s'empressa d'aller le voir dans son ca-

chot pour s'assurer de son identité.

Le consul grec avait demandé sa liberté provisoire; cette démarche compromettante fit naître des soupçons, et la population acquit la presque certitude que le parti grec avait trempé les mains dans les audacieuses entreprises de Jani, en le payant et en favorisant dans plusieurs circonstances l'insuccès des poursuites de l'autorité.

Après avoir pris congé des sœurs de Saint-Vincent de Paul, je regagnai le paquebot, qui partit au coucher du soleil. J'avais trouvé à bord une distraction fort agréable, qui interrompait la monotonie des soirées. Le premier mécanicieu de l'*Eurotas* connaissait le jeu d'échecs; je m'offris à lui comme adversaire, et je devins malgré moi sa victime, car presque chaque partie fut pour moi une défaite dans laquelle je sus apprécier le coup d'œil et l'habileté du joueur.

Dans la nuit de notre départ de Smyrne, nous traversâmes le groupe des îles appelées Cyclades, et après une navigation de toute la journée suivante dans les eaux de l'Archipel, nous nous trouvâmes au soir entre *Tino* et *Miconi,* deux petites îles qui précèdent *Syra,* où nous devions nous arrêter.

Pendant toute cette journée la mer avait été fort mauvaise, et des rafales d'un vent violent de nord-ouest qui nous venait de bout avait retardé de beau-

coup la marche du paquebot. Aussi, ne pûmes-nous arriver à Syra que bien avant dans la soirée. Nous devions descendre à terre, mais le retard, la nuit et la quarantaine nous en empêchèrent. Cette quarantaine n'était que momentanée; on avait appris que le choléra faisait quelques victimes à Odessa et dans plusieurs villes du littoral de la mer Noire, aussi tous les bâtiments qui arrivaient de Constantinople étaient consignés.

Je ne pus voir Syra qu'avec un superbe clair de lune, qui éclairait ses maisons blanches et groupées en étages sur le penchant d'une crête de montagne. C'est une toute petite île à quelques lieues de l'Attique, dont les relations commerciales sont très-étendues; sa population est toute grecque, la majeure partie schismatique. De Syra, ma pensée n'avait pas un grand espace à franchir pour se reporter à Athènes, et qu'était-ce du reste que l'espace pour la pensée, qui va d'un bond jusques à l'infini? Je consacrai quelques moments agréables à revoir dans ma mémoire le Panthéon, l'Acropolis, le Forum, ce théâtre de tant de luttes oratoires et de la gloire de tant de beaux talents. Je saluai avec respect la patrie des lettres et de la liberté, mais qui n'est plus même aujourd'hui l'ombre de ce qu'elle fut autrefois.

Pendant que j'étais tranquillement occupé à une

partie d'échecs, il était 11 onze heures du soir, un matelot vint me prévenir que quelqu'un me demandait à l'échelle du navire. Je fus fort surpris, car je ne m'attendais pas à recevoir de visite dans les parages de la Grèce. Je m'empressai d'accourir, et je trouvai M. Giraud, capitaine de l'*Alexandre*, qui était en station à Syra. Ayant appris que trois des pèlerins qu'il avait transportés de Marseille à Alexandrie étaient sur l'*Eurotas*, cet excellent homme s'était empressé de venir nous voir, malgré la nuit et la houle, qui ne cessait de monter. Ce témoignage d'intérêt nous fut très-agréable, et il ajouta encore à l'estime que nous avaient inspirée les officiers de l'*Alexandre* et M. Giraud en particulier.

Nous ne partîmes de Syra qu'à une heure très-avancée de la nuit. A peine eûmes-nous doublé son phare à éclipse, que la mer commença à nous secouer. Les vents redoublaient d'une manière très-sensible et contrariaient la machine du paquebot, au point que nous ne pûmes plus avancer, et que le capitaine se vit dans la nécessité de céder au vent, pour ne pas épuiser en vain le charbon, et de relâcher à *Milo*, que nous atteignîmes le matin après avoir franchi la petite île de *Siphanto*.

Milo est la patrie de tous les pilotes qui, après avoir passé leur vie à courir les mers en pirates ou en contrebandiers, se sont attachés aux administrations des paquebots de la Méditerranée, pour les guider au milieu

des mille et mille difficultés qui surgissent le long des côtes. C'est une île qui a presque la forme d'un fer à cheval, et qui offre la plus grande sécurité. Les vents nous forcèrent à y rester près d'une journée entière. Nous ne pûmes descendre à terre à cause de la quarantaine, qui nous atteignait comme à Syra. Nous n'avions du reste absolument rien à voir à Milo. La petite ville qui a pris son nom de l'île, est bâtie sur le sommet d'un pic, absolument comme sur la pointe d'un pain de sucre. La campagne qui l'entoure est tout aride, jaune et desséchée. On comprend que la majeure partie de ses habitants a été obligée de confier à la mer le soin de son existence. Il n'y a pas la plus petite trace de végétation. En quittant la rade de Milo, nous arrivâmes bientôt à l'extrémité méridionale de la Morée, dont la partie la plus avancée est le cap Saint-Ange. Nous étions à la distance d'une portée de canon à peine; c'était la première partie de la Grèce continentale que j'apercevais, celle qui forme la province appelée l'Ionie. Combien j'aurais été désireux de pouvoir la fouler de mes pas!

Sur le cap Saint-Ange les marins prétendent que vit un pauvre ermite retiré dans une grotte, n'ayant d'autres ressources que ce que les navires lui apportent en passant le long de la côte. Il habite ce désert depuis longtemps, et pendant les beaux jours il n'est pas rare d'apercevoir sa longue robe sombre se détacher

sur le sol ardent et desséché du cap. En vain je le cherchai des yeux, je n'aperçus qu'une petite barque qui s'éloignait du rivage, et dont le vent gonflait la voile blanche triangulaire. Peut-être était-ce quelque pêcheur qui venait d'apporter des provisions au solitaire.

En face du cap Saint-Ange s'élève au milieu des flots bleus une île assez pittoresque, mais inhabitée, que l'on appelle *Cérigo;* elle a servi longtemps de lieu d'exécution, et l'on m'a assuré que chaque fois qu'un bâtiment passait près du cap Saint-Ange, les passagers pouvaient apercevoir, balancés au gré des vents, les cadavres de trois ou quatre suppliciés.

Nous approchions du cap *Matapan,* le domicile des tempêtes, et déjà nous commencions à ressentir les effets de son voisinage; la mer grondait sourdement, et tout semblait nous faire pressentir quelque rude secousse. Ce fut pendant la nuit surtout que nous éprouvâmes des coups de temps. Le cap fut doublé sans encombre; mais quand nous fumes dans le travers de l'Adriatique, comme disent les marins, les oscillations devinrent épouvantables. La mer embarquait, c'est-à-dire qu'elle franchissait l'avant du bateau, et tout était inondé. Par malheur, nous avions au soupiral de notre cabine un carreau cassé, une lame arrive et remplit la moitié du compartiment dans lequel je me trouvais; il était de fort bon matin, chacun de nous était en-

core entre le sommeil et la veille, et cette visite inopportune nous obligea à nous lever à la hâte pour ne pas être trempés jusqu'aux os. Mon voisin de lit était l'Arménien dont j'ai déjà parlé; placé dans la couchette inférieure, il avait reçu sur le nez des éclaboussures qui l'avaient réveillé en sursaut. Surpris de se voir mouillé, il cria à tue-tête qu'on lui apportât son parapluie, ce qui nous divertit beaucoup.

Le 23, dans la nuit, nous arrivâmes à Malte.

J'allais me séparer de mes deux compagnons qui devaient prendre le paquebot des côtes d'Italie, et rentrer seul en France; mon cœur se serrait à cette pensée; on s'attache aux personnes dont on a partagé quelques temps l'existence, avec lesquelles on a couru les mêmes périls et supporté les mêmes fatigues, et il est toujours pénible de les quitter avant le moment prévu des derniers adieux. M. le baron de La Chapelle et M. Bonjour, s'étaient décidés, pendant le trajet, à revoir les côtes d'Italie avant de rentrer au sein de leurs familles. Je ne les accompagnai pas dans cette voie, car j'avais hâte de revoir la France et les miens.

Au lever du jour, ces Messieurs avaient déjà fait leurs préparatifs. Le moment était venu, il fallait se quitter. Je me jetai dans les bras de mes deux compagnons, dont l'âge et la position m'avaient toujours inspiré le respect; je suis heureux de pouvoir réunir à tou-

Digitized by Google

tes les vertus dont ils ont tant de fois donné l'exemple pendant notre long trajet, une sensibilité et une cordialité dont je n'oublierai jamais les doux témoignages.

M. le baron de La Chapelle ne me saura pas mauvais gré de citer, en terminant mon volume, les dernières paroles qu'il m'a adressées, et qui, avec ses larmes, contenaient pour moi le plus touchant adieu. Je ne saurais trop rendre justice à son mérite éminent et à ses rares qualités, et je montrerai une fois de plus à ceux qui seront encouragés par le récit de ce voyage, combien il est agréable de l'entreprendre avec des hommes d'intelligence, de savoir vivre et de cœur. « Mon ami, me dit M. de La Chapelle en me serrant dans ses bras, je n'ai qu'un désir à former pour vous, c'est que, si jamais vous voyagez à mon âge, vous trouviez un compagnon tel que vous l'avez été pour moi. » Quelques minutes après, le canot qui les emportait tous les deux avait disparu au tournant du port.

Au même instant, un bateau à vapeur entrait dans le port de Malte, venant d'Alexandrie, c'était le *Nil*. Il rapportait plusieurs de nos compagnons que nous avions laissés partant pour la Samarie pendant que je reprenais la route de Jaffa. Je m'empressai de me rendre auprès d'eux, et, après les premières effusions du cœur, je recueillis de leur bouche quelques détails sur la fin de leur voyage. De grandes difficultés et

de pénibles fatigues les avaient assaillis ; mais, à part quelques légères indispositions, leur itinéraire s'était accompli avec assez de bonheur. Ils avaient eux-mêmes laissé une grande partie des leurs, soit en route pour le Liban, soit sur la côte de Syrie. Je ne pus obtenir d'être transbordé de l'*Eurotas* sur le *Nil*, à mon grand regret, car ce dernier était d'une force plus considérable, et j'aurais eu l'inappréciable avantage, me trouvant seul, de me rapprocher de mes compagnons et amis.

Quoique l'*Eurotas* fût parti de Malte plus tôt que le *Nil*, celui-ci arriva plusieurs heures avant nous à Marseille. Notre traversée avait duré deux jours et s'était réalisée sans le moindre accident.

Le 26 octobre, c'est-à-dire deux mois et trois jours après en être sorti, je rentrai dans le port de Marseille. Ce fut avec un véritable bonheur que j'avais aperçu de loin les côtes de France.

Je remerciai la Providence de m'avoir épargné les accidents et les maux physiques, sur un élément où les premiers sont trop fréquents, et dans un climat où il n'est pas rare de succomber aux seconds.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pag.

I. Le Départ. — La Corse, — la Sardaigne, — la Sicile. 1

II. Malte. — *Citta Vecchia*, — la Cité Valette. 10

III. Alexandrie. — Vue de la rade, — départ pour Jaffa. 39

IV. Jaffa. — Souvenirs de Jaffa, — Ramla, — arrivée à Jérusalem. 50

V. Jérusalem. — Son histoire, — authenticité des Lieux-Saints, — premières impressions, — Mgr Valerga. 74

VI. Jérusalem. — Chemin de la Croix, — le St-Sépulcre et le Calvaire, — les Grecs et les Catholiques. 91

VII. Jérusalem. — Quartier des Chrétiens, — quartier des Musulmans, — les Bazars, — chapelle Sainte-Anne, — mosquée d'Omar. 118

VIII. Jérusalem. — Quartier des Arméniens, — Temple protestant, — les lépreux, — aspect des rues de la ville. 138

IX. Jérusalem. — Excursion hors des murs, — vallée de Josaphat, — vallée de la Géhenne, — vallée de Gihon. 157

X. Jérusalem. — Aperçu sur sa population, — les Musulmans, — les Juifs, — les Catholiques, — les Grecs, — les Arméniens, — les Protestants. 180

XI. Jérusalem. — Saint-Jean-du-Désert, sa situation, ses habitants, — grotte de la Visitation. 196

XII. Bethléem. — Aspect du pays, — le couvent, — la grotte de la Nativité, — excursion aux environs, Saint-Sabas. 210

XIII. La mer Morte et le Jourdain. — Béthanie, — Jéricho, — la grotte de la Quarantaine, — Retour à Jérusalem, — départ pour Jaffa. 236

Pag.

XIV. De Jaffa a Beyrouth. — Le Mont-Carmel, — Saint-Jean-d'Acre, — Tyr, — Sidon, — Beyrouth. 269

XV. De Beyrouth a Rhodes. — Tripoli, — Latakié, — Alexandrette, — Mersina, — Rhodes. 290

XVI. De Rhodes a Constantinople. — L'archipel, — Smyrne, — ruines de Troie, — les Dardanelles, Gallipoli, — arrivée à Constantinople. 315

XVII. Constantinople. — Division de la ville, — Stamboul l'ancienne Byzance. 335

XVIII. Constantinople. — Galata, — Péra, — le parc d'artillerie,— l'école polytechnique,— belle fontaine, mosquée Mahmoud,— nouveau palais du Sultan,— Scutari, — grand champ des morts. 358

XIX. Constantinople. — Les caïks, — panorama du Bosphore, — les Derviches,— la police et les chiens,— les incendies. 380

XX. Constantinople. — Les eaux douces d'Europe, — Thérapia, — Buyuk-Déré, — la mer Noire, — les platanes de Godefroy de Bouillon, — Belgrade, — Pyrgos, — îles des Princes, — Brousse, — l'Arabat. 399

XXI. Constantinople. — L'Esky-Séraï, — l'Arsenal, — Sainte-Sophie, — mosquée Achmet, — tombeau de Mahmoud, — mosquée Solymanie, — mosquée des pigeons sacrés. 412

XXII. Constantinople. — Les Turcs,— réformes du sultan Mahmoud, — Portrait des Turcs. 432

XXIII. Le Retour. — Adieux à Constantinople, — rentrée à Smyrne,—les Cyclades,—Syra, — Milo,— Grèce, le cap St-Ange, — Cérigo, — Matapan, — Malte, — Retour à Marseille. 455

Toulouse. — Imprimerie d'Aug. Manavit, rue Saint-Rome, 25.